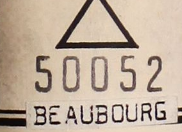
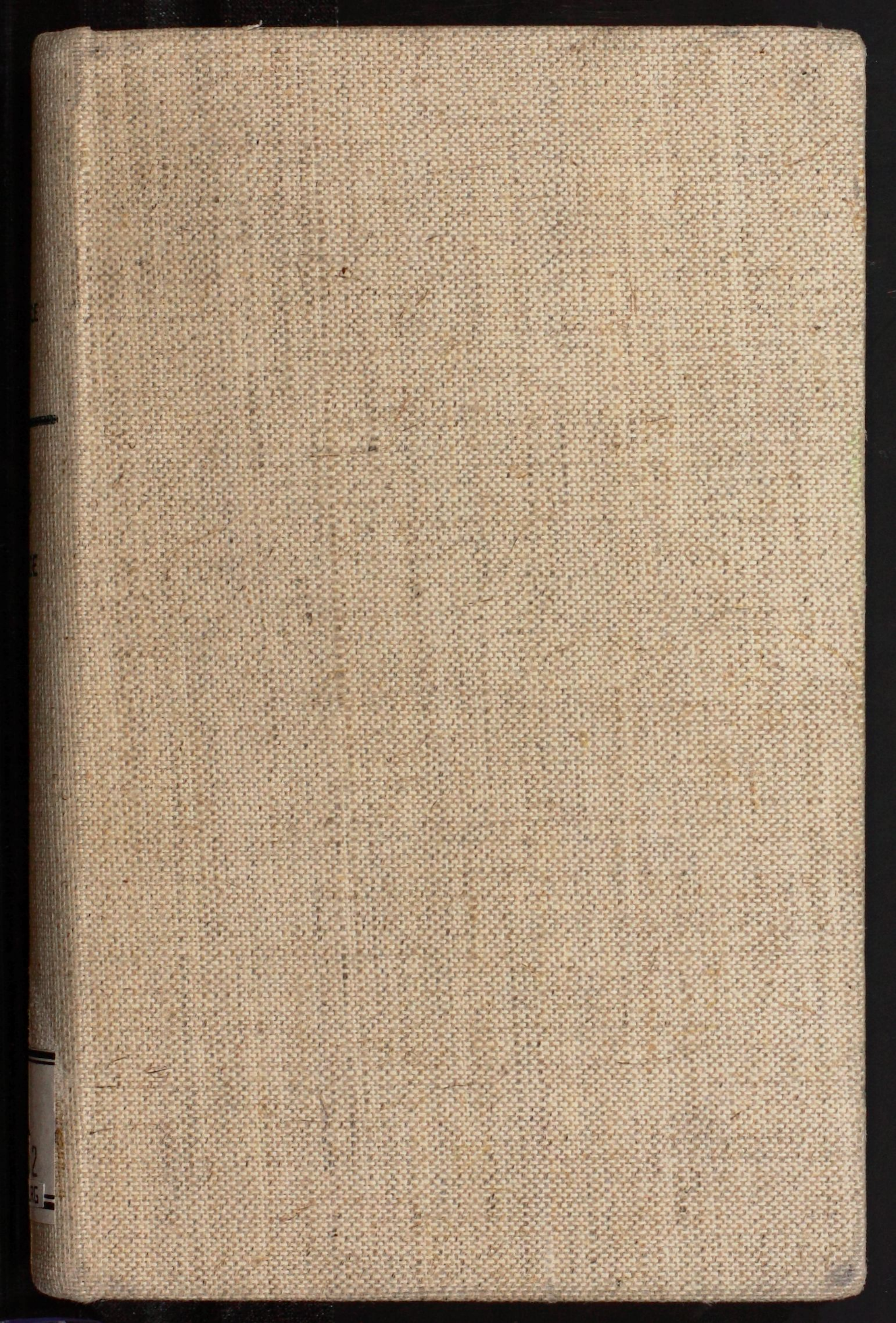
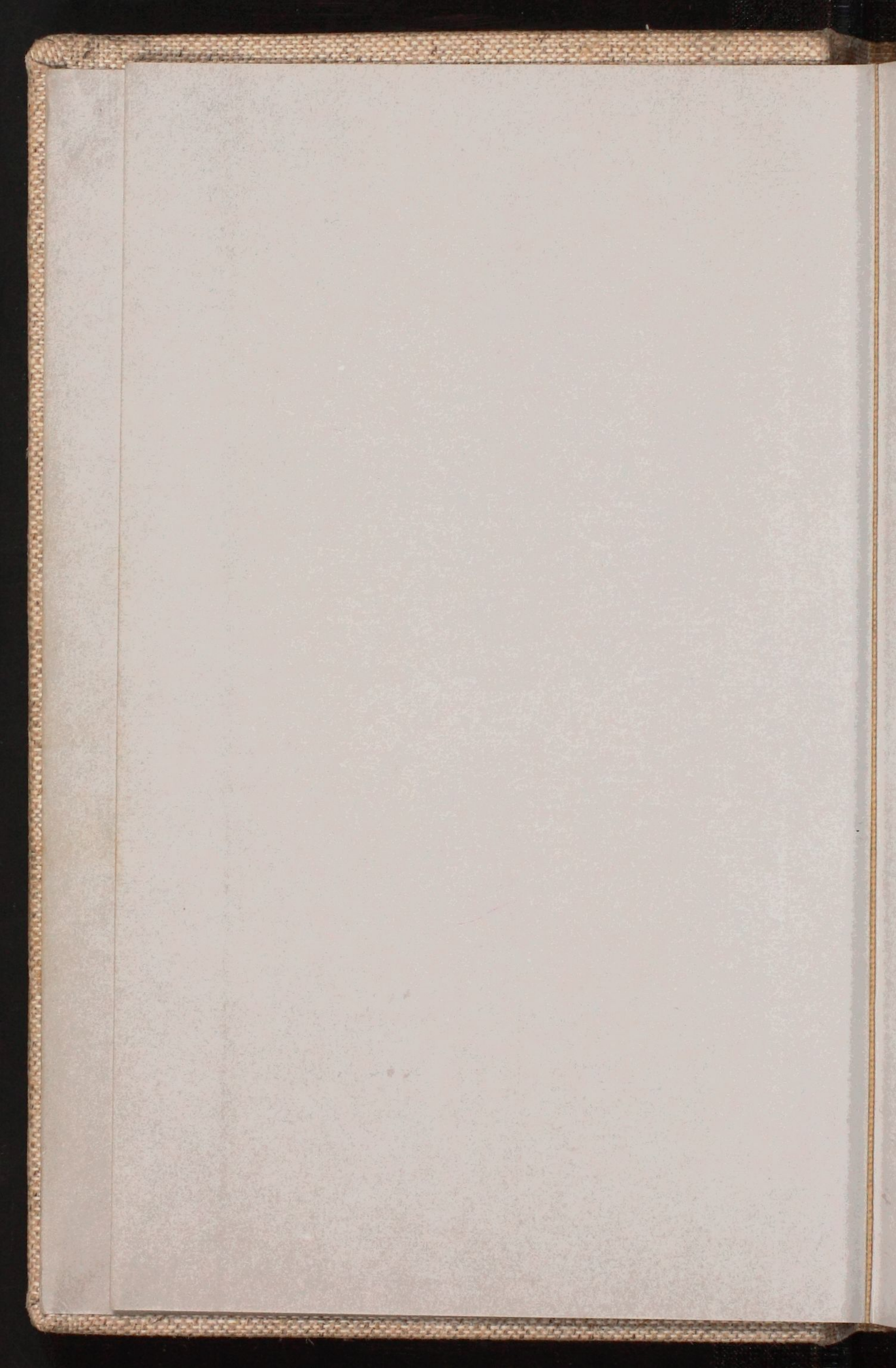
A-D. CARLISLE

AUTOUR DU MONDE

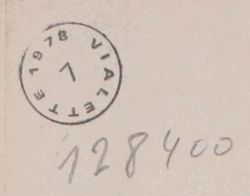












AUTOUR DU MONDE

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny.

AUTOUR DU MONDE

INDE, CHINE, JAPON, CALIFORNIE AMÉRIQUE DU SUD

PAR

A.-D. CARLISLE

OUVRAGE TRADUIT ET EXTRAIT DE L'ANGLAIS

PAR

GABRIEL MARCEL

De la Bibliothèque Nationale

Membre de la Société de Géographie et de la Société de l'Histoire de Paris



PARIS

A LA LIBRAIRIE GÉOGRAPHIQUE

16, RUE DU CROISSANT, 16

—

1876



PRÉFACE

Le récit qu'on va lire d'un voyage autour du monde est en partie extrait du journal tenu par l'auteur. Il n'a d'autre prétention que d'être un tableau facile, fidèle et, du moins il l'espère, intéressant, des hommes, des habitudes et des curiosités naturelles ou artificielles qu'il a vus dans les divers pays par lui visités.

Vu le peu de temps qu'il a pu consacrer à ce voyage (treize mois seulement), dont cinq ont été pris par de longues traversées, l'auteur sait que son récit peut être, sous certains rapports, superficiel, mais il espère avoir glané, dans les champs de la nouveauté et de l'intérêt, quelques épis qui viendront s'ajouter aux opulentes moissons faites par ses prédécesseurs. Pour la même raison, et de peur d'encourir le reproche de faire preuve de cette science hâtive qui « se précipite », alors qu'une expérience plus mûre « craint de marcher », il s'est gardé de discuter certaines thèses et ces « *vexatæ questiones* »

qui viennent à l'esprit de chacun dans presque tous les pays, qu'ils soient vieux ou neufs.

Si la lecture de ce récit est agréable aux uns, si elle instruit les autres, si elle encourage ceux qui possèdent 1,500 livres et qui ont deux ans de loisir (car treize mois, c'est un peu trop court), à faire un semblable voyage autour du monde, le but de l'auteur sera atteint.

AUTOUR DU MONDE

CHAPITRE PREMIER

EN ROUTE

Noël est sans doute le dernier jour de l'année que vous choisiriez pour quitter l'Angleterre. Mais Noël, en 1869, tombait un samedi et le steamer de la ligne P et O partait ce jour-là ; or comme ni l'heure ni la marée n'attendent personne, nous nous trouvâmes dans l'alternative ou de renoncer aux réjouissances de ce jour de fête ou d'attendre le steamer suivant.

Nous nous décidâmes pour le premier de ces partis et nous nous rendîmes à deux heures du matin à bord du « *Péra* » qui attendait, dans le bassin de Southampton, la venue de la malle de Londres. Une demi-heure plus tard, elle arrivait contenue dans cinq cents énormes sacs, et ce simple fait peut donner une idée du nombre de plumes qui sont chaque semaine occupées en Angleterre à correspondre avec l'étranger.

Juste au moment où l'on commençait à pouvoir distinguer le jour de la nuit, nous sortons dans les eaux de

Southampton et pendant que le bâtiment descend le Solent (1) et double les Needles (2), nous sommes attablé à un dîner orthodoxe, qui doit probablement éprouver les estomacs délicats.

Le lendemain matin, nous courons vers Ushant avec un fort vent de N.-O. qui zèbre les vagues de blanche écume et qui nous siffle, à travers les agrès, la promesse de devenir plus fort, promesse qu'il ne tarde pas à tenir, et avant le milieu de la journée, nous sommes forcé de nous étendre et de garder la chambre. Notre intention n'est pas de décrire les tortures du mal de mer, aussi dirons-nous seulement que cinquante heures après avoir doublé les Needles, nous étions par le travers du cap Finistère et douze heures plus tard, l'accroissement sensible de la température nous annonçait que nous marchions rapidement vers le sud ensoleillé.

Le beau temps fait sortir tous les passagers de leurs cabines et nous nous trouvons au milieu d'une réunion d'individus aux professions, aux intérêts bien différents. Militaires et civils, avocats et marchands, tous espèrent gagner dans l'Inde des grades ou des roupies; des officiers qui se rendent dans les stations moins pénibles de Gibraltar ou de Malte, des malades qu'on envoie guérir leur maladie de poitrine ou leur consomption sous le ciel réparateur de la Méditerranée, des planteurs de café pour Ceylan, des missionnaires et des marchands pour le Burmah et la Chine, des squatters pour l'Australie, des gentlemen qui voyagent pour leur plaisir ou leur instruction, tous ces gens, réunis pour quelques jours ou quelques semaines sur le même bâti-

(1) Solent, détroit qui sépare l'île de Wight de l'Angleterre et qui est exclusivement réservé à la marine marchande, tandis que Spithead, de l'autre côté est attribué à la marine de guerre.

(2) Needles (aiguilles) pointe de l'île de Wight.

ment, se disperseront aux quatre coins du monde, pour se voir probablement aussi peu qu'ils l'ont fait avant de se trouver fortuitement réunis pour une même route.

En compagnie si variée, un voyage à l'étranger ne peut jamais manquer d'intérêt, sans compter celui qui naît de la vue des différentes places où nous nous arrêtons.

La première de ces stations est Gibraltar. Devant nous, le rocher s'élève avec ses flancs de calcaire dénudé et sa cime dentelée ; on dirait de profil un immense lion couché, un lion dont la tête est tournée vers la péninsule ibérique comme s'il affectait de proclamer son indépendance et comme s'il veillait sur elle. En bas du rocher s'allonge la ville, masse pressée de maisons, jaunes, blanches et rouges ; au-dessus, dans le roc même, apparaissent, semblables aux ouvertures d'un immense pigeonnier, les embrasures des fameuses galeries, tandis qu'au bord de l'eau s'alignent quelques forts avec leurs canons grimaçants sur les remparts. Deux heures que nous passons à terre nous permettent de faire une courte visite à quelques-unes des galeries les plus récentes. Ce sont des voûtes de 10 pieds de large sur autant de hauteur, taillées dans le roc parallèlement à la surface ; tous les 10 yards sont percées des embrasures par lesquelles un canon regarde, tantôt le port, tantôt l'isthme étroit qui rattache le rocher au continent. Bien que leurs exploits pendant le fameux siége de 1780-1783, les aient rendues fameuses, on ne doit pas aujourd'hui compter beaucoup sur elles. On ne peut y tirer de gros canons, car elle se remplissent aussitôt de fumée et le bruit est assourdissant. Depuis quelques années on n'a pas creusé de nouvelles galeries et toutes les batteries récemment construites sont à ciel ouvert.

Qu'on sorte de ces galeries, on passera au pied d'une vieille tour carrée qui porte encore les marques du siége et, par une rue à degrés rapides, on descend dans la ville. Nous avons tout le temps d'admirer quelques belles mules qui semblent être ici les principales bêtes de somme et de noter la variété de complexion des habitants. Le sang espagnol et le sang maure ont dû se mêler à toutes les autres races qu'on peut trouver sur les bords de la Méditerranée ou au delà pour produire ces « scorpions des rochers, » comme on nomme à « Gib » les gens de la plus basse classe. C'est là peut-être qu'on pourrait trouver ce « Juif de Gibraltar d'origine américaine », incarnation des penchants de Shylock, et sans doute, si l'on devait appliquer à ce coin de terre le principe des nationalités, il pourrait être réclamé à titre égal par une demi-douzaine de puissances européennes, sans compter l'empereur de Maroc et le bey de Tunis.

Le 30 décembre, avant le coucher du soleil, nous sortions de la baie et après avoir doublé la pointe sud du rocher, nous faisions route droit sur Malte. Le lendemain matin, nous apercevions le cap de Gata et dans le lointain, la Sierra Nevada, aux cimes blanches de neige (1).

Presque à la pointe du cap de Gata, nous distinguons une tache blanche qui brille comme de la neige sur le sol foncé qui l'environne ; c'est une veine de marbre à fleur de terre qui, avant l'érection du phare, servait aux marins de point de reconnaissance. De l'autre côté du cap, le rivage paraît nu, mais nous sommes trop loin pour distinguer les vignobles et les détails de la végétation. Petit à petit, la côte d'Espagne s'efface, disparaît, et nous apercevons le lendemain les montagnes d'Alger,

(1) Il est ici question du plateau des Alpujarres dans la province de Grenade.

revêtues jusqu'à mi-hauteur de la blanche livrée de l'hiver.

Le 3 janvier dans la journée, nous longeons la côte septentrionale de Malte. Dans le paysage qui se déroule devant nos yeux, le jaune domine ; sur un sable jaune monotone, essayent de se détacher quelques maisons jaunes ou des cactus épineux (1), seule végétation visible. Il faut s'enfoncer de quelques milles dans le centre de l'île pour découvrir les jardins verdoyants où poussent ces oranges sans rivales et ces fleurs embaumées dont sont faits les bouquets qui se vendent dans les rues de Valette.

Nous passons au pied du phare Saint-Elme et nous jetons l'ancre dans le port de la Quarantaine. Autour de nous, de jaunes batteries s'alignent sur le rivage, que domine la masse jaune des maisons bâties sur les hauteurs de Valette.

Une petite embarcation nous dépose sur le rivage où nous reçoit une horde de ce « peuple barbare », qui semble bien dégénéré depuis le temps de saint Paul et qui est loin de nous traiter avec courtoisie. Nous nous dirigeons vers l'hôtel du gouverneur, ancien palais des chevaliers de Saint-Jean. Ce noble bâtiment possède un arsenal qui peut rivaliser avec beaucoup de musées de l'Europe. Des deux côtés d'une longue galerie et dans toute la longueur de deux salles perpendiculaires, sont rangées des suites d'armures : des chevaliers à la croix rouge, des canons, des haches de bataille et des pistolets ; on y remarque également des reliques de la belle défense de 1560 et les portraits des grands maîtres de l'ordre de Saint-Jean.

La plus curieuse de ces reliques est un vieux mous-

(1) Le *prickly pear tree* est le *cactus opuntia* ou figuier d'Inde.

quet se chargeant par la culasse qui prouve l'existence, il y a trois siècles, des Armstrong et des Withworth. Comme c'est le seul exemplaire de cette espèce, l'inventeur paraît avoir devancé son temps et n'avoir pu faire adopter son invention par la bureaucratie contemporaine.

Du palais du gouverneur, nous allons visiter la cathédrale de Saint-Jean; si elle n'a pas extérieurement grand caractère architectural, l'intérieur est aussi beau qu'intéressant. Le sol est pavé de dalles de marbre, pierres tombales des chevaliers de Malte les plus distingués. Des deux côtés de la nef sont les chapelles des différentes nations ou langues de l'ordre : Espagnole, Italienne, Française, Anglaise, etc. Les murs sont couverts presque à l'excès de marbres, de bas-reliefs, de mosaïques et d'ornements en pierre, les voûtes des bas côtés sont particulièrement belles.

Nous faisons une courte promenade sur la Strada Reale et, sortant par la porte de l'Isle-Adam, nous longeons les larges fossés qui enceignent la ville; mais la nuit tombe et nous allons nous faire plus ou moins écorcher dans les boutiques de filigranes et de dentelle, qui sont des piéges attractifs pour l'innocent voyageur.

Peu de villes peuvent se vanter de rues plus pittoresques que Malte avec ses rangées de maisons bien bâties, ses fenêtres en saillie, de diverses couleurs, aux formes élégantes. Les pavés et les murs brillent de propreté et de fraîcheur, et dans toutes les rues on découvre, au bout d'une suite de pignons et de balcons, les eaux étincelantes et les navires qui se pressent dans le grand port ou dans le havre de la Quarantaine.

Un peu après minuit, le 4 janvier, nous levons l'ancre et faisons route pour Alexandrie, et pendant les trois jours suivants, nous ne voyons que la mer. Une vente de cha-

rité sur une petite échelle est improvisée par une dame qui vend des oranges au modique prix de 6 deniers chacune, et qui, dans son zèle pour la bonne cause, cède un de ses cils pour cinq schellings. L'argent ainsi recueilli doit probablement rejoindre les sommes dont un bon ecclésiastique, à qui l'on demandait si elles avaient produit quelque bien, disait qu'elles avaient servi à imprimer les rapports.

Le 7 au matin, nous entrons dans le port d'Alexandrie; à première vue, c'est une masse de maisons blanches, de mosquées et de monuments publics, qui bordent le rivage et s'étendent en arrière en s'élevant un peu ; à l'est et à l'ouest, s'étale une côte basse d'où émergent des maisons et des palmiers aux feuilles découpées.

L'ancre est à peine jetée que le caractère particulier de l'endroit se manifeste : c'est une foule bariolée de bateliers, de portefaix, de guides, de garçons d'hôtel, qui se pressent sur le pont du steamer. Tous vêtus de costumes différents, plus ou moins orientaux, il en est jusqu'à trois qui semblent de la même nation. Arabes, Turcs, Coptes, Nubiens, Grecs, etc., sont ici pêle-mêle. C'est un contraste curieux de couleur, depuis l'ébène jusqu'au blanc du Saxon ; des sons gutturaux, rauques ou aigus, mais tous également inintelligibles, s'échappent de bouches grimaçantes et le seul lien entre tous ces spécimens du genre « homo » semble être l'âpre désir de gagner de l'argent par des moyens honnêtes ou non, aux dépens des passagers assourdis ou distraits.

Nous gagnons le rivage dans une petite chaloupe à vapeur et nous nous dirigeons vers l'hôtel Abbat, à travers des rues où roule une mer de boue. Comparée aux rues d'Alexandrie, après un dégel, Oxford street paraîtrait sèche. Nous crions en route et nous sortons des

ornières, pour tomber dans des trous comme on en trouve sur une route à travers un marais irlandais. Après déjeuner, nous sortons pour visiter d'Alexandrie tout ce qu'on en peut voir dans une après-midi. La colonne de Pompée et l'aiguille de Cléopâtre sont généralement proclamées les « lionnes » d'Alexandrie, mais quel désappointement pour un esprit un peu délicat! La première se dresse sur une sorte de hauteur qui semble spécialement désignée comme dépôt des immondices; la seconde, avec sa base enterrée dans le sable, avec son entourage de misérables huttes de terre semble à dessein négligée et dégradée.

L'Égypte moderne n'a ni le respect de ses grands ancêtres ni le désir de les imiter, c'est une fille négligente, insouciante du nom de la famille et qui fait aussi peu de cas de son héritage que s'il avait aussi peu de valeur qu'elle-même. C'est pitié que le Khedive n'ait pu consacrer à paver ses routes fangeuses, à restaurer et à conserver les monuments en ruines d'Alexandrie, quelques-uns de ces millions sterling qu'il vient de dépenser en fêtes, lors de l'ouverture du canal de Suez.

Pour un nouveau venu, ce qu'il y a sans doute de plus intéressant à Alexandrie, c'est le bazar. Des rues étroites et des passages qui se croisent à angle droit, garnis de chaque côté de petites boutiques ou plutôt d'échoppes couvertes, où sont exposés les innombrables produits de l'Orient, en même temps que leurs imitations de Birmingham et de Manchester. Le bazar est divisé en quartiers, et chacun de ceux-ci a ses marchands de nationalité différente, et ses marchandises spéciales. Ce sont les quartiers tunisien, juif, arabe, turc, et une vingtaine d'autres. Dans une rue, ce sont les magasins d'orfévrerie d'or et d'argent; dans une autre, ce sont les tissus et les broderies sur soie; dans une troisième, des changeurs;

dans une quatrième, des débits de tabac, et ainsi de suite. La diversité d'expression, de costumes et de couleur des marchands, voilà un merveilleux sujet d'étude pour l'artiste, le physionomiste et l'ethnologiste, mais presque tous, qu'ils vendent ou non, montrent la même apathie stoïque, ils semblent attendre qu'Allah envoie un acheteur, et, s'il ne vient pas, il n'y a rien faire.

Il nous faut attendre à Alexandrie le steamer qui apporte de Marseille la malle et les passagers qui doivent partir avec nous de Suez; aussi n'est-ce que le lendemain de notre arrivée que nous montons dans le train. La distance de 220 milles entre Alexandrie et Suez pourrait être franchie, d'après nos idées anglaises sur la vitesse des chemins de fer, en cinq ou six heures, mais en Égypte il est un principe tacitement reconnu, c'est de faire toute chose avec l'indifférence suprême du temps et, bien que notre train soit *spécial* (il faut croire que c'est sa lenteur *spéciale* qui lui a valu ce nom), nous ne faisons pas pendant toute la journée plus de seize milles à l'heure.

Nous roulons ainsi toute la nuit, nous arrêtant de temps en temps pour approvisionner d'eau la machine ou de café les voyageurs, traversant un pays uniformément plat, coupé de lacs, peu peuplé et en partie cultivé. Au point du jour, nous entrons dans un désert plat et sablonneux, courant parallèlement au canal à quelques milles à l'est. A huit heures du matin, nous traversons une quantité de huttes éparses, de maisons, d'hôtels qui portent le nom de Suez et qui semblent habités, soit par les ingénieurs attachés au canal, soit par une multitude d'indigènes métis, dont la principale occupation est de demander le backshich aux voyageurs qui passent. Le train nous emporte jusqu'au quai où le « *Mongolia* » est mouillé.

Nous montons à bord et en attendant nos effets et nos bagages nous jetons un coup d'œil sur cette ville qui doit être l'entrepôt général de tout le commerce de l'Orient avec l'Occident. Des deux côtés du quai près duquel est mouillé notre bâtiment et s'avançant dans la baie, sont des môles nombreux et des murs de quais qui divisent en bassins carrés ou oblongs une grande étendue d'eau salée et qui font partie du tracé du canal.

A un mille de nous, à l'est, les énormes dragues qui dépassent le niveau du canal nous en font distinguer l'embouchure; si nous ne les voyons pas à l'œuvre, c'est probablement à cause de la solennité du dimanche; aucun vaisseau n'entre dans le canal ou n'en sort, et si l'on s'en rapportait à ce rapide examen, on serait tenté d'ajouter foi aux criailleries de ceux qui prophétisaient la chute de cette gigantesque entreprise. Il appartient au temps de montrer que ce projet était habilement conçu, qu'il est destiné à un succès durable et à nous rendre honteux, nous autres Anglais, de ne lui avoir donné qu'une assistance timide et désintéressée. Hors des môles et des quais, au sud vers l'horizon, s'étend la mer Rouge au nom trompeur, car elle est d'une éclatante couleur d'émeraude. Dans le paysage le seul rouge qu'on aperçoive, c'est celui d'une chaîne de rocs pelés qui se termine au sud par le promontoire de Jebel Ataka.

Nous quittons le quai dans l'après-midi et faisons route pour Aden. A quelques milles au-dessous du golfe nous apercevons sur le rivage une sorte de troupeau de bœufs, mais ce n'est en réalité qu'un bouquet de cactus poussés au-dessus de quelques anciennes sources que la tradition nomme les sources de Moïse et désigne comme l'endroit où les Israélites ont atteri après leur passage de la mer.

A 108 milles environ de Suez, nous stoppons au large

du récif sur lequel l'infortuné « *Carnatic* » s'est dernièrement brisé et nous débarquons quelques provisions pour les plongeurs occupés à repêcher une partie de la cargaison. A partir de ce point et avec la chaîne du mont Sinaï nous perdons de vue la côte orientale, nous nous lançons dans la partie la plus large de la mer Rouge et, comme trois jours se passent sans que nous apercevions la terre, nous pouvons nous faire une idée de cette mer qu'on est tenté de considérer comme un grand lac. Le second jour, au coucher du soleil, on peut distinguer à l'horizon, à l'ouest, deux ou trois cimes de montagnes, mais elles sont dans l'intérieur peu connu de la Nubie et à 100 milles du point où nous naviguons.

L'absence de tout être mort ou vivant hors du steamer nous fournit l'occasion de décrire en quelques mots la vie que nous menons. Les passagers diffèrent complétement de ceux du « *Péra* ». Au lieu d'hommes ressemblant plus ou moins à l'idéal Jack Tar, c'est une foule bigarrée de Lascars, de Malais, de Chinois, d'Africains et de quelques Européens. Sem, Cham et Japhet sont ici représentés, sinon d'autres encore, si l'on en croit de doctes autorités. Nos passagers sont maintenant divisés en deux sections, celle de Southampton et celle de Marseille; entre elles existe un mur de glace auquel il faut toute la chaleur de la mer Rouge pour dégéler et qui ne sera qu'à peine complétement fondu lorsque nous atteindrons Ceylan. Même pendant le mois de janvier, la chaleur est énorme dans la mer Rouge et nous en ressentons les effets. Le dieu du sommeil est presque tout-puissant; à toute heure, des passagers dorment sur le pont dans des bergères où ils rêvent d'heureux jours. A une heure ou deux de l'après-midi, le thermomètre est dans le salon à 86°, et si l'on demande au mécanicien combien il marque dans la chambre de chauffe : — Oh! 110° seulement, dit-il, com-

parativement froid, en été nous avons jusqu'à 145°. Comme aucun Européen ne pourrait résister à une telle température, le travail est fait par des Africains qui sont à moitié salamandres. Cependant, à mesure que nous approchons de l'extrémité méridionale de la mer Rouge, la chaleur diminue.

Le 14 au matin, nous passons en vue de l'île de Jebel Tsuga, évidemment de formation volcanique. C'est une montagne de 3,000 pieds de haut environ, émergeant de la mer en une succession de cimes rocheuses et de ravins abrupts; dans le fond de l'un de ces derniers est parfaitement visible une ancienne coulée de lave qui, en roulant jusqu'à l'ouverture du ravin, s'est étalée sur le bord uni de la mer en une masse d'un demi-mille de large.

Le même jour, dans la soirée, nous passons par le travers de la petite île de Périm, surmontée de son phare blanc, et nous laissons derrière nous la mer Rouge. Avant qu'elle fût occupée par aucune puissance, la France envoya une frégate pour en prendre possession. La frégate toucha en route à Aden dont le gouverneur invita tous les officiers français à dîner. Avant ou pendant le repas, il apprit l'objet de leur mission et pendant que le vin circulait, il envoya l'ordre au commandant anglais d'une chaloupe canonnière qui était dans le port, de mettre sous vapeur, de piquer droit sur Périm et d'y planter le drapeau anglais. Aussi, lorsque les galants Français atteignirent l'ilot, ils trouvèrent encore une fois qu'ils avaient été joués par ces lourds Anglais; ils ne purent que maudire le gouverneur et son vin et firent route pour la France sans même retourner à Aden où les attendait peut-être une seconde invitation à dîner (1).

Le matin, de bonne heure, après avoir dépassé le dé-

(1 Nous laissons à l'auteur la responsabilité de cette anecdocte.

troit de Périm, nous jetons l'ancre sur la rade d'Aden. Après déjeuner nous allons à terre en partie pour échapper à la poussière, car on fait du charbon, en partie pour voir s'il ne nous sera pas possible de louer quelque chose dans cet endroit si décrié. Nous débarquons sur une terre aride, sablonneuse et brûlée, où sont éparpillés des maisons, des huttes, les dépôts de charbon de la compagnie P et O et un ou deux magasins. Au-dessus de cette plaine s'élève, abrupte, une rangée de rochers de 1,500 pieds de haut, nus, effilés et comme s'ils avaient été récemment brûlés, mais cependant pittoresques.

A peine débarqué, nous sommes entouré d'une foule de noires figures, les unes avec des têtes laineuses, les autres avec des crânes rasés, exposés au soleil brûlant, certaines autres avec des cheveux noirs à la racine, jaunes ou vermillon à l'extrémité, résultat de l'application d'une espèce d'argile dont on se sert pour approprier et dépeupler la chevelure. Certains sont chargés de plumes d'autruche, de peaux de léopards, de coquillages et d'autres curiosités du pays pour lesquelles ils font des demandes exorbitantes, mais que vous payerez des prix modérés. Pour les autres, le seul moyen de toucher notre bourse est d'exhiber un bras atrophié, une jambe attaquée d'éléphantiasis ou quelque autre maladie calculée pour émouvoir notre charité ou notre dégoût. Après avoir passé quelque temps à acheter certaines curiosités, nous prenons un mauvais cabriolet, auquel nous ne pouvons donner le nom d'équipage, et nous nous dirigeons vers le Cantonnement et les Réservoirs qui sont de l'autre côté de la chaîne de rochers. Nous croisons des convois de chameaux qui apportent au Cantonnement des outres pleines d'eau qu'ils sont allés chercher dans l'intérieur au N.-O. ; car, si à Aden il n'a pas plu depuis deux ans, les puits à 20 milles dans l'intérieur ne sont jamais à

sec. Nous passons à côté des Cantonnements où un ou deux régiments de cipayes ont leurs quartiers et suivons une rue de la petite et sale ville au pied du ravin dans lequel sont situés les fameux Réservoirs d'Aden. On dit qu'ils ont été construits avant l'ère chrétienne et la tradition assure qu'ils ont été bâtis par Salomon, mais il n'y a que peu d'années que les Anglais les ont arrangés comme ils sont aujourd'hui. Ils passent pour contenir assez d'eau pour alimenter Aden pendant plus de deux ans, mais tels que nous les voyons, on les croirait presque élevés comme une satire contre le climat, car il y a à peine en tout cent gallons d'eau.

Nous regagnons le bord, et l'heure qui s'écoule avant le départ, nous la passons à regarder une douzaine de galopins nègres venus du rivage dans des canots avec l'espoir d'attraper quelque monnaie, grâce à leurs facultés d'amphibies; ils nagent et plongent comme des phoques et paraissent en état de lutter à la nage avec un canot à l'aviron. Cinq ou six offrent de plonger moyennant backshich sous la quille du steamer; un passager, ignorant qu'elle est enfouie d'un yard au moins dans la vase, offre à l'un des gamins une demi-roupie pour passer par-dessous. L'adroit galopin disparaît sous l'eau comme une pierre et reparaît peu de temps après de l'autre côté du bâtiment, grimaçant et soufflant. Mais un curieux, à l'arrière du bâtiment, affirme avoir vu le gamin fendre l'eau juste à l'arrière, doubler à la nage le gouvernail et s'enfoncer de nouveau sous l'eau; il n'est cependant pas rare que ces jeunes enfants de la mer ne puissent accomplir et n'aient souvent accompli ce tour de force sans supercherie.

Nous quittons Aden avant le coucher du soleil, et, à dix heures du matin, nous passons à 2 milles du cap Guardafui, hardi promontoire aux versants abrupts, qui

termine une haute chaîne de montagne venue de l'intérieur. Nous ne décrirons pas notre insipide traversée jusqu'à Ceylan, il nous suffira de dire que nos yeux furent enfin charmés de s'arrêter sur un demi-cercle de cocotiers, au lieu d'avoir à contempler la monotone étendue de la mer. Le port de Galle est animé par de nombreux bâtiments à l'ancre entre lesquels il n'y a pas moins de cinq steamers de la ligne P et O, arrivés de Calcutta, de Bombay, de Singapoure, d'Aden et de Sidney. Les eaux bleues du port, avec sa ceinture de sable blanc sur lequel retombent les feuilles d'un vert éclatant des cocotiers, formeraient en tout temps un agréable spectacle, mais elles ont le charme d'une fraîcheur toute pénétrante pour celui qui ne se rappelle de la terre que les rochers brûlés d'Aden, le désert aride de l'Égypte et le grès jaune de Malte. A peine l'ancre est-elle tombée, que notre bâtiment est assailli par une flotte de canots. Ce sont de curieuses embarcations de 30 pieds de long sur 2 de large, dont l'équilibre est assuré au moyen d'une pièce de bois maintenue parallèle au canot au bout de deux longues perches qui la projettent horizontalement à une distance de 6 à 7 pieds au-dessus de l'eau. Les propriétaires grimpent à bord et nous offrent un assortiment très-complet d'ornements en écailles de tortue, en ivoire, des pierres précieuses véritables et de grands anneaux venus directement de Birmingham. Nous les laissons chercher une proie et nous gagnons le rivage.

Il n'y a pas cinq minutes que nous parcourons les rues de Galle, que nous avons déjà croisé une quantité d'indigènes dont nous serions embarrassé de dire le sexe. Avant que la barbe du Cingalais soit poussée, ou tant qu'il se rase, il n'est pas facile de distinguer sa douce et molle figure de celle qu'on ne peut pas appeler à Ceylan

le beau sexe. Notons aussi cette particularité de race, que le buste de l'homme et celui de la femme offrent presque le même galbe; aussi la distinction des sexes est-elle presque impossible pour un œil inexpérimenté.

Rester dans la ville de Galle est pour nous sans intérêt, aussi prenons-nous sans retard une voiture qui nous mène à la colline de Wak-Wallah, éloignée de 5 milles. La route court au milieu de plantations de palmiers, à l'ombre desquels s'élèvent les huttes des naturels, construites presque en entier, murailles, toit, ameublement, avec les dépouilles des arbres qui les entourent. De loin en loin, les plantations sont interrompues par des espaces découverts, irrigués et transformés en champs de riz. La jeune plante projette ses minces tiges vertes au-dessus de la vase et de l'eau qui recouvrent ses racines; çà et là un indigène, les genoux dans la boue, travaille au milieu des plantes. Nous atteignons le pied du Wak-Wallah et laissons la voiture pour gravir un sentier escarpé et raboteux. De chaque côté sont de belles plantations de bois durs sous lesquels pousse un luxuriant fouillis de fougères et de fleurs, de plantes grimpantes et de sensitives, sur lesquelles volent de temps en temps de gais papillons et des demoiselles dont les ailes ont des reflets métalliques. Plus haut, dans les arbres, on entend des chanteurs qui feraient la gloire d'un parc anglais. Citons seulement le bulbul ou rossignol indien, dont le chant est un peu plus faible que celui de la grive. En dix minutes, nous atteignons un « bungalow » au sommet de la colline et une éclaircie à travers les arbres nous permet de jouir d'une vue étendue et splendide de l'intérieur de Ceylan. Juste au-dessous de nous serpente une étroite plaine qui se déroule entre des groupes de collines boisées, et qui est arrosée par une rivière sinueuse qui sert à irriguer les rizières. Au

delà s'étagent une foule de collines aux pittoresques contours et brillant de toute l'exubérance du feuillage tropical. La vue est arrêtée par un entassement de hautes montagnes bleues dont la plus remarquable est le pic d'Adam avec ses 7,400 pieds de haut, éloigné de 60 milles. L'éclatante limpidité de l'atmosphère, l'alternance des collines et des vallées, des bois et de l'eau dans ce paysage, les oiseaux sur les branches et les buffles qui errent lentement au bord de la rivière, tout cela nous rappelle ces vers où Milton décrit le réveil d'Adam dans le Paradis, lorsqu'il vient d'être créé.

About me round I saw
Hill, dale, and shady wood, and sunny plains,
And liquid lapse of murmuring streams : by these
Creatures that lived and moved, and walk'd or flew
Birds on the branches warbling; all things smiled ;
With fragrance and with joy my heart o'erflowed.

Mais nous devons regagner Galle avant le coucher du soleil, et nous sommes forcé de quitter ce magnifique spectacle, que nous nous rappellerons lorsque nous aurons besoin de quelques moments d'agréables souvenirs.

Le lendemain matin, nous frétons une voiture pour les « Cinnamon Gardens. » Ce mot seul ne vous fait-il pas monter au nez le parfum de ce fameux aromate ? S'il en est ainsi, soyez satisfait; car, dans les jardins, aucune brise balsamique n'est perceptible ; il faut écraser et frotter entre ses doigts une petite branche de cet arbuste pour sentir quelque odeur. Les cinnamomes atteignent ici près de 10 pieds de haut et sont assez touffus; avec leurs feuilles d'un vert sombre, ils rappellent, comme forme, comme couleur et comme taille, les ca-

mélias. Seules les branches possèdent le parfum du cinnamome ; écrasées, les feuilles sentent le girofle, et les racines émettent une odeur camphrée. Ces jardins renferment quantité d'autres plantes et d'arbrisseaux, tels que l'arbre à pain, l'arbre du voyageur, le cardamome, etc.

Nous revenons à travers les plantations de palmiers, et nous ne pouvons nous empêcher de noter que chaque arbre de cette espèce semble avoir son inclinaison propre : les uns sont inclinés presque horizontalement, les autres semblent avoir fait, mais en vain, tous leurs efforts pour être perpendiculaires. Nous cherchons, sans pouvoir le trouver, un arbre dont le tronc soit droit; ce qui les rend différents de toutes les autres espèces de palmiers ; mais, quand ils forment des plantations, certaines personnes trouvent que cette irrégularité leur donne de la variété et leur fait perdre de leur roideur.

Notre steamer est plus longtemps à faire son charbon, à prendre et à rompre charge, que les officiers n'ont compté, et il n'est pas loin de minuit quand nous quittons le port de Galle pour gagner Madras. Toute la matinée suivante, nous sommes en vue de la côte de Ceylan ; mais elle disparaît à nos yeux dans l'après-midi, et la première terre que nous voyons ensuite est la côte, à 20 ou 30 milles au sud de Madras. A une heure de l'après-midi, le 29 janvier, nous laissons tomber l'ancre dans la rade ouverte de Madras, et nous sommes aussitôt entourés d'une quantité de grands « bateaux de ressac, » montés chacun par un équipage d'indigènes bronzés, dont la principale occupation est de crier et de gesticuler à l'excès. Ils s'en acquittent si bien, que Babel et Bedlam semblent dépassés, et qu'on pourrait se croire dans un pandémonium. Le costume de ces matelots est aussi simple que possible. Une ceinture qui leur entoure les reins con-

stitue toute leur garde-robe, et, pour le reste, ils suivent la mode du jardin d'Éden. Leur aspect ne vous choquerait cependant pas autant que vous pourriez le croire. Une peau noire (qu'elle le soit un peu plus ou un peu moins) a l'air d'un vêtement, et vous devez réserver votre dégoût pour les corps jaunes et huileux des Chinois que vous rencontrerez pour la première fois à Penang ou à Singapoure. Nous avions beaucoup entendu parler du danger plein d'émotion d'un débarquement à Madras dans un « surf boat; » aussi notre désappointement fut-il à son comble de trouver en cette occasion le ressac et le danger à leur minimum. Nous nous confions à l'une de ces embarcations conduites par dix rameurs, malgré les hurlements frénétiques du timonnier lorsque nous approchons de la ligne des brisants, malgré le souquement momentané des nageurs, malgré deux ou trois chocs lorsque nous les traversons, nous n'éprouvons ni émotion, ni peine, ni plongeon, ni secousses, tous accidents qu'on dit être ici des plus ordinaires.

A peine débarqué sur ce rivage battu du ressac, la vérité de cette expression proverbiale : « Il ne fait jamais froid à Madras, » nous apparaît; car, bien que soyions en janvier, le soleil est brûlant.

Nous parcourons des rues étroites, poussiéreuses, bordées de maisons et de cahutes poudreuses, et nous acceptons l'aimable invitation à dîner que nous adresse le médecin de l'hôpital, qui est situé au S.-O. de la ville.

Nous en profitons pour visiter les salles, où sont couchés côte à côte indigènes et Européens. Des premiers, un grand nombre a les pieds ou les jambes écrasées, résultat de leur manque de précaution à traverser les rues étroites et de l'insouciance avec laquelle conduisent les cochers du pays une fois lancés. Quant aux Européens,

hélas ! ce sont les effets de l'ivrognerie bien plutôt que les maladies qui les font entrer à l'hôpital.

Nous profitons du moment, relativement frais, du coucher du soleil pour gagner le People's Park, où les Européens, les métis, les indigènes, se promènent nonchalamment sur un chemin sablonneux et tâchent de secouer la lassitude du travail et de la chaleur du jour. Ni les chevaux, ni les cochers ne paraissent très-vifs; mais ce frère de Calcutta annonce ce qu'il faut attendre dans ce qu'il se plaît à nommer « la Présidence ensevelie dans les ténèbres. » Heureusement qu'il y a tous les ans, à Calcutta, une saison froide, tandis qu'à Madras, c'est, comme dit l'Irlandais, « jamais plus froid ! » Une monotonie de chaleur règne toute l'année.

Après avoir dormi toute la nuit dans un « punkah, » le lendemain matin nous allons visiter le club, considéré comme le meilleur de tout l'Orient, et à dix heures du matin nous repartons, cette fois, pour Calcutta. Au point du jour, le 28 février, nous apercevons le bateau-phare, le plus éloigné des bouches de l'Hoogly ; l'eau est déjà boueuse, mais les marais bourbeux qui forment la côte voisine ne sont pas encore visibles.

A neuf heures, nous sommes par le travers de l'île Sauger, banc de boue tout plat, couvert de jongles, magnifique repaire de tigres, qui porte un phare à son extrémité septentrionale. Grâce au courant favorable, nous remontons rapidement les 90 milles d'étroits canaux, de grands et mobiles bancs de vase, de courants de fond irréguliers, qui s'étendent entre l'île Sauger et Calcutta, et qui font de l'Hoogly peut-être la plus difficile des rivières navigables. Mais l'Hoogly possède le meilleur service de pilotage du monde ; et, guidés par un des membres de cette corporation, nous arrivons sains et saufs à Reach Garden, et nous nous rangeons le long du rivage,

un peu au-dessus du palais de l'ex-roi d'Oude. La rive est garnie des amis et connaissances des passagers du *Mongolia*; de cordiales et sincères bienvenues sont souhaitées sur le pont, même avant que le bâtiment ait été amarré au rivage. Nous en recevons notre part et montant dans une « duggy » nous gagnons le faubourg de Ballygunge, où nous couchons dans un lit plus large qu'un cadre de vaisseau.

CHAPITRE II

CALCUTTA

L'expérience de notre première soirée et de notre première nuit modifie certaines de nos idées préconçues sur cette ville et en confirme certaines autres. Nous étions habitué à regarder Calcutta comme la plus chaude des villes chaudes, aussi sommes-nous agréablement surpris de ce que, depuis que nous avons quitté Suez, la soirée la plus fraîche est la première que nous passons à Calcutta. L'eau, dans laquelle nous prenons notre bain du matin, est aussi plus froide que celle qu'on puisait pour le même usage à bord du steamer dans la mer Rouge, dans l'océan Indien et dans la baie du Bengale. Nous commençons à croire que le climat de Calcutta est moins terrible que ne nous l'avaient fait entendre les Indiophobes et de notre expérience ultérieure nous concluons que pendant trois mois : décembre, janvier et février, il est difficile de trouver un climat plus agréable et plus sain que celui de Calcutta.

D'un autre côté, nos impressions d'Angleterre sur cette ville sont confirmées. A peine avons-nous gagné la pièce qui doit nous servir de chambre à coucher, que s'y glisse

un indigène au turban blanc, aux jupes blanches, qui, se mettant à genoux devant notre chaise avec cet air de soumission qui distingue l'individu né pour servir, s'apprête à nous enlever nos bottes, nos bas et tous nos vêtements. A moins que nous déclarions vouloir nous servir nous-même, il ne doit pas s'arrêter avant de nous avoir couché, comme si nous étions de grands enfants ou des idiots.

Le matin, il nous réveille et, si nous voulons devenir de véritables Anglo-Indiens, nous tirons les pieds de dessous les couvertures, il nous enfile nos bas, et revêt des différentes pièces du costume toutes les parties de notre corps énervé. Si nous prenons un bain après une promenade matinale, il nous frictionne des pieds à la tête comme un masseur consommé, enfin, pour peu que nous restions six mois dans le pays, nous aurons pris l'habitude d'être étrillé et pansé comme un vrai pur-sang dans une écurie anglaise. Tout cela peut être très-agréable et souvent nécessaire quand le thermomètre marque 100 degrés et que chaque mouvement vous met en sueur, mais par un temps frais et lorsqu'on est nouveau venu, cela semble superflu.

Ballygunge est un joli faubourg au sud de Calcutta, réunion de riches habitations à une distance convenable, (3 milles) du centre des affaires, bordé au sud par des jongles et des champs cultivés, à travers lesquels courent de bonnes routes et des sentiers faits pour les cavaliers.

Le lendemain de notre arrivée, nous allons visiter Calcutta, et traversons à cheval le pays d'assez bonne heure pour devancer le soleil. Ce que nous voyons tout d'abord c'est le Midân, la gloire de Calcutta. Figurez-vous un grand espace de terrain découvert, d'une area à à moitié plus considérable que Hyde Park et les jardins

de Kensington ensemble, sans compter même le fort William, qui en prend une bonne partie. Avec un peu plus d'arbres ce serait un parc ; ce n'est aujourd'hui qu'une immense pelouse de gazon pas très-soigné, coupé çà et là de routes et d'allées de promenade. Matin et soir, on voit des « sahibs (1) » prenant l'exercice sur des chevaux australiens ou des coursiers arabes plus symétriques; un champ de cricket, un champ de course et un jeu de paume, prennent une partie de cette vaste surface; les troupes y sont passées en revue, et parfois des bazars et des expositions s'y établissent aussi. A une extrémité, s'étend le « Cours », où les beautés à la mode de Calcutta vont se faire voir en « buggies (2), » et en barouche; près de ce dernier est un terrain où, pendant les soirées de la saison sèche, une douzaine au moins d'Anglais jouent au « hocquey » sur des poneys. Pourquoi chaque grande ville n'a-t-elle pas un aussi beau champ d'exercice et de promenade?

Nous traversons le Midân, et nous passons près des portes de l'hôtel du Gouvernement. Hélas! comme bien d'autres monuments, il fait mieux en photographie qu'en réalité. Ces belles arcades surmontées du lion britannique, la patte sur une boule, ne sont qu'en brique et en plâtre, ainsi que le principal bâtiment. On ne rencontre pas de bonne pierre à bâtir, dans un rayon de 100 milles autour de Calcutta, aussi l'apparence de la ville en souffre-t-elle étrangement. Il serait difficile de dire qui a appelé Calcutta la cité des palais; il ne manquait cependant pas de villes auxquelles ce nom eût été mieux appliqué.

Après avoir dépassé l'hôtel du Gouvernement, nous arrivons à la partie de la ville occupée par les maisons

(1) Maître, seigneur.
(2) Espèce de cabriolet à un cheval et sans capote.

d'affaires, les boutiques et les hôtels, toutes constructions spacieuses dont les prix de location sont aussi chers qu'à Londres. En descendant vers la rivière, nous traversons le « Burning-Ghat, » espace entouré de murs, à l'intérieur duquel on aperçoit deux ou trois piles de bois à demi-consumé, sous lesquelles les Hindous accomplissent l'universel décret : poussière redevenant poussière, cendre redevenant cendre. Les indigènes les plus pauvres peuvent apporter leurs morts ici, et les brûler en payant une redevance très-modérée ; c'est le remède qu'on a trouvé à cette pratique pestilentielle de jeter les corps à la rivière.

De cette solitude silencieuse de la mort, en peu de minutes nous passons dans la ruche bruyante des vivants. Le bazar indigène, situé à côté, est une masse compacte de rues étroites, bordées de petites boutiques garnies d'une quantité prodigieuse d'objets, depuis les toiles rouges et grises de Turquie pour chemises, jusqu'aux marmites de cuivre et aux bouteilles à bière vides. Nous enfilons les passages et les allées, montons les escaliers, faisons le tour des galeries, et parcourons la suite des salles contiguës, jusqu'à ce qu'ayant complétement perdu notre route, nous devons nous confier à notre cicerone indigène, qui nous ramène à notre gharry, que nous avions laissé dans une des rues les plus larges.

Il nous faut traverser une foule énorme, et notre « gharrywan (1), » est obligé d'interpeller sans cesse les Hindous, qui veulent tenir le milieu de la route, jusqu'à ce que nous sortions enfin du quartier indigène, pour entrer dans un air plus pur et dans un espace moins resserré. Nous gardons l'impression un peu confuse

(1) Cocher de gharry.

d'être passé devant une multitude de maisons basses et serrées les unes contre les autres, et de noires figures aux vêtements aussi variés de forme que de couleur, fumant paresseusement leur « hookah (1), » et attendant avec une patience inaltérable un acheteur pour leurs marchandises. Ils font plus de cinquante métiers différents, ils fabriquent des filigranes d'or et d'argent, brodent sur soie, vendent du tabac, ou façonnent des vases de cuivre.

Mais il faudrait des mois de lecture combinée avec des observations constantes, pour connaître à moitié les races, les intérêts, les arts, les habitudes de cette multitude d'être vivants. Quand on est témoin de cette activité de vie, on est frappé du nombre de mots, de croyances, de mobiles, d'habitudes et d'actes différant l'un de l'autre, et des nôtres aussi, que renferme notre globle terraqué. Se servir d'un microscope, et découvrir ces centaines d'organisations si menues mais si parfaites, dont nous ne soupçonnions pas l'existence, ou bien apercevoir pour la première fois, à l'aide d'un télescope, cette multitude d'étoiles lointaines là où nous n'imaginions que la solitude de l'espace, ne sont-ce pas deux observations analogues?

Mais nous n'avons pas beaucoup le temps de philosopher, tandis que nous traversons ces rues où la foule se presse et que nous regagnons le quartier européen. Nous entrons dans l'une de ces nombreuses maisons d'affaires, dont le rez-de-chaussée est divisé en frais et vastes bureaux, où l'on voit au travail plus de cinquante commis, les uns devant des pupitres, les autres écrivant accroupis sur le sol. A l'étage supérieur, sont des salles qui feraient honneur à l'hôtel d'un baron anglais. Dans

(1) Pipe dont la fumée traverse un récipient d'eau où elle se refroidit avant d'arriver à la bouche.

la plus vaste on nous sert un « tiffin (1) », et lorsque la chaleur commence à diminuer, nous regagnons Ballygunge, non sans nous arrêter cependant, pour essayer notre force au cricket ou pour faire une partie de « hockey. »

Ce dernier jeu a été introduit par une tribu du district de Munipoorie, chez laquelle ce passe-temps est depuis longues années en honneur. Les poneys qu'on y emploie sont également de Munipoorie. Ils ressemblent aux poneys gallois, et leur hauteur moyenne est d'environ douze mains et demie. Malgré leur petite taille, ils sont extraordinairement vigoureux et vifs, comme le prouve la course qu'ils fournissent, chargés des lourds « sahibs », tournant et revenant sur eux-mêmes, à la suite de la balle à chaque coup de la longue canne à hockey. Il n'y a pas très-longtemps, les joueurs de Calcutta, certains d'avoir atteint le comble de l'habileté, firent venir une douzaine de Munipoor de leur pays natal, et arrangèrent un match avec eux. Mais c'était trop de présomption, d'espérer battre les naturels dans un jeu qu'il ont inventé, et dans cette affaire de peu d'importance, les Européens durent reconnaître la supériorité des Asiatiques.

Nous ne pouvons rester longtemps à Calcutta, car nous voulons faire une pointe au N.-O. et gagner la Chine avant les grandes chaleurs. Mais avant, de partir pour l'intérieur, nous allons au Jardin Botanique de l'autre côté de la rivière, et faisons une courte visite à Barrackpore. Nous choisissons un jour de fête des indigènes, un des trente jours de repos de l'année pour les commis indigènes, pendant lesquels les affaires sont presque complétement arrêtées.

(1) Nom indien du lunch.

Gagnant Garden Reach, nous traversons dans un « dingy, » la rivière qui a ici un demi-mille de large, et nous abordons près du jardin. C'est peut être la saison la plus défavorable pour le visiter ; il y a peu de fleurs et de plantes grimpantes dehors, et la belle collection d'orchidées attend aussi une température plus chaude pour fleurir. Nous apercevons cependant les masses de couleur magenta des bourganvillias en fleur; des bégonias, des jasmins commencent à s'ouvrir, les roses sont en pleine floraison et les hibiscus sont à point. La riche collection de fougères des différentes parties de l'Inde, spécialement de Sikkim, est toujours verte et luxuriante ; il ne manque pas aussi d'arbres et d'arbrisseaux intéressants. Un seul arbre, un magnifique banyan, mérite à lui seul qu'on passe la rivière pour le voir. Ses branches couvrent une circonférence de soixante pieds de diamètre, et chacune d'elles est supportée par des rejetons qui prennent racine en touchant terre, ce qui constitue le caractère tout particulier de cet arbre. A l'ombre épaisse de ses feuilles d'un vert sombre, l'air est délicieusement frais et l'on se croirait dans un temple naturel, au milieu de ces branches qui ressemblent à des colonnes.

Près du jardin est le Bishop's College, important établissement fondé il y a cinquante ans par Bishop Middleton afin d'instruire les indigènes convertis, et d'en faire des missionnaires. Le collége est bien organisé, possède une bonne bibliothèque, ainsi qu'une chapelle d'une simplicité élégante. Il n'a pas eu cependant beaucoup de succès, et le nombre des élèves n'est plus aujourd'hui que de neuf, chiffre inférieur à celui d'aucune des dix premières années de sa fondation. Le christianisme paraît faire peu de progrès dans les classes élevées de la population indigène, et les plus basses

n'ont pas le moyen de payer une aussi bonne éducation que celle qui leur est offerte ici.

Pour atteindre Barrackpore, il nous faut traverser de nouveau la rivière et faire quelques milles au nord par le chemin de fer. De la station de Barrackpore au parc, la course n'est pas longue, c'est un magnifique tapis de gazon sur lequel s'espacent des arbres splendides entre lesquels nous reconnaissons le teck, le « peepul (1) » et le mangotier. A l'extrémité du parc s'élève le palais du vice-roi et ses jardins (le Windsor indien où le représentant de la royauté vient chercher un refuge contre la chaleur et les soucis de la ville).

A quelques yards de là et près du bord de la rivière, dans un endroit écarté, se dresse un beau tombeau de marbre élevé à lady Canning. Un demi-mille plus loin est une collection d'animaux féroces, convenablement encagés; une magnifique paire de tigres et deux léopards sont surtout remarquables.

Pour revenir de Barrackpore, nous changeons de route et descendons la rivière; nous débarquons à la « plantation » d'un baboo à son aise, qui nous à demandé de lui faire visite ; c'est un grand jardin planté d'une multitude d'arbres à fruits et d'arbustes, de cocotiers et de bananiers, de buissons de roses et de cotonniers. A une extrémité du jardin se trouve un bassin ornemental, dont les bords sont soigneusement taillés en pente et décorés d'un ou deux pavillons. Bien qu'il soit Hindou, le propriétaire est fortement anglicisé. Il a depuis longtemps le désir de visiter l'Angleterre, nous dit-il, mais l'horreur de sa femme pour un voyage aussi peu brahmanique l'en a empêché. Naturellement la dame est invisible, cachée aux regards d'un « Feringhee », dans la

(1) Ficus religiosa.

retraite du « zenana (1) » ; notre hôte nous régale d'une collation servie à l'européenne, et nous le quittons dans l'après-midi, pour rentrer à Calcutta.

Dix jours de résidence en février à Calcutta, nous laissent une impression différente de celle que nous nous étions formée de cette cité, en Angleterre. Chez nous, lorsqu'un jeune futur prince-marchand ou un avocat fraîchement émoulu va partir pour Calcutta, on le regarde comme condamné à quelques années (s'il vit jusque-là) d'une vie d'exil, aspirant les germes de la fièvre ou du choléra, transpirant chaque jour sous un soleil étouffant, et s'efforçant chaque nuit de respirer sous un lourd punkah.

Mais si l'on jouit d'une bonne santé, la vie est à Calcutta aussi agréable que dans toute autre partie du monde, car il y a bien peu de villes qui réunissent un ensemble plus varié de plaisirs pour ceux qui veulent ou qui peuvent s'amuser.

(1) Appartement des emmes, équivalent hindou du sérail musulman.

CHAPITRE III

LE TIRHOOT

Il y a vingt ans, un voyage de Calcutta dans une partie quelconque du N.-O., c'était quinze jours de palanquin ou de « gharry ». Il y a quatorze ans, à l'époque de la révolte, un voyage de Calcutta à Delhi, c'était 700 milles en gharry ; il faut aujourd'hui deux jours de chemin de fer à une allure assez modérée et dans des wagons très-confortables.

Bien que dans très-peu de temps le chemin de fer doive aller de Lahore au Punjab, et traverser sans interruption la grande plaine du Bengale dans toute sa longueur, il se passera bien des années avant qu'il arrive à Calcutta même.

Aucun pont n'a encore profané les eaux sacrées de l'Hoogly et lorsqu'on quitte Calcutta, il faut traverser le large fleuve en bateau à vapeur, pour atteindre à Howrah sur la rive opposée, la tête de ligne du chemin de fer.

Nous prenons donc place, le 13 février, dans le train du soir qui part pour le N.-O., et peu de temps après avoir quitté la station, nous faisons nos préparatifs pour passer la nuit. Les wagons sont divisés, mais non subdivisés en

compartiments, c'est-à-dire que la banquette de chaque côté n'est pas fractionnée par des accoudoirs et des appuis-tête, si bien qu'elle constitue dans sa longueur un lit magnifique. Le dossier est de plus construit de telle sorte qu'il peut être enlevé, tourné sur pivot et fixé horizontalement comme un second lit. Aussi, dans chaque compartiment, quatre personnes peuvent-elles être étendues tout de leur long et, ainsi arrangé, le wagon ressemble assez à la cabine à quatre *postes* d'un bâtiment. Profitant donc de cet arrangement, nous dormons profondément toute la nuit et le soleil, à son lever, nous trouva à Sahibgunge, à 180 milles de Calcutta, où une chaîne de collines domine la plaine du Gange; ce sont les seules qu'il nous sera donné de contempler jusqu'à ce que nous apercevions de loin les Himalayas.

Nous roulons toute la matinée à peu de distance du Gange, que nous apercevons de loin en loin, et nous arrivons avant midi à la station de Mokameh. Là, nous quittons le train pour visiter une plantation d'indigo, dans le Tirhoot, sur la rive opposée. Notre ami l'indigotier nous a envoyé deux palanquins avec vingt-huit porteurs, douze pour celui de nous qui est le plus léger, seize pour le « Burra Sahib » ou le gros lourd. Avec les porteurs noirs et peu vêtus se tient un indigène au turban blanc, à la jupe blanche, qui est à la fois leur chef et leur guide. Il nous informe qu'ils n'ont pas pris leur repas de midi, et qu'il n'y a pas assez de coolies pour notre bagage. Une heure et demie se passe à pourvoir à ces deux obstacles et nous partons.

Le palanquin, comme le savent peut-être nos lecteurs, est simplement une boîte, d'environ 5 pieds 6 pouces de long, sur 2 pieds 6 pouces de haut et de large, dont les côtés sont garnis de toile. Une perche ou plutôt une forte canne court le long et au-dessous du sommet de la boîte,

et la dépassant à chaque bout de 5 pieds. Le palanquin est porté par quatre hommes à la fois, relevés au bout de quelques minutes par un égal nombre de leurs camarades. Comme on peut s'y étendre presque tout de son long, ce mode de locomotion ne manque pas d'un certain confortable.

Mais nous voici au bord de la rivière, à peine à 1 mille de la station ; il nous faut sortir de nos palanquins et nous transporter, nous et ce qui nous appartient, jusqu'au bac. Tandis que nos coolies embarquent les bagages, nous sommes assailli par une demi-douzaine de mendiants sortis, à notre approche, du village voisin. Leurs guenilles en loques, leurs membres mutilés, la lèpre qui les ronge, sont des preuves suffisantes de leur hideuse misère et des dégoûtantes maladies dont ils sont affligés, et l'importunité avec laquelle ils étalent leurs difformités, nous cause tant de répulsion, que nous sommes obligé de nous débarrasser d'eux d'une manière un peu sommaire, et que nous sommes joyeux de trouver un refuge sur le bateau. Le Gange a ici au moins 1,000 yards de large, bien que nous soyons dans la saison sèche, mais il est si peu profond que les passeurs se servent de la perche pendant presque tout le trajet.

De l'autre côté, nous reprenons nos palanquins, et pendant le premier demi-mille, nous traversons un désert de sable, ordinairement submergé par le fleuve ; un vent violent y soulève un nuage épais et chaud de sable et de poussière, nous en sortons heureusement pour ranger les terres cultivées. Ce sont des champs de blé, d'orge, de pavots à opium, de vesces, d'avoine, de coton, parsemés çà et là de palmiers et de mangotiers. Tous les trois milles, nous voyons un petit village aux cabanes de terre, autour desquelles flânent quelques naturels, presque aussi nus que les murs de leurs pauvres demeures. Dans

les champs, la terre n'est que poussière, pas une goutte de pluie n'a tombé depuis quatre mois. Il paraît cependant qu'à une certaine profondeur, l'humidité s'est bien conservée, puisque la récolte paraît florissante.

Nos porteurs font une moyenne de 5 milles à l'heure, leur allure est entre le pas et la course, un pas allongé en réalité. Ils battent la mesure en bourdonnant sans cesse un chant psalmodique qui consiste principalement, d'après ce qu'ils dirent ensuite, dans les louanges du maître qui forme une partie de leur charge. Quand ils n'ont pas la perche sur l'épaule, ils causent et plaisantent entre eux d'une manière animée. Si on regarde leur corps mince et qu'on pense que leur nourriture est presque exclusivement végétale, on ne peut pas les croire capables d'un effort continu. Cependant ils nous amènent en moins de deux heures et demie à notre première station de Bogwanpore, éloignée de 12 milles, et ne semblent pas du tout fatigués. Nous devons passer la nuit à Meghoul, mais les planteurs de Bogwanpore ne veulent pas nous laisser passer, sans que nous ayons « goûté de leur sel », et nous ne finissons les 9 milles qui nous restent qu'après le coucher du soleil.

En arrivant à Meghoul, nous n'apprenons pas sans contrariété que notre ami le directeur de la plantation est parti indisposé le jour précédent, pour la maison d'un planteur voisin à Dowlutpore. Il est trop tard pour le suivre avant le matin, nous mettons en réquisition les « charpoys » de Moghul, et nous dormons profondément jusqu'au matin. Il est agréable de trouver, en se réveillant, que la température du Tirhoot est décidément plus fraîche que celle de Calcutta. Le thermomètre, à sept heures du matin, marque seulement 62°, 6 ou 8 degrés de moins qu'à Calcutta, à cette époque de l'année. A huit heures, nous partons en « duggy » pour Dowlutpore, et

après une demi-heure de chemin sur ce que les planteurs du voisinage se plaisent à appeler une route, mais ce qu'on pourrait plus exactement décrire comme un choix et une série variée d'ornières et de monticules, avec un fragment de route qui par hasard est plat pour faire contraste, nous trouvons un cordial accueil au bungalow (1) de notre ami.

Le bungalow d'un planteur d'indigo varie à peu près autant d'apparence et de confort qu'une ferme en Angleterre. Ce peut être une de ces constructions dont le propriétaire, ayant eu l'intention de faire une cabane de boue, a changé d'avis au dernier moment, soit une maison bien construite, avec de bonnes chambres à l'intérieur, une bonne verandah à l'extérieur, avec des jardins, des étables, des chenils et des communs. Elle peut être occupée par un de ces rudes mais serviables propriétaires, que l'expatriation et la solitude ont rendu malpropre, et qui a contracté ces habitudes grossières dans lesquelles tombe facilement un célibataire; elle peut être aussi ornée et arrangée par une personne de ce sexe plus délicat, dont la société produit sur le propriétaire de la maison l'effet que décrit ainsi la grammaire latine : *emollit mores, nec sinit esse feros*.

Nous ne pouvons mieux employer notre journée qu'à visiter la plantation ; le soir, au retour, nous pourrons faire une partie de crocket sur la pelouse ; notre hôtesse charmera nos oreilles en nous faisant de la musique, elle nous jouera une danse écossaise et nous serons obligé de reconnaître notre erreur, lorsque nous croyions, en Angle-

(1) Le bungalow est dans l'Inde une maison ou villa à un seul étage. Les bungalows des naturels sont construits en bois, en bambou, ceux des Européens sont généralement en briques cuites au soleil et couverts de chaume ou de tuiles.

terre, qu'un planteur d'indigo vit en dehors du monde civilisé.

La plantation comprend environ 3,000 acres de cette terre, riche dépôt alluvionaire dont est formée toute la plaine du Gange. Nous ne pouvons encore voir la plante qui produit l'indigo, car la moitié du champ seulement est ensemencée, et cela depuis quinze jours à peine. L'ensemencement commence et finit avec février. Si les pluies les plus faibles tombent pendant ce temps, ou moins de trois semaines après, une croûte se forme à la surface de la terre, qui empêche la jeune plante délicate de lever et de nouvelles semailles doivent être faites. A la fin des trois semaines, la plante a environ 6 pouces, elle est alors considérée comme sauvée, à moins d'excessive sécheresse.

La première coupe commence en juillet, la seconde et la troisième à des intervalles d'un mois après cette époque. Les tiges coupées sont portées dans de grandes cuves ou réservoirs en maçonnerie ; on y verse de l'eau et on presse légèrement. L'eau qui a traversé cette masse et qui a pris une couleur jaune, est amenée dans d'autres cuves. Elle est alors battue avec des baguettes par les indigènes, et ce singulier traitement a pour effet de la rendre pourpre. Puis on la laisse reposer et un sédiment se forme bientôt au fond. L'eau est de nouveau tirée, et le dépôt est recueilli dans de vastes chaudrons. Après avoir bouilli douze heures, il est filtré à plusieurs reprises et enfin dressé en forme de pains. Après avoir séché un ou deux mois dans un hangar aéré, il est prêt à être envoyé à Calcutta et exporté.

Principalement à cause de l'excessive délicatesse de la jeune plante, les profits d'une plantation d'indigo varient considérablement et presque tous les sept ans, les bénéfices se changent en pertes. Le capital engagé dans ces plantations est considérable, la dépense annuelle étant

d'environ 3 livres par acre. Encore la main-d'œuvre est-elle étonnamment bon marché ; la journée d'un naturel dans la force de l'âge, engagé pour un travail manuel, pour houer, sarcler ou cueillir la plante, est en moyenne *d'une anna* ou 3 sous. Il n'y a pas encore de grèves ni de trade-unions dans l'Inde. Près de la moitié de l'indigo récolté dans le Bengale, a poussé sur les terres possédées par les naturels de compte à demi avec les Européens. Mais entrer dans le détail des droits et des impôts des *ryots* (1), ce serait rouvrir des questions qui ont causé nombre de discussions dans la métropole aussi bien que dans l'Inde, et y ont été traitées depuis longtemps par des plumes autorisées.

Nous pouvons passer quelques journées agréables à Dowlutpore, et nous ne voulons pas le quitter sans essayer notre adresse à tirer des oiseaux, dont on rencontre ici une variété dans les « *gheels* (2) » et les « *nuggeries* » (les mares et les étangs) voisins. Chaque matin, nous allons chasser dans un endroit fréquenté par les foulques et les hérons, à 7 milles d'ici, et nous sommes encore à un demi-mille de la mare couverte de roseaux, que nous pouvons voir de longues lignes et des troupes épaisses d'oiseaux sauvages voler au-dessus de l'eau, ou se rassembler autour des carex et des joncs qui bordent le rivage.

Nous glissant chacun dans un long canot d'une construction primitive, un simple tronc de palmier creusé, nous avançons doucement à travers les roseaux, jusqu'à

(1) Les ryots ou paysans peuvent être considérés comme les cultivateurs du sol de l'Inde. Ils jouissent d'une hérédité perpétuelle et du droit transmissible d'occupation aussi longtemps qu'ils continuent à payer la portion du produit de la terre fixée par le gouvernement.

(2) Gheel, tel est le nom donné dans l'Inde orientale à une mare ou étendue d'eau dormante entourée de plantations.

l'endroit où les oiseaux sont réunis en troupe plus serrée; les deux tiers sont des foulques, le reste se compose de canards, de sarcelles, de canards siffleurs, et d'autres espèces, dont les noms ne nous sont pas connus, de grues, de paddy birds (1), de bécasses, et d'une quantité d'oiseaux aux plumages et aux formes étranges. Le premier coup de feu résonne tout à coup sur l'eau, c'est alors un bruit d'innombrables coups d'ailes, un nuage de corps qui volent, et les cris assourdissants des oiseaux aquatiques qui tourbillonnent; les foulques retombent au delà de nos canots, à bonne portée, mais les canards prudents, pour lesquels nous sommes surtout venus, s'éloignent hors de portée, et après trois ou quatre heures de chasse, nous rallions le rivage avec une douzaine seulement de canards de quatre espèces différentes.

En nous en allant, comptons combien d'espèces d'oiseaux nous avons déjà vues dans le Tirhoot, qui nous soient familières en Angleterre. Les hirondelles, les moineaux, les éperviers, les hochequeues, les sternes, les cormorans, les bécasses, les canards, sans compter des variétés importantes de gobe-mouches, de geais, de kingfishers (2), inconnus chez nous.

Naturellement les oiseaux particuliers au pays sont bien plus nombreux, et il y en a beaucoup d'un plumage magnifique, tels que l'oiseau-mangot, avec sa splendide poitrine d'ambre, et le perroquet, avec ses pennes brillantes comme l'émeraude.

Nous sommes désappointé par les représentants du règne végétal au Tirhoot. Outre les palmiers, les figuiers

(1) *Paddy bird*, aussi appelé moineau de Java. *Loxia oryzivora*. LINN. Avec son bec tranchant et affilé, il commet de grands ravages dans les champs de blé.

(2) Kingfischer, *Alcedo*, LINN. l'Alcyon.

des banians et le peepul (1), il y a peu de grands arbres, les légers bambous donnent seuls un peu de caractère original au paysage qui en manquerait sans eux. Les fleurs sont peu nombreuses et espacées. Nous ne remarquons qu'une espèce de bruyère « maidenhair (2), » qui pousse luxuriante, sur les bords d'une source profonde.

A un ami qui doit partir avec nous pour le N.-O., nous avons donné rendez-vous à la station de Mokameh le 18, aussi le 17 quittons-nous à contre-cœur nos amis hospitaliers de Dowlutpore, et passons-nous la nuit chez les planteurs de Bogwanpore. Dans cette contrée éloignée, où il n'y a pas d'auberges, et où les planteurs anglais vivent à des distances de 2 à 20 milles les uns des autres, l'hospitalité est en honneur; la roideur et la formalité, ces mauvaises herbes de la société, ne peuvent pousser ici. Un Anglais, voyageant à travers le Tirhoot, peut toujours compter sur un bon accueil et un *charpoy* à chaque bungalow; nous avons appris d'un homme, que pendant les deux années où il est resté dans la partie nord du pays de l'indigo, occupé d'une fourniture de bois de construction du Terai, bande de terre boisée au pied de l'Himalaya, il avait vécu comme un commensal dans un bungalow ou dans un autre. Nous espérons pour lui qu'il ne s'est pas acquis la réputation « d'éponge » avant la fin de sa mission.

Le 18 dès le matin nous montons à cheval, et avec un « syce (3) » courant derrière nous, nous gagnons de nouveau le Gange. Nous le traversons en bateau avec la lenteur ordinaire des natifs qu'on laisse à eux-mêmes. Nous avançons si lentement, que nous passons au long

(1) Peepul, *Ficus religiosa*, LINN.
(2) Maidenhair, *Capillus veneris*, LINN.
(3) Syce, petit groom.



de divers objets flottants et qui nous semblent être des buches de bois noueux, mais qu'après un plus soigneux examen nous reconnaissons pour des alligators à demi-endormis qui se laissent emporter au fil de l'eau.

Sur les longs bancs de sable qui émergent près de la rive ou qui apparaissent même au-dessus de l'eau au milieu du courant, sont des lignes de canards et d'oies, tandis qu'en l'air volent des troupes de pélicans, aux pieds traînant derrière eux, aux ailes qui battent aussi lentement, aussi gracieusement que celles d'un héron. Les six mois prochains verront ici un lac presque sans limites, au lieu de cette rivière large de 1000 yards. L'automne dernier, alors que la rivière coulait à pleins bords, il y avait 20 milles d'eau entre les deux rives; ce fut, il est vrai, une saison exceptionnelle, mais chaque année, après les pluies, elle double souvent sa largeur.

Nous traversons sans accident le fleuve sacré, nous partons pour la station de Mokameh, et quand le train de midi arrive, nous trouvons notre compagnon en sueur et couvert de poussière qui nous y attend. Nous montons à notre tour, et nous voici en route pour Benarès.

CHAPITRE IV

LES VILLES DE LA PLAINE. — BENARÈS

Hors d'Europe, nous avons rarement voyagé en chemin de fer avec une vitesse supérieure à 25 milles à l'heure. Dans la chaude, dans la poussièreuse Inde, c'est bien assez vite, on ne se sent pas enclin à la rapidité dans un climat chaud. Aussi, bien que nous ayions quitté Mokameh à midi, et qu'il n'y ait que 200 milles jusqu'à Benarès, nous n'y arrivons qu'entre huit et neuf heures du soir. Pendant ce temps nous avons été couvert de cette fine et blanche poussière qui se glisse à travers la porte, la fenêtre, le ventilateur, qui défie pour ainsi dire toute résistance, et nous sommes forcé, après quelques minutes de grognements et de vains essais de défense, de nous résigner philosophiquement à notre sort.

Pendant le jour, nous dépassons Patma, la ville du riz et de l'opium, masse compacte de maisons dominée çà et là par un minaret musulman ou par un pinacle hindou; puis c'est Arrah', simple station fameuse par la défense qu'y firent peu après l'explosion de la révolte quatre Européens et cinquante Siks dans un bungalow, contre trois mille mutins, pendant une semaine entière, à la fin de laquelle ils furent relevés. Puis nous

traversons un beau pont sur le Soane, large de 400 yards, courant maintenant sur une plus vaste étendue de bancs de sable que d'eau, mais dans la saison des pluies, au-dessus d'une rivière rapide et gonflée ; nous passons ensuite à Buxas, où sont les grands établissements officiels d'élevage de chevaux pour la cavalerie, et à sept heures du soir, nous atteignons Mogul Serai, où l'embranchement pour Benarès se détache de la ligne principale. Cet embranchement nous dépose au bout de quelques milles sur la rive droite du Gange, juste en face de Benarès. Nous traversons le fleuve dans une « *gharry*, » sur un pont de bateaux, une course d'une couple de milles nous amène aux faubourgs et nous passons la nuit au seul hôtel de la ville, tenu par un natif.

Nous voici donc dans la cité sainte des Hindous, qui est pour les sectateurs de Brahma et de Vishnou ce qu'est la Mecque pour les mahométans, et Jérusalem pour les juifs vraiment religieux. C'est une ville entièrement adonnée à l'idolâtrie, comme nous disions, avant d'y avoir passé quelques heures à visiter quelques-uns de ses sanctuaires les plus célèbres.

Nous partons dès le matin avec un guide indigène qui s'appelle Shiva Datta Pundit, qui parle très-bien anglais, et qui possède toutes les qualités d'un cicerone. Il est antiquaire par-dessus le marché, du moins il nous montre une collection de mohurs (1) d'or, d'autres médailles ou reliques qu'il nous affirme toutes authentiques, et rassemblées par lui-même de sources incontestablement originales, mais la méfiance de la véracité hindoue a poussé depuis trois semaines dans notre esprit, aussi doutons-nous.

Notre première station dans la tournée du matin est à

(1) Mohur, monnaie d'or indienne valant 16 roupies.

Doorga Khond, temple dédié à la déesse Doorga, une des incarnations de la femme de Brahma. Un grand étang carré entouré sur les quatre faces d'une série de hauts degrés, est peut-être la plus belle partie de l'enceinte sacrée; le temple lui-même est quadrangulaire, de 40 à 50 yards carrés avec des portiques courant tout autour, tandis qu'au milieu le sanctuaire est surmonté d'un dôme conique qui ressemble par sa forme à une pile de ces obus qu'on peut voir dans les forts. Tout est d'un grès rouge, découpé en quantité de gorges, d'angles, de corniches, et dépourvu d'arcades comme tous les bâtiments de l'architecture hindoue.

Une ancienne et orthodoxe légende relative à la déesse Doorga, a fait naître cette croyance que les singes sont sous sa protection sacrée; aussi cinq ou six cents de ces vilains animaux vivent-ils dans le temple ou ses environs, y trouvant librement la table et le logement; ils fourmillent, en bas sur les degrés de l'étang, en haut sur le dôme du sanctuaire; autour des piliers rouges s'enroulent leurs maigres bras, et tandis que nous sommes sur le pavé du temple, une douzaine d'entre eux se réunissent autour de nous, nous regardant de leurs yeux clignotants et chassieux, attendant impatiemment leur provision de noix et de bonbons. Nous contemplons leur face ridée, leur peau noire et souvent galeuse, et nous nous étonnons que l'humanité en soit venue à ce degré de dégradation, qu'elle ait rendu sacré cet animal, sa propre caricature.

Mais peut-être trouverons-nous des superstitions encore plus stupides que celle-là. Nous descendons au bord de l'eau, près de l'extrémité supérieure de la ville, prenons un bateau et nous laissons lentement descendre avec le courant. On ne peut comparer au tableau que nous avons sous les yeux que celui des pèlerinages

annuels de la Mecque ou à l'église du Saint-Sépulcre.

Benarès est entièrement bâtie sur la rive gauche du Gange qui s'approche de la ville par une succession presque ininterrompue de hauts étages d'escarpements appelés dans l'Inde « ghâts », et s'étendant ici sur une longueur de près d'un mille. Avançons-nous au milieu du courant, cette ligne de ghâts est interrompue çà et là par les ailes du palais de quelque dévot Rajah ou par les rouges pinacles et les cônes groupés d'un sanctuaire hindou et se termine juste au-dessous du dôme et des minarets de la blanche mosquée d'Arungzebe, aussi ne pouvons-nous nous empêcher de la trouver remarquablement pittoresque comme aspect et comme couleur. Mais qu'est le pittoresque des ghâts eux-mêmes comparé à celui de cette foule d'individus rassemblés sur l'étage le moins élevé des collines?

Sur ces ghâts, chaque année et chaque matin, mais plus spécialement cependant à certaines fêtes, sont réunis des centaines et quelquefois des milliers d'Hindous venus de toutes les parties de l'Inde pour se plonger dans les eaux sacrées, pour dire quelques prières à leurs dieux favoris, et pour s'en retourner avec cette illusion qu'ils seront débarrassés par ce lavage de toutes les souillures morales et physiques.

Il y a là des Mahrattes du sud, des Punjabies du N.-O., des filles de Cashmere à la belle chevelure, au teint clair; d'autres, noirs comme du jais, appartiennent aux tribus de l'Inde centrale, des vagabonds à demi-morts de faim, couverts de haillons aussi noirs, aussi sales que leur peau; des riches rajahs avec leurs serviteurs, tous vêtus de couleurs éclatantes; des vieillards et des infirmes qui ont parcouru bien des milles en chancelant de fatigue pour atteindre la rive sacrée avant de mourir; des garçons et des filles trop jeunes pour avoir conscience de la

solennité des ablutions qu'ils font; des fakirs à l'air étrange, avec leur kyrielle de chapelets pendus autour du cou, marmottant leurs prières et couverts de cendres ou enflammés d'une fanatique colère à la vue du bateau qui porte au-dessus d'eux l'infidèle « Feringhee »; les jeunes gens et les jeunes filles paraissent joyeux de se baigner et semblent retenir difficilement un sourire à la vue des curieux Européens. Vieux et jeunes, riches et pauvres, noirs et blancs, laids et beaux, tous accomplissent avec ardeur les mêmes rites superstitieux, tous avec une même foi générale, mais qui diffère entièrement pour chacun.

Çà et là, mêlé à ce tableau varié de la vie, est cet étrange contraste d'un ghât brûlant sur lequel un ou plusieurs corps sont réduits en cendres, avant d'être enfin jetés dans les eaux sacrées. Justement sur le bord de la rivière, à 10 yards d'un groupe de baigneurs, est immergé un corps emmaillotté qui subit sa dernière purification avant d'être placé sur le bûcher; immédiatement au-dessus les flammes jaillissent et vont brûler un individu qui a terminé à jamais ses ablutions; elles semblent placées là pour dire à ceux qui sont autour : « A quoi vous servent tous ces lavages, puisque vous devez en venir ici? »

Dans ce demi-mille ou dans ce mille de ghâts, nous rencontrons une variété de couleur et de costume, de figure et de complexion, de race et de langage qui forme un champ d'étude presque sans rival pour l'artiste, de déduction pour l'ethnologiste et de réflexions pour le philosophe.

C'est étrange comme des idées plaisantes peuvent quelquefois se mêler aux choses solennelles et souvent terribles. Voici un exemple de cette bizarre juxtaposition. Les Hindous, comme certaines autres nations orientales,

se font surtout remarquer par la blancheur extraordinaire de leurs dents, cela tient sans doute en partie à leur habitude de constamment les nettoyer avec de l'eau et un curedent (stick). Ils en mâchent l'extrémité jusqu'à ce qu'il soit devenu mou et pulpeux, faisant chaque jour une pointe nouvelle, car ils trouvent que se servir tous les jours de la même brosse à dent, comme font les Européens, ce n'est pas propre. Ainsi on voit un Hindou, assis à la base inférieure d'un ghât, se laver les dents avec l'eau qui coule à ses pieds, mais ce qu'il y a de particulier à propos de la réflexion que nous venons de reproduire, c'est qu'il a choisi un endroit qui n'est pas éloigné de 10 yards de celui où baigne un corps dans l'eau avant d'être brûlé et qu'il s'est mis au-dessous du courant! Où trouver un tel mélange de saleté et de propreté?

Nous restons longtemps à examiner dans tous ses détails le tableau des différents groupes réunis devant nous; mais nous avons autre chose à voir dans la journée, et la matinée s'est passée sans que la foule des baigneurs ait visiblement diminué. Nous suivons ceux ou celles d'entre eux qui montent sur un des cônes centraux, et qui portent entre les bras un vase de terre ou de cuivre contenant de l'eau sacrée. Nous prenons un ou deux passages pavés, encombrés d'indigènes qui montent ou descendent, et nous arrivons à l'entrée du Bisheswar ou « Temple d'or » consacré à Shiva, appelé d'or parce que deux de ses dômes sont couverts d'une mince feuille d'or. Sauf l'habituel effet pittoresque de l'architecture hindoue, l'intérieur offre à l'œil peu d'attrait; un ou deux autels avec les images des déesses et nombre de symboles taillés dans la pierre que les dévots aspergent de l'eau de leurs petits pots, ou qu'ils couvrent de fleurs, voilà tous les ornements du temple, s'ils peuvent être ainsi

nommés; mais, à peine entrés, nous désirons sortir et échapper à ces odeurs excessives : déboucher dans l'étroit passage encombré, c'est trouver une odeur un peu moins fétide que celle que nous venons de quitter.

Tout près du Bisheswar est un ancien puits, le Puits de la Science; un Européen aurait bientôt pris pour une satire un nom placé dans un tel foyer d'ignorance. Mais tout autre qu'un natif aurait été plutôt sensible à l'établissement dans le voisinage d'un puits d'eau de rose. L'endroit est encombré d'adorateurs qui passent et repassent, versant l'eau du Gange par l'ouverture du puits, mais il n'y a pas de seau et évidemment le Puits de la Science n'est pas à l'usage du peuple. A juger par les bouffées qui montent de sa noire profondeur, la science doit être bien ambiguë.

D'un autre côté du Bisheswar, mais à égale distance, est un temple dans lequel des vaches sacrées errent à volonté. Un grand prêtre se tient sous un pavillon dans le cloître (1), imprimant avec l'index à l'aide d'une couleur une marque rouge sur le visage des fidèles qu'il choisit pour passer devant lui. Si vous tenez à recevoir sa marque et sa bénédiction, il ne refusera pas d'accepter de vous une roupie.

Ce sont les plus célèbres des sanctuaires de Benarès qui en compte, dit-on, plus d'un mille. La ville est, en fait, pleine d'idoles. Dans le quartier où nous venons de passer, chaque coin de passage, chaque enfoncement contient un autel à quelque dieu dont les attributs et les symboles sont plus ou moins importants. Quelques-uns de ceux-ci sont des incarnations du Mal, elles sont surtout adorées et on les prie pour éloigner leur courroux, pour invoquer leur funeste influence contre ses ennemis.

(1) *Quadrangle*, cour carrée entourée de bâtiments.

Les sanctuaires les plus célèbres et les plus sacrés sont ceux dont l'atmosphère est le plus odieuse. En vérité, si la propreté est tout près de la piété, la saleté est bien proche de l'idolâtrie.

Vers l'extrémité la plus basse des ghâts se trouve comme nous l'avons dit, la mosquée d'Arungzebe, fondée il y a cent soixante ans sur les ruines d'un temple hindou. Elle n'a pas grande prétention architecturale, mais si vous venez du Bisheswar, la propreté et la tranquillité d'une mosquée musulmane succédant à la saleté et au tumulte d'un temple hindou vous reposeront. Du sommet d'un des minarets les plus élevés on a une belle vue de la ville et de la rivière.

Benarès ne fait pas seulement commerce de la crédulité des idolâtres, et il y a d'autres métiers que ceux de prêtre et de sorcier. Dans les bazars sont des œuvres d'adresse et de patience ; parmi les artisans, les plus nombreux et les plus heureux sont les brodeurs et ceux qui travaillent le cuivre. Les premiers font des broderies d'or et d'argent doré ; les derniers sont principalement occupés, comme les anciens artisans d'Éphèse, à faire des autels aux déesses de la ville ou à construire les pots de cuivre dont se servent presque tous les Hindous comme vases à boire. Les fabricants de joujous en bois et de peintures sur toile appartiennent à la catégorie la moins importante, mais nous devions parler des derniers, parce que leurs productions, considérées en Angleterre comme presque indestructibles, sont revêtues d'un poli qui ne s'efface jamais.

Comme contraste curieux avec les temples hindous et les mosquées musulmanes, il faut voir le Queen's College, près du faubourg européen de la ville. Il a été construit il y a douze ans, pour l'instruction des natifs; il est devenu par son succès et sa popularité un puits de science

différent de celui qui se trouve depuis tant de siècles dans la ville.

Un autre effort a été fait pour diminuer la profondeur de l'ignorance qui règne ici, par une succursale de la *Zenana mission*, établie par la *Church Missionary Society*. Nous avions eu le plaisir de faire la connaissance d'un de ces travailleurs, avant notre arrivée. Elle a eu trois années difficiles, — très-difficiles, si l'on juge par l'apparence, — mais elle compte à la fin remporter des succès au delà de ses espérances. Elle a récemment établi une école pour les femmes et les filles hindoues et y compte une trentaine d'élèves.

Lorsqu'on ne fait qu'une promenade rapide à travers les cités de la plaine, deux jours à Benarès sont suffisants pour juger un peu de son caractère unique comme centre de l'Hindouisme. C'est la seule ville qui ait conservé si scrupuleusement les croyances et les superstitions de la religion répandue de Brahma, cela suffit pour voir beaucoup de choses remarquables, remplies d'intérêt, de dégoût et de tristesse. Quarante-huit heures après y être arrivé, nous reprenons le train, cette fois pour une ville d'associations et d'apparence très-différentes, Cawnpore.

CHAPITRE V

LES CITÉS DE LA PLAINE. — CAWNPORE ET LUCKNOW.

De Benarès à Cawnpore, c'est un voyage d'à peu près dix heures par le chemin de fer, et comme nous traversons de nuit le pays qui sépare ces deux villes, nous ne pouvons en dire grand'chose, si ce n'est qu'il est aussi plat que le reste du Bengale et qu'à mi-distance nous avons passé Allahabad, au confluent de la Jumna et du Gange, cette rivière est traversée par le train sur un beau pont en fer.

En arrivant à Cawnpore, nous parcourons une plaine d'un mille, traversée par une ou deux routes et meublée d'une ou deux baraques et autres constructions militaires qui font partie du cantonnement et bordent la route qui nous mène à un bungalow transformé en hôtel. La ville indigène de Cawnpore est sale et resserrée; comme elle n'a jamais eu beaucoup d'importance sous les gouverneurs indigènes, les Européens n'ont pas grand motif d'attraction pour la visiter.

Depuis 1857, l'intérêt qu'un étranger trouve à Cawnpore se concentre presque exclusivement sur le lieu du cantonnement et les faubourgs de la ville indigène, qui

ont été témoins des événements saisissants et funestes de cette terrible année dans l'Inde. Voulez-vous lire un récit admirablement écrit de ces évéments, où abondent les passages vigoureux, pathétiques et brillants, prenez *Cawnpore*, par G.-O. Trevelyan. Il serait difficile de rencontrer un plus émouvant tableau de souffrance héroïque et d'agonie humaine.

Nous prenons un « *buggy* » et nous passons la matinée à visiter les trois principaux lieux de ces événements qui sont aujourd'hui de l'histoire : l'héroïque défense et le massacre par trahison de la garnison de Cawnpore en 1857.

A un mille au nord de la station du chemin de fer et environ à égale distance au sud-ouest de la rive gauche du Gange, au centre d'une plaine nue et poudreuse, une belle église est en construction. Cette plaine presque carrée, d'un quart de mille de côté, est entourée de routes sur les quatre faces.

C'est un monument commémoratif; c'est là que le général sir Hugh Wheeler, sa garnison de cinq cents hommes, avec autant de femmes et d'enfants, furent mis aux abois pendant trois semaines par une horde de révoltés altérés de leur sang. Pour se protéger des atteintes presque mortelles du soleil estival, ils n'avaient que la mince couverture de leurs baraques qui, avant la moitié du siége, furent brûlées par le feu de l'ennemi.

Là, pendant ces terribles trois semaines, les hommes, malgré la chaleur accablante du jour et de la nuit, n'eurent pas de repos, tirant des coups de canon, de fusil, jouant de la baïonnette quand leurs lâches adversaires avaient assez rassemblé de courage pour tenter l'assaut de leurs faibles boulevards, emportant les blessés de l'endroit où ils étaient tombés jusqu'aux misérables cabanes au milieu du camp, et tirant de l'eau d'un puits

dont l'ouverture était spécialement balayée par le feu des rebelles. Les femmes soignaient les blessés, nourrissaient les enfants et préparaient de maigres repas, et la peur, le chagrin, les privations, les maladies, la mort même les éprouvaient à un point tel qu'il sera donné à peu de personnes de supporter un semblable destin. A 200 yards au nord du retranchement, s'élève une belle croix blanche au-dessus d'un puits nouvellement comblé.

C'est dans ce puits que, chaque nuit de cette vingtaine de journées horribles, la garnison toujours plus réduite enfouissait à la dérobée les corps de ceux que les boulets bruyants, les balles, ou les coups silencieux du choléra et les suites de l'insolation avaient arrachés de cette vie, qui pour tous était l'agonie de la mort; et quand les trois semaines furent passées, le quart de la garnison y reposait, tandis que les survivants étaient destinés à une fin encore plus cruelle.

A un mille au N.-E. du retranchement, s'élève, sur le bord du Gange, un petit temple hindou près duquel un ravin maintenant à sec, mais torrent en automne, descend jusqu'au fleuve. C'est au fond de ce ravin que le reste de la vaillante garnison passa, marchant, boîtant ou portée en dhôlies (1) après qu'un sauf-conduit lui eut été donné par le traître Nana. Les malheureux croyaient leurs souffrances finies et l'amertume de la mort passée, mais ce sauf-conduit n'était qu'un ordre d'exécution, et ils descendaient dans la vallée de l'Ombre de la Mort.

C'était à quelques yards de ce temple qu'ils s'étaient embarqués dans vingt-quatre bateaux réunis pour eux, et ce fut là, dès que tous furent embarqués, que le feu fut traîtreusement ouvert contre eux, si soudain, si mortel

(1) Petite voiture découverte attelée d'un cheval.

que plus de la moitié de cette troupe impuissante, fut du coup tuée, blessée ou noyée, tandis que de tout le reste, quatre seulement qui avaient échappé furent saisis et tués aussitôt.

Juste au nord, à un mille du retranchement, s'étend maintenant un jardin, agréable et bien entretenu, où les roses, le jasmin, les acacias poussent avec exubérance autour d'un bouquet central de noirs cyprès. A l'intérieur du cercle de cyprès, à demi caché par eux, est un tertre de gazon couronné par une statue de marbre entourée d'une balustrade de pierre travaillée. Elle représente un ange à la face sereine, triste, la tête baissée et les mains croisées sur la poitrine. Sur la balustrade est gravé ce texte : « Ce sont ceux qui ont traversé de grandes tribulations ; » et sur le piédestal de la statue est cette inscription : » Consacré à une grande quantité de chrétiens, principalement des femmes et des enfants, qui furent indignement massacrés par les ordres du rebelle Nana Doondoopunt et jetés, les morts avec les mourants, dans la fosse ci-dessous, le 16 juillet 1857. »

C'est à peine à 100 yards de ce puits que la tragédie de la défense des retranchements et de la trahison des bateaux eut sa dernière et plus sanglante scène, c'est-à-dire le massacre des deux cent soixante-dix survivants (principalement des femmes et des enfants), qui a infligé au nom de Nana la plus honteuse tache que l'histoire puisse enregistrer. Ce fut dans ce puits que furent trouvés, par les soldats de l'armée vengeresse de Neill, ces restes horribles qui firent naître en eux une terrible soif de représailles. Il est bien que les épouvantables souvenirs que rappelait cet endroit soient maintenant en quelque sorte adoucis par la solitude tranquille du jardin et la beauté de ce tombeau commémoratif. Il est bien aussi que, sur cet autre puits de la mort, s'élève

maintenant un symbole de paix et d'espoir, et que sur ce lieu où se firent entendre les bruits sinistres de la guerre, éclate aujourd'hui le chant d'un service chrétien.

De Cawnpore à Lucknow il n'y a que 57 milles, nous les traversons en deux heures et demie, après avoir passé le Gange sur le pont de bateaux de Cawnpore. Hélas! pourquoi ne pouvait-il pas être aussi facile en 1857, le trajet entre ces deux villes?

A Benarès, tout l'intérêt pour le voyageur se concentre sur la partie de la ville habitée par les indigènes ; à Cawnpore, cette dernière cède le pas aux environs du cantonnement. A Lucknow, l'intérêt se répartit également et sur les restes des bâtiments qui furent autrefois témoins de quelques-unes de scènes les plus remarquables de la révolte, et sur ces anciennes constructions hindoues qui auraient plus justement mérité à cette ville qu'à Calcutta le surnom de « Cité des Palais ».

Allons d'abord à la Résidence, éloignée d'un demi-mille seulement de notre hôtel; c'était autrefois le palais du ministre du roi d'Oude. Nous nous y arrêtons. Quelques acres de terre, de terrasses et de bâtiments, une élévation dominant la rivière Goomtee et la plus grande partie de la ville de Lucknow, couverte de ruines des bungalows autrefois demeures de principaux employés civils anglais résidant à Lucknow. Telle est la Résidence qui, depuis l'année féconde en événements de la révolte, a donné à Lucknow un immortel intérêt, surtout aux yeux d'un Anglais.

Traversant la « Bailey Guard Gate », autour de laquelle à tant de reprises le combat fit si furieusement rage pendant juillet, août et septembre de cette terrible année, nous nous trouvons au milieu de ruines amoncelées soudain par le déchaînement de la guerre et non par le lent

écoulement des années. Chaque mur porte extérieurement la trace de balles aussi nombreuses que des gouttes de pluie pendant un orage, laissant sans marque un espace où tiendrait à peine la paume de la main, tandis que les trous les plus grands, les colonnes brisées, les chambres sans toit, disent où les boulets ronds et les obus se frayèrent un passage. Sur chaque bâtiment sont de courtes mais éloquentes inscriptions : Le Tyekhana (cave), occupé par les femmes et les enfants pendant le siége ; la salle de Banquets, devenue Hôpital ; Innis House ; la batterie de Cawnpore et autres, marquent les divers points importants de la défense. Quelques-unes sont plus tristes ; sur une chambre, nous lisons : « Ici sir H. Lawrence, fut frappé par un obus , » sur une autre : « Ici est mort sir H. Lawrence. »

Près du point le plus élevé dans l'enclos de la Résidence est un obélisque de granit, à la mémoire de ces braves soldats, de ces gentlemen chrétiens dont nous avons parlé plus haut. Dans le cimetière, également enfermé dans l'enclos, est la simple plaque qui couvre ses restes et porte l'inscription bien connue qu'on a placée là d'après sa propre volonté : « Ici repose sir Henry Lawrence qui essaya de faire son devoir. Puisse le Seigneur avoir pitié de son âme ! » Telle était la modestie de celui qui n'avait la conscience que d'avoir essayé de faire son devoir ; il ne le fit que trop bien, comme le savent ceux qui l'ont connu.

Là aussi est la tombe du général Neill avec celle de plusieurs officiers et soldats de son régiment, du capitaine Fulton et de beaucoup d'autres braves officiers qui n'atteignirent cependant pas la gloire des trois que nous venons de citer. Une preuve, plus éloquente que les marques des balles et des boulets, du feu épouvantable auquel jusqu'au premier secours, la garnison de Lucknow

fut exposée, c'est le cimetière si abondamment garni de tertres et de tombes d'enfants et de femmes, d'hommes et de soldats. Il y a les dalles de beaucoup d'Anglaises n'ayant pas vingt-cinq ans et dont l'âge se compte le plus souvent par mois.

Dans ce coin de terre, furent enterrés pendant les trois mois du premier siége, non moins de quatre cents hommes de la garnison qui en comptait mille quatre cents, puis plus de six cents tués dans les deux secours, le premier sous Havelock et Outram, le second sous sir Collin Campbell, et enterrés côte à côte avec ceux qui tombèrent à l'intérieur des remparts. Il y a aussi des pierres tombales pour raconter les mortels effets des campagnes suivantes, pour donner le nombre des hommes de chaque régiment tués à l'ennemi, de ceux qui ont succombé aux atteintes du choléra ou de l'insolation jusqu'à la répression de la révolte : 370, 360 et 260 dans chacun de ces cas.

Ce sont des annales de bravoure, de souffrance, de mort, que ces simples tables ; c'est le dénombrement de ceux qui ont pour véritable monument toutes ces ruines, attestant leur inflexible bravoure et leurs patientes souffrances.

Traversons la rivière à la Résidence, par le pont de briques qui a remplacé le pont de bateaux, et gagnons Badshah Bag, un grand clos planté ; au centre s'élève un vieux palais, du sommet on a une belle vue de la ville. Le palais est maintenant inoccupé : lorsqu'il y avait un roi d'Oude, il appartenait à l'un de ses ministres ; mais aussitôt que les Anglais en ont pris possession, ils ont chassé les premiers occupants.

Monté sur son toit plat, nous contemplons pardessus la rivière, éloignée à peine d'un quart de mille, la masse imposante des palais qui se pressent sur l'autre

rive. C'est la Chutta Munzil, le Fuhreed Buksh, le Kaiser Bagh, le Begum Kottee et nombre de constructions plus petites, à la silhouette élégante, aux couleurs nettes et brillantes. Ce n'est que de la brique et du plâtre, il est vrai; mais le premier effet n'est pas le moins frappant, leur caractère passager ne blesse la vue de personne jusqu'à ce qu'on les ait regardés quelque temps. Bien qu'ils aient été construits depuis une quinzaine d'années, on n'y voit plus la magnificence et le luxe d'une cour orientale. Certains servent à des usages bien différents de ceux auxquels ils avaient été destinés. Le Begum Kottee, ce palais à l'assaut duquel le major Hodson perdit une vie si souvent risquée, est maintenant un bureau de poste, et, non loin de là, un mausolée musulman sert aujourd'hui de banque. Quand la politique de conquête de la Russie aura enfin réussi, de Cashmere aux Sunderbunds, le czar n'adaptera-t-il à de semblables usages l'hôtel du gouvernement et la cathédrale de Calcutta? Hélas! comment pourront-ils supporter cette abomination, les Anglais du vingtième siècle ?

Mais nous oublions le tableau qui se déroule devant nous. A gauche des palais ci-dessus mentionnés, nous voyons une petite, mais irrégulière étendue de toits et de pinacles émergeant d'un bois qui paraît aussi épais que vaste, au-dessus duquel, dans le lointain, on peut apercevoir les toits du Shah Nujjeef, du Secunder Bagh, du Dilkhoosha et de la Martinière.

A droite, à peine à un mille de l'endroit où nous sommes, les bâtiments de la Résidence nous cachent la partie condensée de la ville indigène, tandis qu'encore plus à droite, se dressent les pinacles et les hautes murailles des deux Imambarras, avec les minarets et le dôme de la Jumma Musjid.

Traversons la rivière sur le pont de fer, et visitons

quelques-uns de ces fameux bâtiments. Le grand Imambarra est le premier sur notre route ; c'est une très-large cour carrée, où l'on entre par une haute porte, en face de laquelle s'étage une belle série de degrés conduisant à la Grande Salle, qui forme un des côtés du carré. Le style de l'architecture est imposant et massif plutôt qu'élégant, et, comme dans tous les monuments de Lucknow, les matériaux sont la brique et le plâtre. La Grande Salle est, au moins comme étendue, une pièce magnifique, de 165 pieds de long, 53 de large et 49 de haut ; mais les murs et les plafonds n'ont jamais été peints ni sculptés, elle n'a jamais été finie ni décorée, enfin elle a été très-mutilée. Le gouvernement indien s'en sert aujourd'hui comme d'arsenal ; elle est garnie de ces grands canons de marine qui, avec le capitaine Peel (du *Shannon*), rendirent de si grands services pendant la marche de sir Colin Campbell dans Lucknow, principalement à l'assaut du Secunder Bag et du Shah Nujjeef.

En sortant du grand Imambarra, nous atteignons bientôt le Hoseinabad Imambarra ; comme son voisin, il est de brique et de plâtre, mais son architecture est d'un caractère plus fantastique et affreusement peinte. Le cloître est décoré d'une prodigieuse quantité de beaux arbres et de fleurs, de moulages grotesques d'animaux et d'hommes. La salle occupant le rez de-chaussée du principal bâtiment est garnie à profusion de chandeliers en verre, d'horloges françaises et anglaises (dont pas une ne va), de boules de verre aux couleurs éclatantes, d'ornements de clinquant, avec de magnifiques autels d'argent massif couverts de riches broderies : c'est un curieux pêle-mêle, comme si le monarque qui l'a conçu en avait pris l'idée en regardant un stéréoscope, et l'avait développée sur l'échelle d'une profusion orientale.

C'est dans ce bâtiment que la fête de Mohurrum est célébrée par les mahométans de Lucknow, à époque fixe. Ce doit être un curieux spectacle pour l'étranger que celui de ces réjouissances païennes, sorte d'enthousiasme religieux, dans ce cloître aux couleurs éclatantes, à la lumière d'innombrables lanternes.

Nous sommes trop près de la Jumma Musjid pour ne pas monter son large escalier, ne pas visiter l'intérieur, et ne pas grimper en tournant dans l'un des minarets élancés qui en flanquent les angles. D'en haut, nous découvrons toute la ville, puis, plus loin, la plaine verte et bien boisée. C'est de là que sans doute on peut se faire la meilleure idée de l'immense étendue de la ville, avec ses quartiers habités par les natifs aux maisons entassées, avec sa population qui dépasse 300,000 âmes.

En rentrant à notre hôtel, nous traversons le bazar, ou chowk, comme on l'appelle ici. Il est plus étroitement et plus complétement indigène que le seul que nous devions voir à Delhi, et, sous le rapport de la propreté ou plutôt de la saleté, il peut être rangé entre celui-là et celui de Cawnpore, ce dernier possédant une odeur véritablement orientale. Il renferme des boutiques de toute espèce, depuis celles des joailliers marchands de pierres précieuses jusqu'à celles où l'on trouve des cerfs-volants en papier et des bonbons. Les rues en sont si étroites, que, dans quelques endroits, notre gharry a peine à y passer ; heureusement d'autres gharries ne s'y croisent pas souvent ; et nous n'y rencontrons, qu'un bœuf, car un éléphant ou un autre gharry aurait causé quelque accident.

De l'hôtel, nous partons dans une direction opposée aux Imambarras, vers le Dilkoosha et la Martinière.

Nous dépassons le Chutta Munzil et suivons, pendant deux milles, des rues bordées de maisons à travers les-

quelles les forces de secours d'Havelock et de sir C. Campbell eurent à se frayer une route. L'un d'eux, dans son rapport sur ce succès chèrement acheté, disait : « Chaque maison était une forteresse, chaque forteresse était remplie d'hommes armés. »

Nous passons par Shah Nujjeef, ancien tombeau mahométan, d'une construction puissante, entouré, de plus, d'une haute et solide muraille, autour de laquelle eut lieu une des plus féroces entre les plus féroces luttes du second secours,

Nous gagnons ensuite le Secunder Bagh, jardin carré dont les murailles solides résistèrent plusieurs heures aux canons de marine de Peel. Mais quand une brèche y fut faite, se produisirent les terribles représailles de Canwpore. Le 93e highlanders et un corps de sikhs y pénétrèrent, et, pendant deux heures, ce fut une horrible boucherie, car des deux mille rebelles qui s'y étaient enfermés en désespérés, pas un n'en sortit vivant.

Un mille plus loin, nous atteignons la Martinière, grande et belle construction grotesquement décorée, fondée au dernier siècle, par le général français Martin, pour servir d'école aux Eurasiens. Nous traversons des salles d'études et des dortoirs, tous propres et nets ; nous apercevons, jouant ou lisant, quelques enfants, à la physionomie beaucoup plus européenne qu'asiatique, et qui nous paraissent en aussi bonne santé que tous les échantillons possibles du genre écolier en Angleterre.

D'un belvédère sur le toit du bâtiment, on jouit d'une vue étendue sur les monuments principaux de la ville et sur les bois de chaque côté. Dans une seule direction au S.-E., se fait remarquer une plaine dénudée.

A un demi-mille de la Martinière, au milieu d'un parc aux beaux arbres, aux ondulations légères, se dresse le palais de Dilkoosha, construit, il a vingt-cinq ans, par

un potentat indigène, comme maison de campagne ; il est maintenant abandonné et tombe en ruines. Il servit un instant de quartier général à sir C. Campbell dans sa marche sur Lucknow, et de lieu de repos à la garnison secourue dans sa marche vers Cawnpore. C'est là que Havelock mourut, après avoir vécu juste assez pour voir secourue la garnison pour laquelle il avait si bien combattu, et apprendre que son pays et la reine n'étaient pas ingrats pour une vie dépensée à leur service.

De Dilkoosha, nous gagnons, au S.-E., l'Alumbagh, palais au milieu d'un jardin entouré de murs, qui fut un point important d'opérations militaires devant Lucknow. C'est le premier avant-poste d'Havelock et d'Outram, à à leur entrée dans Lucknow ; il fut occupé par ce dernier général avec une force de 4,000 hommes contre 20,000 rebelles pendant les trois mois qui séparèrent les deux marches de sir Collin sur la ville.

Dans le jardin est la tombe d'Havelock, portant une très-longue inscription. C'est pitié qu'un héros, dont l'épitaphe est le souvenir traditionnel de ses actions, repose sous une liste de compliments *post mortem*.

Avec l'Alumbagh, nous terminons convenablement notre visite à Lucknow, la cité des palais de brique, qui, pour avoir perdu leurs rois, ont conquis un autre genre d'intérêt.

A Agra, à Delhi, nous trouverons les restes d'une grandeur plus durable, les nobles bâtiments laissés par les empereurs mogols et par les monarques indigènes leurs prédécesseurs, bâtiments dont quelques-uns furent aussi témoins d'épisodes mémorables de la révolte.

CHAPITRE VI

LES VILLES DE LA PLAINE. — LA CITÉ D'AKBAR.

Pour aller de Lucknow à Agra, il nous faut d'abord revenir à Canwpore et rejoindre là la *ligne du grand Tronc*. Quittant Cawnpore à cinq heures du matin, nous roulons constamment à travers 150 milles d'un pays plat, découvert, chaud, où les bois succèdent aux cultures. Nous atteignons la station d'Agra à midi. La chaleur est intense, et à chaque station on appelle le « bheestie, » qui est toujours à son poste avec une peau de chèvre pleine d'eau fraîche. Les naturels paraissent presque autant souffrir de la soif que les étrangers, car il y a beaucoup d'Hindous qui voyagent sur cette ligne.

A voir un Hindou apathique, accroupi à la porte de sa hutte, fumant un hookah, dans un heureux état de demi-oubli, on croirait qu'il doit être le dernier à se servir du chemin de fer comme moyen de transport. Aussi, lorsque les railways de l'Inde étaient en cours de construction, nombreuses furent les prophéties annonçant qu'ils auraient un insuccès complet auprès des naturels, qui ne s'en serviraient jamais comme d'un mode ordi-

naire de transport. Les résultats prouvèrent le contraire; les wagons de troisième classe de chaque train sont remplis de ces noires figures allant d'une station à une autre, quand ce n'est pas à une plus longue distance. Le grand motif qui les a décidés à se servir du chemin de fer au lieu de leurs chars à bœufs et de leurs gharries, c'en est l'extrême bon marché. Le prix des troisièmes, au lieu d'être un peu moins que la moitié des premières, en est le septième, c'est-à-dire un peu moins d'un demi-penny par mille.

Bien qu'ils puissent apprécier l'économie de temps effectuée par un railway, leur insouciance innée pour la valeur du temps éclate étrangement dans la façon dont ils prennent le train. Ayant résolu d'aller par le chemin de fer à quelque endroit, l'Hindou gagne paresseusement la station la plus proche dès qu'il le juge convenable, et, âme heureuse, sans jamais penser à se plonger dans un *Bradshaw* indien, il s'accroupit dans la salle d'attente ou sur la plate-forme, reste des minutes ou des heures, s'il le faut, en parfait contentement, jusqu'à ce que le train arrive pour le prendre. S'il était sous son son propre toit pendant l'attente, il fumerait, mâcherait du bétel, mangerait des bonbons ou dormirait probablement; mais, comme il peut faire toutes ces choses à la station, il est tout aussi heureux, si la paresse, la nonchalance rêveuse peuvent s'appeler bonheur.

Il y a seulement trois cents ans, le Grand Mogol a fait une capitale de ce qui n'était jusqu'alors qu'un simple village; il y a quatre-vingts ans, le siége du gouvernement fut transféré d'Agra ou Akbarabad, comme elle était appelée, à Delhi par le shah Jehan, grand-père d'Akbar. Mais quatre-vingts ans sous des monarques aussi puissants, aussi énergiques que les Mogols, suffirent pour faire d'Agra une ville entièrement

différente de ce qu'elle avait été jusque-là. La forteresse seule, bâtie pendant la première partie de ces quatre-vingts ans, n'est pas un souvenir indigne de ces grands monarques. C'est une très-importante, très-solide fortification, dont les murailles en grès rouge mesurent plus d'un mille de circonférence. A l'intérieur, il y a de beaux bâtiments, comme construction et comme aspect : le palais d'Akbar, le palais de justice ou Dewan-i-Aum, et la Motee Musjid ou Mosquée Perle.

Les Mogols ont rarement consenti à bâtir en brique et en mortier; le marbre royal était plus d'accord avec leur magnificence, aussi est-ce la matière employée dans ces trois constructions. Le palais a été un peu atteint par le temps et par d'autres mains plus rudes; il reste cependant encore quelques beaux jubés de marbre et quelques plafonds de marbre incrusté d'agates, de jaspes et d'autres pierres précieuses. Le Dewan-i-Aum est une vaste salle de 200 pieds de long sur 70 de large, aujourd'hui convertie en arsenal ; ses murs et ses colonnes puissantes qui supportent les voûtes sont entourés de rangées de fusils, de carabines, de mousquets, au nombre de vingt mille, et de groupes de sabres, de pistolets, de poignards et d'autres instruments destructeurs, tandis qu'au plafond sont suspendus les drapeaux qui rappellent les campagnes de l'Inde, de la Chine et et du Burmah.

Mais la Motee Musjid dépasse de beaucoup en beauté les deux autres bâtiments. Nous traversons une belle porte de marbre, et nous entrons dans une cour de 60 à 70 yards carrés avec un *cloître* à arcades courant sur trois des côtés. Le quatrième est occupé par la mosquée elle-même, sa façade est ornée de pilastres et surmontée de trois dômes légers. Tout est de marbre : pilastres, dômes, murs, boiseries et planchers. Quand le

soleil donne dans la cour, un éclat éblouissant empêche les yeux de regarder attentivement ces beautés; mais qu'un nuage voile la face du soleil, ou le matin et le soir, quand il est bas, tout a cette pureté, ce brillant, ce poli que le marbre seul peut donner. Mais si la Motee Musjid est la *mosquée des perles*, il y a ici un autre bâtiment, qui n'est pas loin d'être la perle des perles. A un mille et demi du fort, en aval, sur la rive gauche de la Jumna, est le célèbre Tâj-Mehal, ce splendide mausolée est un monument durable du goût, de la magnificence et de l'affection du shah Jehan, son constructeur, et du mérite de sa femme, Noor Jehan, à la mémoire de laquelle il est élevé.

Vous avez pu en entendre la description et les louanges, vous avez pu en voir des photographies qui reproduisent sa belle silhouette et ses exquises proportions, vous avez pu vous en faire une haute idée, mais vous ne pouvez apprécier son idéale beauté sans le voir. Passez par la grande porte au sud, entrez dans le jardin, et vous apercevrez sa belle forme blanche au bout d'une avenue de noirs cyprès, ce premier aspect est, convenez-en, exquis. Approchez plus près, montez les degrés qui vous conduisent au soubassement de marbre sur lequel il se dresse, remarquez la richesse des incrustations de pierres précieuses qui le couvrent, la grande dimension et la légèreté plus grande encore du dôme central, les proportions parfaites des minarets qui s'élèvent aux quatre coins de la terrasse, le charme pénètre en vous jusqu'à vous envahir; entrez par la porte en arcade, examinez les délicates balustrades de marbre qui entourent les tombes du shah Jehan et de sa femme, écoutez le plaisant écho qui réfléchit du dôme élevé en agréable cadence, une mesure ou deux de chant et votre admiration atteindra le comble.

Vous pouvez rester longtemps à l'intérieur et à l'extérieur sans vous lasser d'admirer. Si vous voulez le voir dans sa plus haute perfection, allez un soir de pleine lune ou de bonne heure le matin, quand le froid gris l'éclaire d'un demi-jour, estompe et adoucit sa parfaite blancheur. Alors son élégante simplicité, sa chaste grandeur, sa riche harmonie qui ne peuvent point ne pas vous charmer à la première vue arrivent, plus vous le regardez, à en faire un « type de beauté » qu'on n'oublie jamais.

Non loin du pont de bateaux sur la rive gauche de la rivière, est un bâtiment qui, malgré la proximité du Tâj sans rival, peut être regardé, à Agra ou dans les environs, pour le premier des monuments, comme rareté et comme beauté. C'est le mausolée de Itmud-oo-Dowlah, le premier ministre d'Akbar. Ainsi que le Tâj, il est en marbre, couvert de sculptures, et se dresse sur un soubassement élevé. Il est d'une dimension beaucoup inférieure, — oblong, alors que son voisin est carré, — et est surmonté de dais au lieu de dômes. Ses jubés de marbre égalent en beauté et en délicatesse ceux de la tombe de Noor et du shah Jehan, bien que le travail de mosaïque ne soit pas comparable pour la minutie et le fini aux esquisses mosaïques qui ornent le mausolée sans rival.

Akbar fit beaucoup pour l'embellissement de sa ville favorite, et, pour laisser après lui un monument de sa grandeur, n'oublia pas de se construire un mausolée.

A 5 milles d'Agra, est Secundra Bagh, où le grand monarque est lui-même enseveli. Comme le Tâj et presque tous les autres monuments mogols de cette période, le mausolée est construit au centre d'un grand jardin carré, entouré d'une haute muraille avec une haute porte dans l'axe de chaque côté du carré. C'est un

bâtiment de grès rouge sombre, pierre assez dure pour être taillée en moulures et en corniches. Au sommet de cette construction à six étages, est un petit carré entouré de piliers de marbre blanc. Au centre se trouve la pierre tombale d'Akbar, en marbre richement sculpté ; les quatre-vingt-dix-neuf noms sacrés de Mahomet, ou attributs de Dieu, font partie de ces sculptures.

Les Hindous et les Musulmans, bien qu'excellant, comme ils l'ont montré par ces bâtiments et ceux de Benarès, dans les dessins sculptés et les enroulements, paraissent s'être rarement essayés aux figures d'hommes et d'animaux. Quant aux Musulmans, leur croyance s'oppose à ce qu'ils représentent aucune chose qui ait vie, mais pour les Hindous cet obstacle n'existe pas, et jamais nous n'avons vu dans leurs sculptures que des représentations grotesques et affreusement laides, de l'homme ou des animaux. Quant aux fleurs, c'est tout l'opposé ; beaucoup des sculptures du Tâj en représentent avec une habileté égale à celle des mosaïques florentines, et, dans le palais d'Akbar, dans le château d'Agra, il y a certains plafonds où des fleurs sont habilement peintes à la fresque.

Pas un voyageur ne peut rester quelques jours à Agra, sans passer au moins une journée à visiter Futtehpoor Sikri et à explorer ses ruines. Elles gisent à 23 milles de distance, et l'on y parvient par une route plate et suffisamment entretenue.

Nous nous confions à un buggy et devons changer de cheval, si ces rosses sont dignes de ce nom, deux fois en route. En débouchant dans une plaine, nous rencontrons des voitures traînées par des bœufs qui entrent dans la ville ; les charretiers siégent apathiques sur le brancard, comme pleinenement satisfaits d'aller moitié

moins vite qu'ils ne voyagent actuellement. Nous traversons un ou deux villages boueux; le long de la route courent de petits gamins tout nus et des chiens sans race, prêts à aboyer furieusement au Feringhee qui passe. Notre cheval manque de nous rompre les os, car, préférant reculer qu'avancer, aussitôt qu'il est dans le harnais, il fait sortir le buggy de la route et le jette en bas du petit remblai qui est sur le bord, mais, en sautant chacun de notre côté avec une précipitation qui manque de décorum, nous privons les chirurgiens d'Agra de deux cas intéressants, et, après quelque souci, nous réussissons à mettre le cheval et nous-mêmes hors d'affaire pour le reste du voyage.

Futtehpoor Sikri était la résidence royale d'Akbar, avant qu'il transportât le siége de son empire à Agra. Les restes des monuments où s'étalèrent la pompe et le faste d'une cour mogole sont très-vastes.

Ils comprennent une grande mosquée avec une très-belle cour carrée par devant, divers palais occupés par Akbar lui-même, ses ministres et ses femmes favorites ; une solide muraille entoure l'ensemble de ces ruines. Elles sont presque toutes d'une pierre rouge, dure, semblable à celle du Secundra Bagh. Ces palais sont construits dans le style hindou, avec des colonnes d'angle, pas d'arcades et des corniches ; deux d'entre eux, celui de Beerbul et de la Belatee Begum, sont ornés dedans et dehors d'une profusion de sculptures, qui ont gardé leur fraîcheur et leur netteté. Mais la perle de ces ruines est la tombe du Sheik Selim, dans la grande cour, devant la mosquée. C'est un petit bâtiment de 40 pieds de long sur 30 de large, entouré d'une vérandah et se dressant sur un soubassement peu élevé. Bâti tout entier de marbre blanc, ses côtés latéraux se composent d'une série de balustrades bien sculptées ; la

vérandah est supportée par des pilastres de bon goût, et le petit toit prend la forme d'un dais élégant; il se dessine en un joli relief sur la pierre rouge qui compose le reste de l'édifice, et si l'on pénètre, si l'on examine, on reconnaît bientôt une œuvre délicate et presque sans défauts.

Sheik Selim fut, dit-on, un musulman très-saint, qui établit sa demeure dans ce lieu retiré, et dont la sagesse et les vertus attirèrent si bien Akbar, qu'il se bâtit un palais tout près de la petite maison du sage. Le sheik devint alors un des plus sûrs conseillers d'Akbar, et quand il mourut, son maître reconnaissant éleva à sa mémoire ce petit monument exquis.

Comme nous n'atteindrons pas Agra avant le matin, nous devons essayer quel lunch nous pouvons faire au dak bungalow (1) d'ici.

Ces dak bungalow sont sous la dépendance du gouvernement. Établis au long des routes les plus fréquentées, ils se composent le plus souvent de deux chambres nues, qui sont pour le voyageur un abri, mais rien de plus. A Futtehpoor Sikri, grâce aux Mogols, le bungalow est ordinairement confortable, car c'est le bâtiment qui était autrefois la chambre des comptes de l'un des palais. Si Akbar avait un faible pour les bons dîners, s'il avait toujours à sa suite une quantité de talents culinaires, nous ne savons, mais à en juger par la collation de première classe qui nous fut servie par le « kausama » (2), on aurait pu croire que l'heureuse

(1) Le dak bungalow, c'est le bungalow de la poste, maison établie par le gouvernement le long des grandes routes et dans laquelle, moyennant une roupie par jour, tout voyageur peut réclamer une chambre qu'il est obligé de céder au bout de vingt-quatre heures, s'il se présente un autre voyageur.

(2) Gardien du dak bungalow.

influence des cuisiniers impériaux se faisait encore sentir. Non que les plats fussent de type et de nom authentiquement mogols; nous doutons qu'Akbar mangeât jamais des choses à moitié aussi fines qu'un « pancake (2) », mince gâteau de farine et d'œufs cuits dans une terrine et encore ne fut-ce qu'une partie de notre menu dans cet endroit éloigné.

Avant de retourner à Agra, il nous faut visiter une exhibition vivante que Futtehpoor montre au milieu des ruines du passé.

Une des murailles du grand carré aboutit au bord du terrain élevé sur lequel s'étendent les ruines. La face extérieure du mur est par conséquent plus haute que la face intérieure, et mesure, suivant une estimation approximative, 80 pieds. Au bas du mur, près de l'extrémité orientale, est un petit étang d'eau stagnante, profond de 20 pieds ou environ. Là, vit dans ce sale village de Futtehpoor Sikri, un homme assez hardi ou assez adroit pour se jeter du haut du mur dans l'étang pour un faible backsich. Il fait le saut à notre intention et avec une apparente facilité. Se tenant au bord du mur, juste au-dessus de l'étang, il calcule sa distance, puis prenant son élan, il se précipite en tenant écartés les jambes et les bras, apparemment pour rester en équilibre; juste au moment où il atteint la surface de l'eau, il ferme les jambes vivement, ramène les bras le long du corps, et tombe dans l'eau comme la foudre, en ressort presque immédiatement, gagne le bord et vient nous réclamer son salaire. C'est un petit homme, bien fait, paraissant avoir vingt-cinq ans, et qui, bien qu'évidemment habitué à cet exercice, est tout tremblant de la secousse du plongeon.

(1) Petite boulette de pâte frite ou cuite au four.

Un certain nombre d'autres naturels, parmi lesquels des galopins de dix ans, montent sur le mur à diverses hauteurs, de 10 à 30 pieds, dans l'espoir d'obtenir un baksick plus considérable. Comme le premier plongeur, ils se jettent les pieds devant.

Nous partons pour Agra pendant la fraîcheur du matin. A considérer la plupart des Anglais qui voyagent, on pourrait croire que l'un de leurs caractères nationaux est d'être toujours pressés. Aussitôt qu'ils ont vu les monuments principaux et les endroits les plus intéressants d'une ville, ils passent à une autre, prenant des repas intellectuels les uns après les autres et en différant la digestion jusqu'à ce qu'ils en aient absorbé une série complète. Nous désirions ne pas faire personnellement exception à cette règle. Après être restés quatre jours à Agra ou dans les environs, nous en partons pour Delhi.

CHAPITRE VII

LES CITÉS DE LA PLAINE. — LA CITÉ DU SHAH JEHAN.

D'Agra à Delhi, il y a une plaine de 150 milles, tout à fait semblable au reste de la grande plaine du Gange et de ses tributaires.

Nous la traversons pendant la chaleur du jour, la nature paraît même moins engageante que d'habitude dans cette étendue de contrée assez monotone. Les oiseaux et les animaux même, très-nombreux ici, gardent le repos avec cette chaleur oppressive, si ce n'est quelques pierrots de Java ou un ibis qui s'enlève d'une mare près de la ligne du chemin de fer, une paire de grues, aux huppes élégantes, qui se tiennent à découvert au milieu de la plaine, en dépit du soleil et de la chaleur, une troupe d'antilopes qui, chassées de leur retraite par le train, bondissent à une distance où elles sont en sûreté, la vie animale serait à peine visible. Les bandes de terre cultivée succèdent aux bois non encore éclaircis, et, de temps à autre, à de grandes étendues de désert sablonneux, sur lequel ni les arbres ni les moissons ne peuvent pousser. Les huttes en terre des naturels sont rares et éloignées. Quand on en rencontre, on est sûr qu'il y a

autour d'elles, sur la terre cultivée, nombre de puits, dont l'emplacement est marqué par un plan incliné conduisant à une petite plate-forme, avec une poulie fixée au-dessus de l'orifice du puits. De haut en bas de ce plan va et vient un bœuf, ayant attachée à son harnais une corde qui court sur la poulie et porte un seau à son extrémité. A chaque descente, il remonte un seau plein d'eau, et chaque fois qu'il monte, le seau descend jusqu'au fond du puits. Quelquefois, au plan incliné, est substituée une longue perche; la corde et le seau sont attachés à une extrémité, tandis qu'à l'autre bout est suspendue une motte de terre ou tout autre poids. La perche est balancée sur l'extrémité d'un poteau vertical fixé au-dessus du puits, de sorte que quand le seau est plein, le poids à l'autre extrémité suffit pour amener l'eau à la surface. C'est le même système qu'on peut voir dans toute l'Égypte.

Nous traversons la Jumna sur le magnifique pont du chemin de fer récemment terminé, et entrons à Delhi au milieu d'un violent orage; c'est la première pluie qui soit tombée dans le district depuis sept mois.

Le lendemain de notre arrivée est un dimanche, et nous assistons au service divin dans une église anglaise, où nombre de plaques recouvrent les corps de nos compatriotes qui sont morts ou qui ont été tués pendant la révolte. L'église elle-même a gravement souffert pendant le siége. Située tout à côté de la porte de Cashmere, quelques-uns de nos propres boulets, tirés de l'extérieur, l'atteignirent, et à la prise de la ville elle était presque en ruines. Sa girouette et son globe doré criblés de balles, sont gardés dans le museum, on dit qu'ils servirent de cible aux révoltés quand ils furent maîtres de la ville.

A Delhi, ce qui frappe le visiteur dès son arrivée, ce

sont ses rues bien plus larges que celles de toutes les autres villes de l'Inde. L'une des plus larges et des plus droites est la Chaudnee Chowk ou Silver Street, traversant presque toute la ville de l'est à l'ouest. De chaque côté est une allée d'arbres bordée de maisons basses, dont la plupart sont des boutiques d'orfévres et de marchands qui vendent les produits de Cashmere.

Mais n'allez pas croire qu'un marchand indigène qui s'occupe de ces somptueux produits de l'Orient, fasse une montre à sa devanture comme le font ses confrères de l'Occident. Voulez-vous acheter à Delhi un châle cachemire de 200 guinées ou une émeraude du même prix, montez dans les appartements privés du marchand indigène par d'étroits et sombres escaliers. Vous le saluez alors poliment, vous prenez place sur la chaise qu'il vous avance, tandis qu'il s'accroupit sur un tapis, et que ses commis tirent des armoires et étalent devant lui tous ses articles recherchés. Vos regards d'admiration expriment « l'embarras des richesses », et vous vous souhaitez vainement les lacs de roupies superflus de quelque rajah du voisinage. Voyez ce châle cachemire, tissé à la main, avec ses centaines de couleurs et ses myriades de fils, regardez ce burnous exquis ou ce vêtement somptueusement brodé de soie, ou cet autre, sur lequel on dirait qu'est tombée la pluie que reçut Danaé, mais assez! sauvons-nous, car notre bourse n'est pas aussi remplie que celle de Midas, et notre retenue n'égale pas notre admiration. Allons voir ce que nous pourrons admirer, sans désirer l'acheter.

A l'intérieur de la grande forteresse, aux créneaux élevés, aux portes imposantes, nous trouverons plus d'un bâtiment que nous verrons avec plaisir.

Ce fort fut bâti par Shah Jehan, il y a deux cent cinquante ans; il donna à la ville son propre nom, Shah-

jehanabad, et l'on s'en servit dans les documents officiels jusqu'à la dernière année du règne du dernier roi de Delhi. C'est à bon droit qu'il lui donna son nom, car il la rendit célèbre dans l'histoire comme le séjour de la magnifique cour de Peacock. Avec le fort, il construisit un grand palais et nombre de maisons pour ses ministres et ses favorites. Tout cela est maintenant occupé par des baraques, car les descendants des despotes orientaux ont cédé la place aux baïonnettes anglaises. On voit cependant encore, — souvenir de la grandeur déchue de la dynastie de Delhi, — ces bâtiments de marbre qui furent autrefois le palais de justice et la salle d'audience : le Dewan-i-Aub et le Dewan-i-Khas.

Ce dernier est surtout important; il mesure 100 pieds sur 60 ; ouvert sur les côtés, son toit est supporté par quatre rangs d'arcades dentelées, toutes incrustées. Au centre est un espace découvert ou se dressait le trône de Peacock; à l'encoignure des pilastres qui l'entourent, est une inscription en arabe, disant : « S'il existe un paradis dans le monde, c'est ici, c'est ici. » Cette pompeuse devise reçut une ironique confirmation, lorsque en septembre 1857, le dernier roi de la dynastie fut chassé de ce paradis par l'épée.

Hors du fort, mais tout à côté, est la Jumma Musjid, la grande mosquée de Delhi, qui passe pour la plus belle de l'Inde. Comme dans toutes les autres constructions de cette espèce, la mosquée elle-même occupe un côté d'une vaste cour carrée, les trois autres étant des sortes de cloîtres percés au milieu par une large entrée. Ces entrées de la Jumma Musjid sont particulièrement belles; elles communiquent avec l'extérieur par de larges étages de degrés, et chacune est surmontée d'un dôme de marbre blanc. La cour a 100 yards de côté. Dans l'une

de ses encoignures, est une petite châsse où, avec une superstition qui nous rappelle ce que nous avons vu à Rome et à Naples, sont précieusement gardés un poil de la barbe de Mahomet, l'empreinte de son pied sur un bloc de marbre et quelques livres écrits par son petit-fils !

Montez au sommet de la mosquée, vous découvrirez la ville et ses environs. A l'intérieur, ce sont les demeures des Hindous, moins serrées ici qu'à Lucknow et à Benarès ; plus loin, le fort avec ses blancs dewans, et presque tout autour de la ville, vous apercevez la ligne rouge foncé du mur qui causa tant de mal à nos troupes et qui leur coûta tant de sang en 1857. Hors la ville, à l'est, vous pouvez suivre le cours de la Jumma ; peu profonde en cette saison, elle coule paresseusement par d'étroits canaux entre de larges bancs de sable. Au nord, vous distinguez la tour Flagstaff, qui se dresse sur les petites hauteurs occupées jadis par nos troupes pendant le siége de Delhi, et encore à l'est l'échafaudage d'un monument qui se construit pour en rappeler la prise. Au sud, est une immense étendue de pays aussi grande que Londres, Westminster et Southwark réunis, depuis les murs de la ville jusqu'à une petite colline dénudée, éloignée de 8 milles, couverte de décombres informes et de débris de maçonnerie, emplacement de l'ancienne Delhi ou plutôt des anciennes Delhis, car la ville semble avoir changé de position et avoir été rebâtie plus d'une fois. Au milieu de ces amas, de ces piles de pierres et de décombres, nous distinguons des bâtiments à dômes, des mosquées et des tombeaux, dont le plus remarquable est le tombeau de Humayoon, le père d'Akbar, avec son altier dôme de marbre. Dans le lointain, tout près de la colline dénudée, est une tour solitaire qui semble un phare indiquant le chemin de la ville. C'est le célèbre Kootab Minar, la plus belle

tour de cette espèce dans l'Inde et probablement dans le monde entier. Il faut aller la voir.

Nous prenons une voiture et nous profitons de la fraîcheur du matin pour traverser la ville indigène et gagner la porte d'Ajmere à 3 milles au sud. Lorsque nous sommes sorti de la ville, il nous faut encore traverser 8 milles de terre en friche, couverte de débris de mosquées, de palais, de tombeaux, de murailles, de masses de briques brisées, de monceaux de décombres entassés, — ruines sur ruines, confusion sur confusion, — autrefois animées des tumultueux bourdonnements des hommes et maintenant abandonnées aux renards, et aux hiboux. A mesure que nous approchons du Kootab, il semble croître en hauteur et quand nous nous arrêtons enfin au *dak bungalow* qui est à ses pieds. l'immense bâtiment nous paraît une seconde tour de Babel, impatiente d'atteindre les cieux.

Il est de forme circulaire, mais la surface est relevée par une série de cannelures verticales rangées tout autour, alternativement angulaires et convexes. Haut de 240 pieds, il a donc 40 pieds de plus que le Monument de Londres, mais cette grande élévation est coupée par quatre corniches courant tout autour, le divisant en cinq étages, dont la hauteur diminue dans une certaine proportion à partir de l'étage inférieur. Les corniches sont richement sculptées et les deux étages supérieurs sont revêtus de marbre blanc; le reste du monument est en granit rouge. Le diamètre à la base est de 50 pieds, puis il s'amincit et s'effile par degrés et gracieusement jusqu'à n'avoir plus au sommet que 12 pieds de diamètre. On peut arriver à la plate-forme par un escalier intérieur en spirale de trois cent-soixante-dix marches en très-bon état; pas une crevasse, pas un signe de ruine, ne se voient sur la surface extérieure de ce solide bâtiment.

On est très-incertain sur son origine et sur la date de sa construction, mais on considère qu'il a au moins cinq cents ans, et si l'on en juge d'après son bon état de conservation et sa solidité, il devra durer encore au moins deux fois plus, à moins qu'un tremblement de terre ou la rude main des hommes ne vienne le renverser. Tout autour de la base, on rencontre divers restes d'anciennes constructions hindoues, quelques-unes très-ruinées, d'autres ayant des colonnes et des sculptures jusqu'ici respectées et intactes. A peu de distance vers l'ouest, au milieu d'autres ruines, il y a deux ou trois étangs, où des naturels du village voisin donnent au voyageur, s'il le désire, la répétition, mais d'une moins grande hauteur, du saut de Futtehpoor Sikri.

Nous retournons à Delhi par le tombeau de Humayoon, à 4 milles à l'est de Khootab. Il mérite bien une visite, par sa simple et pure architecture, ses proportions imposantes, et l'élégance de son dôme élevé. Un intérêt d'un autre genre s'attache aussi à ce bâtiment, car c'est de là que le dernier roi de Delhi fut enlevé par le major Hodson, avec une vingtaine de cavaliers, à la barbe de plusieurs centaines de partisans du roi, en septembre 1857. De ce même bâtiment, le lendemain de la capture du roi, ses deux fils furent enlevés par le même intrépide officier, et fusillés avant qu'ils eussent atteint la ville, à cause de la résistance qu'opposait la foule.

Nous consacrons une après-midi, à Delhi, à voir les exercices des célèbres jongleurs de la ville. Nous envoyons un message à l'un d'eux, en le priant de passer à notre hôtel ; il ne tarde pas à accéder à notre demande, et il amène avec lui deux femmes, qu'il donne pour sa femme et sa fille.

Il fait d'excellents tours de passe-passe. Il prend un

pot plein de terre, dans la verandah de l'hôtel, il y plante une graine de mangot, recouvre le tout d'une enveloppe de toile en forme d'éteignoir. Puis il procède à divers autres tours, retourne au pot, le découvre et nous montre un jeune mangotier qui commence à sortir de terre. Il l'arrose, le couvre de nouveau et au bout de quelque temps, nous le montre double de sa hauteur primitive. Tel est le célèbre tour du mangot, qui semble merveilleux lorsqu'on le décrit, mais d'après la manière dont il s'y prit, tâtillonnant beaucoup avec le couvercle, il nous resta peu de doute, que deux plantes fussent ployées sous le couvercle, et transplantées dans la terre au moment où il couvre.

Peut-être le meilleur tour est-il celui que fait la jeune fille; elle mêle trois poudres, rouge, jaune et blanche, dans un verre d'eau, boit ce mélange et presque aussitôt retire une par une les poudres de sa bouche à l'état sec.

Bien que nous soyons à Delhi tout à la fin de la saison froide, nous pouvons parfaitement imaginer d'après les sensations encore supportables de chaleur, que l'été dans ces villes de l'intérieur, est souvent plus chaud qu'à Calcutta. Un vieux résident à Agra nous dit qu'en juillet dernier, quand la température était plus chaude que d'habitude, le thermomètre à l'intérieur de la maison, malgré les « tatties » (1) et les punkahs pour modérer la chaleur, ne marqua pas moins comme minimum, pendant trois nuits consécutives, de 98° Farenheit, degré qui était dépassé pendant le jour, l'air étant continuellement lourd, accablant et chargé d'une poussière presque impalpable.

Ces villes si éloignées de la côte ne sont pas approvisionnées de cette bonne glace américaine qu'on im-

(1) Épais paillasson ordinairement fait de cuscusgrass odorant et assujetti sur un cadre de bambou. Il est généralement tenu humide afin de rafraîchir par évaporation la pièce qu'il ferme.

porte si heureusement à Calcutta. Pour y remédier, les habitants ont imaginé une chose ingénieuse. Pendant les moments les plus froids de la saison froide, un grand nombre de pots en terre peu profonds, des assiettes, sont placés chaque nuit dans un endroit non abrité, chaque assiette ayant une profondeur d'eau d'un pied à peu près, et élevée d'une couple de pieds de terre sur un lit de paille. Par ce moyen, la paille absorbant la radiation de la terre, la glace se forme dans les assiettes pendant la nuit, quand le thermomètre sur la terre à côté d'eux n'enregistre pas moins de 40 à 44 degrés. La glace, recueillie de très-bonne heure le matin, est emportée dans le magasin et pressée de façon à ne former qu'une masse solide. Bien que cette méthode ne produise pas une glace claire et dure, elle permet cependant de rafraîchir les bouteilles et de garder très-bien les viandes. Ce procédé est employé sur une si grande échelle, qu'à Benarés 1,000 « mounds, » plus de 35 tonnes se font quelquefois en une seule nuit.

Mais il faut fuir les chaudes cités de la plaine, et faire une courte excursion jusqu'aux collines les plus basses de l'Himalaya. Nous atteignons Saharunpore à 50 milles des « collines » géantes, après six heures de chemin de fer, et nous allons nous retremper une semaine entière à l'air frais des montagnes, avant de rentrer à Calcutta.

CHAPITRE XIII

LES HIMALAYAS.

Il semble qu'un peuple qui vit dans une des plus grandes plaines du monde, aurait un respect plus qu'ordinaire pour tout ce qui ressemble à une montagne, et qu'il parlerait d'une chaîne de montagnes vraiment élevées en termes qui dénoteraient une appréciation exacte de leur taille. Mais l'Anglo-Indien, qui vit d'une saison à l'autre dans des villes où pas un coteau n'est visible, dit d'un voyage aux plus hautes montagnes du monde, qu'il va aux *collines*. Cela rappelle cette expression qu'on prête aux Américains : la mare, disent-ils en parlant de l'Atlantique. Le pays, entre Delhi et Saharunpore, est plus sec et plus plat encore que la plus basse partie de la grande plaine du Gange. Les larges taches de désert sablonneux sont plus fréquentes, et les arbres sont plus rares. En même temps que diminue l'intérêt du pays, se ralentit la vitesse de notre train, si bien qu'après avoir fait depuis Calcutta un millier de milles, nous roulons maintenant à raison de 16 milles à l'heure.

Saharunpore est une ville sans grande étendue ni importance, et après y être arrivé à minuit, nous la

quittons le lendemain matin, sans regretter de ne pas y avoir passé plus de temps. Il nous faut faire 55 milles jusqu'à Deyra Doon, où nous comptons passer la nuit. Un dâk gharry est notre moyen de transport, et nous changeons de chevaux tous les 4 milles.

Changer de chevaux en dâk gharry est une curieuse chose, et très-différente de ce que cette expression peut suggérer à un esprit anglais. Et tout d'abord les chevaux sont tels qu'aucun animal de cette espèce qui se respecterait ne les voudrait reconnaître comme de sa race, et qu'on ne pourrait les désigner que sous le nom de rosses à demi mortes de faim. Aucun d'eux, qui ne paraisse avoir été soumis à cette expérience américaine, de leur faire manger des copeaux après les avoir affublés de vertes lunettes. Deux ou trois d'entre eux souffrent de blessures au dos et au garrot, pas un qui n'ait un éparvin, un suros, la respiration haletante, et quelque autre maladie. Beaucoup pourraient montrer une kyrielle de vices et d'infirmités, égale à celle de la misérable rosse de la Sauvage apprivoisée (1). Il ne faut pas s'étonner que les Hindous ne veuillent pas manger de viandes, ils traitent si indignement leurs animaux, qu'ils ne peuvent en tirer un bon profit.

La manière d'enlever ces animaux diffère *toto cœlo* de la méthode ordinaire de faire partir un attelage. Il ne s'agit pas ici de maintenir les chevaux jusqu'à ce que tous soient prêts et donnent carrière à leur impatience de partir, mais d'empêcher les pauvres malheureux de

(1) Pièce de Shakspeare, allusion à ce passage de la scène V : « Son cheval est affublé d'une vieille selle vermoulue, dont les étriers sont dépareillés, il est de plus atteint de la morve, avec le dos pelé comme celui d'un rat, affligé d'un lampas, infecté de farcin, criblé d'écorchures, accablé d'éparvins, marqué de jaunisse, couvert d'avives incurables, perdu de vertigos, rongé de mites, l'épine rompue, les jambes disloquées, tout à fait fourbu..... »

bouger du tout. Aussitôt que les cordes en lambeaux et les courroies qui doivent servir de harnais sont ajustées, le « gharrywan » monte sur le siége, fait claquer son fouet, crie, frappe ses coursiers sur le dos et les reins, avec une sorte de violence frénétique, tandis qu'une couple de postillons pousse des épaules, chacune des roues de derrière, et fait un vigoureux effort pour vaincre la force d'inertie du véhicule. Bientôt la machine s'ébranle et les chevaux à moitié effarés, tirent brusquement pour partir avec ou sans elle. Une couple de yards se passe, puis, un soudain arrêt ; nouvelle série de cris et de jurons du cocher, puis un autre brusque mouvement, peut-être encore un intervalle lucide entre ces accès de délire, et ainsi de suite, jusqu'à ce que le relais soit terminé et qu'un autre commence.

A l'une des stations, nous trouvons que la moitié des chevaux sont dehors, et que, de l'autre moitié, un seul peut se tenir sur les jambes ; s'il en est ainsi au prochain relais, nous devrons nous faire remorquer par des coolies.

Après avoir fait 28 milles, nous atteignons la base d'une chaîne isolée de collines à travers laquelle la route, de plate qu'elle était, devenant une pente assez roide pour décourager les coursiers que nous venons de peindre, nous sommes portés en palanquin. Cette route suit une gorge entre les collines, pendant une longueur de 8 milles, et longe presque tout le temps un torrent.

De chaque côté, les collines de pierre calcaire sont découpées en beaux escarpements boisés. Le feuillage sur ces versants est abondant, bien que les arbres ne soient pas de grande taille ; d'épais buissons, où nous remarquons des fougères, poussent sous leur ombrage.

En quittant ces collines, nous entrons par le sud dans

la plaine de Deyra Doon, à l'extrémité de laquelle, à 10 milles de distance, court la première rangée des Himalayas à 7,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, et à 4 milles au-dessus de la plaine. Bien que ces montagnes n'aient que le tiers de la hauteur de la chaîne centrale neigeuse, elles sont assez près de nous pour nous intercepter la vue des neiges. Juste comme nous pouvons les voir en plein, le soleil s'enfonce à l'hozizon; teintes de pourpre grisâtre, on pourrait presque s'imaginer qu'elles sont couvertes de bruyères d'Écosse. Au sommet de la partie des hauteurs qui nous font face, nous distinguons quelques points blancs, devenant indistincts au crépuscule. Une heure plus tard, nous apercevons des lumières à la place où étaient ces points. Ce sont les maisons de Landour et de Mussoorie, rendez-vous favoris dans les Himalayas, pendant les chaleurs de l'été. Nous serons les premiers réfugiés de la saison, si nous y arrivons demain.

Nous atteignons Deyra après une course d'une heure à travers une plaine fertile, connue comme le district à thé le plus étendu de l'Inde septentrionale. En passant nous ne pouvons distinguer cependant le long de la route, qu'une ou deux plantations de cet utile arbrisseau.

Rien ne nous engage à nous arrêter à Deyra, aussi le lendemain matin de notre arrivée partons-nous en gharry pour Rajpore, village situé au pied même des montagnes, et immédiatement au-dessous de Mussoorie.

Une heure suffit pour mettre fin cette fois à nos souffrances de la gharry : à Rajpore nous avons recours soit à des poneys, soit à nos propres jambes, pour gagner Mussoorie, car monter 4,000 pieds ou 7 milles, c'est trop rude pour ces voitures. Sept coolies portent notre bagage, les plus énergiques vont à pied, le moins robuste prend un

poney. Comme nous traversons des bois assez épais, qui cependant s'éclaircissent presque à chaque coin de notre sentier escarpé et tortueux, nous avons constamment derrière nous la vue de la large plaine qui s'étend à nos pieds ; à droite et à gauche nous dominons les contreforts boisés qui, détachés de nos collines, viennent mourir dans la plaine.

Pendant presque tout le chemin, on aperçoit Mussoorie, série de blanches maisons éparpillées sur le sommet de la hauteur, comme ces villages fréquentés des touristes dans les Hautes-Alpes. Nous ne voyons pas encore de pics neigeux, et nous sommes désappointés par la nudité du sommet des montagnes. Nous aurions dû aller à Dayceling ou à Narkunda Forest, au-dessus de Simla, pour voir les forêts de l'Himalaya dans leur magnificence splendide, mais nous ne l'avons su que plus tard. *Experientia docet.*

Comme nous approchons de Mussoorie, nous constatons que nous entrons dans la sphère de la civilisation et des lois britanniques; un poteau indicateur porte cette inscription : « Route de Tara-Hall et de Lammermoor, » sans doute pour engager quelque Irlandais ou quelque Écossais à prendre sa demeure dans une maison dont le nom lui est si cher.

Nous dépassons nombre de boutiques et d'hôtels décorés de noms anglais, et nous atteignons enfin « l'Himalaya hôtel » ; le patron qui n'a pas encore eu de visiteurs l'ouvre pour nous. Les piétons ont un peu laissé en arrière le cavalier de notre caravane, quant à notre pauvre serviteur bengalais, venu avec nous de Calcutta, ses jambes de fuseau sont mal adaptées, soit par la nature, soit par la pratique, pour escalader les pentes de l'Himalaya, et il ne fait son apparition que deux heures plus tard.

L'air est ici délicieusement frais, réconfortant, et parfois même froid, bien que depuis deux jours nous ne soyons plus en février, mais la « saison » ne commence pas ici avant un mois ou six semaines, alors que les plaines seront devenues trop chaudes pour être agréables. A ce moment le gouverneur général et son état-major émigrent de Calcutta à Simla, et pendant les six mois suivants, tous les rendez-vous des collines sont animés par les Anglo-Indiens, qui fuient plus ou moins longtemps, suivant les circonstances, la grande fournaise d'en bas.

Montons au sommet de la Bosse du Chameau, à 2 ou ou 300 pieds plus haut, point le plus élevé de cette chaîne, nous jouissons d'une des plus belles vues qu'on puisse rencontrer à la portée de Mussoorie. Au sommet nous sommes à une altitude d'environ 6,500 pieds au-dessus du niveau de la mer. Au sud, juste au-dessous de nous, et touchant à la chaîne isolée de collines que notre gharry a traversée hier, c'est la Deyra Doon, les blanches masses de Rajpore et de Deyra, petites îles au milieu de la plaine verte et bien cultivée. Au delà de ces collines, nous pouvons apercevoir la plaine près de Saharunpore, une partie de la grande plaine du Gange et de ses tributaires, qui s'étend à partir d'ici sans interruption, sur plus de 1000 milles, jusqu'à la mer. A l'est et à l'ouest nous voyons se dérouler les pentes ondulées sur lesquelles nous sommes, et la série des contre-forts boisés qui en descendent. Tournons-nous vers le nord, juste devant nous, court une profonde et étroite dépression, au fond de laquelle, à 4,000 pieds sous nos pieds roule un torrent tapageur. La grande profondeur de ce ravin et de cette gorge nous aide plus qu'aucune autre chose dans le paysage environnant à concevoir sur quelle gigantesque échelle les Himalayas sont disposés.

Le flanc de la vallée qui tombe si abrupt à nos pieds est bien boisé, le versant opposé s'élève également à pic, mais plus dénudé, jusqu'à ce qu'il se termine en une cime sourcilleuse juste au nord, et à 3,000 pieds plus haut. Par-dessus la croupe droite de cette montagne, nous apercevons une partie de la chaîne centrale au manteau de neige, origine du mot Him-alaya, « demeure de la glace et du froid. » Ce sont des pics et des cimes, les uns d'un blanc uniforme, les autres montrant des taches grises ou noires, pentes trop rapides pour que les neiges puissent y demeurer. Il y a loin pour les gagner, 60 à 80 milles au moins, et il faut nous en rendre compte pour admettre leur énorme hauteur de 18,000 à 23,000 pieds.

A gauche de la montagne, en face, nous voyons des masses de hauteurs empilées les unes sur les autres, et çà et là un paquet de neige qui les recouvre. Au-dessous d'elles et plus près, nous pouvons suivre une gorge profonde qui vient rejoindre à 10 milles plus bas, celle qui court au-dessous de nous. C'est la vallée de la Jumma qui remonte dans l'Himalaya à 100 milles de ce point de jonction, là où, faible torrrent, elle sourd au pied du pic Jumnotri, à une hauteur d'environ 11,000 pieds au-dessus de la mer, et seulement à quelques milles du glacier qui donne naissance au Gange.

De Mussoorie à Simla, une route de montagne descend de grandes gorges, escalade de hauts coteaux; elle est souvent suivie par les voyageurs et les sportsmen, qui trouvent un abri de loin en loin sur les 120 milles qu'elle parcourt, dans les dak bungalows de construction primitive.

Nous n'avons pas le temps de parcourir même la moitié de cette distance, mais nous pouvons consacrer

quatre jours à y faire une courte excursion. Il nous faut, avant tout, réunir une bande de coolies que nous trouvons dans le village de Mussoorie, et qui, après plusieurs tentatives pour obtenir des gages plus élevés, consentent à nous accompagner au prix de six annas (9 d.) par jour et par homme, c'est-à-dire que ce sont pour eux de bons gages.

Nous leur donnons ordre de venir le lendemain matin à cinq heures, et en les attendant, nous préparons quelques objets dont nous aurons besoin, et nous parvenons à emprunter une petite tente et quelques articles de campement. Le matin arrive, mais il n'en est pas de même de nos coolies qui n'apparaissent qu'à sept heures et demie. Ce sont alors des pourparlers au sujet du nombre d'hommes demandé, des bagages qu'ils doivent emporter, de la fourniture des cordes pour les bagages et ainsi de suite. Enfin ils partent, et nous les suivons une demi-heure après, nous les rejoignons à peine à 1 mille de l'hôtel. Malgré nos invectives, nous avons grand'peine à les faire marcher à une vitesse raisonnable. S'apercevant à la fin qu'ils ne peuvent faire à leur volonté, ils se résignent sans murmurer et marchent de bon cœur.

Ces coolies des montagnes sont une race d'hommes très-différente des natifs de la plaine. Ils sont plus petits, ont le nez moins aquilin et les yeux moins brillants que les véritables Hindous, mais ils sont plus vigoureux et plus actifs. Ils peuvent porter de grands poids sur les épaules dans un panier d'osier en forme de baquet, fixé par des courroies comme un havresac. Ils parcourent les sentiers de montagne d'un pas pesant et constant pendant la plus grande partie du jour, dormant la nuit autour d'un feu de broussailles, dans une caverne ou dans une hutte abandonnée, et achètent leur modique provision de riz avec un peu de lait et de gâteaux de

farine dans les villages qu'ils traversent pendant le jour. Leur vêtement est simple et grossier : une blouse de laine grossière flottant comme un peignoir et attachée à la ceinture, c'est de tout leur ajustement, ce qui est visible. Leurs jambes et leurs pieds sont nus, bien qu'ils aient souvent à passer par des sentiers armés de pierres tranchantes, leurs pieds sont aussi à l'épreuve que ceux de nos montagnards du Cumberland. Ils ne mangent que deux fois par vingt-quatre heures, le matin et le soir. Pendant le jour ils mâchent constamment le bétel, leur stimulant favori. Deux de nos coolies sont chargés de conduire un « dandy » pour le cas où l'un de nous ou notre Bengalais serait fatigué de la route. Ce « dandy » est l'espèce la plus simple de transport qu'on puisse imaginer, il consiste simplement en une forte perche avec un siége en toile attaché en long. Comme nous y avons été transporté le long de précipices, assis naturellement de côté, et regardant en bas par-dessus la perche sur laquelle nos membres sont appuyés, il nous est souvent arrivé de ne voir au-dessous de nous que le vide au fond duquel, à une grande profondeur, coule un torrent mugissant, ou bien un entassement de rochers détachés d'en haut, ou peut-être une grosse masse d'arbres destinés apparemment à nous recevoir dans le cas où, « comme Lucifer, nous tomberions pour ne plus nous relever. » Pour les faces pâles, c'est pénible tout d'abord, mais la confiance aux deux porteurs ne tarde pas à s'augmenter ; avec leurs pieds nus et leurs corps souples ils escaladent et descendent les collines, sans jamais l'apparence d'un faux pas, et s'arrêtent seulement de temps en temps pour changer la perche d'épaule ou pour appeler le porteur qui doit les remplacer.

Sept milles après avoir quitté Mussoorie, nous descendons la colline, nous escaladons et descendons les

profondes ravines qui rejoignent la vallée que nous voyions au-dessous de nous, de la « Bosse du Chameau ». Certaines sont garnies de rhododendrons, dont quelques-uns sont de vrais arbres de 40 pieds de haut et de 5 ou 6 de tour, qui ne ressemblent en rien à nos arbrisseaux d'Angleterre. Une seule espèce cependant est en fleurs, encore depuis peu de temps. Elle est d'un rouge foncé ; nous apercevons aussi une autre espèce à petite fleur blanche que nous possédons rarement dans nos jardins anglais. Quand ces arbres sont en pleine fleur, ce doit être une merveilleuse débauche de couleur.

Nous sommes arrêtés à midi par un petit torrent, au fond d'une profonde dépression, et nous prenons notre lunch dans un endroit, parfait petit paradis pour les fougères ; une douzaine d'espèces différentes poussent exubérantes au milieu des roches et des vieilles racines, la *maiden hair* « *capillus veneris* », avec ses feuilles délicates est la plus remarquable et la plus belle.

Nous repartons après la chaleur du jour, 4 milles d'une descente d'abord facile puis rapide, nous conduisent à la Jumna, qui n'est pas ici la large, jaune et paresseuse rivière que nous avons vue à Agra et à Delhi, mais un clair torrent de montagne, large à peine de 30 yards, bien que d'après les marques que nous voyons sur ses rives elle doive être trois fois plus grosse lorsqu'elle coule à pleins bords.

Elle n'est encore qu'à 100 milles de sa source, et cependant elle a déjà descendu plus de 8,000 pieds, tandis que de ce point aux bouches du Gange, distantes de 1,400 milles, il n'y a que 2,200 pieds de différence d'altitude. Nous traversons le torrent sur un pont provisoire, auprès duquel on construit un pont suspendu ; puis après avoir encore grimpé 3 milles au moins à travers les collines,

nous atteignons (près de Lukwâli) un dâk bungalow où nous passons la nuit.

Le lendemain matin, nous partons avec l'intention d'escalader le sommet du Bairât, montagne qui ne paraît pas à grande distance de Lukwâli et que contourne la route de Simla. Après avoir monté et descendu de nombreux ravins, nous arrivons, au bout de 6 milles, au point où la route de Simla tourne autour de la croupe de la montagne. Nous nous sommes élevés de plus de 2,000 pieds, depuis que nous avons quitté Lukwâli, et comme nous avons attaqué le versant méridional du Bairât exposé à un soleil brûlant, sauf dans les ravins, nous ne sommes pas tentés de franchir les 2,500 pieds qui nous séparent du sommet, surtout alors qu'un brouillard à l'horizon nous promet une vue peu étendue. Quoi qu'il en soit, nous jouissons d'un beau panorama de l'endroit où nous faisons halte.

Nous voilà sur le versant septentrional de la gorge de la Jumna, au-dessous de nous à 3,500 pieds roule le torrent. De l'autre côté des montagnes variées de hauteurs, aux flancs découpés en innombrables ravins, en contreforts, tantôt verts et boisés, tantôt jaunes et dénudés, mais tous s'enfonçant à pic dans la gorge au-dessous. Au loin, au N.-E., les pics neigeux sont à peine visibles, un point plus rapproché, marqué sur la carte comme ayant 9,900 pieds de haut, porte seul un blanc panache de neige sur le versant exposé au nord.

Le trait caractéristique du paysage, c'est ici une succession de terrasses artificielles, qui s'élèvent l'une au-dessus de l'autre comme les marches d'un gigantesque escalier; quelques-uns de ces degrés ensoleillés n'ont pas moins de 5 à 6,000 pieds. Ce tableau parle éloquemment en faveur de l'industrie et de l'énergie de ces montagnards qui tournent ainsi les flancs les plus escarpés

des collines au bas desquelles « pendant les pluies » ; les torrents d'eau sont aménagés d'une façon intelligente. Aussi ne peut-on rien voir de supérieur, comme forme, comme expression, ou comme costume, à ces hardis montagnards, surtout aux femmes, si on les compare aux faibles et apathiques villageois de la plaine.

Nous restons deux ou trois heures sur le versant du Bairât, puis nous reprenons le chemin de notre bungalow. En descendant, nous remarquons un beau groupe de deodoras qui poussent dans l'enfoncement d'un ravin abrité. Ce sont peut-être les plus beaux arbres qu'on voie sur les flancs de l'Himalaya. Personne de ceux qui ont vu les jeunes arbres élégants qui étalent leur gracieuse forme et leur feuillage, dans les jardins européens, ne pourrait reconnaître comme de la même espèce les arbres, grands, noueux, aux branches inégales, qui poussent en pleine vigueur dans ces Highlands de l'Inde septentrionale. Comme taille et comme forme ils ressemblent aux pins écossais, bien qu'ils soient plus rugueux d'écorce, que leurs branches soient plus tordues et que leur feuillage soit plus clair que celui de ces arbres.

Nous repassons au bungalow de Lukwâli sans nous arrêter plus longtemps qu'il est nécessaire pour rassembler nos coolies, et nous redescendons vers la Jumna, sur les bords de laquelle nous campons pour la nuit. Le lendemain, nous prenons un bain rafraîchissant dans ses eaux saines. A cette heure matinale, l'eau et l'air sont froids dans ces gorges de montagnes, mais le changement de température est très-grand et très-rapide, dès que les rayons du soleil les pénètrent. Nous passons la matinée à descendre le flanc boisé de la gorge de la Jumna, avec l'espoir de rencontrer quelque gibier, mais, sauf la vue à distance d'un daim et de trois faisans, et des em-

preintes d'une hyène, les parcs de l'Himalaya nous laissent revenir bredouilles. Dans l'après-midi nous transportons notre campement dans la gorge où nous avons trouvé une si grande abondance de fougères, deux jours auparavant.

Notre Bengalais semble trouver ses jambes de montagnes, après deux jours d'attente, et se rend très-utile en faisant la cuisine, en empaquetant et dépaquetant nos affaires. Quand il rentrera à Calcutta, il aura probablement un « fil merveilleux à dérouler » à ses amis qui écouteront avec un peu moins d'apathie qu'à l'ordinaire ses récits des cités royales d'Akbar et du Shah Jehan et des grandes montagnes neigeuses du nord.

Après une nuit dans la gorge aux fougères, nous passons la matinée à la recherche des oiseaux ou des quadrupèdes. Un lièvre et un faisan tombent sous nos coups, ce dernier sur un rocher, au milieu de broussailles si emmêlées que nous ne pouvons le retrouver. Avant la fin du jour nous sommes rentrés à Mussoorie. L'hôtel tout entier est à nous, bien qu'en signe de l'approche de la saison, le jour de rentrée ait lui pour quelques-unes des écoles anglaises, qui sont ici très-nombreuses.

Nous passons seulement la nuit à Mussoorie, le lendemain matin nous descendons à Rajpore où devons encore nous résoudre au gharry. Il ne nous faut pas moins de onze heures pour faire 50 milles de route, et il est tard lorsque nous atteignons Saharunpore. Nous voilà de nouveau dans la plaine et nous filons rapidement sur Calcutta. Nous nous arrêtons en route à Delhi, à Cawnpore et à Lucknow, mais nous les avons déjà visitées et nous arrivons à Ballygunge après cinquante heures de chemin de fer, qui, grâce à la chaleur, à la poussière, nous rendent à nos amis, exténué et dans un état affreusement sale. Nous ressemblons un peu à l'individu qui

apparaît dans la procession du lord maire, couvert de la poussière des âges. Mais un bain nous a bientôt remis en état, et nous passons une agréable journée ou deux à Calcutta, avant que notre steamer parte pour la Chine et nous emmène dans l'extrême Orient.

CHAPITRE IX

PENANG ET SINGAPOURE

Peut-être avant cinquante ans, la route habituelle de Calcutta à Hong-Kong remontera-t-elle la vallée du Brahmapootra, de là, par un chemin de fer système Fell, traversera l'Himalaya, puis descendra une partie du Kincha-Kiang, et traversera par chemin de fer la partie méridionale dela Chine jusqu'à Canton; tout le voyage demandera quatre jours à peu près. En ce moment, il faut nous contenter d'un voyage qui dure quatre fois ce temps, descendre jusqu'à Singapoure et contourner l'extrémité la plus méridionale de l'Asie, avant de faire route pour Hong-Kong.

Donc, le 19 mars, nous nous embarquons sur un des steamers de MM. Jardine, Matheson et Cᵉ, mouillé dans l'Hoogly presque en face du fort William, et avec le jusant du matin, nons descendons le tortueux et dangereux canal.

La navigation de Calcutta aux Sandheads, sur un parcours de 90 milles, est probablement aussi difficile que celle d'aucune autre rivière au monde. Les courants de



marée remontent ou descendent souvent avec une vitesse moyenne de quatre à huit nœuds par heure, le chenal est toujours étroit et embarrassé, de chaque côté les bancs changent d'une manière très-irrégulière et très-rapide, si bien que, malgré l'excellent service de pilotage et les constantes études hydrographiques qui sont faites des bancs, il arrive fréquemment qu'on touche à la montée ou à la descente, et nous pouvons voir sous l'eau les têtes de mâts de plus d'un bâtiment qui n'a pu sortir du labyrinthe, et qui a rapidement été englouti dans les sables mouvants.

D'ici à ce que nous atteignions Culpee, un peu au-dessous de Diamond-Harbour, le courant a trop diminué pour permettre à notre steamer, avec son lourd chargement d'opium, de franchir la barre, aussi jetons-nous l'ancre pour la nuit, et malgré les moustiques, nous goûtons un sommeil plus agréable et plus frais que nous ne l'aurions eu à Calcutta. Le lendemain matin, à la marée étale, nous repartons, et avant six heures nous renvoyons notre pilote et son brig, et nous débouchons dans une eau vaseuse et peu profonde. Mais le 21 dans la matinée, nous reconnaissons que nous sommes bien en pleine mer, la couleur sale a cédé la place au bleu des profondeurs et aux crêtes d'un blanc de neige des vagues écumantes. Le temps est clair et limpide, une brise légère gonfle à peine les voiles qui toutes sont dehors, le soleil sort de l'Océan à l'est, comme un globe d'or.

Le 23 dans la matinée, nous passons à 10 milles de l'île de Narcondam, montagne qui sort de la mer pour s'élever à 2,150 pieds, et est couverte de la base au sommet, d'une belle végétation.

Le 24 dans l'après-midi, nous dépassons les îles Seyers, bien boisées elles aussi, avec leurs rivages découpés en baies et en promontoires rocheux. Dans la soirée, nous

sommes à quelques milles de la côte de Malacca, et nous pouvons l'apercevoir à la lueur des éclairs qui sillonnent l'horizon toute la nuit.

Dans la matinée du 25 mars, nous dépassons les îles Button à 100 milles de Penang. Ce sont de petites îles riches en bois ; l'une d'elles semble répondre à la description de celle d'Enoch-Arden avec ses « gorges qui s'ouvrent vers la mer, ses fougères, ses palmiers et ses précipices ». Le même jour avant le coucher du soleil, nous jetons l'ancre à Penang Harbour, entre l'île de Pulo Penang et le continent. De nombreuses jonques pittoresques, et des embarcations montées par des Chinois et des Malais, nous séparent du rivage de l'île. La lisière du port est formée par les murs et les maisons de la ville de Penang ; leurs toits blancs se mêlent aux bouquets verdoyants des palmiers et des autres arbres ; derrière la ville et la dominant, s'élèvent les collines dont l'île est composée, variant de 500 à 2,500 pieds ; leur contour est découpé en pics et en mamelons, leurs flancs portent un épais manteau de forêts verdoyantes. La plus rapprochée et la plus remarquable de ces collines est la Flagstaff Hill, sur les flancs de laquelle divers bungalows émergent entre les arbres. Tournons-nous vers le continent, c'est une plate ligne de côtes, limite maritime de la province Wellesley ; à quelques milles au nord, c'est une haute et hardie montagne qui jaillit à pic de la mer et qui, de ce côté, termine agréablement le paysage.

Penang n'appartient aux Anglais que depuis quatre-vingt-quatre ans ; d'une bourgade peuplée seulement de quelques familles malaises et de pêcheurs, elle est devenue une ville de plus de 130,000 habitants, parmi lesquels les Malais, puis les Chinois dominent.

L'île faisait originairement partie du royaume malais de Keddah, mais un peu avant 1786, un Anglais, le

capitaine Francis Light, la reçut en dot lorsqu'il épousa la fille du roi de Keddah, et la transmit à la East India Company. Le nom de l'île Pulo Penang signifie noix de bétel, l'une des principales productions de l'île. L'huile de palme, le sucre, l'indigo, le tabac, le café et des bois de prix sont les autres. Bien que le thermomètre tombe rarement au-dessous de 75° dans cette île, le climat y passe pour très-sain. Le soir, la ville est très-mouvementée. En parcourant les rues obscures nous remarquons qu'après le travail et la fatigue du jour, les Chinois industrieux ont soin de se reposer de diverses manières : de ce côté de la rue, une grande auge, dans laquelle une douzaine accomplissent leurs ablutions; de l'autre, de nombreuses salles où des gelées, des bonbons et des boissons indescriptibles, mais évidemment non alcooliques, sont vendues au détail; plus loin, c'est un débit de thé, où un thé faible se boit juste de la même façon que le café dans un établissement européen. Dans chaque rue, nous passons devant une douzaine de maisons dont la devanture ouverte laisse voir, à travers la salle d'entrée, une sorte de balustrade découpée au-dessus de laquelle est une large tablette qui porte le nom d'un ancêtre ou d'un dieu patron du maître de café chinois, et devant cette tablette brûlent deux chandelles.

A Penang, les Chinois ont monopolisé le commerce en boutique, de là le nombre de leurs figures et de leurs costumes dans les rues; les bateliers et les pêcheurs sont presque tous Malais.

Lorsque nous revenons vers le steamer, assez tard dans la soirée, l'eau dans le port est presque immobile et phosphorescente à un degré que nous avons rarement vu. Les rides partent du flanc de notre « sampan » en lignes d'argent fondu, et quand les avirons plongent

dans l'eau ou en sortent, chaque goutte qui tombe est une perle liquide.

Notre steamer s'arrête vingt-quatre heures à Penang, aussi avons-nous le temps de monter jusqu'au sommet de la « Flagstaff Hill (1). » Nous débarquons à la pointe du jour, le 26, sur le quai, nous louons deux gharries traînées chacune par un de ces fameux poneys de Penang, qui n'ont pas plus de 12 mains de haut, aux formes élégantes, aussi forts et vigoureux qu'ils sont petits. Après avoir couru 4 milles au pied de la pente du Flasgstaff, nous quittons les gharries et nous montons à cheval. Alors commence une promenade d'une heure et demie sur la montagne, à travers un bois épais qui nous donne à chaque pas une idée de l'exubérance de la végétation tropicale. A mesure que nous nous élevons, les cocotiers et les aréquiers (2) de la plaine cèdent la place à des arbres forestiers d'une grande variété et souvent d'une hauteur incroyable ; un épais fouillis de broussailles, d'arbres plus petits auxquels s'enroulent des plantes grimpantes relient entre eux les grands arbres ; une splendide variété de fougères borde le sentier et couvre chaque endroit de sa puissante végétation, tandis que çà et là une orchidée ou une liane grimpante tranche sur ce vert, qui, sans cela serait trop uniforme. Il y a cependant cette absence de vie animale qu'on remarque souvent lorsque la vie végétale est si abondante. Dans l'atmosphère chaude, humide, qui baigne ces puissantes forêts, on ne rencontre pas non plus ces paysages, d'une fraîcheur un peu aigre, que les bois plus secs et moins luxuriants des latitudes tempérées offrent si souvent.

(1) Colline du Sémaphore.
(2) Arbre dont le fruit est la noix de betel.

Arrivé au sommet de la Flagstaff Hill, nous sommes tout désappointé de trouver qu'un voile de brouillard nous cache les régions inférieures, mais un nuage balaye bientôt la cime et nous inonde d'une forte pluie. Une demi-heure après, le brouillard se dissipe et nous révèle le panorama de l'île avec ses collines boisées et ses promontoires saillants, celui de la mer qui se perd à l'horizon à l'ouest et qui court du côté opposé entre l'île et la côte, celui du continent aux plaines verdoyantes sur le bord de la mer, aux montagnes chargées de brumes dans l'intérieur.

Dans l'après-midi, nous levons l'ancre de nouveau et reprenant notre course vers Singapoure, vingt-quatre heures de navigation nous amènent sur la côte de Malacca, par le travers du cap Rachada, haute montagne surmontée d'un phare. Trois heures plus tard, nous passons en vue de l'établissement anglais de Malacca, l'une de nos plus petites colonies, qui possède de riches mines d'étain et produit, dit-on, le meilleur tapioca du monde.

De bonne heure, dans la matinée du 28, nous croisons le petit groupe des îles Carramon dans le détroit de Malacca, à 30 milles de Singapoure, et à dix heures, nous venons nous ranger le long du quai du petit port de de Singapoure, éloigné de la ville de trois ou quatre milles.

Nous débarquons sous un soleil de flamme qui contredit cette assertion des Singapouriens, qu'ils n'ont jamais très-chaud. Il serait plus exact de dire qu'il n'y fait jamais très-froid, car si le thermomètre ne dépasse jamais 95°, d'un autre côté, il descend rarement au-dessous de 75°. Le choléra, la dyssenterie, les insolations, fléaux des climats de l'extrême Orient, passent pour presque inconnus, mais ces soudaines et violentes

maladies sont remplacées par une anémie générale chez les Européens qui sont exposés quelques années à ce climat.

Comme Penang, Singapoure a considérablement augmenté en importance et en population depuis qu'elle est possession anglaise. En 1819, quand pour la première fois la permission fut donnée d'ériger dans l'île une factorerie, la population n'était que de 150 individus, pêcheurs pour la plupart; en 1866, elle était estimée à plus de 100,000 individus, dont 50,000 Chinois, 2,500 Malais, 1,000 Européens, et le reste de diverses nationalités non décrites.

Un petit ruisseau, descendu des collines qui s'élèvent derrière Singapoure, divise la ville en deux parties : celle de l'est contient les bungalows des Européens et le quartier malais, tandis que celle de l'ouest renferme la partie méridionale de la ville et la plus grande partie du quartier chinois. Certaines des habitations malaises ne sont que de simples baraques construites sur pilotis. Les Chinois sont, après les Européens, la classe la plus entreprenante et la plus riche de l'endroit. Dix mille de ces industrieux émigrants y arrivent, dit-on, chaque année de leur pays natal, où la plupart retournent après avoir passé quelques années à amasser les quelques centaines de dollars qui leur permettront d'y vivre dans ce qu'ils considèrent comme le confort.

Singapoure étant le point où convergent une douzaine de lignes de commerce, de la Chine, de l'Inde, de l'Australie, des diverses îles de l'archipel malais et de l'Europe, le nombre des marchandises qui y entrent ou qui en sortent est probablement aussi nombreux que dans aucun port du monde.

L'un des plus intéressants endroits à visiter, à Singapoure, est le jardin d'un Chinois distingué, nommé

Wampoo, dont le père vint à Singapoure avec 10,000 autres Chinois, comme coolie, s'éleva comme position et comme fortune, et ne retourna jamais dans son pays natal. Ce jardin est situé à 3 ou 4 milles de la ville et doit beaucoup de crédit à son propriétaire chinois. Il renferme une belle variété d'orchidées et de plantes grimpantes tropicales, mais ce qui fait sa gloire, c'est la variété et la beauté des nénufars qui ont très-heureusement poussé dans des étangs artificiels. Les plus beaux sont le Victoria Regia, qui se trouve là dans son véritable climat, et qui peut donner à ses feuilles géantes leur entière dimension. Dans une partie du jardin, est une curieuse collection de plantes naines, ou dressées d'après la mode chinoise. Ces plantes sont d'une espèce semblable aux buis; par des manipulations soigneuses, elles ont été amenées à prendre les formes les plus fantastiques; dragons, dauphins, cerfs, jonques, pagodes, tout est représenté dans cette combinaison de l'art et de la nature.

Plus près de la ville est le jardin botanique, qui mérite également une visite, car il contient quelques-uns des plus grands arbrisseaux des tropiques, et de magnifiques spécimens de l'araucaria excelsa ou pin de l'île Norfolk.

Trente heures à Singapoure nous ont suffi pour voir ce qu'il y a d'intéressant, aussi, dans l'après-midi du 29, levons-nous l'ancre. Quatre heures après, nous passons par le travers du phare Horsburgh, bâti sur un roc à l'entrée orientale du détroit, et nous entrons franchement dans les mers de la Chine.

Nous les associons dans notre esprit aux typhons et aux pirates, mais, à cette époque de l'année, nous sommes sûr d'échapper aux premiers, et les autres ne feront pas la folie de courir après un steamer. Notre

traversée de près de sept jours, de Singapoure à Hong-Kong, est à la fois plus rude et plus froide que celle de Calcutta à Singapoure. Depuis que nous avons quitté la baie du Bengale, nous tombons dans les brises de l'Océan, réellement fraîches, changement qui ne nous paraît pas déplaisant.

Le lendemain de notre départ de Singapoure, nous apercevons les îles Anamba, et dans l'après-midi, nous les rangeons à 3 ou 4 milles; elles sont pittoresques avec leurs côtes découpées, leurs plaines semées de petits arbres, leurs gracieuses ondulations qui ne dépassent pas 6 à 800 pieds au-dessus de la mer. Lorsque nous les avons perdues de vue, nous ne voyons plus rien jusqu'au 5 avril, lorsque le cri « terre devant » retentit sur le pont, et à travers un faible brouillard, nous apercevons la première terre du céleste empire, sous la forme confuse des îles des Larrons. Avant le milieu du jour, nous découvrons les hautes collines de l'île de Hong-Kong.

CHAPITRE X

HONG-KONG ET MACAO

Tout d'abord nous sommes désappointé. Habitué à nous représenter les paysages chinois comme toujours frais et verts, avec des collines couvertes d'une végétation aussi riche qu'abondante, nous n'apercevons qu'une série de collines brunes, avec des plaques de verdure, puis de grands espaces dénudés comme des sablonnières abandonnées, là où le granit dont sont formées les collines a rendu en se désagrégeant, toute végétation impossible. Nous trouverons plus tard que la côte de Chine, jusqu'à 1000 milles d'ici et sauf quelques petites exceptions, a ce même aspect.

Nous doublons l'extrémité méridionale de l'île de Hong-Kong et pénétrons dans le havre spacieux, — 8 milles de long sur 1 à 5 milles de large, — qui sépare l'île du continent. Nous voyons alors une foule de bâtiments rangés près de la rive de l'île et Hong-Kong, avec sa masse de blanches maisons européennes et ses faubourgs plus sombres, habités par les Chinois. Juste au-dessus de la ville s'étagent les collines escarpées dont l'île se compose; la plus haute, le Pic, s'élève jusqu'à 18,000 pieds au-dessus de la mer.

Elles descendent si brusquement vers le rivage, que

la ville essaye de trouver place pour elle-même, en rampant sur leurs versants et en s'allongeant à la base sur une longueur de 3 milles au moins, et rappelle ainsi forcément l'aspect de Gibraltar. Les bâtiments devant la ville présentent un curieux mélange, depuis le vaisseau de guerre anglais et le grand steamer américain, jusqu'à la jonque de Swatow et le petit sampan, tout prêt à nous déposer sur le rivage. Ce sampan a la forme d'un grand canot avec un roufle arrondi comme une tente de Bohémiens sur la poupe, il est manié par une couple de femmes chinoises, dont l'une porte suspendu sur son dos un enfant d'un an qui reste toujours dans cette position fatigante, soit qu'elle gouverne à la poupe, soit qu'elle rame.

Nous débarquons sur le quai de granit qui court pendant 2 milles devant la ville, et nous entrons dans le quartier européen, où le style des maisons qui bordent les deux côtés des rues, nous rappelle beaucoup Gênes.

Nous sommes frappé de l'absence presque complète d'animaux de trait pour monter ou pour charrier les marchandises. Sauf un attelage de poneys, sauf une ou deux voitures plus grandes, appartenant à quelques résidents européens, pas un véhicule ne roule sur la surface macadamisée. Il en est de même dans toute la Chine méridionale, et sauf les brouettes à roues qui servent de fiacres à Shanghaï, tous les véhicules roulant sont inconnus ou non employés. Dans l'un des temples de Canton on peut voir que le spécimen de progression dans le sud de la Chine, quand on ne va pas à pied ou en canot, est une chaise fixée entre deux perches parallèles et portée avec rapidité par deux coolies aux vastes chapeaux, aux blouses flottantes, aux larges culottes attachées aux genoux.

Ces coolies de Hong-Kong sont les hommes les plus robustes qu'on puisse voir en Chine ; sur le quai, nous en avons souvent remarqué deux, porter, suspendue à une perche qui reposait sur leurs épaules, une balle de marchandises de Manchester, pesant 600 livres. Au premier aspect de ces hommes aux puissantes épaules, aux mollets nerveux, on est presque étonné que John Chinaman soit toujours battu par John Bull. On en trouve l'explication dans ce fait que le premier se bat toujours avec routine, est misérablement armé, encore plus mal commandé et possède peu de courage naturel. On demandait à un Chinois pourquoi lui et ses soldats s'étaient sauvés si vite des Bogue-Forts, quand les habits rouges avaient paru sur les murailles. — « Comment un Chinois peut-il rester quand un Anglais entre ? Nos pièces ne sont pas assez grandes pour deux hommes ; quand le numéro un entre, le numéro deux doit sortir, répondit-il avec phlegme. »

Là aussi nous nous sommes heurté contre une autre des particularités de Hong-Kong bien faites pour étonner un étranger. C'est le dialecte courant employé entre Anglais et Chinois quand l'un n'a pas appris la langue de l'autre. Ce dialecte porte le nom d'anglais pigeon. Ce sont des mots anglais non reliés entre eux ; les sons ont été altérés, pour qu'une langue chinoise puisse les prononcer, et l'on a ajouté au langage des mots portugais, malais ou d'origine indéterminée.

Passez seulement une couple de jours sur le sol chinois, vous serez confondu en entendant votre ami dire à midi à son serviteur chinois : « *Boy, you go topside; tell that cock, all same that number one Chine boy, he makee chow chow, chop, chop.* »

Il vous faut un interprète pour comprendre que votre ami lui a simplement commandé un lunch pour vous. Pendant que nous en sommes sur ce sujet (l'English Pi-

geon) nous ne pouvons oublier une anecdote que nous a racontée un de nos amis de Shangaï ; elle montre à la fois les excentricités de ce jargon et la faculté d'observation qu'on a souvent remarquée chez les Chinois. Notre ami avait quitté son bureau pendant une heure, et, en revenant, son domestique lui apprit qu'un monsieur avait demandé à le voir, et le dialogue suivant s'établit entre le maître et le serviteur : « Comment s'appelle ce monsieur? — My no savey (c'est-à-dire, je ne sais pas). Comment était-il ce monsieur? — My no savey; but my can tell what fashion he makee look see one tallo man, no too muchee stout : hab got one nose all same that mellican (1) chicky. » Celui qui ne connaîtrait que l'anglais qu'on parle en Angleterre aurait de la peine à comprendre que le domestique décrivait le visiteur dans sa dernière phrase comme grand, plutôt mince, avec un nez qui ressemblait comme forme à celui du noble oiseau qui tient les foudres de Jupiter et l'emblème favori de nos cousins transatlantiques qui peint leur esprit libre et dominateur.

Nous avions heureusement une lettre pour un des principaux marchands anglais de Hong-Kong, aussi fûmes-nous reçu avec tout le bon cœur et l'hospitalité prodigue qui ont rendu les Anglais en Chine souvent plus fameux que leurs compatriotes de l'Inde.

La maison de notre ami, comme celles de tous les résidents anglais, est située à peu de distance sur le flanc de la colline et, de sa vérandah, on jouit d'une belle vue sur la ville, le havre et le continent en face. La plus grande partie des navires sont groupés près de la place, quelques-uns sont cependant à l'ancre plus loin et nous en apercevons plusieurs autres mouillés près de

(1) Pour American.

Kowlung, promontoire rattaché au continent. Ce havre jouit d'une bonne tenue, l'eau est partout profonde, et ces avantages, combinés avec l'abri des collines environnantes, en font un lieu parfaitement sûr. Quelquefois cependant, comme l'an dernier, il fond de l'est sur le havre un typhon qui arrache les navires à leurs amarres, disperse çà et là ceux qui n'ont pas cherché un refuge derrière la péninsule de Kowlung, défie les meilleurs manœuvriers et les câbles les plus forts et détruit parfois de grands bâtiments en vue de la ville.

Bien que les collines de l'île de Hong-Kong, vues de la mer, aient un aspect aride et qui n'invite pas, cependant si vous escaladez les cimes septentrionales, vous reconnaîtrez qu'elles possèdent quelques jolis ravins abondamment garnis d'azalées, de bruyères et d'autres petits arbustes, au milieu desquels courent de frais ruisseaux qui ont donné à l'île son nom fantaisiste chinois, — Heang-Keang — (les ruisseaux odoriférants). Peut-être la plus jolie partie de l'île est-elle la Wong-nei-chong, ou comme les Anglais l'appellent, la Happy-Valley, à l'est de la ville, vallée tapissée de gazon enclose de collines bien boisées et partagée, pour allier le plaisant au sévère, en un champ de course et un cimetière.

Dans les quartiers de Hong-Kong, habités par les indigènes, vous pouvez observer facilement les costumes, les occupations et les mœurs des Chinois, mais comme vous pouvez le faire à Canton, terre plus fruste, vous saisirez seulement l'occasion que vous offre votre hôte de participer à un dîner à la chinoise dans un restaurant chinois et d'assister ensuite à un sing-song chinois ou représentation théâtrale.

A l'heure convenue, vos porteurs vous déposent à l'entrée du Véfour de l'endroit et vous pénétrez dans une pièce bien éclairée par des lanternes de papier, ornée de

corbeilles de fleurs suspendues au plafond. Trois musiciens et trois chanteuses sont à l'œuvre, mais leurs notes aiguës et monotones ne parviennent pas à toucher nos cœurs endurcis et nous sommes obligés de leur demander de nous laisser dîner sans musique. Pour remplacer le sherry et les bitters, on nous sert, avant de commencer le festin, du thé avec des semences sèches de melon. Le thé de la fine espèce Oolong possède un parfum qui rappelle celui de l'abricot. C'est une des quelques sortes qui sont le plus rarement transportées en Europe, car leur arome est trop délicat pour supporter un si long voyage.

A propos de cette excellente boisson notre hôte nous dit qu'un mandarin lui a fait cadeau d'une boîte contenant quatre livres de thé de différentes sortes qu'il sut ensuite avoir coûté 15 ou 16 livres. Nous croyions que, dans son pays de production, le thé de toutes les espèces est extrêmement bon marché, mais il y en a quelques-unes qui sont sauvages et ne peuvent être cultivées sans perdre leur parfum spécial, celles-là sont rares et de quantité limitée même en Chine. Les mandarins qui aiment à faire « cumshaws » ou présent à leurs amis d'une chose rare et précieuse les payent des prix extravagants et fantastiques.

Dès que nous avons bu à petits coups notre thé, nous nous mettons à table ; elle est déjà couverte d'une variété de coupes, de saucières et de plats ; au centre sont alignés de petits plateaux qui contiennent du gingembre, des fruits conservés, des châtaignes, des amandes et d'autres friandises. Un ou deux marchands chinois prennent place à nos côtés ; à notre gauche M. Fan Wye, qui parle très-bien anglais, nous explique les plats incompréhensibles qui nous sont successivement servis.

Le menu s'ouvre par une soupe aux nids d'hirondelles qui ressemble à de la gélatine, mais le goût originaire est modifié par l'introduction de tranches de jambon.

Puis viennent des pigeons en compote, une soupe aux plantes marines, des œufs de pigeon, une émincée de cailles, des pois à l'étuvée, des herbes marines noires, des racines de lotus à l'étuvée, des mousses marines, des pattes de canards, des nageoires de requin, et nous pensons que les ressources du maître d'hôtel commencent à s'épuiser. Pas du tout. « Le cri de garde est toujours : Ils viennent (1) », et après ces onze plats en arrivent plus de vingt dont les noms doivent être donnés pour compléter la liste : canard et bambou, escargot des mers du Japon, viande et algues, coulis d'esturgeon, biches de mer, champignons, mousserons quangsi, poisson guarapoo, graines de lotus, pâtisseries, poule et jambon, nageoires de requin aux quenelles de poisson, des grenouilles, boyaux de poisson, pigeons, cailles, omelette de bambous, beignets de porc et du riz, congre et riz, du thé. Ne rougissez pas pour nous, gentil lecteur, et ne pensez pas que nous sommes plus épicurien qu'Épicure quand nous confessons que nous avons goûté à chacun de ces plats alarmants. Quoi qu'il en soit, laissez-nous vous dire que chacun d'eux est servi dans un petit plat pas plus grand qu'une tasse à thé ordinaire, et qu'une seule bouchée, par curiosité, est tout ce qu'on prend de chacun.

Avec les viandes circulent des coupes qui contiennent la hauteur d'un dé à coudre d'un vin chinois fait avec des poires ; du champagne et du pain forment les seuls éléments non chinois du dîner. Les plats, comme d'habitude, ont presque tous le même goût, parce qu'on a mis partout des tranches de jambon ; mais ils sont ex-

(1) Allusion à ce passage de *Macbeth* de Shakspeare, scène XXIII. Intérieur du château de Dunsinane. Macbeth. « — Qu'on déploie nos bannières sur les murs extérieurs ; le cri de guerre est toujours : Ils viennent... »

cellement arrangés. Nous n'avons comme fourchette que des bâtonnets; après quelques essais maladroits, nous parvenons à nous en servir assez agréablement avant la fin du dîner.

Le repas terminé, nous gagnons un vaste théâtre en bois dans le quartier indigène où l'on donne une représentation. Nous apercevons en route un grand hangar dans lequel est rassemblée une foule de Chinois qui écoutent les chants monotones de trois prêtres bouddhistes agenouillés devant une table couverte d'assiettes de comestibles, de figurines de bronze et de lumières. Leurs figures portent le masque stupide d'une dévotion toute mécanique pendant qu'ils procèdent à leurs génuflexions et à leurs chants aigus, et leur air semble confirmer cette remarque qu'ont souvent faite les Européens, qu'en Chine, les prêtres bouddhistes sont une race inintelligente et dégradée.

La transition du grave au gai est brusque, et nous entrons au théâtre où nous nous mêlons à la nombreuse assistance qui remplit les galeries et le parterre pour assister à une représentation donnée par de petits garçons et de petites filles.

Ce qu'était l'intrigue de la pièce, nous sommes incapable de le dire; il n'y a pas de décors sur la scène, mais les acteurs gesticulent beaucoup et remuent surtout les mains et les bras. Les rôles sont récités sur un fausset élevé qui va quelquefois jusqu'au cri, avec un accompagnement continu de cymbales, de violon et de pipeaux dont jouent quatre ou cinq musiciens au bas de l'estrade. La voix des chanteurs est quelquefois couverte par les dissonances tempétueuses de ces instruments peu harmonieux. La représentation se termine par quelques exercices de saltimbanques et d'acrobates, exécutés par une demi-douzaine d'enfants.

Les Chinois paraissent, tout autant que les nations occidentales, amoureux des représentations dramatiques; ils dépensent de grosses sommes dans leurs théâtres et leurs pièces constituent probablement la plus grande partie de la littérature chinoise. Le gouvernement encourage cet amusement, bien que, chose étrange, les comédiens soient en Chine rangés légalement avec les vagabonds dans les plus basses classes de la société, comme si la fréquentation des planches était plus démoralisante à l'Orient qu'à l'Occident.

Nous ne pouvons penser que le théâtre chinois soit une copie de l'Europe; de temps immémorial cette institution a existé dans « la Terre fleurie du Centre », et l'on y remarque certaines ressemblances avec le drame grec qui donneraient à penser qu'ils ont tous deux une commune origine.

Quelques-unes des pièces chinoises sont, dit-on, très-adroitement charpentées. Sir John Davis, dans son ouvrage sur la Chine, dit que « l'Orphelin de la Chine » de Voltaire est tiré de la pièce chinoise « l'Orphelin de Chaou ». Les costumes des acteurs sont généralement très-fastueux et extravagants, et comme la plupart de leurs pièces sont historiques et supposées se passer avant l'époque de la conquête par les Tartares, les costumes sont ceux des anciens Chinois, et au lieu de la queue qui caractérise pour nous le Chinois, ils portent les cheveux longs et flottants.

A 40 milles à l'ouest du prospère établissement anglais de Hong-Kong, est Macao, colonie portugaise en pleine décadence. Un petit steamer américain nous conduit en suivant une côte pelée, mais pittoresque cependant, en vue du promontoire qui s'avance au sud de l'île de Hian-Shan sur laquelle cet ancien établissement européen est situé. La partie portugaise de la ville, avec

sa pittoresque Praya ou promenade, fait face à la mer du côté de l'est, tandis que le quartier chinois borde le port intérieur sur le côté occidental de l'isthme. Au nord et au sud de la ville s'élèvent d'abruptes mais basses collines, couronnées par un ou deux forts, un monastère et les ruines d'une vieille église. Le port est plein de jonques et dehors sont à l'ancre deux ou trois grands bâtiments à l'équipage européen. Ces derniers font, entre Macao et la côte ouest de l'Amérique du Sud, le commerce des coolies, marchandises les plus profitables parmi celles exportées de ce port et dont on fait probablement le plus mauvais usage ; ce genre de commerce est si détestable qu'il a été interdit à Hong-Kong, il y a quelques années, et que le gouvernement péruvien s'est demandé bien des fois s'il ne devait pas l'empêcher. Dix à douze mille coolies sont emmenés d'ici chaque année ; plus de la moitié vont travailler aux plantations de sucre du Pérou et les autres gagnent la Havane.

La différence si marquée entre Macao et Hong-Kong nous frappe, à peine débarqué. Le quartier chinois est affairé et prospère, tandis que la partie portugaise ressemble à une ville d'eau démodée, et ne possède que ce faible avantage de n'être pas aussi sale et d'avoir des vues pittoresques, grâce aux balcons en saillie et aux costumes de bon goût des dames portugaises.

Le principal revenu de la ville provient des maisons de jeu tenues par le gouvernement ; bien que cet établissement soit dix fois plus ancien que celui de Hong-Kong, il ne fait pas, la traite des coolies exceptée, le dixième du commerce de ce dernier port ; manquant à la fois d'avantages naturels et d'une bonne administration, il n'a pu entrer en lutte avec son voisin.

Sauf l'aspect généralement pittoresque de la ville, il y

a peu de chose d'intéressant ou de remarquable; citons cependant une antique cathédrale qui, le saint jour, est dès le matin remplie d'une foule de dâmes brunes avec leurs mantilles et leurs éventails, et une grotte que l'on montre comme ayant été la retraite favorite de Camoëns, qui passa ici quelques années d'exil. Nous ne tenons pas à faire plus long séjour ici, alors surtout qu'une ville aussi intéressante que Canton n'est éloignée que de quelques heures.

CHAPITRE XI

CANTON

Les 90 milles ou à peu près qui séparent Hong-Kong de Pékin, sont franchis tous les jours par de grands et puissants steamers. Construits dans le style des steamers employés sur les rivières de l'Amérique, ils sont très-grands, ont un faible tirant d'eau, et les salons, les cabines, etc., ont été empilés aux deux tiers au-dessus du pont, on dirait que deux étages ont été coupés dans une maison en bois et placés à bord.

Embarqué sur un de ces bâtiments qui quittent chaque matin le quai de Hong-Kong, nous trouvons à bord cinq ou six cents Chinois, et une demi-douzaine d'Européens et d'Américains. Les Chinois sont parqués dans une partie du bâtiment, loin des passagers étrangers; aussitôt à bord, ils sont devenus à peine visibles, la plupart s'étant couchés sur l'un des ponts inférieurs pour y dormir ou y fumer l'opium. Le grand nombre d'indigènes qui se servent de ce mode perfectionné de communication et de voyage, fait bien augurer de l'époque où les parties de la Chine, autres que celles en rapports immédiats avec les étrangers, remplaceront leurs bachots et leurs chaises à porteurs par des steamers et des chemins de fer.

Nous sortons du port et nous entrons dans cet étroit chenal entre la terre ferme et l'île de Lin-Tung. Ici le paysage est grand et beau, et rappelle les vues de la côte occidentale de l'Écosse, si ce n'est toutefois que l'eau manque de couleur et qu'on y voit aussi, sur le flanc des collines ces affreux espaces de roc pelé et désagregé, que nous n'avons pu nous empêcher de noter en approchant de Hong-Kong. Deux heures de steamer nous amènent par le travers de ces Bogue Forts dont les murailles déchirées sont encore dans l'état où les canons anglais les ont laissées il y a quinze ans. Dès qu'on a dépassé les forts, de basses rizières qui s'étendent à 1 mille de chaque côté du bâtiment, nous prouvent que nous sommes réellement entré dans l'embouchure de la rivière. Nous la remontons rapidement, grâce à un courant favorable, et cinq heures après avoir quitté Hong-Kong, nous atteignons Whampoa, point le plus éloigné dont l'accès soit à présent ouvert aux vaisseaux marchands.

Il nous faut encore une heure, au milieu d'une fourmilière de jonques, et après avoir doublé un coude de la rivière, pour arriver devant Canton ou, d'après son véritable nom chinois, Kwang-Chow-Fu, Canton n'étant que la corruption portugaise de Quan-tung, nom de la province dont la ville est capitale.

L'aspect de la ville et de la rivière est tout d'abord nouveau et curieux. Figurez-vous une masse de misérables huttes de bois, dont chacune menace d'écraser sa voisine, qui bordent de chaque côté la rivière, tandis que bien loin au delà et bien plus haut, se dressent de place en place, des bâtiments carrés en briques gris bleu, les seuls monuments de la cité, un peu élevés, si l'on excepte la pagode et la nouvelle cathédrale catholique encore en construction.

A 2 ou 3 milles de la rivière, et immédiatement derrière la ville, au nord, est une colline d'environ 300 pieds de haut, surmontée d'une basse et large pagode enfermée dans les murs de la cité. Mais que sont ces grands bâtiments que nous avons notés comme les plus remarquables de la ville? Ne bondissez pas, lecteur, quand vous entendrez dire que ce sont les magasins du mont-de-piété! Il semble qu'il doit y avoir là des salles assez grandes pour mettre en gage les vêtements de Canton tout entier.

Tel est aussi le cas. Chaque Chinois, jusqu'au plus pauvre, possède une série de vêtements chauds et même de fourrures pour la mauvaise saison. Quand arrive le froid, au lieu d'allumer du feu, il endosse un de ces habits ; fait-il plus froid, il en met un autre, si bien qu'au milieu de l'hiver, il est enveloppé de plusieurs couches de vêtements (1). Au retour du printemps, il commence à se dépouiller graduellement et prudemment, et comme il est homme à faire de petites économies, il préfère mettre en gage ses vêtements qui ne lui servent pas, que de les garder chez lui tout l'été. De là l'origine et les dimensions à Canton des bâtiments aux trois boules d'or (2).

Mais laissons cette digression; tournons le dos à la ville et regardons l'autre partie du paysage, qui s'étend devant nous, la rivière. Si la majorité des Cantonnais habitent la terre, il y en a cependant une grande minorité qui vivent sur l'eau. La rivière, au-dessus de la ville, est couverte d'un épais fouillis de jonques et de bateaux

(1) Cela ne rappelle-t-il pas Malherbe qui mettait plusieurs paires de bas les unes sur les autres, et comme il les notait A, B, C, etc., disait qu'il en avait jusqu'à l'L.

(2) En Angleterre, les monts-de-piété ont pour enseigne trois boules d'or.

de plus de cent grandeurs et de formes variées. Certes, le catalogue des embarcations qu'on embrasse d'un coup d'œil à Canton, dépasserait en longueur celui de la flotte grecque dans Homère. Au-dessous de la ville, ancrées presque au milieu du courant, sont les énormes et pesantes jonques marchandes qui font leur voyage annuel à Singapoure ou à Shangaï, et qui s'arrangent pour profiter de la mousson à l'aller et au retour. Plus haut dans la rivière, rangés chacun à leur station, sont les rapides bateaux qui font régulièrement le trajet entre Canton, Hong-Kong et Macao; les bâtiments plus lents remontent dans l'intérieur de la province par un réseau de canaux; enfin les longues et lourdes jonques à sel transportant au nord le tribut annuel de cet article par le grand canal, gagnent Pékin.

Près du bord de la rivière, en face la petite île nommée la Folie hollandaise, sont les bateaux de fleurs, jonques à fond plat, portant des constructions en bois aux couleurs éclatantes, qui servent de restaurants et de maisons de plaisir. D'un autre côté, au-dessous de la ville, et près de l'endroit où les rives sont formées de rizières, stationnent les bateaux à canards, sur chacun desquels le Chinois trouve une pièce qui lui sert de demeure, et des juchoirs pour mille canards ou davantage, qui descendent dans les rizières pendant le jour, et rentrent le soir, à son appel, dans le bateau.

Au milieu de cette multitude de jonques différentes, se glissent une foule de plus petits bateaux qui transportent des passagers ou des marchandises d'un point à un autre. Remarquable entre tous est le petit sabot, ainsi nommé à cause de sa forme; puis vient enfin le tout petit canot où il n'y a place que pour un homme avec des bottes de légumes, des paniers d'œufs et d'autres marchandises. Quelquefois on y voit une matrone un peu âgée godil-

lant à l'arrière, tandis qu'une ou deux jeunes filles assises à l'avant, rament suivant les règles; leur chevélure est laborieusement formée en chignon, ornée de jade ou arrangée en une frange étroite sur le front suivant la dernière mode en Angleterre. Tous ces bateaux de passeurs, excepté les plus petits, servent de demeure à leurs propriétaires, et c'est un curieux spectacle, le soir, que de les voir le long des bords de la rivière, sur deux ou trois rangs de profondeur ; avec leurs habitants prenant le repas du soir, qui portent à leur bouche à l'aide de bâtonnets leurs boulettes de riz, des légumes, des morceaux de porc, du poisson ou de la viande d'une nature plus incertaine. La population fluviale de Canton se compte probablement par dizaines de milles, et forme une partie considérable de la population totale de la ville.

Les règlements municipaux en font une classe complétement distincte, et le mariage entre eux et la population *terrestre* n'est pas permis.

Nous traversons le labyrinthe de cette vie batelière et affairée, et débarquons sur le quai de granit qui forme le front du quartier européen de Shamien. Shamien, il y a douze ans, était un banc de boue, c'est maintenant une île artificielle de 300 yards dans sa plus grande largeur sur un demi-mille de long; elle ne renferme que quinze ou vingt maisons occupées par soixante Européens. Depuis que les ports de la rivière du Yang-Tse-Kiang sont ouverts, ils ont détourné une grande partie du commerce étranger, qui venait autrefois de l'intérieur à Canton, par la voie de terre, aussi le commerce de Canton a-t-il diminué, et le nombre des résidents européens est-il moins considérable qu'il y a dix ans.

Lorsqu'on est à Canton, il semble difficile d'admettre que cette ville et Calcutta soient sous la même latitude.

Quand nous avons quitté cette dernière ville, il y a trois semaines, la chaleur augmentait rapidement, tandis qu'ici la saison froide n'est nullement finie, et le thermomètre à midi ne dépasse pas 72°.

Bien que nous ayions trouvé des amis hospitaliers à Shamien, et que nous y ayions établi notre quartier général, la ville indigène est trop intéressante, trop nouvelle, pour que nous restions plus longtemps au milieu des Européens. Canton a la réputation d'être la plus riche, la mieux bâtie et la plus propre des villes de la Chine, mais nous aurons de la peine à apprécier toutes ces qualités en aussi peu de temps. Nous devons rappeler cependant que tout est relatif, et que, quand nous donnons à cette ville cette épithète « la plus propre, » la moins sale serait plus près de la vérité, car qu'il y ait dans toute la Chine une seule ville qu'on puisse appeler absolument propre, c'est plus qu'improbable.

Nous commençons le tour de la ville et de ses faubourgs en traversant la rivière de Shamien au quartier Honam. En débarquant sur un petit quai quelque peu éboulé, nous entrons dans une succession de rues étroites, pavées de pierres, et des deux côtés bordées d'échoppes en briques et de petites maisons.

Nous traversons un quartier presque entièrement occupé par des boutiques, où l'on vend de la viande et des légumes. Dans les premières il y a de curieux spécimens de poissons, de viandes et de volailles. Au milieu des porcs, des canards, des oies, des poulets, on peut voir pendus çà et là des grappes de rats séchés au soleil, en compagnie de renards qui ont subi la même préparation, des morceaux d'une viande blanche que notre guide chinois nous dit avoir une origine canine, ainsi que certaines jambes et épaules qu'on croira difficilement n'avoir pas appartenu à un chat domestique.

Dans les poissonneries, des bocaux contiennent des anguilles vivantes et d'autres poissons, des grenouilles également en vie et des colimaçons de mer qui ressemblent à de grands vignots. Assurément la nourriture chinoise est variée, et s'il y a peu de doute que la classe riche soit composée d'épicuriens, il y en a encore moins que le pauvre peuple se nourrisse de fort mauvaises choses. De la nature à l'art la transition est facile ; non loin de ce marché nous trouvons de belles rues bordées de boutiques, pleines de ces objets en laque et en ivoire qui ont fait depuis longtemps la renommée de Canton. Il y a d'affreux objets en laque et en ivoire, même à Canton ; mais entrez dans les plus belles de ces boutiques, vous serez sûr d'y trouver une collection splendide et très-alléchante de porte-cartes, d'éventails, de couteaux à papier, d'écrins, de jeux de patience, et d'ornements de toute espèce, soit de bon goût, soit grotesques.

Non loin du quartier de l'ivoire, est le temple d'Honam célèbre chez les bouddhistes chinois, comme l'un des plus sacrés et des plus riches. Ce temple, avec ses dépendances et ses cours, couvre un très-grand espace. Le temple lui-même est le bâtiment central, et tout autour se groupent les constructions où vivent quatre-vingts prêtres ; il est entouré d'un grand jardin, en partie cultivé, en partie inculte, où l'on brûle les corps des prêtres les plus pauvres où l'on enterre les plus riches. Dans la principale salle du temple sont trois statues dorées des trois Bouddhas, passé, présent et futur, et tout autour les images dorées de divers saints bouddhistes, toutes très-convenablement exécutées.

Les trois statues centrales représentent les Bouddhas, dans la position consacrée, les jambes croisées, la face exprimant cette contemplation abstraite qu'on suppose être la condition perpétuelle de la divinité et de ses secta-

teurs qui atteignent la perfection. Dans leur massive simplicité, elles rappellent les statues assises de certaines divinités égyptiennes.

Les bâtiments occupés par les prêtres sont très-sales, et leurs habitants encore plus. Nous en voyons quelques-uns vaquer à leur service dans les principales salles du temple, et, en notant leur costume, leurs kyrielles de chapelets, leurs chants pendant la procession et leurs génuflexions, nous sommes frappé de la ressemblance de ces cérémonies avec celles du culte catholique romain. Quand on saura qu'ils se servent d'eau bénite, qu'ils ont le culte des reliques, des prières pour les morts, qu'ils pratiquent le célibat et le jeûne, on ne sera pas surpris d'apprendre que certains des premiers missionnaires catholiques français aient formulé cette opinion, que le diable a fabriqué pour eux une religion à l'imitation de celle des sectateurs de Jésus. Dans une partie des dépendances de ce temple est un grand hangar qui renferme de nombreux porcs sacrés, ainsi que des canards et des poules également sacrés.

En sortant du temple, nous profitons de ce que nous sommes de ce côté de la rivière, pour visiter quelques-unes des pépinières situées sur le ruisseau de Fa-ti, non loin de la rivière.

Nous entrons dans l'un de ces jardins par un porche pittoresque sur le côté qui fait face à la rivière, et nous sommes étonné du nombre et de la variété de plantes contenues dans cet espace relativement restreint, de la grande propreté et du soin avec lesquels elles sont arrangées. Avril n'est pas le vrai mois pour une exposition florale, car les camélias et les azalées, gloires des jardins chinois, sont déjà passés, mais il y a quelques beaux hibiscus, des ixoras, des roses et d'autres espèces de fleurs, dont les noms nous sont inconnus. Une des mer-

veilles de ce jardin, c'est la collection des plantes naines, semblable à celle que nous avons vue dans le jardin de Wampoo, à Singapoure.

En un seul point, nous pouvons recevoir un enseignement, pour nos jardins anglais, de ces Chinois si méprisés; ils mettent leurs plantes dans des pots vernis, variés de couleur et de dessin; nous mettons les nôtres dans ces pots bruns invariables, dont la forme générale paraît aussi inaltérable que celle de nos chapeaux tuyaux de poêle. Dans ces jardins chinois, on n'essaye pas d'élever des plantes exotiques ou tropicales, les serres sont inconnues aux jardiniers chinois, qui se consacrent plus particulièrement à la culture des plantes et des fleurs de leur pays.

Presque en face des jardins Fa-ti, sur un ruisseau de la rive gauche de la rivière, s'étendent les jardins d'agrément de feu Poon-tin-qua, citoyen distingué de Canton. Négligés depuis la mort de leur propriétaire, et par conséquent en très-mauvais état, on y voit encore des restes plus ou moins parfaits de pavillons, de rochers et de ponts sur des nappes d'eau ornementales, qui indiquent combien ils furent pittoresques. Ils rappellent forcément à l'esprit ces représentations de jardins et de paysages chinois, qu'on voit sur les plats « au saule » et autres dessins familiers, d'après lesquels nous nous étions follement imaginé que la Chine entière était un jardin d'agrément.

Et maintenant quittons les faubourgs de Canton, louons une chaise à porteurs et entrons dans la ville. Nous traversons le cours d'eau qui entoure Shamien, et sépare le quartier européen de la ville indigène; nous allons pendant un demi-mille vers l'est, par des rues étroites, et après avoir passé sous une porte dans le mur d'enceinte, nous entrons dans le vrai Canton.

Le seul aspect des rues de Canton en fait une des villes les plus curieuses et les plus originales qu'on puisse voir. Ces rues sont presque toutes si étroites, que deux chaises à porteurs peuvent à peine s'y rencontrer sans se toucher, elles sont toutes pavées de grandes dalles de pierre et bordées de boutiques petites mais convenables et bâties en briques d'un grès bleu. Chacune de ces boutiques porte inscrits, sur un écriteau large d'un ou deux pieds et long de six à quinze le nom et le commerce de son propriétaire. Ces écriteaux sont placés debout, saillant perpendiculairement à la devanture, ou sont suspendus à des barres qui se projettent des toits; ils donnent aux rues un aspect très-gai et pittoresque. Quelques-unes portent des devises qui indiquent bien l'esprit chinois, économe et ami des proverbes, ainsi : « Commérage et longue station nuisent aux affaires; » « les anciens chalands nous ayant inspiré de la méfiance, on ne fait pas crédit ; » « marchandises naturelles, prix réels, » et ainsi de suite. Les devantures des magasins sont ouvertes, aussi voit-on facilement leurs marchandises.

Dans certaines parties de la ville, les boutiques de même espèce sont à la suite les unes des autres. Une rue est entièrement garnie de boutiques de jade, une autre de pharmacies, dans une troisième, sont des marchands de curiosités réelles et factices. Plus loin, c'est un étrange mélange : un marchand de soieries brodées à côté d'un marchand de poisson; en face, à côté d'un éventailliste, est un fruitier. De toutes ces maisons, celles qui vous attirent le plus sont peut-être celles des marchands de jade, pierre vert pâle dont sont fabriqués presque tous les ornements que portent les Chinois et les Chinoises. Puis viennent les marchands de broderies, d'éventails et de chapeaux de mandarins.

Çà et là, on trouve une librairie, un établissement de perruquier où les queues sont arrangées à la mode, une autre ne vend que des faux cheveux, une troisième est possédée et dirigée par une madame Rachel chinoise, et nous en croisons par hasard une dernière, où des hommes nettoient et préparent pour la vente les nids d'hirondelles renommés.

Elles ont beau être étroites, les rues sont encombrées d'une foule de Chinois allant et venant; il y a surtout des coolies qui portent toute espèce de marchandises et des paquets suspendus à des perches de bambou, criant, haletant, trottant, se faisant faire ou se cédant de la place les uns aux autres, s'agitant avec des manières pressées comme si leur vie dépendait de leur rapidité. Mais tout cela semble partir d'un bon naturel; il n'y a ni poussées, ni bousculades, ni demandes irritées pour obtenir de la place, et, grâce à l'absence complète de véhicules roulants et d'animaux autres que des chiens, il n'y a pas danger d'être bousculé ou renversé par un cocher impatient ou par un cavalier. Il existe, il est vrai, un désagrément dans ces rues fréquentées, ce sont les odeurs variées qui offusquent les passants, et font d'un mouchoir parfumé presque un contre-poison. Sous ce rapport, Canton n'a rien à envier aux autres villes chinoises, d'après notre expérience du moins; toutes les deux rues, il y a un marché de lavande, et à chaque encoignure se produit un conflit entre trois parfums au moins, qui produisent un changement d'air qui n'a rien d'agréable.

Plusieurs heures se passent à examiner les boutiques intéressantes et la nature de ce qu'elles renferment. Comme certaines sont aussi bien des manufactures que des boutiques, nous passons longtemps à observer le mode de fabrication des marchandises. Mais nous devons visiter les monuments publics de la ville. Par-

tant donc de la rivière, nous piquons au nord à travers une masse de rues étroites et tortueuses, nous atteignons l'entrée de ce qui fut autrefois le Yamun ou résidence officielle du général tartare commandant la garnison, mais qui est maintenant occupé en partie par le consul anglais et ses bureaux. C'est une vieille construction pittoresque, aux toits élevés et saillants, entourée d'un tapis vert et d'arbres, le tout enfermé dans de hautes murailles qui garantissent l'édifice contre le tumulte des rues.

Nous atteignons une jolie clairière au milieu du parc, et nous voyons un daim sauter d'un des fourrés de l'autre côté et bondir à travers le vallon, aussi avons-nous peine à croire que nous soyons au centre d'une des villes les plus populeuses de la Chine. Le consul anglais jouit assurément de la résidence la plus plaisante, dans les murs ou à quelques milles à l'extérieur.

La mention d'un général tartare à Canton peut sembler surprenante, mais on ne doit pas oublier que la dynastie actuelle a été fondée il y a deux cent trente ans, par les Tartares Mandchous, et que, depuis l'époque de la conquête jusqu'à nos jours, les soldats tartares ont formé la garnison de toutes les principales villes de l'Empire.

Près du Yamun, mais hors des murailles de son parc, est une antique et grande pagode, la seule de cette espèce qu'il y ait à Canton. Divisée en sept étages de brique, elle mesure 180 pieds de haut, c'est dire qu'elle est de 20 pieds plus basse que le *Monument* de Londres. On assure qu'elle a treize cents ans, et, comme tous les anciens bâtiments chinois, elle est presque en ruines, et les corniches qui ornementaient chaque étage, sont complétement tombées.

A un mille au nord de cette pagode, au delà du quar-

tier tartare, est la colline qui forme le dernier plan de la ville, lorsqu'on la regarde de la rivière. Au sommet est un bâtiment surmonté d'un toit ouvert sur la façade, et appelé par les Européens la Pagode aux cinq étages, bien qu'elle ne paraisse avoir aucun droit à ce titre, appliqué aux seuls bâtiments qui renferment des reliques sacrées de Bouddha.

De l'étage le plus élevé on domine la ville, qui s'étend depuis l'endroit où nous sommes jusqu'au bord de la rivière. Les rues sont si étroites que nous pouvons à peine suivre leur cours, au milieu de la masse épaisse des maisons à un seul étage ; mais nous parvenons à distinguer presque tout le pourtour des murs de la ville. Ils ont à peine 6 milles de tour, et bien qu'il y ait en dehors de grands faubourgs, cette distance comparativement petite suffit à démontrer combien exagérée a été l'estimation qui donne à Canton une population dépassant un million d'habitants ; 400,000 serait probablement un chiffre plus près de la réalité.

De l'endroit où nous sommes, si nous nous tournons vers le nord, une vue bien différente de celle du sud nous attend. Dans cette dernière direction, nous plongions sur les demeures des vivants, maintenant au contraire notre œil se repose sur d'innombrables petits coteaux, lieux de repos des morts. Des centaines de tombes, en forme de fer à cheval sur le flanc de la colline, s'aperçoivent à un mille des murs ; on distingue même des Chinois qui brûlent de l'encens, et frappent sur des gongs, en souvenir de leurs parents qui gisent sous terre. Par delà ces collines de la mort, est une grande et plate étendue de rizières, et la vue est bornée par une rangée de collines plus hautes et plus éloignées.

Puisque nous décrivons nos courses dans la ville, n'oublions pas un temple aussi célèbre que celui de

Honam, le temple des Cinq cents Saints. Il n'est pas différent du temple de Honam comme style et comme plan; mais, dans la salle centrale, au lieu des trois images placides de Bouddha, sont cinq cents petites images dorées de saints bouddhistes canonisés.

Ils sont représentés dans l'attitude et avec l'expression caractéristique de la vertu qui leur a assuré la sanctification. L'un a la face joyeuse d'un abbé du moyen âge, la bienveillance et la philanthropie étaient sans doute ses vertus dominantes. Un autre caresse un tigre qu'il a miraculeusement apprivoisé; un troisième est un Élisée bouddhiste, car il est nourri par des singes dans le désert; un quatrième étale un bras immobilisé et desséché, et rappelle ces dévots indiens, qui espèrent atteindre la sainteté en se rendant volontairement difformes. Ces figures sont très-richement dorées et exécutées avec beaucoup d'habileté et de vie.

Après avoir atteint au sud-est le mur de la ville, nous arrivons à la salle des examens, comme on en voit dans toutes les capitales des provinces de l'empire. Chaque année, on y examine tous les candidats de la province du Quan-tung; des grades sont conférés, et bien que les récompenses soient purement honorifiques, elles servent le plus souvent à obtenir un emploi public. Ces examens sont terriblement sévères, physiquement au moins, et un candidat chinois qui n'est pas d'une très-forte constitution, doit redouter l'épreuve, plus encore que les plus nerveuses victimes des grands examens, à Oxford, ou du *Tripos*, à Cambridge. Les salles sont divisées en un grand nombre de cellules de 3 à 4 pieds de largeur, sur 5 à 6 de profondeur et autant de hauteur. La salle de Canton ne contient pas moins de huit mille six cents de ces petites « boxes ». Une planche en travers de chaque cellule sert de siége au candidat,

une seconde planche plus haut lui sert de pupitre. Il entre dans sa cellule au commencement de l'examen, et il ne lui est pas permis d'en sortir, pour quelque cause que ce soit, pendant les trois jours qu'il dure. Il n'est pas surprenant que quelques-uns souffrent cruellement d'un tel traitement, et l'on rapporte qu'à chaque examen, il y a des candidats qui meurent dans leur cellule. Il faut espérer que ces derniers sont au moins admis « *post mortem.* »

En regagnant les établissements européens, nous saisissons l'occasion d'entrer dans un endroit où l'on fume l'opium. De la rue, nous pénétrons dans un étroit passage, nous franchissons une porte et nous entrons dans une pièce sombre, autour de laquelle sont rangés de nombreux bancs très-bas. Là, sont accroupis six ou huit fumeurs, surtout des coolies et des garçons de magasin. Ils aspirent la fumée de cette drogue, qui assure tous les ans des millions de revenu à notre gouvernement, qui, en 1867, n'en importait en Chine pas moins de 10,000,000 de livres, contre 2,500 livres en 1767, c'est-à-dire qu'en cent ans, ce commerce est devenu quatre cents fois plus considérable.

La plupart des fumeurs paraissent jouir d'une santé et d'une force ordinaires, un ou deux cependant ont le corps amaigri, les yeux ternes et sans expression, ce qui dénote l'homme devenu victime de l'excès d'un plaisir perfide. Quant à l'effet général de l'opium sur la nation chinoise et quant au nombre de ceux qui se livrent à cette passion, il y a divergence complète d'opinions : des appréciations modérées arrivent à cette conclusion, qu'il n'y a pas plus d'un homme sur dix fumant l'opium, et que, de ce petit nombre, il n'y a pas plus d'un sur dix dont la fin soit prématurée. Et, bien que cette drogue soit particulièrement tentante pour le tempérament des

Chinois, car ils en usent dix fois plus que le reste du monde tout entier, encore est-il extrêmement douteux qu'elle fasse plus de mal que l'alcool n'en peut faire dans tout autre pays.

Si nous sommes coupables d'avoir essayé d'empoisonner les Chinois avec de l'opium, ils essayent de nous rendre la pareille au moyen du thé. Juste avant d'atteindre l'établissement européen, nous traversons un espace découvert devant quelques magasins de thé, dans lesquels sont étendus des paillassons couverts d'une matière qui ressemble à de la grossière poudre à canon. En l'examinant, nous reconnaissons de la poussière de thé mouillée, mêlée de sable et roulée de manière à imiter la forme des feuilles. C'est probablement quelque mélange à la Marlowe (1), destiné à être saisi dans une douane anglaise ou à échapper à l'inspection et à être avalé par quelque barbare abusé, qui se figure boire une décoction de la plante originaire de Cathay.

(1) Industriel poursuivi pour sophistication du thé.

CHAPITRE XII

SHANGAI ET NING-PO.

On disait, sous Napoléon III : « Paris est la France. » On pourrait dire avec beaucoup plus de vérité que « Canton est la Chine. » A Canton, en effet, vous voyez, reproduit sur une bien plus grande échelle et en meilleur style, tout ce qui prête de l'intérêt aux autres villes de la moitié méridionale du Céleste Empire.

Mais les récents voyageurs en Chine ont toujours protesté contre la manie des anciens voyageurs, de donner ce qu'ils avaient vu dans une partie de la contrée pour une règle partout ailleurs; nous tâcherons d'éviter ce reproche en passant trois semaines dans une partie éloignée de près de 1000 milles de toute ville du Sud.

Nous quittons Hong-Kong le 18 avril, sur un coquet petit steamer américain, qui fait le commerce entre ce port et Shangaï. En quatre jours, nous franchissons les 900 milles qui séparent les deux principaux ports anglo-chinois. Tout le temps, nous côtoyons le rivage, mais le brouillard nous en interdit la vue. Quand nous pouvons l'apercevoir, nous distinguons de petites rangées de

collines sablonneuses, dominées par des hauteurs dénudées, dont la hauteur varie de 1,500 à 3,000 pieds, puis tantôt un promontoire rocheux saille hors de la ligne sablonneuse, tantôt une ville entourée de murs s'étale au bord de la mer. Les traces de la vie sont plus nombreuses sur la mer que sur le rivage, nous pourrons en conclure que, sur cette côte, une acre d'eau salée vaut plus qu'une acre de terre aride.

Les bateaux pêcheurs sont nombreux; à quelques milles de la pointe Breaker, nous en traversons une flotte d'au moins cinq cents. Ils dérivent par couples avec le vent, un filet est attaché à chaque couple et traîné avec eux. Sur chacun de ces bateaux sont trois ou quatre pêcheurs, qui portent une curieuse coiffure, composée de longues bandes d'étoffe de coton, qui de leur tête viennent s'attacher sous le menton. On dirait qu'ils ont tous eu les oreillons, et qu'ils craignent une rechute.

Le changement de climat qu'on sent à 400 milles de Hong-Kong pendant ce voyage est très-remarquable. Nous quittons Hong-Kong le soir d'une journée chaude et humide avec 80°, trente-six heures après, nous avons une grille allumée dans notre cabine et nous mettons un paletot sur le pont. Lorsque nous arrivons à Shangaï, nous trouvons un temps très-agréable et qui rappelle le mois de mai en Angleterre. Mais n'anticipons pas.

A la pointe du jour, le 22, nous dépassons le groupe de Chusan, et, avant midi, nous entrons dans les eaux brunes et saumâtres, endroit où le Yang-Tse se jette dans l'Océan, formant un espace contestable d'au moins 100 milles, qui n'est ni la mer ni le fleuve. En pénétrant par cette embouchure, nous passons devant des jonques armées, stationnées là pour donner la chasse aux pirates, assez nombreux sur la côte et les îlots qui la bordent. Mais ces jonques ne sont qu'un des exemples

de la manière dont cette bureaucratie (1) corrompue, qui s'appelle le gouvernement chinois, protége le bien-être de ses sujets. Les jonques suivent à la lettre leurs instructions, surveillent les pirates, et quand ceux-ci apparaissent, elles se sauvent, sans doute par esprit chevaleresque, les laissant se battre entre eux ou s'emparer de quelque malheureuse jonque sans défense.

Nous quittons le courant principal, à une distance de 50 milles de son embouchure, et remontons son tributaire, le Wangpoo. Au confluent de ces deux rivières est Woo-sung, qui fait un grand commerce d'opium ; une foule de jonques sont à l'ancre, et ses immenses batteries, armées autrefois de 150 canons remontant jusqu'au delà. Bientôt après, nous apercevons une forêt de mâts européens au-dessus des rives peu élevées ; doublant un coude de la rivière, nous découvrons Shangaï, dont les blancs bungalows bordent le « bund » ou quai, qui s'étend sur toute la façade des concessions anglaise et française.

Immédiatement au-dessus des concessions étrangères, et du même côté de la rivière, est la ville indigène de Shangaï, avec sa population agglomérée, ses 3 milles et demi de circonférence, et plus de 100,000 habitants. Elle ne passe pas comme Canton pour être la moins sale des villes chinoises ; aussi, comme on assure de divers côtés que la petite vérole y sévit en ce moment et qu'elle ne contient pas un monument intéressant, nous nous contenterons de la voir extérieurement.

La concession est plus grande comme area que la ville indigène, elle s'étend sur la rivière pendant deux tiers de mille, et dans l'intérieur, elle pénètre à une dis-

(1) Littéralement *red tape*, la ficelle rouge, à cause des ficelles qui attachent les dépêches officielles.

tance d'un mille et demi. La moitié la plus voisine de la rivière est occupée par des boutiques, des maisons de commerce et les demeures des résidents anglais, tandis que l'autre moitié renferme un vaste faubourg chinois, coupé de larges rues et possède un champ de course, une pelouse pour le cricket, et des places désertes.

Nous trouvons ici, comme à Hong-Kong et à Canton, un accueil empressé et une hospitalité continue de la part de nos compatriotes. Certes, un Anglais trouverait à peine une contrée plus hospitalière que la Chine, quant aux établissements européens, s'entend; en même temps qu'ici il est assuré de jouir de l'existence prodigue et sans limites qu'y mènent ses compatriotes.

Les maisons de commerce en Chine sont montées sur un pied qui étonnerait le chef d'une maison de Londres ou de Liverpool; encore faut-il dire que le genre de vie est aujourd'hui beaucoup plus modéré qu'il y a une dizaine d'années, alors que chaque maison faisait une rapide fortune dans le commerce du thé, de la soie ou des deux à la fois, et qu'il fallait 50,000 livres par an de dépenses domestiques pour les succursales dans les cinq ports ouverts par les traités.

Maintenant Shangaï est une des villes où la vie coûte le plus cher; nous avons entendu dire que seule la nourriture d'un Anglais qui ne vit pas d'une façon extravagante lui coûte 30 à 40 livres par mois et qu'une petite maison pour un célibataire coûte à peine moins de 300 livres par mois.

Une des particularités de Shangaï, c'est la mobilité de la température dans les mois d'automne et de printemps. Un ami nous racontait qu'il avait quitté Shangaï en novembre pour faire dans l'intérieur une excursion en bateau et pour chasser; la première journée fut si chaude

qu'on dut revêtir les vêtements les plus légers et chercher un refuge contre le soleil de midi sous l'enveloppe du canot, et la nuit du second jour, la température tomba si bas, que le canal fut gelé profondément et que l'eau de seltz fut complétement solidifiée dans les bouteilles.

Bien que Shangaï n'offre pas grand intérêt par lui-même, c'est un centre bien choisi pour celui qui veut faire des courses dans les parties intéressantes du pays. Il y a vingt ans, toute la partie de la province de Kiang-Su, de Shangaï à Nankin, faisait la plus vive impression sur le voyageur, et c'est d'après elle que les anciens ont fait leurs enthousiastes descriptions de la Chine. A cette époque, elle méritait son surnom de Jardin de la Chine, par la fertilité de son sol, la richesse de ses villes, l'industrie, la prospérité et le nombre relatif de ses habitants ; par l'étendue et la perfection de son système de communication intérieure au moyen de canaux elle l'emportait sur tous les autres districts de l'empire. Mais aujourd'hui, une grande partie de cette région inhabitée, jadis demeure des fermiers et des planteurs de thé, est maintenant envahie par les mauvaises herbes et les jongles, et sert de retraite aux faisans et aux bécasses. Pendant les longues années de guerre entre les Taipings et le gouvernement, cette plaine fertile devint le théâtre des dévastations commises par les armées rebelle et impériale. Les récoltes furent détruites ou pourrirent après la mort des cultivateurs, les villes furent mises à sac, les fermes brûlées. La puissante cité de Soochow, la plus grande ville manufacturière de l'empire, le Manchester de la Chine, dont les murailles formaient une circonférence double de celle de Canton, la rebellion la laissa inerte et ruinée, et ce fut aussi le sort de Sung-Kiang, de Chang-How et de bien d'autres cités de ce district peuplé. Il se passera bien des années avant que

cette malheureuse province reconquière son antique richesse et sa fertilité.

Mais il y a un district au sud de Shangaï, dans la province limitrophe de Che-Kiang, qui a moins cruellement souffert des maux de la guerre civile et qui approche comme fertilité et richesse de ce qu'était autrefois la plaine de Soochow. Suivre à partir de Shangaï, le canal qui unit les grandes villes de Kia-Hing, d'Hangchow à Ning-po, serait intéressant et tout à fait praticable, mais cela demanderait plus de temps que nous n'en avons et nous devons nous contenter de gagner Ning-po par un des steamers américains qui font un service régulier entre ce port et Shangaï.

Embarqué le soir, nous sommes forcé par un épais brouillard de passer toute la nuit à l'ancre à l'embouchure de Yang-Tse. Le matin suivant, le brouillard disparaît et, pendant l'après-midi, nous passons devant la baie d'Hangchow, à l'extrémité méridionale de laquelle nous apercevons une digue de 130 milles de long, bâtie presque tout autour de la baie, afin de protéger l'intérieur contre les inondations. A midi, nous entrons dans la rivière de Ning-Po et immédiatement après nous passons devant la ville fortifiée de Chinhae dont nos marins eurent quelque peine à escalader les murailles il y a trente ans.

Au-dessus de Chinhae, la rive gauche ou septentrionale de la rivière est une plaine plate qui paraît divisée également en rizières et en cimetières. Les tombes ici n'ont pas la forme en fer à cheval usitée à Canton, ce sont de simples levées de terre avec quelque maçonnerie sur les côtés. Mais les tombes des pauvres ne sont ordinairement autre chose qu'une épaisse couverture de bambou ou un paillasson de gazon étendu sur les cercueils dont les coins sont souvent visibles.

Sur la rive droite de la rivière, de pittoresques collines boisées de 1,500 à 2,000 pieds de haut s'abaissent jusqu'à un mille du bord de l'eau, tandis qu'à une couple de 100 yards de la rivière sont de nombreuses maisons curieuses à voir avec leurs murs de boue peu élevés, leurs toits hauts et couverts d'un chaume épais, chacune avec une porte et pas de fenêtres, au milieu d'un grand champ. Ce sont les glacières chinoises. Bien que Ning-Po soit sous la même latitude que le Caire, des gelées très-fortes y sont habituelles pendant l'hiver. A l'approche de cette saison, le propriétaire d'une glacière inonde son champ de 1 pied 8 pouces d'eau, et chaque matin, au lever du jour, des ouvriers récoltent et rentrent dans la maison la glace formée pendant la nuit. On la conserve dans cette glacière primitive pendant l'été qui est beaucoup plus chaud que la saison correspondante en Angleterre. Elle se vend en moyenne 1 penny, quelquefois 3 halfpence la livre, et sert surtout à conserver le poisson dont on pêche de grandes quantités dans la rivière.

A 10 milles au delà de Chinhae, nous atteignons Ning-Po, dont nous avons pu voir la grande pagode depuis que nous sommes entré dans la rivière. Comme à Shangaï, le quartier étranger est situé au-dessous de la ville indigène.

En débarquant sur la jetée, nous entrons dans Ning-Po même, en traversant un pont de bateau. Nous trouvons les rues aussi larges et à peine plus sales que celles de Canton, mais elles manquent un peu du pittoresque des rues de cette ville et les boutiques n'indiquent pas autant de richesse et de prospérité.

Ning-Po cependant a la réputation d'exceller dans plus d'un genre de marchandises; ses orfévreries d'or et d'argent, ses broderies de soie sont renommées dans la Chine

entière et elle n'a pas de rivale dans la marqueterie. Nous suivons une rue bordée de boutiques qui offrent une grande variété de bois de lits, de chaises, de tables, de cabinets, de cadres, de tableaux, etc., tous marquetés avec de nombreuses espèces de bois différents ; le plus fréquemment employé est d'une couleur châtain clair. Nous poursuivons notre route vers la pagode aux sept étages, construction délabrée qu'on assure vieille de onze cents ans, puis nous montons au sommet par un escalier intérieur en bois et découvrons le panorama de la ville. Nous pouvons suivre la circonférence des murs, qui ont 5 milles d'étendue, les faubourgs, si pressés au dehors, et les quartiers plus agglomérés encore de l'intérieur. Au nord et à l'ouest au delà de la ville, s'étend une grande plaine sans interruption, divisée en jardins, en champs de riz et en cimetières; au sud et à l'ouest, à une distance d'une douzaine de milles, court une puissante chaîne de montagnes qui recèle, dit-on, de très-jolis paysages.

En descendant de la « Tien-Fung-Ta » ou « Palais des vents du Ciel », comme les indigènes appellent la pagode de Ning-Po, nous suivons bien des rues tortueuses et nous atteignons l'entrée du Tien-How-Kung ou Temple de la reine du Ciel, le plus célèbre sanctuaire de Ning-Po, bâti par les marins marchands de la province de Fokien et dédié par eux à leur déesse favorite. C'est probablement un des meilleurs spécimens qui existent de l'architecture chinoise. Ses portiques travaillés, les gracieux contours des toits des diverses salles, rendent son style extrêmement pittoresque, tandis que les sculptures et les autres décorations qui la couvrent sont souvent exécutées avec une habileté et une minutie excessives. Les piliers de pierre qui supportent le porche de la salle centrale et autour desquels s'enroule une profusion

de dragons, de serpents sculptés et d'autres animaux étranges entremêlés de feuilles de lotus, sont particulièrement remarquables. Assurément Ning-Po paraît exceller aussi bien dans la sculpture sur pierre que dans la marqueterie, car dans bien des rues on voit, élevées à la mémoire des citoyens illustres de Ning-Po, des arcatures de pierre dont la sculpture se distingue autant par la hardiesse du dessin que par la netteté et la science de l'exécution.

Pendant notre visite au Tien-How-Kung, chaque cour, chaque corridor est rempli d'indigènes occupés à causer, à conclure des marchés, à écouter la harangue d'un devin ou les étranges récits d'un conteur de profession, mangeant, buvant, jouant, enfin une véritable foire aux vanités.

C'est l'anniversaire de quelque fête et, avec ce curieux mélange de superstition et d'irrévérence qui semble faire partie du caractère chinois, ils le célèbrent depuis des siècles de la même manière, dans l'enceinte de leur temple en si grand honneur, et si vous attendez quelque temps, vous serez témoin de cette étrange anomalie d'un jeu ordonné dans la salle d'un temple très révéré.

En retournant au quartier européen nous traversons le marché au poisson, parfumé des odeurs de Billingsgate (1), et nous y voyons une quantité et une variété infinie de poissons pêchés dans la rivière de Ning-Po. Non que beaucoup d'entre eux ne paraissent tentants, mais les deux meilleures espèces sont un « pomfret » et un poisson appelé « sam-li », semblable à celui qui est connu à Calcutta sous le nom de « hilsa. »

Près du marché au poisson il y a beaucoup de fruiteries et cuisines. Ces dernières sont en grand nombre

(1) Marché au poisson de Londres

dans toutes les villes chinoises; le combustible est dans ce pays un article si rare et si cher, que les pauvres n'ont le moyen de faire cuire leurs provisions que dans les établissements créés à cet effet, et l'on rencontre souvent dans les rues de la Chine un homme traînant une petite cuisine qu'il va installer dans le premier coin qui lui paraît favorable et où il confectionne une multitude de plats peu dispendieux. Dans les fruiteries, les articles les plus ordinairement mis en vente sont de jeunes pousses de bambou qui, loin d'être dures et coriaces, comme on pourrait le croire, sont en réalité assez agréables et ressemblent tout à fait comme goût au panais.

Le bambou rend autant de services au Chinois que le palmier à l'Océanien. Il en bâtit et couvre son cottage, il y trouve la plupart de ses ustensiles domestiques, en fait un mât pour son bateau, en tresse un chapeau ou un vêtement contre la pluie et s'en sert comme nourriture; enfin, quand il se conduit mal, le mandarin en fait un fouet.

Les collines que nous apercevons du Tien-Fung-Tà courant au sud et à l'est de la ville, nous ne pouvons partir sans les visiter, alors surtout que nous savons qu'un ou deux de leurs sites les plus pittoresques sont facilement accessibles de Ning-Po. Nous pouvons y aller par le canal qui, traversant la plaine, se dirige vers leur base, et pénétrer alors à pied ou en chaise à porteurs dans leurs replis.

Embarqué avec deux résidents anglais de Ning-Po, sur deux embarcations garnies de petites cabines près de la poupe, nous quittons à la nuit le quartier européen, et, grâce à une forte marée, nous remontons rapidement la rivière, dépassons la plus large partie de la ville, jusqu'à ce que le canal, qui doit nous conduire

aux collines, débouche dans la rivière. Le niveau du canal est de quelques pieds plus élevé que celui de la rivière, nous devons donc nous faire hisser par-dessus un barrage, car le système des écluses est inconnu dans ce pays, où il y a plus de canaux que dans tout le reste du monde. Une fois dans le canal, nos bateliers commencent à manier leurs avirons, tandis que nous nous résignons à dormir. En nous éveillant avec le jour, nous nous trouvons à l'extrémité d'un embranchement du canal, juste au pied de quelques belles collines, qui se déploient devant nous en un splendide amphithéâtre.

Il y a quelques maisons près du canal, occupées principalement par de petits fermiers. Nous y trouvons des chaises à porteurs (qui paraissent être les squelettes de celles de Hong-Kong) et leurs porteurs.

Nous partons pour le monastère de Tien-Tung, distant de 6 milles, au milieu des collines. Notre route court d'abord au milieu de gorges étroites, entre deux collines, traverse une dépression découpée en rizières et en petites plantations de thé, avec un village peu considérable; enfin, une vallée qui vient s'ouvrir sur celle que nous suivons, nous conduit à la ravine boisée, au pied de laquelle est assis le monastère.

Autour de nous, les collines s'élèvent jusqu'à 1,500 pieds, revêtues à la cime d'un manteau vert éclatant de fougères et de taillis, portant tous la fraîche livrée du printemps; çà et là, des bouquets de pins chinois ou de ces beaux mow-chu, les plus gracieux des bambous; puis, de loin en loin, un vigoureux camphrier, au tronc noueux, aux branches anguleuses, le cryptomeria japonica, le palmier chanvre, bel arbre toujours vert, qui vient rompre par ses grappes de baies rouges la monotonie de la couleur. Sur l'herbe longue et drue se détachent les rouges bouquets d'azalées, puis, au

milieu de toutes ces belles fleurs, s'épanouissent la clématite, la rose sauvage, et la westeria si connue.

Dans le fond du vallon sont des champs de riz récemment labourés, ou couverts de quelques pieds d'eau; là les jeunes tiges de riz vert tendre, s'élèvent au-dessus de la surface en longues files bien droites. De loin en loin, un indigène, avec son chapeau de bambou, la blouse lâche et les jambes nues, est enfoncé jusqu'aux genoux dans le sol détrempé et dans l'eau ; il relève les jeunes plants et les façonne, ou bien il pousse la charrue que des bœufs endormis tirent dans le champ non encore préparé.

Entre ces rizières, dans le lit même de la vallée et sur les versants incultes des collines, il y a quelques petites plantations de thé, simples champs, clos d'une haie. Le thé de bonne qualité ne pousse pas ici, les plants sont de petite espèce et paraissent encore jeunes. Pour voir des plantations de thé de premier choix, il nous faudrait pénétrer dans l'intérieur, à Foo-Chow, à Hangkow, sur le Yang-Tse.

Le village de la vallée est probablement un échantillon des villages chinois en général ; les maisons ou cottages, d'un et quelquefois deux étages, courent sur un seul rang de chaque côté de la route, et l'endroit paraît plus propre que beaucoup de quartiers de Ning-Po ou de Canton. Les paysans sont pauvrement vêtus, mais leur indigence est tempérée par un mélange d'ardeur et de gaieté. Entre nous soit dit, les routes dont nous avons parlé porteraient difficilement ce nom en Angleterre, car ce n'est qu'une étroite chaussée de pierres brutes, à peine assez large pour deux hommes de front; de chaque côté se déroule une lisière d'herbe, sur laquelle, en été, le voyageur marche plus facilement que sur la chaussée raboteuse. Sauf dans quelques

villes, il est difficile de trouver dans la Chine méridionale une bonne route; il est vrai que, dans un pays où il y a si peu de voitures et un réseau si étendu de canaux, on n'a guère besoin que d'un sentier pour les piétons.

Nous approchons du monastère de Tien-Tung par une avenue étroite et sinueuse d'un mille de long, où les pins de la Chine se mêlent aux cèdres du Japon. Ce monastère, dont la fondation se perd dans la nuit des temps, est très-considéré des lettrés en Chine; ses préaux, ses chapelles et ses cellules couvrent un large espace de terrain et sont agréablement enfouis au milieu des bois épais qui s'étagent sur les deux pentes du vallon et par derrière. Son architecture est celle qui semble stéréotypée en Chine, celle du temple de Ning-po, moins ornementée cependant; ce qui est particulièrement agréable, c'est qu'il est très-proprement tenu. Près de cent moines bouddhistes habitent cette charmante retraite, ils passent pour très-hospitaliers, et vous donneront volontiers des chambres, si vous pouvez consacrer quelques jours à parcourir les jolis paysages des environs. Ils vous prépareront aussi de délicieux repas, composés presque invariablement de légumes, car leur religion leur défend de manger ou de préparer de la chair animale, et vous devrez en faire provision, si vous ne voulez manger comme eux que des végétaux.

Nous restons assez longtemps pour grimper à la clairière, qui domine le monastère au sommet de la colline, d'où l'on découvre les hauteurs environnantes et le rivage de la mer à l'est. Dans l'après-midi, nous regagnons nos embarcations, et, au lieu de descendre aussitôt à Ning-Po, nous nous détournons et nous suivons un autre canal, jusqu'à l'entrée d'un beau lac, long de de 6 à 8 milles sur 3 ou 4 de large, encaissé de tous

côtés par les pittoresques collines que nous avons traversées dans notre course à Tien-Tung. On aperçoit peu de traces de culture et d'habitants autour du lac, et un sportsman pourrait parcourir les versants de cette chaîne côtière à la poursuite des faisans, ou suivre le bord du lac pour tirer des canards sauvages, sans rencontrer une douzaine d'indigènes, sans apercevoir une demi-douzaine de cottages pendant la journée.

Nous passons la nuit dans l'embarcation sur le canal, à un mille environ de l'entrée du lac, et ce n'est qu'en faisant succéder aux menaces la promesse d'un payement supplémentaire, que nos bateliers nous déposent à Ning-Po l'après-midi suivante, juste à temps pour le steamer de Shangaï.

CHAPITRE XIII

LE YANG-TSE-KIANG.

Un point de vue intéressant, pour qui considère la Chine, est celui qui touche à ses relations futures avec les nations occidentales. Dans tous les projets qu'on peut faire à ce sujet, le Yang-tse-Kiang doit être pris en considération, car, outre qu'il est la gloire des fleuves chinois, il est destiné, quand le pays sera complétement ouvert au commerce, à devenir, comme son nom de fils de l'Océan l'indique, le grand chemin des nations.

A ne considérer que son immense longueur, sa largeur et l'intérêt géographique des contrées qu'il traverse, le Yang-tse est un fleuve qui ne le cède à aucun autre du monde. Comparé à l'Amazone, qui de sa source à son embouchure, mesure 2,000 milles en droite ligne, le Yang-tse ne lui est inférieur que de 200 milles. Pour le volume de ses eaux et l'étendue de son cours navigable, il l'emporte facilement sur le Gange et le Nil. En même temps, sur ses bords on trouve encore une ci-

vilisation, peut-être aussi ancienne que celle qui a fleuri sur les rives de ces deux fleuves historiques. Pour le nombre d'individus à portée de son influence fertilisante, pour la valeur, la variété, la quantité des productions du pays qu'il arrose, ce roi des fleuves peut considérer le Nil comme un parent éloigné et misérable, tandis que le Gange serait un frère plus jeune, auquel la nature aurait laissé un moins opulent héritage.

L'or et le fer, le charbon et le bois, le riz et le maïs, la soie et le coton, l'opium et le tabac, le thé et le vin, toutes ces productions se rencontrent dans quelque partie de cette immense vallée; sur ses bords, on trouve toutes les variétés de sol et de climat, car le Yang-tse sourd près des neiges de l'Himalaya septentrional, et descend au sud, à 150 milles des tropiques.

Le transport des richesses de ces bassins n'est gêné par aucune obstruction naturelle; les vaisseaux les plus grands de ceux qui, de Londres, gagnent à travers le canal de Suez Hong-Kong et Shangaï, peuvent le remonter pendant les hautes eaux jusqu'à Hongkow, à 700 milles de son embouchure ; les canonnières ont pénétré 400 milles plus loin, jusqu'à Ichang, où se rencontrent les premiers rapides, et on trouve un minimum de profondeur de 18 pieds, au milieu du chenal jusqu'à ce point, et le capitaine Blakiston qui, en 1861, a remonté le fleuve jusqu'à Pin-Shang, à 1,800 milles de la mer, déclare que, si les rapides d'Ichang étaient abattus et doublés au moyen d'un petit canal, des steamers d'un tirant de 8 à 10 pieds, pourraient pénétrer au moins jusqu'à Chang-King, à 400 milles au-dessus d'Ichang, à 1,500 milles de la mer.

Mais il y a malheureusement en Chine de plus inflexibles ennemis de la navigation du fleuve et du développement des ressources du pays, que les obstacles na-

turels. L'incube, qui empêche tous les essais d'amélioration en Chine, est le gouvernement chinois, ce gouvernement qui se décerne le surnom de Paternel, traite ses sujets comme ses enfants. Il a si bien inculqué au peuple l'idée du danger de toute nouveauté, que tous se contentent d'alléguer la force de l'habitude « coutume ou-la» pensant s'excuser de se traîner dans l'ornière qu'ils suivent depuis des siècles. Jusqu'à ce que les tories antédiluviens qui gouvernent à Pékin aient modifié leurs idées, ou se soient eux-mêmes modifiés largement, il n'y aura pas de liberté de commerce sur le Yang-tse-Kiang supérieur. Heureusement qu'on a déjà beaucoup fait pour la partie inférieure de son cours. En 1858, par le traité de Tientsin, les ports de Chin-Keang, de Kiu-Keang et de Hangkow sur la rivière, ont été ouverts au commerce étranger, et nous pouvons maintenant gagner Shangaï, sur un des grands steamers de rivière et remonter jusqu'à Hangkow sans entrave.

Nous quittons Shangaï le 1er mai au matin, nous descendons la rivière de Wong-poo, puis passant devant Woosung, nous débouchons dans la grande rivière, une grande rivière, certes, et elle prouve. A notre gauche, à 3 milles de distance, est la plaine d'alluvion bordée sur le rivage d'arbres et de cottages qui forment ici la rive droite du fleuve. A main droite, à 6 ou 8 milles, est une ligne basse de terres que nous prenons pour l'autre rive du fleuve, mais, après avoir consulté notre carte, nous reconnaissons que c'est le rivage de l'île Tsungmin qui gît à l'embouchure du fleuve, elle a 50 milles de long sur 10 ou 12 de large, c'est-à-dire, douze fois l'étendue de l'île de Wight. Doublant l'extrémité N.-O. de l'île à 20 milles plus haut, nous découvrons la véritable rive gauche du fleuve qui a ici 20 à 30 milles de large.

Peu après avoir passé Kiang-Yin, à 100 milles de l'em-

bouchure de la rivière, les bords plats du fleuve se relèvent en collines pittoresques et le fleuve lui-même se retrécit jusqu'à n'avoir plus que 3 ou 4 milles. D'ici à Hong-Kong, l'eau a une couleur jaune sombre due au sable et à la boue qu'elle charrie en si grande quantité qu'un navire échoué en travers du courant suffit pour créer en vingt-quatre heures un banc de sable accumulé contre son flanc jusqu'au niveau de l'eau.

A 150 milles en remontant le Yang-tse, nous arrivons à Ching-Keang sur la rive droite ou méridionale de la rivière. La ville indigène, est étalée au milieu d'une plaine unie entre la rivière, les collines qui s'élèvent au sud et un promontoire rocailleux surmonté d'une pagode qui saille dans la rivière à l'est. Si l'on grimpe au sommet de ce promontoire, l'on découvre une belle vue qui vous récompense amplement de la fatigue de l'ascension. A nos pieds, de l'est à l'ouest, le paysage est traversé par le long ruban de Yang-tse, large d'un mille ; au nord, l'œil embrasse une vaste plaine qui se perd dans la brume de l'horizon, parsemée de cottages et d'arbres ; çà et là une pagode, avec une tache noire à sa base, marque l'emplacement des grands villages et des villes. A travers la plaine, commençant à la rivière et piquant droit au nord, nous pouvons suivre la ligne blanche des voiles de jonques qui nous indiquent le cours du grand canal. L'endroit précis où il vient rejoindre le fleuve est marqué par un forêt de mâts. Ces jonques arrivent du nord et vont descendre le fleuve, ou bien elles attendent leur tour pour pénétrer dans le canal et remonter vers le nord.

Derrière nous, au sud et à l'ouest, s'étend la ville de Chin-Keang avec son long circuit de murs légèrement ruinés. Immédiatement au delà de la ville s'élève un bel amphithéâtre de collines, vert sur le premier plan,

il s'éteint à distance en un pourpre foncé. En plus d'un point et sur deux îles au moins s'élève une pagode ; de l'endroit où nous sommes, nous ne comptons pas moins de neuf de ces bâtiments qui caractérisent le paysage chinois.

A 50 milles plus haut dans la rivière, nous sommes par le travers de la célèbre ville de Nankin. Bien que ce ne soit pas un port ouvert par traité, c'est sans aucun doute une des villes les plus intéressantes sur les bords du fleuve, aussi y ferons-nous une station. Une canonnière chinoise, commandée par un norvégien, est à l'ancre hors de la ville ; son capitaine nous offre aussitôt de nous faire accompagner à terre par un de ses matelots qui nous fera traverser la ville jusqu'à la porte du sud, près de laquelle nous trouverons logement et bon accueil chez un compatriote qui organise ici un arsenal pour le gouvernement. Nous débarquons bientôt, mais notre guide a quelque difficulté à nous procurer des chaises à porteur ou des chevaux, parce qu'il est originaire de Ning-Po et qu'il a par conséquent toutes les peines du monde à comprendre le dialecte de Nankin. Il nous confesse son mépris pour tout autre dialecte que le sien, disant dans son « Pigeon English » : My no savey how that man talkee : he no talkee true fashion : he no Ning-Po man.» Mais enfin la difficulté s'aplanit et nous entrons chacun sur un cheval par la porte nord de la cité.

Mais le mot cité offre une idée très-différente de ce qui se déroule devant nos yeux aussitôt la porte franchie. A peine sommes-nous entré qu'au lieu d'une rue bordée de maisons pressées, nous nous trouvons sur ce qui fut autrefois une route bien pavée, bordée des deux côtés de champs d'orge, de fèves, de pois, de tabac et d'autres végétaux séparés quelquefois par

des espaces de terre entièrement inculte. Çà et là un cottage au milieu des champs indique l'existence du cultivateur ; d'autres cottages en ruines, des tas de briques en morceaux et de décombres nous montrent que la population fut autrefois plus dense.

De chaque côté, au loin, au delà des champs, des cottages, des ruines, s'élèvent les immenses murailles de la ville de 24 milles de circuit, preuve indubitable de la grandeur qu'avait autrefois l'ancienne capitale de l'empire chinois.

En face de nous au sud, à plus de 3 milles de distance, est une levée de terre avec une porte à son sommet; nous la gagnons, pensant être à la porte du sud, mais quand nous y arrivons, nous trouvons que c'est une porte isolée, presque au milieu de la vaste étendue renfermée dans les murailles, et il y a encore près de 4 milles jusqu'au point que nous devons atteindre.

Nous pouvons distinguer la véritable porte du sud au milieu d'une ligne de murailles compactes, tandis qu'entre elle et nous, s'étend la ville actuelle de Nankin, masse assez serrée et étendue de maisons basses qui couvrent à peine le sixième de l'espace compris entre les murs. Nous mettons encore une heure à traverser de vastes espaces incultes et des champs cultivés, puis une longue rue plus large que les rues les plus larges de Canton, mais avec de plus pauvres boutiques de chaque côté. Enfin nous sortons par la porte du sud et un nouveau quart de mille nous conduit à l'Arsenal.

Tout près est la demeure de son directeur écossais, en partie construite avec les ruines de la fameuse *Pagode de Porcelaine* dont il ne reste plus maintenant qu'un tas de décombres à 100 yards de la maison. Chose étrange, le monument qui était autrefois la principale gloire de

la Chine, sert aujourd'hui de carrière pour la maison d'un barbare de l'Occident !

La destruction de ce magnifique monument n'est que le point de départ de la voie de ruine sur laquelle le gouvernement actuel laisse glisser les restes d'architecture de la Chine ancienne. Les Taipings ont pris possession de Nankin en 1853 et y ont établi leur quartier général. Tienwang, leur commandant en chef, ayant appris qu'un de ses subordonnés s'était vanté que du haut de la pagode il pouvait commander la ville, le fit massacrer et jeta la tour à terre.

Telle est la fin de cette tour que les Chinois considéraient comme la plus belle du monde ; il ne faut pas oublier que le monde pour un cerveau chinois est synonyme de Céleste Empire. Bien qu'appelée la Pagode de Porcelaine, elle n'avait qu'un revêtement extérieur de plaques de porcelaine ; quelques-unes ont survécu à la ruine du monument et notre ami nous dit qu'il avait essayé sans succès d'en percer une avec sa meilleure mèche d'acier, tant est grande la dureté de la matière.

Presque au centre de la ville actuelle de Nankin, non loin du mur occidental, sur un terrain légèrement élevé, se dresse un nouveau et remarquable spécimen de temple à Confucius. Comme nous avons déjà visité plusieurs temples bouddhistes, nous allons voir ce monument consacré à l'une des trois religions nominales de la Chine (le Bouddhisme, le Confucianisme et le Tauisme). Nous disons nominales parce que ces deux dernières sont plutôt des systèmes de philosophie que de religion, une série de préceptes de morale laissés par leurs fondateurs Koong-foo-tse, ou comme nous disons Confucius, et Laou-Ken. Ce temple de Nankin se compose, ainsi que la plupart des temples bouddhistes, d'une série de cours carrées et de corridors bordés par les appartements des

prêtres sur trois côtés, tandis que sur le quatrième est une des principales salles du temple, dont un portique de bois ou de pierre surmonté d'un toit aux extrémités relevées décore la façade. Il ne contient cependant pas d'idoles; dans la grande salle il y a seulement cinq ou six tablettes portant inscrit les noms de Confucius, de Mencius et d'autres philosophes, ou certains aphorismes extraits de leurs écrits. De l'encens est brûlé devant ces tablettes, mais on ne leur adresse pas de prières et l'idée qu'on se fait des cérémonies confuciennes est plutôt celle d'honneurs rendus à la mémoire d'un philosophe que d'adorations envers un Dieu.

Près du temple, la vue s'étend sur la ville et la contrée environnante. Nous distinguons à l'est et non loin, nous paraît-il, à l'extérieur des murailles, un monticule conique au pied du rang de collines élevées qui commandent la ville de ce côté. C'est le tombeau d'un des Mings, dynastie impériale qui a précédé la dynastie actuelle mandchoue; une visite à ce monumeut ne sera pas dépourvue d'intérêt.

Comme nous poursuivons notre route à travers les rues, nous entendons çà et là le cri de : Yang-quei-tse! (diable étranger) poussé par quelques enfants ou quelques femmes de la ville; encore une insulte que nous ne ramassons pas, bien que les étrangers viennent rarement à Nankin.

Ce qui est le moins agréable, c'est la rencontre à chaque instant de ces mendiants particuliers à Nankin. Créature qu'on prendrait difficilement pour un être humain, à peine couvert des restes déguenillés d'un manteau de paille, la figure et les jambes couvertes de poussière et de crasse, étalant les signes dégoûtants d'une maladie de peau, les cheveux longs et nattés, les yeux égarés comme ceux d'un fou ou d'un homme qui

meurt de faim, il vient se planter devant nous et de sa main maigre et osseuse tendant un petit plat en paille ou un vieux chapeau de bambou, il ne nous laisse que si nous le menaçons ou si nous lui donnons quelque monnaie de cuivre. Des voyageurs ont annoncé qu'il n'y avait pas de mendiants en Chine ; d'après notre expérience personnelle, il y a plus de mendiants à Nankin que dans tout autre ville du monde.

Nous dépassons une grande masse oblongue de hautes murailles de pierre qui entoure les ruines du Palais Impérial, nous sortons par la porte de l'est, tournons au nord et nous avançons pendant un demi-mille sous les murs de la ville. Ils sont assez gigantesques pour rappeler ce qu'on dit des murs de Ninive ou de Babylone. Leur hauteur moyenne est de 50 pieds, leur largeur à la base n'a pas moins de 30 pieds, et ils sont encore assez larges au sommet pour porter deux chars de front. Bâtis de pierre et de cailloux, ils sont revêtus de belles briques gris-bleu, dont quelques-unes portent des inscriptions; ces briques, toujours posées de champ extérieurement, s'effritent en quelques endroits.

Quittant la muraille, nous traversons pendant un mille un espace inculte qui, avant que les Taipings eussent ici porté la dévastation, était divisé en champs fertiles. Nous approchons de l'énorme monticule conique de terre élevé pour couvrir les 5 ou 6 pieds de boue qui représentent sa majesté Choo, le fondateur de la dynastie Ming. Comme hauteur, il a environ les deux tiers de la grande Pyramide à laquelle et comme destination et comme masse, il peut être comparé.

Un mur de brique entoure le pied du tumulus percé sur la façade d'une grande porte massive; devant, sont les ruines d'un grand pont de pierre jeté sur un petit fossé et une large chaussée de pierre. Tout le long de

cette chaussée règne, sur une longueur de 100 yards, un beau soubassement en pierre surmonté de fragments de colonnes et de bas-reliefs bien sculptés. La pierre est d'une belle couleur grise, et paraît dure et d'un grain serré.

Au delà de ces ruines s'allonge une avenue demi-circulaire bordée d'animaux et de statues de pierre des plus remarquables. Ce sont des guerriers et des hommes d'État, deux fois plus grands que nature; des animaux, des chiens, des chevaux, des lions, des tigres, des chameaux et des éléphants, d'une stature double de la réalité. Ils se font face deux à deux; chaque couple est séparé par un espace de 60 yards. Chacune de ces statues est d'un seul morceau et toute la suite représente le cortége qui accompagne, dans le royaume des ombres, le monarque décédé. Quelques-unes tombent en ruines : les hommes ont l'air fatigué de se tenir debout et penchent graduellement vers leur chute; les lions paraissent très-apprivoisés et l'un d'eux a perdu une jambe; l'éléphant a évidemment vécu trop longtemps, car un jeune arbre pousse dans une fente sur son dos. Étrange est leur destin; seules debout dans cette plaine déserte, par leur masse, leur manque de grâce et leur pittoresque sauvage, ces statues rappellent les monuments égyptiens et assyriens ; on dirait les débris d'un antique empire, et cependant elles n'ont pas plus de cinq cents ans d'existence.

Nous revenons chez notre hôte, à l'Arsenal, et nous regrettons de ne pouvoir profiter plus longtemps de son hospitalité. Sa vie a passé par bien des phases : de commis en Angleterre, il est devenu général d'une armée chinoise, aussi possède-t-il un fonds inépuisable d'anecdotes et de connaissances, aussi est-il tout spécialement au courant des habitudes et du caractère des Chinois.

Nous l'abandonnons à ses fonctions de fondeur et d'artilleur et nous continuons notre voyage sur la rivière.

Pendant 60 milles au-dessus de Nankin, nous n'apercevons qu'une plaine unie, à demi cultivée, dominée çà et là par une rangée de collines lointaines. La largeur du courant varie d'un demi mille à 2 milles. Au bout de ces 60 milles nous passons devant la grande ville embastionnée de Wu-Hoo et presque aussitôt le paysage devient plus pittoresque; de belles lignes de montagnes s'étagent depuis le bord du fleuve et lui donnent l'apparence d'un lac. Nous ne pouvons jouir tout à fait de ce spectacle car l'air est rempli d'un brouillard blanchâtre qu'on dit formé par des atomes microscopiques du sable que le vent du nord-ouest apporte des steppes éloignées de l'Asie centrale. Ce qui nous le prouve, c'est la fine couche de sable qui recouvre insensiblement le pont et les manœuvres à mesure que nous traversons le brouillard.

A 100 milles au-dessus de Wu-Hoo, nous dépassons Nyan-King, grande ville compacte, entourée de ces hautes murailles qui ornent invariablement, en Chine, toute cité au-dessus de la troisième classe et qui sont souvent tout ce qu'on en peut voir de l'extérieur, les maisons étant trop basses pour apparaître au-dessus des créneaux. Nous dépassons, 20 milles plus haut, une nouvelle ville entourée de murs, Tung-Liu. Les groupes continuels de cottages visibles sur les deux rives de cette partie du fleuve, nous prouvent que ce pays est bien peuplé. Tous les milles, la rivière varie de largeur, et nous ne pouvons en faire un sans croiser quelquejonque. Les unes descendent le courant, les autres le remontent, remorquées par des bandes de trois à douze individus, car en Chine ce sont les hommes qui font presque tous les travaux réservés ailleurs aux bêtes de somme, de-

puis le transport d'un grand personnage jusqu'au remorquage d'un bateau.

De temps en temps nous apercevons devant nous comme une île basse portant un petit village, mais en approchant, nous reconnaissons que ce n'est qu'un énorme radeau de bois qui descend des provinces de l'intérieur et sur lequel se dressent une douzaine de huttes en bois, habitées par les conducteurs ou les propriétaires du train. Tantôt un vol d'oiseaux aquatiques s'élève de la surface paisible de l'eau et croise devant notre bateau ; la saison est trop avancée pour que nous voyions les centaines et les milliers d'oiseaux qu'on dit rassemblés l'hiver sur la rivière. Tantôt un héron ou un vautour plane au-dessus de nous, une hirondelle rase la surface de l'eau, mais la gent ailée n'est pas ici très-nombreuse.

A peu de distance au-dessus de Tung-Liu, le fleuve se resserre soudain, jusqu'à n'avoir plus qu'un quart de mille de large; sur la rive méridionale les collines descendent abruptes dans le courant et se terminent en une falaise sur laquelle est perché un monastère bouddhiste ; en face, et séparé du rivage par un canal de 100 yards, un remarquable rocher conique se dresse droit, au-dessus de l'eau, à une hauteur de 300 pieds : à l'est le versant est à pic et nu; à l'ouest, il est légèrement en pente et couvert d'arbres du milieu desquels émergent les pignons d'un couvent bouddhiste de femmes. Ce bel îlot se nomme le *Rocher Orphelin*.

A 60 milles au-dessus de Tung-Liu, nous passons devant l'entrée du lac Poyang sur la rive duquel est Hoo-Kow aux blanches murailles; on voit les pignons de son monastère pittoresquement perché sur le penchant d'une falaise déchirée et escarpée.

Non loin au-dessus de l'entrée est Kiu-Keang, un des

cinq ports ouverts par traité, siége d'un commerce considérable lorsqu'il fut ouvert, mais aujourd'hui une demi-douzaine de maisons étrangères sont inhabitées, et le quai est tristement délabré. On dit que dans ces petits ports de rivière, les marchands indigènes ont pu soutenir heureusement la concurrence avec les étrangers, grâce à leur connaissanee intime du peuple et du pays, et à leurs habitudes plus économiques.

A 20 milles au-dessus de Kiu-Keang, un magnifique paysage se déploie sur une étendue de 30 milles. La rivière glisse entre de hautes collines, dont les plus élevées atteignent 3,000 pieds. Tantôt elles affectent la forme de ballons, tantôt elles se découpent en pics et projettent des épaulements de pierre calcaire nue; puis ce sont les masses d'un luxuriant feuillage qui succèdent aux champs de blé ou de riz, à des étendues d'une terre rouge en friche, mais qui paraît fertile; en quelques endroits où l'escarpement des coteaux se refuse à la culture ordinaire, les industrieux indigènes ont converti les rampes en terrasses, juste comme les indigènes de l'Himalaya ont fait pour un terrain semblable ou même plus rapide. Si tout à coup on était déposé sur la rivière en cet endroit de son cours, on serait presque tenté de se croire sur un lac d'Écosse, n'étaient ces terrasses cultivées et ces collines moins austères et moins sauvages que celles de la Calédonie, en même temps que l'eau, sablonneuse ici, est azurée au lac Lomond (1).

Puisque nous parlons de ces cultures en terrasse, nous ne pouvons laisser croire que ce système soit général en Chine. Certains des plus anciens livres sur la Chine décrivent le pays entier comme un jardin soigneusement et minutieusement cultivé, aussi beaucoup de voyageurs

(1) Dans le comté de Dumbarton, en Écosse.

ont été desappointés en arrivant dans la *Terre des Fleurs*, de voir qu'il n'en était pas ainsi. Le fait est que, si certaines parties du pays possèdent une population nombreuse et sont bien cultivées, il y en a bien plus qui restent complétement incultes ou ne sont cultivées que grossièrement et sans art. Les Chinois n'ont pas encore exploité toutes les ressources de leur sol et toutes les richesses de leurs rochers, ils ont notamment négligé presque tout à fait l'exploitation des minéraux et du charbon.

A l'appui de cette dernière assertion, disons que sur certaines des collines qui bordent le fleuve, on peut voir de loin en loin des taches noires, endroits où le charbon vient affleurer la surface des pentes, encore n'est-il travaillé par les indigènes que d'une façon superficielle, le gouvernement refusant aux étrangers la permission de perfectionner le système actuel d'exploitation.

Nous pénétrons, après ces 30 milles de beau paysage, dans une partie moins pittoresque de la rivière qui s'étend sur 80 milles et à l'extrémité de laquelle nous gagnons Hankow, le dernier port ouvert par les traités sur la rivière, mais le plus grand et le plus prospère. Situé sur la rive gauche du Yang-tse, juste au-dessous de l'endroit où son tributaire, le Han, vient s'y jeter après avoir traversé la fertile province de Hoo-Peh, c'est de Hankow que rayonnent au milieu de pays bien peuplés des communications fluviales aussi nombreuses qu'aucune ville du monde en possède. On pourra se rendre compte de l'importance de sa situation par ce seul fait que dans les trois coudes faits ici par le confluent du Han avec Yang-tse, il y a trois grandes villes : Woo-chang, Han-Yang et Hankow, et que ces trois villes, d'après une estimation modérée, renferment ensemble une population de plus d'un million d'habitants.

Hankow fut ouverte au commerce étranger en 1861, et en 1865, son commerce se comptait par 3 millions sterling à l'importation et plus de 4 millions à l'exportation. Pendant les quatre ou cinq dernières années, ces chiffres ont un peu diminué, ce que les marchands de Hankow attribuent simplement à la réaction, et ils espèrent que le commerce s'augmentera tous les ans.

L'établissement étranger à Hankow est certainement le plus beau de la rivière ; les maisons sont importantes et le quai est très-solide et bien bâti. Cette dernière condition est nécessaire pour la sécurité des résidents, car chaque automne Hankow, comme toutes les autres villes sur le Yang-tse, est sujette à des inondations très-graves. En 1869, le fleuve franchit le parapet du quai et submergea toutes les maisons à plusieurs pieds ; la crue totale de l'eau ne fut pas inférieure à 50 pieds. Cette énorme élévation du fleuve, à un point où il a un mille de large, peut donner une idée du volume d'eau charrié par lui dans l'Océan.

Hankow doit être notre ultima Thule sur le Yang-tse-Kiang, car les steamers ne remontent pas plus haut dans la rivière. Nous aurions beaucoup désiré pouvoir exécuter un plus long voyage sur ce noble cours d'eau, mais il faut nous contenter de le faire en esprit, puisque la réalité nous est interdite et de lire l'excellente description que le capitaine Blakiston dans ses « *Cinq mois sur le Yang-tse*, » a donnée du Yang-tse supérieur ou, comme l'appellent les indigènes, du Kin-Cha-Kiang, c'est-à-dire rivière au Sable d'Or. Cet officier, qui a pénétré jusqu'à Ping-Shan à 1,100 milles au-dessus de Hankow, a donné de très-intéressantes descriptions des beaux paysages de certaines parties du fleuve, de la richesse et de la fertilité de la province de Sz-Chuan, de la différence de conformation et d'habitudes entre les

habitants de la rivière supérieure et ceux de Yang-tse inférieur, de la possibilité de la navigation du fleuve et d'autres sujets analogues.

Hankow est à la fois notre point de halte sur le Yang-tse et le terme de notre dernier relais en Chine. D'Hankow nous descendons le fleuve et à l'aide du courant nous mettons un peu moins de la moitié du temps qu'il nous a fallu pour le remonter. Sans nous arrêter à Shangaï, nous prenons passage sur « *l'Age-d'or* » pour le Japon et nous franchissons rapidement les 400 milles de mer qui séparent « La Terre centrale des Fleurs » de la « Terre du Soleil levant ».

Pendant ce voyage, nous pouvons revenir sur nos six semaines de séjour en Chine et mettre en ordre nos impressions comparées aux idées que nous nous étions faites du pays et de ses habitants; nous devons avouer que les premières n'ont pas dépassé les secondes.

L'idée qu'on peut se former de la Chine d'après les récits et les lectures, avant d'avoir visité réellement le pays, est celle d'une contrée pleine de beautés artificielles et naturelles. Le nom de la Chine amène sous nos yeux le tableau de délicieuses collines couvertes d'une végétation riche de forme et de couleur, ou étagées en terrasses de la base au sommet et converties en une succession de jardins suspendus; de plaines divisées jusqu'au dernier acre en plantations de thé ou de mûriers; de rivières et de canaux traversés par des ponts pittoresques, et bordés des saules les plus gracieux; de villages composés de propres et coquets cottages à chacun desquels attient un jardin bien entretenu où les Chinoises aux petits pieds dégustent les thés les plus délicats; de villes qui surpassent en étendue celles mêmes de notre île, ornées de maisons et de temples dont la décoration et les ornements sont de la laque la plus riche et

de la plus belle porcelaine antique, d'un pays qui est en résumé le séjour favori de la paix et du contentement, de la richesse et de l'art.

Mais, hélas ! quels tableaux décevants ! Qu'on les compare à l'original, et l'on verra combien de couleurs éclatantes on a ajoutées, combien de taches et de souillures on a fait disparaître. En fait, le contraste entre eux et la vérité est presque aussi grand que celui qui existe entre les noms pompeux employés par les Chinois et les choses auxquelles ils les appliquent. Les Chinois désignent leur patrie sous le nom de « Pays des fleurs », on pourrait croire d'après cela que le pays est littéralement couvert des plus beaux et des plus éclatants spécimens du règne végétal et que des brises embaumées viennent de tous côtés caresser l'odorat du voyageur; mais, une fois que vous y êtes, vous trouvez que si les senteurs embaumées sont générales dans le pays, toutes sont semblables et qu'elles ne rappellent en rien l'odeur de la lavande. Malheur pour les nez anglais, si nous suivons jamais la coutume chinoise d'utiliser nos immondices sans les désinfecter ! Parler du génie inventif des Chinois dont ils ont fait preuve en découvrant l'encre et l'imprimerie, le compas et la poudre à canon, à des époques où nos ancêtres auraient à juste titre été traités par eux de barbares, mais c'est se donner encore un sujet de désappointement, car les Chinois n'ont pu dans la suite des temps mener ces inventions à leurs fins les plus pratiques et les plus élevées !

Examinez leur religion : les classes aristocratiques font profession de suivre les pures doctrines morales de Confucius, leur seul résultat c'est le développement du stoïcisme et du fatalisme, et bien que la masse du peuple soit bouddhiste de nom, et que le bouddhisme renferme de pures allégories et des doctrines élevées, les

Chinois paraissent les avoir étouffées et remplacées par les plus grossières et les plus puériles superstitions; la seule forme véritablement forte de leur religion, c'est le culte de leurs ancêtres.

Voyez leur gouvernement : il est doué des rouages les plus perfectionnés, les plus délicats et les meilleurs en théorie; la fange et l'ordure, la corruption et la déloyauté ont tari ses ressources, les freins, sont relâchés les roues embarrassées et rien ne saurait fonctionner.

Lisez leur histoire : le plus souvent c'est le tableau d'une dynastie qui s'élève par la rebellion, s'établit dans le sang et supplante la dynastie antérieure, pourrie dans la luxure et rendue impuissante par l'apathie.

Regardez leurs temples et leurs pagodes, leurs canaux et leurs murailles qui constituent la plus forte part du renom de la Chine : combien y en a-t-il qu'on répare? combien qu'on élève à la place de ceux qui tombent tous les jours en ruine sous l'influence du temps?

Continuez votre examen : vous trouverez la pourriture et la décadence dans chaque branche, dans chaque membre de ce gigantesque empire, jusqu'à ce qu'il vous faille conclure que « du sommet de la tête jusqu'à la plante des pieds, il n'y a pas en lui une place saine, mais bien des blessures, des plaies et des ulcères en putréfaction. »

Dans ce tableau si sombre du pays, vous voulez quelque lumière! Considérez dans la masse de la nation ces bonnes qualités : sa sobriété, sa fermeté, son industrie, sa résignation, son respect, son obéissance à la loi et à l'ordre. Ne pensez-vous pas avec nous que la plus intéressante et la plus heureuse partie de l'histoire de la Chine n'a peut-être pas encore été ni vécue ni écrite? Ce grand pays ne peut demeurer longtemps dans l'état d'isolement oriental et de fanatique mépris du progrès dans lequel, grâce à son éloignement et son inaccessi-

bilité pour les nations et les idées occidentales, il est si longtemps resté.

Quand aura lieu ce changement, peut-être sera-t-il assez violent pour mettre en pièces tout le système politique et social du pays et le plonger dans l'anarchie et la ruine; peut-être si les progrès sont plus gradués, les vraies qualités, qui sont dans le caractère de la plupart des Chinois, tourneront-elles à leur profit et les amèneront-elles d'eux-mêmes à la refonte de leurs mœurs et de leurs pensées. Nous ne nous prononcerons pas, mais il y a quelques probabilités pour penser que cette dernière alternative se réalisera et nous croyons qu'avec l'aide du *Gouverneur des peuples*, de meilleurs jours que ceux des siècles passés sont réservés à la Chine et aux Chinois.

CHAPITRE XIV

NAGASAKI ET LA MER INTÉRIEURE.

Le Japon, la Terre du Soleil levant, ce groupe inabordable d'îles qui, il y a vingt ans, avait à peine été visité par un plus grand nombre d'Anglais que le Thibet à l'époque actuelle, peut-être atteint d'un établissement anglais en quarante-huit heures. Nous quittons Shangaï un matin de mai sur un des grands bâtiments de la *Pacific Mail Steamship Company*, et le lendemain, à la pointe du jour, nous sommes à l'ancre dans le havre de Nagasaki.

Mais bien qu'il n'y ait que 400 milles de distance entre le Japon et la Chine, il semble qu'il y ait plus loin que cela. Et peut-être même serait-il difficile de trouver dans les deux pays deux villes où le contraste soit plus frappant pour le voyageur qu'entre Shangaï et Nagasaki. Les souvenirs de la première ville, avec ses environs plats et presque sans arbres, les eaux boueuses de sa rivière et ses sales quartiers indigènes, sont encore présents à notre esprit; mais, dans le port de Nagasaki, avec ce que nous apercevons à la lueur du matin de dessus le

pont de notre bâtiment, quel contraste ! Nous sommes à l'ancre au milieu d'une rade dont l'extrême longeur est d'un peu plus de 4 milles et dont la largeur varie d'un demi-mille à 2 milles. L'eau du havre est d'un bleu éclatant, sa surface sillonnée par une multitude de jonques indigènes et une vingtaine de bâtiments étrangers, qui peuvent aujourd'hui visiter librement le port où n'entraient, il y a vingt ans, que deux navires européens par an.

Quelques-unes des plus pittoresques collines qu'on puisse imaginer enferment le port de tout côté. De 1,200 à 1,800 pieds, leurs cimes sont le plus souvent unies et gazonnées, tandis que leur pied est couvert de bois exubérants qui combinent presque toute la luxuriance de la végétation tropicale avec les tonalités variées des feuillages des climats plus froids. De profonds ravins et des chaînons perpendiculaires aux collines viennent en varier les flancs. Dans les ravins, on aperçoit fréquemment des groupes de cottages, sur les épaulements sont perchés de loin en loin des temples et des sanctuaires, tandis que le vert des rampes des coteaux est interrompu par des taches grises, emplacements de cimetières rustiques. Les épaisses bandes de bois sont coupées près de leur extrémité inférieure par de petites langues de terre d'un ton plus clair et cultivées, et de loin en loin, au-dessous des croupes qui relient entre elles les diverses hauteurs, on découvre une étroite ligne sinueuse, chemin rural qui va rejoindre quelque baie ou quelque bas-fond voisin.

Sur le littoral, au nord-est, la ville de Nagasaki, s'élève au milieu d'une plaine uniforme qui suit la plage pendant près de 2 milles, et se perd dans les vallons entre les collines. Au sud de la ville et sur les déclivités inférieures des collines, à quelque distance dans cette di-

rection, se détachent les blanches maisons des colons étrangers, récemments établis dans le pays : Anglais, Allemands et Américains.

Un promontoire plat et de forme circulaire s'avance dans la rade, c'est là qu'est le petit établissement de Decima qui, il y a deux cents ans, était le seul endroit du Japon où les Européens pussent débarquer. Certes, ces flegmatiques Hollandais qui étaient contents de passer des années ici, gagnant beaucoup d'argent, allant à intervalles réguliers jurer en rampant obéissance aux autorités du pays, ne recevant des nouvelles et des provisions de leur patrie que tous les ans, auraient pu vivre dans un pire endroit, si petit et si restreint qu'il fût. Dans son strict isolement, c'était une simple prison, mais la vue qu'on avait des fenêtres était plus agréable que celle dont jouissent la plupart des gibiers de potence.

Nous n'avons qu'un jour à passer à Nagasaki, il nous faut débarquer et courir la ville. A peine avons-nous traversé le quartier étranger et atteint les rues indigènes, que le contraste entre les choses de Chine et celles du Japon devient pour nous évident.

Au lieu des rues étroites de Canton, bordées de boutiques et de maisons en briques, ce sont ici des routes larges qui courent entre des rangées pittoresques de maisons en bois semblables à des châlets suisses d'un étage seulement. A la place de l'activité empressée, bruyante, qui dévore les villes chinoises, règne ici un air de paisible contentement. Ces voix gutturales et ces rudes accents qu'on entend en Chine, sont ici remplacés par une langue douce et riche presque aussi coulante, aussi pleine de voyelles que l'italien. Au lieu de ces jambes et de ces faces jaunes, au lieu des robes bleues, des queues qui pendent dans le dos, ce sont ici des hommes petits, mais vigoureux, aux corps bronzés, des

robes foncées attachées à la taille, et des cheveux relevés sur la tête. Ce mode de coiffure est général. Il consiste simplement à raser de près une large bande à partir du sommet du crâne ; on rassemble sur le derrière de la tête les cheveux des côtés, on les réunit avec beaucoup de pommade, en une courte corde, ou cylindre solide qu'on applique en long sur l'espace rasé, et qu'on coupe court à la distance de 2 pouces du front. C'est la mode presque générale chez les hommes de tout rang au Japon.

Puis, au lieu des faces aplaties des femmes de la Terre des Fleurs, enfermées dans des vêtements raides qui leur montent jusqu'à la gorge, tombant rigides et plats jusqu'aux chevilles, ce sont des nez aquilins, des visages fleuris et les gracieux costumes des femmes de Kiu-Siu. Leurs tailles petites et minces sont entourées avec goût de robes aux manches larges, qui s'ouvrent par devant sur des gilets ; autour de la taille s'enroulent de larges rubans de soie aux couleurs brillantes. Ces rubans sont retroussés en un large nœud qui rappelle notre mode actuelle. Ne pourrait-on pas dire que notre mode a été introduite d'après le costume de Niphon ?

Nous passons dans des rues à chaque bout desquelles on aperçoit les belles collines qui enceignent la ville et le port, aux boutiques innombrables, garnies de marchandises variées, arrangées avec un ordre et une propreté générales. Là, c'est une poissonnerie où l'on trouve toute espèce de poissons pêchés dans la rade et dans les eaux voisines, les uns morts, les autres gardés dans des viviers ; nous y remarquons un énorme esturgeon et un saumon fumé qui vient de Hakodadi dans l'île de Yesso. Plus loin, c'est un marchand de sandales, qui vend toute sorte de chaussures, depuis le socque verni fait d'une pièce de bois horizontale supportée par deux plan-

chettes verticales de plusieurs pouces de haut, jusqu'à la semelle de paille si commune : un boudin de paille recouvert de toile embrasse le cou-de-pied, il est fixé à la semelle des deux côtés près du talon et devant par une cordelette de papier qui passe entre le pouce et le premier doigt du pied. A côté est une librairie où l'on vend à très-bon marché des livres de toute sorte, mais surtout des livres d'histoire avec des illustrations, des cartes uniques faites par des indigènes et des plans bien exécutés des diverses villes japonaises, ainsi que des guides illustrés. Une boutique renferme un assortiment complet de ce qu'il faut pour écrire ; une seconde est garnie de pipes, de blagues à tabac et de seaux à charbon, dans une troisième ce sont des articles en bois, tels que seaux, nécessaires, boîtes et joujous. De loin en loin sont exposés des ornements en laque, bronze, ivoire, écaille de tortue, puis à côté un magasin de porcelaine japonaise où s'étalent des coupes, des soucoupes, des assiettes, des vases, des bols, des plats de différente sorte, depuis la délicate « coquille d'œuf » qui a fait la réputation de Nagasaki, jusqu'à la porcelaine la plus solide qui est manufacturée en plus grands articles et souvent vernissée. Quelques-unes de ces boutiques sont tenues pour le compte d'un daimio, ou baron indigène, les principales manufactures de vaisselle du Japon appartenant au Mikado (empereur) ou à ses grands vassaux.

Presque toutes ces boutiques sont ouvertes sur la rue, leur devanture se compose de volets de bois à coulisse qui ne sont dépliés que la nuit ; leurs planchers, qui servent souvent de comptoirs, sont élevés de 2 pieds audessus du sol ; il en est quelques-unes qui ont des comptoirs véritables d'un pied plus haut, et certaines autres ont, en outre, des rayons courant autour de leurs murs de bois.

Nagasaki renferme, dit-on, 70 à 80,000 habitants; toujours est-il que nous avons marché au nord depuis notre point d'arrivée, pendant près de 2 milles avant de sortir de ses rues affairées. Juste à l'extrémité de la ville, se dresse devant nous un large escalier à marches de pierre qui conduit à un beau temple nouvellement construit. Au pied de l'escalier s'élève un portail composé de deux colonnes reliées près de leur sommet par deux poutres horizontales, distantes entre elles d'un yard; l'extrémité de la poutre supérieure se recourbe vers le ciel. Tel est le modèle général des portiques à l'entrée des temples Sinto; les colonnes sont ici en bois, hautes de 35 pieds et recouvertes en cuivre. Nous montons les degrés, nous traversons un porche au toit richement décoré, et pénétrons dans la cour devant la salle principale.

Les temples japonais ne sont aucunement imposants, mais, comme leurs prototypes chinois, ils sont pittoresques. Presque entièrement bâtis en bois, les colonnes et les portes sont ordinairement faites de belles pièces de cryptomeria ou de l'une des nombreuses espèces japonaises du sapin. Les plafonds sont d'habitude à caissons, et les porches sont très-finement et très-adroitement sculptés. Les hautes pentes des toits sont quelquefois couvertes de tuiles d'argile, mais plus souvent de couches de tuiles en bois mince à l'épaisseur d'un pied au plus. Dans la cour, sur la façade, s'élève généralement un porche ornemental, érigé au-dessus d'une cloche de bronze, qu'un prêtre frappe au commencement du service pour inviter les dieux à écouter leurs adorateurs. Dans les temples Sinto, le fond de la salle du culte est séparé par une grille et garni de tables couvertes d'ornements de laque, de chapes en miniature, de lampes et d'objets symboliques incompréhensibles pour celui qui n'est pas versé dans la science japonaise.

Ce culte de Sinto est la religion orthodoxe au Japon, mais auprès des classes les plus pauvres, il ne doit probablement pas avoir autant de sectateurs que le bouddhisme. Étant le culte de nombreux héros déifiés (Kamis), il trouve le plus grand nombre de ses croyants parmi les Samurai, ou classe militaire, expression qui désigne tous les suivants des daimios.

Du porche du temple de Sinto on a une belle vue sur la ville de Nagasaki et sur les magnifiques étages de coteaux, nous en jouissons à loisir tout en buvant le thé qu'un des serviteurs du temple a préparé pour nous. Le thé est la boisson ordinaire au Japon ; quand un voyageur en demande, il est toujours prêt, et vous pouvez à peine faire un voyage d'un jour dans le pays, sans qu'on vous en offre une douzaine de tasses à différents endroits de votre route. Il y a un débit de thé presque tous les 100 yards, dans chaque rue de toute ville japonaise, un débit de thé dans chaque village, qu'il soit écarté ou de peu d'importance, un débit de thé tous les 2 ou 3 milles sur les routes de la plaine ou sur les sentiers de montagne.

Pour un nouveau venu, cette boisson ne paraît pas avoir grand goût, car non-seulement elle diffère d'abord comme parfum du thé noir que nous buvons en Angleterre, puisqu'il est toujours vert, mais encore on la boit pure, aussitôt qu'elle est préparée et sans aucune addition de lait ou de sucre. Presque tous les voyageurs et les résidents au Japon apprennent à l'apprécier, comme rafraîchissant incontestable, et lorsqu'il est pris froid et faible, le thé est parfaitement inoffensif, même quand on en absorbe une douzaine de tasses ou davantage.

La seule autre boisson qu'on boive beaucoup au Japon est le « saki ». C'est un spiritueux fait de riz, fort et dur, presque aussi enivrant que le brandy ; les meilleures es-

pèces, cependant, ne sont pas désagréables, et, pris chaud, il rappelle tout à fait un « toddy » (1). Il est généralement bu pur par les indigènes dans de petites tasses.

Nous descendons du temple et nous reprenons notre course à travers la ville; nous entrons dans une des rues à l'est où se trouve un théâtre indigène. Comme les théâtres chinois, ceux du Japon sont ordinairement en bois et celui que nous visitons ne fait pas exception à la règle.

Il est environ midi et l'on en est au plus fort de l'action, car, comme dans l'antique Athènes, le jour et non la nuit est au Japon considéré comme le moment le plus favorable aux représentations théâtrales.

Lorsque le théâtre ouvre, l'indigène prend un jour de congé, et, avec sa femme et ses enfants, passe toute sa journée du lever au coucher du soleil, à écouter une pièce. Regardons autour de la baraque où nous sommes entré et sur le plancher sans siéges sur lequel nous sommes accroupi, nous apercevons différents groupes qui improvisent un lunch avec les provisions qu'ils ont apportées. La pièce qui est donnée n'est pas selon les règles ordinaires, car elle participe du spectacle de marionnettes. Plusieurs poupées, à moitié grandes comme nature, habillées pour jouer les rôles de la pièce, sont apportées sur le théâtre par des muets. Ces muets, tout de noir habillés et supposés invisibles, se tiennent derrière les poupées dont ils font mouvoir la tête et les membres, pour suivre le dialogue de la pièce. Le dialogue est chanté par deux musiciens assis sur le plancher dans un coin de chaque côté du théâtre.

La pièce est pour nous complètement inintelligible, bien que par les sentiments qu'exprime la figure des

(1) Grog sucré.

auditeurs et même par leurs rires, nous soyons en état de juger qu'un bon coup a été porté ou qu'une maxime populaire a été énoncée.

Après être resté une demi-heure au théâtre, nous reprenons notre route vers le quartier européen, et après avoir pris un lunch chez l'un des vingt ou trente Anglais qui résident ici, nous allons faire un tour sur la plage orientale de la baie. Un sentier, qui grimpe au milieu des coteaux plus bas qui descendent ici jusqu'au bord de l'eau, nous conduit, après une promenade de 2 milles, au sommet d'une élévation, d'où nous pouvons jeter un coup d'œil sur l'ensemble de cette baie magnifique.

A notre droite sont les eaux supérieures de la baie avec la ville de Nagasaki, qui s'étend au delà avec sa ceinture de collines. A gauche, au sud-ouest, c'est l'entrée de la baie et quelques-unes des îles boisées au dehors. Remarquable entre toutes est la petite île conique de Takoboko ou de Papenberg, nom sous laquelle les étrangers la connaissent, mémorable parce que de sa cime furent lancés dans des précipices de nombreux chrétiens japonais, pendant une persécution qui eut lieu il y a deux cent cinquante ans.

Autour de nous le paysage avec son alternance d'eaux et de bois, de collines et de vallées, est d'une beauté peu commune, à laquelle les indigènes n'ont pas été insensibles, car avec ces égards passionnés pour la mort, qui semblent être un des traits les plus aimables de leur caractère, ils ont choisi cet endroit pour en faire un cimetière. Quand les Japonais établissent un cimetière, soyez assuré que c'est dans un lieu d'où l'on peut découvrir la plus belle vue du voisinage, ou c'est dans quelque retraite paisible et bien abritée d'arbres. Un petit pilier de pierre qui porte quelque inscription, un simple monument de pierre taillé en forme de lan-

terne, marque chaque tombe; tout est propre et soigneusement entretenu, et dans de petits enfoncements devant chaque fosse, des fleurs ont été déposées par des parents ou des amis.

Nous retournons au quartier européen, que nous atteignons peu de temps avant la nuit, et le même soir nous nous embarquons de nouveau sur « *l'Age d'Or*, » afin de poursuivre notre voyage vers Kobé dans la mer Intérieure. La matinée suivante, nous longeons la côte occidentale de l'île de Kiu-Siu, et nous admirons avec quelle variété de formes elle se découpe : ce sont de hardies falaises à pic, des étages de collines boisées, auxquelles succède une étroite bande de terre sablonneuse et marécageuse. Quelques îles accompagnent la côte, nous passons à un demi-mille de l'une d'elles, qui paraît être une imitation orientale de la célèbre île de Staffa (1). Elle est plus petite que son modèle écossais, mais ce sont les mêmes piliers de basalte, les uns verticaux comme des tuyaux d'orgue, les autres recourbés comme les flancs d'un navire.

Dans l'après-midi, nous changeons de route; du nord, nous courons à l'est et nous pénétrons dans ce qui nous semble une baie profonde, mais qui se révèle petit à petit comme l'entrée tortueuse et étroite de la mer Intérieure. Cette entrée, qui porte quelquefois le nom de détroit de Van der Capellen, n'a pas plus d'un mille de large et le canal navigable pour les bâtiments du commerce possède à peine la moitié de cette largeur. De hautes falaises, revêtues d'un magnifique manteau de bois et de pâturages aux couleurs variées, sont coupées à pic au-dessus de la mer, le rivage est taillé en baies et

(1) Une des Hébrides où l'on admire la grotte de Fingal, le fauteuil d'Ossian, etc., etc.

en promontoires qui se cachent l'un l'autre, quand notre bâtiment court d'une rive à l'autre, et donnent au détroit l'apparence d'un petit lac.

Cette ouverture de la grande mer Intérieure du Japon pour l'entrée et la sortie des orages, joue le rôle d'une trappe de cheminée; aussi, quand nous y pénétrons, il nous faut affronter de lourdes rafales de vent et de pluie qui rendent le séjour du pont difficile, désagréable, et gâtent tout l'effet du paysage. Ces détroits n'ont pas plus de 4 milles de long, et lorsqu'on les a traversés, on pénètre dans la mer Intérieure qui s'élargit rapidement et que les natifs ont nommée Suwo Nada. Bien qu'appelée par les étrangers mer Intérieure depuis les détroits de Van der Capellen à l'ouest jusqu'à ceux de Linschoten à l'est, sur un parcours de 250 milles, cette méditerranée japonaise porte divers noms indigènes d'après les différentes provinces qu'elle borde. Suwo Nada, Missima Nada, Bingo Nada, et Arima Nada nous paraissent les plus importants.

Le matin de bonne heure, après être entré dans la Suwo Nada, notre bâtiment poursuit sa route, dans des eaux étroites, parsemées d'îlots qui séparent l'île principale de Niphon de celle de Sikok. A mesure que la journée s'avance, le temps qui depuis notre entrée dans les détroits a été sombre et pluvieux, s'éclaircit, le ciel prend une belle couleur bleue, interrompue de temps en temps par des nuages blancs et floconneux et le soleil fait ressortir dans la perfection la couleur de la mer et de la terre.

Nous sommes alors à même de bien juger le paysage de la mer Intérieure dont on a tant parlé, et que nous avons souvent entendu qualifier de : « le plus beau paysage du monde. » Que ce soit un magnifique panorama, il n'y a point de doute, car la forme des collines et des

îles est remarquablement gracieuse, chaque tableau embrasse de la terre et de l'eau, des bois et des rochers, tous éléments qui se combinent ou font contraster entre eux les tons étincelants de la mer, les teintes si riches de la végétation, le ciel aussi brillant aussi profond que celui de la Sicile ou de la Grèce ; enfin les traces de la vie humaine éclatent dans ces sombres villages qui, çà et là, bordent le rivage des îles et dans les voiles blanches des jonques indigènes qui glissent paresseusement sur les eaux bleues.

Chaque paysage a ses beautés spéciales; nous ne comparerons pas la mer Intérieure avec telle vue des grands lacs bien connus des Alpes, il nous suffira de dire que, dans certains endroits de la Bingo Nada, le voyageur peut aisément et sans se faire violence s'imaginer qu'il navigue sur le lac Majeur et qu'il a des deux côtés plus d'une Isola Bella.

Une des îles que nous dépassons dans cet archipel japonais est particulièrement belle. Sortant de l'eau en une pente des plus gracieuses à la hauteur de 5 à 600 pieds, sa forme d'un conique parfait indique évidemment qu'elle fut autrefois un petit volcan. Mais il y a plusieurs siècles déjà que feu a cessé de s'échapper de son sommet et la lave de labourer ses flancs, sa cime est aujourd'hui couverte d'un nuage inoffensif de brouillard et ses pentes éclatent des nuances brillantes du vert, excepté lorsqu'un village paraît à demi caché dans les arbres, ou étend sa ligne brune sur le rivage de la mer.

En sortant de la Bingo Nada, nous entrons dans une partie plus large de la mer Intérieure, appelée l'Arima Nada et après trois heures de route nous donnons dans le détroit resserré d'Asaki sur l'un des bords duquel est une petite forteresse japonaise armée de canons européens. Nous pénétrons ensuite dans l'Idsoumi Nada ou,

comme disent les étrangers, dans la baie d'Osaca. Elle n'a pas moins de 30 milles de long sur 20 de large et à son entrée s'étend la ville qui lui a donné son nom étranger. Sur la rive occidentale est le port de Côbi ou de Kobé, ouvert par traité, devant lequel nous jetons l'ancre au milieu d'une vingtaine de bâtiments étrangers.

CHAPITRE XV

KOBÉ ET OSACA.

Kobé, ou Hiogo, comme elle est appelée quelquefois bien que ce soit le nom d'une ville attenante, fut ouverte pour la première fois au commerce étranger à la fin de l'année 1867. Bien qu'il y ait à peine plus de deux ans, pour ce qui regarde les étrangers, il y a déjà plus de vingt maisons occupées par les pionniers commerciaux des nations occidentales et il y en a encore plus en construction.

Le commerce d'exportation de Kobé en thé et en soie promet de ne le céder qu'à Yokohama seulement, et l'importation des marchandises étrangères progresse constamment. Une des branches les plus productives a été l'introduction de canons et de fusils qu'on vendit en grand nombre aux princes voisins pendant la lutte qui s'engagea entre le parti du nouvel empereur regnant, le Mikado, et celui du dernier Shogun ou Tycoon, comme on dit souvent bien qu'à tort.

La ville indigène de Kobé ressemble beaucoup à Nagasaki, quoiqu'elle soit plus petite et qu'elle ne possède pas une ceinture d'aussi exquis paysages; nous

consacrons malgré cela quelque temps à une excursion dans les montagnes derrière la ville, au village bien connu d'Arima, éloigné de 13 ou 14 milles.

Les 4 premiers milles se passent à escalader une gorge tortueuse jusqu'au sommet des collines qui courent parallèlement à la plage occidentale d'Osaca dans toute sa longueur.

Les suivants, soit sur une partie de ces cimes de granit désagrégé, si nues, si sablonneuses que les étrangers ont donné à Kobé le nom d'Aden, soit dans des ravins bien boisés, nous conduisent à un pittoresque village au milieu d'une large dépression.

Puis pendant 5 ou 6 milles nous remontons cette vallée, escaladant des coteaux peu élevés qui dominent la vallée où gît Arima.

Peu de pays peuvent réunir cette richesse, cette variété de végétation, des versants de collines et des sommets de montagnes aux contours plus beaux que ceux dont nous jouissons dans cette dernière partie de la route. De chaque côté de cette large vallée s'élèvent à 1,500 ou 2,000 pieds des montagnes couvertes de toutes les teintes et de toutes les densités du vert. Les plus sombres et les plus épais sont les grosses masses des cryptomerias, qui poussent symétriquement et dont le feuillage ressemble à celui du cyprès; plus épais sont les sapins au ton moins foncé; le Japon en possède une grande variété; une ou deux espèces rappellent à s'y méprendre nos pins d'Écosse; presque aussi nombreux sont les érables au feuillage délicat et brillant, dont le vert est plus pâle que celui de tout autre arbre dans le paysage; avec les sombres cryptomerias, contrastent étrangement les groupes des légers bambous aux gracieuses tiges, aux feuilles légères et effilées; çà et là, au milieu des taillis, des masses de lilas rouge ou blanc nous

font croire que des buissons d'azalées sont en pleine floraison; plus rarement un camélia avec ses fleurs rouge foncé dresse la tête au-dessus des buissons moins élevés, tandis que des branches de quelque grand arbre forestier, tel que le laurier-camphre ou le chêne vert, tombent les fleurs lilas de la Westeria, et que sortent de terre les vertes tiges qui, à la fin du mois prochain, doivent supporter les magnifiques « lilia aurata » si prisés dans les jardins européens.

Arrivé à Arima, nous installons notre quartier général dans un débit de thé, sorte d'établissement qui répond chez les Japonais à nos auberges. Ces débits sont comme les autres maisons du village, en bois et à deux étages; notre appartement est à l'étage supérieur. Avant d'entrer, nous retirons nos chaussures et nous marchons sur nos bas, car au Japon, le plancher de chaque pièce est couvert de nattes en canne très-propres, sur lesquelles les indigènes s'assoient, mangent, travaillent et dorment. Les chaises et les tables sont inconnues dans ce pays, et un Gillows japonais peut se faire une réputation en excellant à fabriquer les nattes, les rateliers d'épées, les petits cabinets ou les lampes.

Les nattes sont toutes de la même taille (six pieds sur trois), elles ont un peu plus d'un pouce d'épaisseur. Leur dimension constante est devenue une mesure pour les chambres, on dit aussi qu'une pièce a tant de nattes au lieu de tant de pieds de long ou de large, et les pièces sont toujours construites pour contenir sur le plancher un nombre exact de nattes.

Le manque de chaises embarrasse tout d'abord un Européen, mais la pratique ne tarde pas à vous démontrer qu'on est aussi bien sur le plancher qu'au-dessus, et si l'on commence jeune, on passera facilement bien des heures à la japonaise, agenouillé sur une natte

et assis sur les talons, les doigts des pieds en dehors.

A peine sommes-nous établi sur le plancher que notre hôtesse entre, s'agenouille, nous fait un salut jusqu'à terre, et demande à ses seigneurs ce qu'ils veulent, tandis que des filles de chambre ou « moosmés » nous apportent un plateau de thé, comme entrée en matière. Puis nos coolies arrivent avec les provisions qu'ils apportent de Kobé, et les jeunes filles avec du riz, du thé, du poisson et des œufs pour notre repas du soir. Quand arrive l'heure de dormir, les moosmés nous donnent pour chacun de nous, deux grands couvre-pieds dont l'un étendu sur les nattes remplace le lit et le matelas, tandis que l'autre nous sert de drap et de couverture.

Nous improvisons des oreillers, car l'oreiller japonais ne paraît pas porter beaucoup au sommeil ; c'est une boîte de bois de la taille et de la forme d'un petit stéreoscope; les oculaires de ce dernier donnant passage à un petit oreiller cylindrique de 5 ou 6 pouces de long et 2 de diamètre. Seul la partie de la tête derrière l'oreille repose dessus ; les indigènes de Niphon attendent le dieu du sommeil aussi facilement que les têtes européennes les moins troublées qui reposent sur leurs voluptueux oreillers, et nous pouvons témoigner que nous avons passé une demi-heure d'agréable oubli sur ces mêmes oreillers après une longue course matinale.

Arima est un village tranquille; deux choses ont fait sa réputation : ses eaux médicinales et sa manufacture de paniers. Les eaux sont ferrugineuses et chaudes, et s'échappent de sources naturelles dans deux établissements de bains en bois dans la principale rue du village. On peut ici voir souvent deux ou trois Japonais chercher du soulagement aux maladies qui dominent

même dans ce beau pays. Les Européens usent aussi quelquefois de ces bains et en éprouvent du bienfait, bien que l'eau ne paraisse pas en être changée plus d'une fois par an, et que cela puisse difficilement tenter quiconque a vu un bain européen.

Quant à la fabrication des paniers, elle semble être l'occupation ordinaire de deux sur trois des maisons du village. A toute heure du jour, les villageois assis dans leurs chambres à la manière des tailleurs, fendent, ratissent, tortillent, ajustent le bambou, qui se prête à tous les usages. La plupart de ces paniers sont des modèles de goût et de netteté, et la variété de leurs formes, en même temps que le fini, la solidité et le soin de l'ouvrage, parlent éloquemment en faveur de l'industrie, de la patience, de la souplesse de doigts et du goût naturel de ces artisans rustiques. Nous passons deux nuits à Arima et le matin du troisième jour nous reprenons le chemin de Kobé.

Avant de monter à Osaca, il nous faut faire une courte excursion à un temple dont nous distinguons, sur la crête de la chaîne que nous avons traversée dans notre route à Arima, les blanches murailles et le toit à travers les arbres. Une course de 4 milles nous conduit juste devant la chaîne, immédiatement au-dessous du temple, et alors commence un sentier en zigzag, au milieu de bois magnifiques ; il se termine au pied d'un escalier de deux cent vingt marches. En haut est le temple, élevé de 1,800 pieds au-dessus de la baie sur laquelle en même temps que sur Kobé on a une vue magnifique.

Pendant notre ascension au temple, nous avons remarqué des chevilles de bois enfoncées dans la terre de chaque côté du sentier; on y a attaché des papiers qui portent une inscription; ceux-ci sont plus nombreux encore sur un buisson toujours vert, à moitié de

la hauteur de l'escalier, avec ces morceaux de papiers attachés à chaque branche, il ressemble à une tête gigantesque couverte de papillotes. Sur ces papiers sont écrites les prières des pèlerins qui, dans certaines fêtes, montent ici en nombre considérable pour faire leurs dévotions au Sosano-wô-no-mikoto (1).

Un petit steamer traverse tous les jours les 18 milles qui séparent Kobé d'Osaca, nous nous y risquons; bien qu'on en dise les chaudières en mauvais état et les flancs défoncés, et après trois heures de navigation, nous arrivons à l'embouchure de la rivière d'Osaca. Après avoir lutté avec lenteur contre le courant pendant 3 milles dont le dernier se déroule entre des lignes de maisons rouges, nous débarquons à l'aide d'une paire de planches, et gagnons la maison indigène d'un des rares Anglo-Saxons établis dans la ville. Nous nous installons dans un petit hôtel, maison indigène aussi, tenu par un Français.

Osaca, de toutes les villes du Japon, vient après Yeso comme étendue et comme importance, et renferme une population estimée de 300,000 à 750,000 habitants; il est probable qu'un demi-million ne serait pas loin de la vérité. Ce n'est pas à tort qu'elle a été appelée la Venise du Japon, car elle est découpée par les innombrables bras de la rivière Yodo-Gawa qui descend d'au-dessus de Kioto et qui forme ici, comme les canaux à Venise, d'importantes voies de communication. Ils sont cependant plus larges et plus propres que les égouts (le grand canal excepté) qui sillonnent la cité européenne; les sampans qui fendent leurs eaux, invariablement construits en sapin, garnis de nattes propres, sont à nos

(1) C'est le dieu de la Lune; celle-ci au Japon n'ayant pas de sexe. (*Note de l'auteur.*)

yeux plus engageants et à peine moins bien faits que les sombres gondoles de la reine de l'Adriatique. D'un autre côté, cette dernière n'a pas à craindre que ses beautés architecturales puissent rencontrer de rivales à Osaca, car les maisons qui bordent ici la rivière sont presque toutes en bois et en plâtre, et bien que rendues pittoresques par leurs pignons et leurs balcons, elles sont pauvres et peu solides.

On peut faire cependant une exception en faveur des palais des daimios et des établissements publics au bord du principal canal qui traverse la ville; ce sont des constructions puissantes, aux solides soubassements en pierre de taille, où l'on pénètre par de très-belles et massives portes en bois recouvertes en métal. Les bords de ces rivières canalisées sont pour la plupart garnis de larges escaliers de pierre. Des ponts formés d'arches élevées, d'un dessin élégant bien qu'en bois brut, traversent la rivière à des intervalles d'environ 200 yards.

Mais le plus beau spécimen des solides constructions d'Osaca est à l'extrémité nord-est de la ville, un grand château entouré de fossés qui était encore, il y a deux ans, une des principales résidences des Shoguns. Le château lui-même, construit presque entièrement en bois, fut brûlé peu de temps après que le Shogun l'eut abandonné en 1868, mais les trois fossés sont restés intacts avec leurs douves maçonnées qui en font une position imprenable.

Nous ne pouvons que faire extérieurement le tour des fossés, car il n'est permis à aucun étranger de pénétrer dans l'enclos. On ne peut s'empêcher de penser que le Shogun fut forcé par une trahison intérieure de s'enfuir de son palais, car ces fossés extérieurs sont une défense aussi forte contre tout ce qui n'est pas l'artillerie ou la faim qu'aucune défense qu'on puisse rencontrer

dans aucun château ; ils ont presque partout 60 yards de large. Du bord de la douve extérieure jusqu'à la surface de l'eau, il y a une descente de 50 pieds, tandis que du sommet du mur intérieur au même niveau, il y a au moins 60 pieds. Ce mur intérieur est gracieusement recourbé à sa base extérieure, et flanqué à ses diverses encoignures par des tours en forme de pagode. Les deux douves intérieure et extérieure sont magnifiquement construites en blocs de granit taillé, et quelques-uns rappellent par leur masse les blocs cyclopéens. La circonférence de ce superbe fossé est d'environ 1 mille et demi; son seul défaut stratégique c'est d'être traversé, outre les pont-levis, par plusieurs chaussées solides qui conduisent aux portes du mur intérieur.

A un demi-mille du château, sur le bord opposé du Yodo-Gawa se bâtit un bâtiment de date et de construction bien différentes, mais qui, une fois terminé, sera l'un des plus beaux monuments d'Osaca. C'est la Monnaie que construit un ingénieur anglais; d'ici à un an ou deux, elle frappera les nouvelles pièces de l'empire du Mikado. Ces pièces seront semblables à celles en circulation à Hong-Kong; les machines de la Monnaie avaient été originairement construites pour Hong-Kong, mais ont été plus tard achetées au gouvernement anglais par le Japon.

Osaca embrasse un immense area de terrain, aussi nous faut-il parcourir à pied ou en bateau des milles de rues ou de canaux, pour visiter les quartiers les plus intéressants.

Nous visitons la Pagode et ses temples voisins à 3 ou 4 milles, au sud du château. Pour y arriver, nous suivons la rue des Daimios, large voie plantée d'arbres et bordée de chaque côté par les palais de la noblesse. La rue est tranquille alors que nous y passons, mais

nous l'avons vue parfois animée par les cortéges d'un ou deux daimios montés sur des chevaux richement caparaçonnés ou enfermés dans le « norimon », palanquin aristocratique du Japon, et entourés d'une vingtaine au moins de serviteurs, portant l'épée. Nous passons aussi par un grand terrain entouré d'une forte palissade qui nous paraît être le Champ de Mars d'Osaca, et pouvoir contenir 300 soldats environ. Ils ne portent pas le costume des anciens guerriers japonais, car la mode est aujourd'hui chez ces princes d'affubler leurs hommes d'uniformes européens; ainsi vêtus, ils ne paraissent pas être aussi à leur aise que dans leurs propres costumes pittoresques.

Pour parvenir jusqu'à la pagode, il nous faut encore faire l'ascension de son escalier intérieur, en haut duquel on embrasse une belle vue de la ville, de la plaine qui l'enserre et des collines voisines. Cette pagode est entièrement en bois, et n'a pas plus de 80 pieds de haut; tout autour, se pressent de petits temples et d'innombrables maisons de thé, où nous pouvons nous restaurer avec des œufs, du riz et du saki. Plusieurs familles indigènes font de même, et il semble que les Japonais aient l'habitude de ces parties de plaisir dans les environs, soit qu'ils passent une partie de leur temps à visiter les temples, à courir le pays et à prendre des rafraîchissements dans les maisons de thé, ou à s'amuser de quelque autre manière paisible. A 3 milles à l'ouest de la pagode, nous gagnons, presque au milieu de la ville, deux temples Sinto qui se touchent, bons spécimens de ces constructions. Tous deux en bois ils s'élèvent au milieu d'un spacieux enclos, entouré d'un solide mur de pierre, percé d'un porche massif, soigneusement sculpté et recouvert de métal. Le plancher du temple est tapissé de nattes propres et finement

tressées; le plafond et les piliers qui le supportent, sont comme toujours en sapin; le plafond est divisé en caissons d'un dessin aussi simple qu'élégant. L'autel, placé contre le mur du fond, dans une partie du temple surélevée et fermée par une grille, est élégamment décoré de dorures et de peintures, et, de chaque côté, sont placés de nombreuses tables en laque, des tabourets, des tablettes peintes et des lampes en bronze. Tout cela est propre et agréable à voir.

Un grand nombre d'indigènes circulent autour des enclos, ou regardent les divers petits hôtels, faisant leurs prières, soit au dieu, soit à quelque héros déifié, et jettent leur contribution en argent dans la grande caisse devant la partie grillée. Quelques prêtres, soigneusement habillés, des gardiens du temple, sont aussi présents.

Dans un coin de l'enclos de l'un des temples se dresse un beau pavillon de bois, sous lequel est pendue une grande cloche au beau timbre. Dans les rues voisines de ces temples, il y a d'innombrables boutiques où l'on vend des autels en miniature, des lampes, et tous les objets dont on se sert dans les fêtes religieuses et les processions. Nous y remarquons un grand nombre de tigres en bambou, en bois, en papier, qu'on emploie beaucoup dans la Matsuri, fête qu'on vient de célébrer les nuits dernières. Ces matsuri, qui ont une origine religieuse comme les autres anciennes fêtes dramatiques, ont aujourd'hui complètement perdu leur caractère sacré; célébrées à époques fixes, à des endroits fixes, elles comprennent des représentations théâtrales, des danses, des processions, des illuminations et des réjouissances générales.

Les rues d'Osaca, comme celles de quelques grandes villes japonaises, offrent tous les jours des scènes, soit

tout à fait semblables, soit complétement différentes de ce que nous voyons dans quelques villes européennes. Qu'il y ait au Japon un complet système social, cela éclate dans l'existence de ces parasites de la société, qu'on rencontre seulement dans un pays civilisé.

En tournant une rue, nous entendons le son de la musique, et à quelques yards plus loin, nous voyons un homme, la face à demi cachée par un immense chapeau de bambou tressé dont la forme est celle d'une coupe renversée, qui pince de la guitare, tandis que sa femme ou sa fille l'accompagne en chantant.

Dans une autre rue, nous voyons un petit groupe d'indigènes qui forment le cercle autour d'un jongleur ambulant; il fait tourner des toupies, sans qu'on sache comment, il avale séparément des aiguilles et du fil, et les rend enfilées.

Dans un petit enclos, nous apercevons des lutteurs, la lutte est une récréation très-ancienne au Japon, et date d'une époque antérieure à notre ère chrétienne, elle a, paraît-il, autrefois décidé de la succession au trône impérial.

Nous enfilons une autre rue, et nous entrons chez une « madame Tussaud » japonaise, exhibition de figures grandes comme nature, en bois au lieu d'être en cire, et qui représentent des scènes diverses de la vie de tous les jours. Ces figures sont admirablement modelées, le visage est plein de vie, les poses sont aussi naturelles que les costumes. La tendance de tout l'art japonais à la caricature, où il excelle, apparaît dans la manière dont sont traités tous ces sujets. Un barbier à l'œuvre, un acteur qui débite son rôle, un groupe de mendiants, un pèlerinage à Fusi Yama, telles sont les scènes ordinaires, et presque toutes sont extrêmement bien représentées.

Si « madame Tussaud » ne peut plus réclamer une originalité absolue, il en est de même de « Swan et Edgar », de « Marshall et Snellgrove » (1). Dans une des plus larges rues de la ville, nous nous arrêtons devant un magasin dont la devanture s'étale sur une longueur de six boutiques ordinaires. On n'y voit cependant pas miroiter ces riches couleurs qui captivent l'œil du passant, ce n'est qu'un simple plancher recouvert de ces belles nattes, qui sont les invariables tapis du Japon. Mais sur ces nattes, les visiteurs qui s'asseyent sur leurs talons peuvent, à volonté, couvrir à demi le plancher de soies et de crêpes unis et brodés. Chaque pièce porte sur un ticket un prix fixe, et nous comprenons, en admirant ces crêpes, la réputation d'Osaca. Il nous faut voir une boutique telle que celle-ci, pour apprécier le style et le luxe de l'aristocratie japonaise.

Avons-nous besoin d'autres preuves du luxe du Japonais dans la high-life, prenons une embarcation et gagnons la partie méridionale de la ville. Nous y trouverons diverses barges de plaisir, qui appartenaient au dernier Shogun. Ces barges, depuis que leur maître a été précipité d'un pouvoir encore plus immense que celui de Wolsey, tombent en quelque sorte en ruine, bien qu'il soit encore facile d'y reconnaître des vaisseaux presque royaux. Elles ont 50 pieds de long sur 12 pieds de bau, les murs et les plafonds des salons sont ornés de panneaux richement décorés d'or et de couleurs éclatantes, et tout, sauf les parties inférieures des bâtiments, a été magnifiquement lacqué de blanc et de noir.

Reprenons notre bateau et faisons route à travers les canaux, jusqu'à l'une des meilleures maisons de thé de

(1) Fameux marchands de Londres.

la ville, où un résident de notre connaissance nous a offert un divertissement. Comme tous les bateaux de passeur, le nôtre est si propre, que nous ne pouvons pénétrer dans sa petite cabine tapissée de nattes, sans retirer d'abord nos chaussures.

Nous cheminons au milieu de jonques marchandes à l'ancre, sous nombre de ponts qui traversent les canaux, nous dépassons ou nous croisons d'innombrables embarcations, et de grands bateaux qui montés par des indigènes, transportent des passagers sur le Yodo-Gawa jusqu'à Kioto. Cette ville est 30 milles plus haut sur la rivière, et pas un étranger ne peut y pénétrer, si ce n'est toutefois officiellement ; encore, ces occasions sont-elles extrêmement rares. Kioto est devenue une sorte de ville sainte, grâce à la résidence qu'y firent les Mikados plusieurs siècles durant, pendant que les Shoguns remplissaient les fonctions de maires du palais et tenaient les empereurs héréditaires dans un emprisonnement réel, quoique non reconnu. Bien que cet état de choses ait pris fin il y a deux ans, lorsque le Shogun fut renversé et que le Mikado, sortant de Kioto, eut fait un voyage triomphal à sa vraie capitale, Yedo; Kioto n'a pas encore été comprise au nombre des ports ouverts par traité.

Nous atteignons enfin un petit débarcadère, nous traversons un passage, une rue, et nous pénétrons dans une pièce d'une scrupuleuse propreté, où nous nous asseyons sur de petits coussins plats préparés pour nous. Aussitôt, deux servantes de la maison de thé entrent, s'agenouillent devant nous et nous offrent des œufs, des saucisses, du bouillon et du saki.

Par deux et trois s'introduisent une douzaine de chanteuses, la guitare à la main, habillées, avec un pittoresque et un goût extrêmes, de courtes robes et de ceintures

de soie. Il leur faut autant d'adresse que de pommade et d'épingles pour arranger leurs cheveux. Quelques-unes ont la taille et la figure très-jolies, le seul reproche qu'on puisse leur faire, c'est d'avoir adopté la mode générale du pays et de s'être teint les dents avec de la laque noire. Les Japonaises, bien qu'elles ne rapetissent pas leurs pieds comme leurs voisines, les Chinoises, et qu'elles ne s'emprisonnent pas dans des corsets comme leurs rivales d'Occident, ont adopté un autre genre de difformité : aussitôt qu'elles sont mariées ou lorsqu'elles se montrent au public comme musiciennes, elles se noircissent les dents et se rasent les sourcils.

« Plût au ciel que nous puissions nous voir comme nous voient les autres (1) ! »

S'il en était ainsi, la difformité ne passerait plus pour une beauté, les belles esclaves de la mode en Occident respireraient plus librement, celles du royaume des fleurs marcheraient avec plus de facilité et le sourire de celles du pays du Soleil levant serait plus agréable.

Mais blanches ou noires leurs dents ont sans doute peu d'influence sur leur chant qui doit être jugé d'après leur propre mérite. Elles chantent sur un mode mélancolique et glapissant, mais cependant en progrès sensible comme harmonie et comme douceur sur les chants chinois ou hindous ; on en pourrait dire autant de la musique qu'elles tirent de leurs Sam-sins ou guitares.

A la musique succèdent quelques danses, série de lentes et gracieuses ondulations plutôt que de ces rapides mouvements associés en Occident à l'idée de la danse. Pendant qu'elles dansent, la tête et les bras se meuvent à l'unisson avec les pieds; les poignets et les mains sont constamment en mouvement, ouvrant ou

(1) Citation de R. Burns, surnommé Bobby.

fermant, projetant ou rejetant l'éventail dont elles jouent avec beaucoup de dextérité. Ces divertissements durèrent environ deux heures.

Avant de retourner à Kobé, nous voulons aller à Mino, dans les montagnes à 15 milles d'Osaca, retraite favorite des Européens établis dans la ville quand ils peuvent abandonner un jour ou deux leurs affaires. Au bout de 4 milles nous gagnons l'extrémité de la ville, 4 milles plus loin nous traversons une plaine fertile arrosée par deux ou trois rivières ou bras de la même rivière que nous passons dans des bateaux à fond plat. Une rangée de collines basses et boisées nous barre le chemin, nous la franchissons et 4 milles plus loin, nous atteignons le pied de la principale chaîne de montagnes.

Cette plaine dans toute son étendue est évidemment très-productive, elle est cultivée avec un soin et une habileté dignes d'un fermier du Mid-Lothian. Le blé barbu, maintenant presque mûr, est semé un peu partout et les sillons entre ses lignes dorées sont aussi droits que le meilleur laboureur anglais aurait pu les tracer.

Après le blé vient le riz, puis le millet ; l'orge et d'autres céréales enrichissent le paysage de leurs teintes variées, de loin en loin émerge quelque plantation de thé aux arbrisseaux d'un vert sombre hauts de cinq à huit pieds. Mais si l'œil trouve un plaisir sans mélange à parcourir ce tapis aux mille couleurs, le nez n'éprouve pas une jouissance aussi pure. Les Japonais ont ajouté l'économie rurale à la longue liste des sujets pour lesquels ils ont pris des leçons de leurs voisins les Chinois, et le même engrais qui a rendu ces paysages d'une végétation si agréable à l'œil, les a rendus très-déplaisants pour un autre sens.

Il est tard avant que nous arrivions à notre destination, un très-petit village situé à 1 mille d'une gorge

qui s'ouvre dans les montagnes. Aucun de nous ne connaît plus de six mots japonais, aussi avons-nous quelque peine à faire comprendre nos besoins et à trouver un gîte, mais un de nos palfreniers a longtemps causé avec un gentilhomme à deux épées dans une maison de compagne voisine ; ce dernier descend, une clef à la main, et nous ouvre une petite maison inoccupée, à l'étage supérieur de laquelle nous trouvons un abri pour la nuit.

Le lendemain matin nous nous apercevons que notre chambre donne sur une colline bien boisée qui forme le versant opposé de la gorge. Une promenade matinale de 2 milles nous mène à travers un beau paysage et une riche végétation à une jolie chute d'eau de 70 pieds de haut. Elle tombe sur un mur de rochers et se répand en une blanche nappe d'écume, qui contraste étrangement avec les couleurs variées des sycomores, des cryptomerias, des plantes grimpantes et des fougères qui poussent ici d'une manière plantureuse.

Avant midi nous revenons à Osaca, le même soir nous louons une jonque indigène à un seul mât et nous passons la nuit à la poupe dans un petit coin sur le tillac, tandis que notre batelier dirige l'embarcation vers Kobé où nous arrivons au point du jour. Le soir suivant nous prenons passage sur le *Costa-Rica*, et en route pour Yokohama.

CHAPITRE XVI

YOKOHAMA.

Notre excursion par mer de Kobé à Yokohama est d'environ 350 milles. Lorsqu'on a un beau temps, ce peut être un très-agréable voyage, car on longe la côte pendant presque tout le voyage, mais come le plus souvent on est exposé aux vents violents de l'ouest et du sud qui soufflent du Pacifique et que dans la saison des typhons on doit craindre ces terribles ouragans de l'Orient, c'est presque toujours une traversée des plus désagréables. De ces inconvénients nous en avons notre bonne part et avec le temps sombre et le vent violent qui nous force à mettre en panne quelques heures, notre vaisseau ne fait pas une moyenne de plus de sept nœuds à l'heure.

Nos compagnons de traversée sont très-mélangés. Deux de nos voisins de table ont l'air de charlatans qui voyagent; l'un révèle à ses compagnons étrangers dans les établissements de l'Orient les inestimables avantages qu'on peut tirer d'une cure des pilules enveloppés de sucre, l'autre essaye de réunir des souscriptions pour une histoire de la guerre civile américaine qui doit paraître par numéros et semble, d'après son costume bigarré, avoir lui-même paru par numéros.

Avant dix heures du soir après notre départ de Kobé, nous sortons de la mer Intérieure. La nuit est sombre et nous ne pouvons rien voir des deux rives, si ce n'est les lignes éparses de lueurs rouges qui se balancent sur l'eau; c'est la lumière des torches qui servent à la fois à indiquer la position des bateaux pêcheurs et à attirer le poisson qu'on pêche avec ces filets dragues communément employés par les pêcheurs japonais.

Toute la journée nous luttons contre un grand vent qui se change en rafale à la tombée de la nuit, et ce n'est que le second jour au matin que nous passons devant Rock-Island, non loin du cap Simoda. Cette île est dominée par un des rares phares qui soient déjà construits dans les eaux japonaises et qui seront probablement suivis de bien d'autres dans quelques années.

A midi nous passons en vue de Vries-Island ou O-o-Sima, comme l'appellent les indigènes; ce volcan qui s'élève de 2,000 pieds au-dessus de la mer est encore en activité. En passant nous n'apercevons pas trace des feux intérieurs, seule une épaisse masse de vapeur blanche, soit fumée, soit nuage, sort de la bouche du cratère et en couronne le sommet.

Les pêcheurs japonais de la côte voisine regardent cette montagne comme le font du mont Pilate les habitants de Lucerne, ils prennent la mer ou non suivant l'absence ou la présence de nuages à son sommet. De ce point, si le temps était clair, nous pourrions voir la grande montagne du Japon, le Fusi-Yama, mais à cette heure, la terre est cachée par les nuages. Trois heures après, nous doublons le cap Sagami et nous pénétrons dans la baie de Yedo, et deux heures plus tard nous jetons l'ancre au milieu d'une foule de bâtiments dans les eaux peu profondes de Yokohama.

Yokohama n'était encore, il y a onze ans, qu'un village

de pêcheurs d'un millier d'habitants, entouré d'un marais de boue qui s'étendait depuis le rivage jusqu'au demi-cercle des escarpements qui le bordaient au sud. Maintenant le terrain large d'un demi-mille qui longe la mer pendant 1 mille, sur lequel s'élevait en partie le village indigène, est occupé par le quartier étranger et renferme une population de plus de 1,000 étrangers, tandis que derrière et à l'ouest s'étend la ville indigène avec sa population d'environ 30,000 individus.

Les maisons de la colonie étrangère n'ont pas un aspect bien imposant, soit parce qu'il y a quatre ans, le quartier tout entier a brûlé jusqu'au sol à l'exception du club et de quelques autres maisons, soit parce que la fréquence des tremblements de terre n'a permis d'élever que de très-basses constructions. Ainsi tout dernièrement, dans la première moitié du mois de mai dernier, les habitants éprouvèrent cent vingt secousses. Bien qu'aucune des constructions étrangères n'ait été renversée, quelques-unes furent rudement ébranlées et lézardées, plusieurs maisons indigènes furent jetées à terre et pendant une nuit entière les habitants s'attendirent à voir Yokohama subir le sort de Lisbonne ou de Mendoza.

Quelques résidents européens dont, nous avons à peine besoin de le dire, cinquante-six sont Anglais, Allemands ou Américains, ont construit leurs maisons d'habitation sur les falaises qui entourent la partie basse de Yokohama. On a de là une belle vue et c'est assurément, sous le rapport de la salubrité, un endroit bien préférable aux quartiers bas, car, à Yokohama même, les étrangers n'ont pas nommé de conseil municipal et l'édilité de la ville a été laissée aux magistrats japonais qui n'ont pas, sur ce sujet, il fallait s'y attendre, les idées du XIXe siècle. Non que les Japonais doivent être mis sur le rang des autres Orientaux, pour ce qui est des idées et des inventions de

l'Occident ; une preuve suffisante de leur empressement à les accepter, c'est qu'ils ont déjà résolu de réunir par le télégraphe Yokohama et Yedo, et qu'ils ont même commencé la construction d'une ligne de chemin de fer destiné à franchir la distance de 300 milles qui sépare Osaka de la capitale (1).

Yokohama jouit d'un climat tempéré et sain, qui ressemble beaucoup à celui de l'Angleterre. La pluie tombe à intervalles irréguliers toute l'année, et en somme à peu près autant que chez nous. Pendant l'hiver, il y a des gelées assez fortes et, l'hiver de 1869-1870, on patina pendant plus d'une semaine sur les pièces d'eau voisines et, ce qui est remarquable, Yokohama se trouve sous la même latitude que Malte.

L'excellence du climat est due à l'absence presque complète de brouillards; un brouillard à couper au couteau est inconnu ici et c'est à peine s'il y en a un ou deux légers par an. Les étés mêmes ne sont pas fatigants pour les constitutions anglo-saxonnes, car bien que plus chauds que le nôtre, ils sont rarement brûlants, on peut toujours trouver l'ombre et la fraîcheur dans le voisinage de la ville.

A l'extrémité occidentale de la ville de Yokohama, il existe une rue qui est probablement pour tous les visiteurs le trait le plus caractéristique de la place, elle est appelée par les indigènes le « Benten-Tori » ou « Benten Doré », mais est connue chez les Anglais et les Américains, sous le nom de « Curio-Street ». Il est presque inutile de dire qu'elle doit son origine à la passion des

(1) Depuis que ces lignes sont écrites, les Japonais ont fait plus d'un pas dans la voie de la civilisation occidentale. Le chemin de fer de Yedo à Yokohama (première partie de la ligne de Yedo à Osaka) a été ouvert et un système postal a été établi le long du Tocaido par le gouvernement. (*Note de l'auteur.*)

étrangers pour les articles du Japon en laque et en porcelaine ; elle est bordée des deux côtés de boutiques de curiosités.

Pour quiconque a le goût des « *objets de vertu* (1) » japonais, il n'y a pas d'endroit mieux disposé pour réjouir la vue et vider la bourse. On peut s'asseoir au milieu de cet « *embarras des richesses* » ; ce sont des cabinets d'ivoire délicatement sculptés et marquetés de laque dorée, des plateaux à cartes, des boîtes à cartes, des boîtes à gants soigneusement revêtues de laque noire et décorées de gracieuses et vivantes images d'oiseaux, de fleurs ou d'insectes ; des figurines en ivoire sculpté, inimitables pour le grotesque de l'expression, appelées par les indigènes « nitskis », ils s'en servent comme de boutons, pour empêcher leurs blagues à tabac de glisser hors de leur ceinture ; des éventails en ivoire, des ornements en bronze de toute espèce et d'autres objets rares, tels que porcelaines cloisonnées, coupes et soucoupes, vases et plats de toute couleur et de toute qualité, outre une multitude d'autres articles qu'il serait aussi difficile qu'ennuyeux d'énumérer.

Mais personne ne devra s'aventurer à faire cette longue revue, sans avoir à la fois un grand crédit et une certaine habileté pour distinguer entre les diverses qualités de ces articles. D'un côté, contrairement aux idées qu'on se fait en Angleterre, non-seulement les bonnes laques ou les ivoires ne s'achètent pas pour une bagatelle dans le pays de production, et la classe élevée indigène est aussi capable de les apprécier et les payer presque aussi cher que nous-mêmes, et, d'un autre côté, depuis que la demande de ces articles a augmenté par l'arrivée des étrangers sur le marché, des articles bien inférieurs sont

(3) En français dans le texte.

fabriqués et payés par les prodigues et les ignorants, aussi cher que les plus anciens et les meilleurs.

Grâce au climat et à l'agréable société de ses compatriotes, un Européen peut mener à Yokohama une vie aussi agréable que dans toute autre ville de l'Orient. Il peut, de plus, dépenser un peu moins que dans les ports voisins de Hong-Kong et de Shangaï, et vit au milieu d'une race indigène plus agréable que les Chinois généralement plus sots et moins naturels. Ses serviteurs indigènes auront, sans doute, besoin d'une surveillance constante et de fréquentes réprimandes, mais ils sont d'ordinaire vifs, prompts à apprendre, rangés et très-honnêtes. Il se trouvera beaucoup plus heureux que ses compatriotes dans tout l'Orient, excepté à Kobé et à Nagasaki, en ce sens qu'il lui sera facile de faire de très-belles et très-intéressantes excursions dès qu'il aura quelques jours ou même quelques heures à dépenser.

Une des excursions les plus intéressantes est celle à Kana-Sawa, Kama-Kura et Fuji-Sawa, à 50 milles, et que nous avons facilement faite à cheval en deux jours. Quelque temps après être arrivé à Yokohama, nous prîmes cette direction, monté sur un poney japonais, accompagné d'un « betto » ou palfrenier qui courait devant ou derrière nous. Ces chevaux japonais sont bien faits et bien dressés, vigoureux et rapides, ils ont cependant le caractère vicieux, et, d'après notre propre expérience, nous pouvons certifier l'exactitude de cette observation.

Les bettos ont le caractère de la plupart des races de postillons, mais il y a ici cependant « bettos et bettos » et nous en trouvons plus d'un qu'on peut traiter d'actif et d'honnête. Ils semblent appartenir à une classe différente du reste de la nation, et ce qui les en distingue c'est leur pratique du tatouage. Le tatouage est évidemment un art au Japon, et souvent vous avons pu voir un

betto courir devant le cheval de son maître, de la tête aux pieds si couvert de dragons, de figures de femmes et de dessins de fleurs, bleus, rouges et noirs, que, bien qu'il n'eût qu'un gilet, il ressemblait de loin à un arlequin en culotte collante. Dans ce frais costume, il peut suivre son maître à de longues distances. Mais, en cela aussi, il y a encore bettos et bettos, et bien que l'on fasse des contes merveilleux du nombre de milles qu'ils peuvent courir en suivant un cheval, nous n'en avons rencontré que deux qui possédassent cette faculté à un degré extraordinaire.

Mais, tout en parlant des poneys et des bettos, nous avons marché bon pas, nous avons traversé le quartier indigène de Yokohama, et débouché dans une plate et sinueuse vallée plantée de riz çà et là, bordée de collines revêtues de bois épais. A des intervalles d'un mille à peu près, nous dépassons des maisons de thé d'où, si nous témoignons la plus petite envie de nous arrêter, sort une moosmé aux vêtements de bon goût, aux pieds nus, à la chevelure savamment arrangée, portant un plateau de son tcha ou thé éternel.

A 6 milles de Yokohama, nous quittons la vallée et grimpons sur des coteaux boisés d'où l'on jouit d'une vue délicieuse, sur ce que les Japonais appellent de ce nom significatif : « La plaine des Cieux » ou les « Champs Élysées ». C'est une succession de croupes ondulées, magnifiquement vêtues d'un manteau de bois aux mille couleurs ; entre ces collines serpentent des gorges peu profondes et divisées comme la vallée que nous venons de passer, en rizières d'un vert éclatant. Ces « plaines des Cieux » forment presque tout le paysage à l'ouest et s'abaissent en une plaine éloignée et plus unie, qui est à son tour bornée par des montagnes devant le Fusi-Yama. Cette dernière est elle-même visible, c'est une pyra-

mide chargée de nuages et coiffée de neige. A l'est, la vue s'étend sur la marine, ce sont des promontoires boisés, des îles vertes entourées par la mer qui se joue entre elles et dont le bleu intense les fait ressortir.

Six milles plus loin, nous descendons à Kana-Sawa, petit village sur la côte où se trouve une maison de thé, au bord d'une lagune formée par la mer. Près de cette maison de thé, est un petit temple d'où l'on découvre un beau panorama, connu des indigènes comme l'une des « Sept vues du Japon ». Dans le temple a été installé depuis quelques années, un livre sur lequel les voyageurs sont invités à écrire leur nom.

Dans une maison de thé japonaise on est assuré de ne pas faire sa nuit complète, car les Japonais se lèvent de bonne heure, et le voyageur est réveillé de bon matin par le tapage des serviteurs qui vont et viennent et glissent dans leurs réceptacles les volets de bois qui règnent tout autour de la maison.

C'est ce qui nous arriva à Kana-Sawa ; après un rapide déjeuner, nous gagnons à travers un joli paysage Kama-Kura, à 5 milles plus loin dans l'ouest. Kama-Kura fut autrefois le siége de la cour des Shoguns, et bien que ce ne soit plus qu'un simple village, il passe pour avoir été témoin de nombreux événements historiques, et possède quelques beaux temples. Le principal est celui d'Hatchiman, un des héros déifiés ou Kamis du Japon. On approche du temple par une large avenue passant sous une de ces tori-i de pierre ou portiques qui marquent toujours, comme nous l'avons dit, l'entrée d'un temple Sinto. Nous franchissons un massif pont de pierre et nous arrivons enfin, entre une pagode et un sanctuaire plus petit, au pied d'un superbe et solide escalier à degrés de pierre. On entre dans le temple par un porche, de chaque côté duquel se dressent deux

grandes figures en bois, de divinités martiales qui ressemblent à celles qui gardent l'entrée de certains temples chinois.

Dans l'un des petits sanctuaires, on dit que sont conservés les trophées remportés sur les Mongols dans l'invasion qu'ils essayèrent au XIIIe siècle, sur les Portugais lorsqu'ils furent chassés du Japon au XVIe, et sur les chrétiens indigènes, lorsqu'ils furent persécutés à la fin du XVIIe siècle. Mais comme aucun Européen n'a jamais vu ces reliques, leur existence peut être mise en doute.

Les temples de Kama-Kura ne sont pas en bon état et ne semblent plus avoir leur importance originale; il y a quelques années, deux de leurs objets les plus intéressants, une belle cloche de bronze et une paire de poneys blancs sacrés existaient encore, nous les cherchons en vain et l'un des prêtres nous apprend enfin qu'ils ont été vendus.

Il reste cependant encore, dans un petit bois près du temple d'Hatchiman, deux cailloux noirs très-curieux, entourés d'une grille que les parents qui désirent avoir des enfants viennent, dit-on, adorer. Les intrigues de prêtres et la superstition sont des forces bien puissantes auprès des classes les plus pauvres du Japon.

Si Kama-Kura renferme un des temples Sinto qui furent les plus célèbres, non loin de là se trouve un des plus fameux et des plus sacrés rendez-vous des sectateurs de la religion rivale. A 3 milles de Kama-Kura dans un petit lieu retiré au bout d'une courte avenue de camélias, d'azalées et de grands arbres, est la statue de Dai-Butz ou du grand Bouddha.

Cette statue représente le dieu dans sa pose habituelle, assis ou plutôt accroupi sur un piédestal, les bras sur les genoux, les pouces réunis aux doigts. Elle doit sa célébrité surtout à sa grande taille, car elle mesure

55 pieds depuis la partie supérieure du soubassement de pierre jusqu'au sommet de la tête, tandis que la circonférence de ses jambes repliées n'en à pas moins de 98. La figure seule a 8 pieds et demi et les oreilles 6 pieds et demi de long, tandis que chaque pouce a plus de 3 pieds de circonférence. Elle est de bronze et creuse, les plaques qui la composent ont environ un pouce d'épaisseur. C'est une œuvre de grand mérite à part ses colossales dimensions, car la figure exprime dans la perfection cette extase contemplative qui est toujours représentée comme la véritable essence de Bouddha.

A 4 milles de la statue de Dai-Butz s'étale, au bord de la mer, le village de Katase, où nous passons la seconde nuit de notre excursion. Non que nous voulions recommander à qui que ce soit de faire de même, car la maison de thé de Katase est une de celles qui ont le plus perdu leur couleur locale à cause du voisinage d'un port étranger, et aussi parce qu'elle contient, qu'importe que vous le sachiez? nombre de ces insectes cosmopolites qui, au Japon comme ailleurs se jettent avec voracité sur le voyageur et rendent les heures sans sommeil de la nuit plus démangeantes qu'enchanteresses (1).

A un demi-mille de Katase et séparée de la terre par une étroite bande de plage sablonneuse s'étend la petite île de Inosima, la « Picture Island », qui rappelle comme situation et comme forme le mont Saint-Michel. L'une des îles sacrées sur la côte du Japon, elle est parsemée de petits temples qui sont à certaines époques de l'année visités par de nombreux pèlerins. On peut y passer une agréable après-midi à jouir de la vue de ses promontoires, à examiner de beaux et curieux coquillages exposés

(1) Il y a ici une assonance intraduisible : hours of night more *itching* than *witching*.

dans les boutiques du village, à explorer une grotte et à regarder un plongeur indigène expérimenté chercher des coquillages dans les profondeurs sous-marines, ou assis dans un bateau indigène pêcher des merlans, des morues ou une curieuse espèce de poisson à grandes nageoires aussi brillantes de couleur que les ailes d'un papillon. C'est sur l'un des bords de cette île que sont pêchés les hyalonema mirabilis, bien connues des conchyologistes pour leur structure extraordinaire, leur rareté et la date récente de leur découverte.

De Katase à Fuji-Sawa, sur le Tocaido, il y a une course à cheval de 5 milles et de là à Yokohama, le long du Tocaido, il y a une distance de 13 milles.

CHAPITRE XVII

YEDO.

La route entre Yokohama et Yedo est, à l'exception des premiers 2 milles, une portion du Tocaido, la « Great Trunk Road » du Japon.

Après avoir traversé le faubourg occidental de Yokohama, nous escaladons une partie escarpée de la route s'étendant sur la portion de falaise qui s'avance en ce point jusqu'à la côte, et, lorsque nous sommes arrivé en haut, nous passons à gauche du lieu d'exécution. Si quelques criminels y avaient été dernièrement décapités pour vol ou voies de fait, nous pourrions voir leurs têtes exposées sur une poutre non loin de la route. Spectacle révoltant! Il n'y a pas bien longtemps on aurait pu voir la même chose dans notre Temple Bar ; il y a cinquante ans, le faussaire surpris n'était pas puni plus sévèrement en Angleterre, qu'il ne l'est aujourd'hui au Japon. Nous longeons le Tocaido, grande route qui sous différents noms court presque d'une extrémité de l'empire à l'autre. Elle va de Nagasaki au détroit de Simono-Saki, où un passeur vous mène à la ville de ce nom, puis à Osaka, à Yedo, et de là ensuite à Ni-i-

Gata sur la rive occidentale ; la distance totale est de 6 à 700 milles.

Cette route passe pour avoir été construite par le Shogun Tycosama au XVIe siècle, en vue de faciliter à ses nobles vassaux le voyage de leurs propres territoires à sa capitale. Elle est large et bien établie ; en quelques endroits, comme nous le verrons par la suite à la Passe Hakoni, elle est pavée de gros galets bien scellés, sur lesquels il est pénible de voyager, et bien que sur la plus grande partie de son étendue elle soit plus égale, dans quelques autres, elle est sablée ou cailloutée. Entre Kanagawa, village le plus proche de Yokohama, et Yedo elle a plutôt l'air d'une rue que d'une route, car, sur 17 milles qui séparent ces deux villes il en existe à peine 3 où les maisons ne fassent pas une bordure continue. Elle est toujours très-fréquentée et d'ailleurs comme il n'existe pas au Japon de route intermédiaire entre le Tocaido et les sentiers qui traversent la campagne, il n'y a rien d'étonnant que toute la vie et tout le trafic de l'empire suivent ce canal. Nous notons en passant quelques costumes et manières de voyager curieuses.

De véhicule roulant, sauf ceux qui appartiennent à quelque étranger, il n'y a qu'une charrette à bras, à deux roues, dont se servent les natifs pour transporter des articles encombrants.

Mais nous ne pouvons voyager longtemps sur cette route sans voir le carrosse de louage et le barouche japonais. Le premier est représenté par le « cango », simple plate-forme de bambou de 30 pieds carrés, suspendue par ses quatre coins à une forte perche de bambou que deux coolies portent sur l'épaule. La dernière est l'aristocratique « norimon » qui, comme forme, mais comme forme seulement, ressemble tout à fait à une énorme niche à chien. Il est construit en bois et en

bambou, confortablement installé et peint très-soigneusement; on y entre de chaque côté par une ouverture carrée, pourvue d'une jalousie de bambou; une longue et forte perche dont la taille, suivant une règle établie, correspond au rang du propriétaire du norimon, traverse le toit qu'elle dépasse à chaque extrémité de 6 ou 8 pieds et repose sur les épaules de quatre coolies au moins.

Suivi à une courte distance par une autre troupe de porteurs qui transportent les bagages de leur maître dans d'énormes boîtes oblongues de bambou, un norimon tout neuf est un des plus pittoresques tableaux du Tocaido, avec ses porteurs tous revêtus d'un uniforme, leurs jacquettes flottantes aux armes du maître, et leurs chapeaux en forme de cloche de plat. C'est un équipage plus beau et moins fastueux que les chaises en partie coloriées et les porteurs d'un mandarin chinois.

Mais la plupart des voyageurs sur le Tocaido sont à pied, le plus grand nombre sont des commerçants qui voyagent posément et lentement comme accablés de travail. Çà et là nous croisons un « Yakounine », dont les attributions correspondent à peu près à celles d'un agent de police; mais ce peut être aussi un fonctionnaire du gouvernement chargé d'une besogne inférieure dans les douanes ou autres offices publics. Il est monté sur un poney pesamment sellé et bridé, il porte une cape flottante à manches larges, un pantalon flottant et un chapeau de bois verni noir et or. Ses vêtements ne paraissent nullement convenir pour monter à cheval et ses étriers sont de lourds souliers de métal sans talon, dans lesquels il enfonce ses pieds chaussés de sandales. Il porte un sabre passé à la ceinture et fait aller son cheval maigre et velu à un trot dur ou à un galop de chasse encore plus dur.

Parfois on rencontre un homme trapu, vif, nu jusqu'à la ceinture, qui court au petit trot, ne s'arrête jamais et précédé d'un autre individu qui lui éclaire la route. C'est un courrier qui porte sur l'épaule un bambou d'ordonnance, à l'extrémité duquel, dans une fente, est fixé un paquet de lettres et de dépêches. Il court 2 ou 3 milles jusqu'à la prochaine poste où il est immédiatement relevé par un autre courrier.

D'autres fois nous dépassons deux ou trois jeunes filles aux costumes brillants, aux larges parasols, qui vont visiter quelque amie et se livrent tout le long de la route à de joyeux commérages. De petits enfants, au bord du chemin, nous regardent les yeux grand ouverts ou se sauvent en criant : To-jing, To-jing ! des étrangers ! des étrangers ! tandis que des bébés attachés sur le dos de leur mère ou de leurs sœurs plus âgées braillent de concert ou restent paisiblement endormis dans leur position disgracieuse, leurs petites têtes renversées en arrière comme s'ils avaient le cou cassé.

A moitié route de Yedo, nous descendons de cheval et nous entrons dans une maison de thé dans le village de Kawa-Saki. Tout près coule la rivière Lok-Go, traversée par un bac et servant de limite à la capitale ; les personnes qui veulent entrer à Yedo doivent y payer un droit et montrer leurs passe-ports. La maison de thé est pleine de monde et fait évidemment un bruyant commerce, car la plupart des voyageurs s'arrêtent ici pour se reposer ou pour faire transporter leurs marchandises et leurs bagages de l'autre côté de la rivière.

Après avoir passé le Lok-Go, en 4 milles nous gagnons Sina-Gawa, faubourg méridional de Yedo, quartier qui a une mauvaise réputation, même parmi les indigènes, retraite favorite des voleurs, des assassins et de tous gens hors la loi. A l'extrémité septentrionale de

Sina-Gawa, sur un plateau à gauche de la route, sont plusieurs temples et monastères, assignés par le gouvernement comme résidences aux ambassades étrangères. Là, dans une maison indigène, construite avec goût et jouissant d'une belle vue sur la baie de Yedo, demeure le secrétaire de la légation britannique. Nous nous y arrêtons pour y passer la soirée, et notre hôte nous donne d'intéressants renseignements sur ce que nous avons à voir à Yedo, et sur quelques-unes des habitudes et des coutumes des habitants.

Avant minuit, nous gagnons l'hôtel de Yedo, vaste construction près de la baie, bâtie originairement par spéculation [comme maison d'affaires , et convertie plus tard en un hôtel monté par une compagnie anonyme. C'est peut-être la seule construction européenne de la ville, aussi attire-t-elle tous les jours de nombreux étrangers à qui l'on permet de la visiter, et qui paraissent y prendre beaucoup plus d'intérêt qu'un groupe d'Anglais n'en prend à parcourir la Tour de Londres.

Les trois jours pleins que nous restons à Yedo, se passent du matin au soir à voir tout ce que nous pouvons de cette grande ville et de ses curiosités. Mais peut-il donner une exacte et complète description, celui qui n'y a passé qu'une demi-semaine et ne connaît du langage des habitants qu'une douzaine de mots à peine ? Un Japonais débarqué à Douvres et ayant séjourné trois ou quatre jours à Londres, passerait difficilement pour connaître la ville, quand même il aurait visité à la vapeur l'abbaye de Westminster, la Tour, le musée de Kensington, etc. Mais, à tout événement, quand il reviendra au Japon, il pourra communiquer à ses compatriotes quelques détails sur la Yedo anglaise, et bien que son récit soit superficiel, il pourra cependant inté-

resser ses auditeurs. Nous allons donc faire de même et essayer de donner quelques détails sur la capitale du Mikado, connue jusqu'à ces derniers temps comme la capitale du Tycoon.

Il n'y a pas longtemps, avant que les étrangers eussent obtenu la permission d'entrer dans la ville gardée avec tant de jalousie, des récits extraordinaires avaient été faits, comme pour presque toutes les cités d'Orient, sur son étendue et sa population. Il est maintenant certain, sans qu'on puisse douter de l'exactitude des calculs (car la ville est très-exactement représentée sur les cartes indigènes), que Yedo couvre un area de 36 milles carrés, dont la moitié cependant est occupée par des temples et des rizières.

Yedo n'est aucunement une ville à population agglomérée, car 12 milles sont occupés par les palais des daimios et les résidences impériales, basses constructions qui couvrent un area immense, surtout relativement au nombre de leurs habitants. Les meilleures et les plus récentes autorités portent à 1,500,000 le nombre des habitants, et de ce nombre, 450,000 sont les serviteurs des divers daimios qui n'habitent la capitale que six mois de l'année. Depuis ces dernières années, ce séjour forcé des daimios, dans la capitale a cessé, en partie et quelques-unes de leurs demeures sont inhabitées. Cela tend à diminuer grandement l'importance et la population de Yedo.

Nous commencerons notre rapide visite aux curiosités de cette grande cité, par l'endroit où nous y avons pénétré. A côté de la maison du secrétaire de la Légation Britannique, est un petit endroit célèbre, bien fait pour montrer un des traits particuliers du caractère et des mœurs du Japon. C'est le champ de repos des « cinquante-sept Ronins ». C'étaient les serviteurs d'un cer-

tain Takumi-no-Kami, qui, pour avoir attaqué dans le château du Tycoon un nommé Kotsuké-no-Suké, daimio qui l'avait insulté, fut forcé d'accomplir le « hara-kiri », c'est-à-dire de se suicider. Ses cinquante-sept fidèles serviteurs se prêtèrent réciproquement le serment de ne prendre aucun repos avant d'avoir vengé leur maître en tuant Kotsuké-no-Suké. Pour cela ils se firent « ronins », c'est-à-dire aventuriers hors la loi, et plusieurs années se passèrent avant qu'ils pussent mettre leur projet à exécution; enfin, ils réussirent à tuer Kotsuké-no-Suké dans sa propre maison.

Mais, comme par cet acte ils avaient transgressé une loi de l'empire, ils accomplirent tous solennellement et en grande cérémonie le « hara-kiri ». Ils ont été depuis ce temps considérés comme des héros déifiés, c'est ici qu'ils furent enterrés; un petit pilier de pierre, devant lequel des torches d'encens brûlent continuellement, s'élève sur chaque tombe, et une cinquante-huitième pierre marque la tombe d'un certain Satouma, serviteur qui, sur un faux soupçon, avait bassement calomnié le chef des cinquante-sept, et qui ensuite, reconnaissant son erreur, se tua avec eux.

A côté de ce cimetière, est un petit temple dans lequel sont cinquante-sept figures en bois, vernies et peintes, qui représentent avec beaucoup d'habileté et d'expression les cinquante-sept ronins dans des attitudes diverses (1).

Au nord du temple des ronins, non loin de la baie et à un quart d'heure de marche, est Siba ou Shiba,

(1) La légende des « cinquante-sept Ronins » se trouve tout au long dans un livre de M. Mitford a récemment publié : « *Tales of old Japon* », qui contient de nombreux et fidèles renseignements sur quelques-uns des points les plus intéressants du caractère, des lois et des traditions du Japon. (*Note de l'auteur.*)

le cimetière des Shoguns. Cet enclos sacré n'avait pas encore été foulé par un Européen jusqu'à ces deux dernières années, mais maintenant que le Mikado « est rentré dans son bien », le champ de repos des descendants de Iyeyasu est presque tous les jours visité par des étrangers, accompagnés de Yakounines. Cette garde est entretenue par le gouvernement, et se compose généralement de trois ou quatre Yakounines montés, qui accompagnent les voyageurs à partir de leur hôtel, et galopent devant eux ou à côté pendant tout le jour.

Shiba est entourée d'une massive muraille de pierre, qui a environ un mille de circonférence. Nous la traversons par une belle et spacieuse porte, et après 200 yards, le long d'une large route bien entretenue, bordée d'arbres de chaque côté, nous arrivons à une seconde porte en bois qui ouvre sur une cour carrée découverte. Sur le côté qui nous fait face, est un grand temple semblable à ceux que nous avons vus à Osaka ; à droite et à gauche, il y a de petits sanctuaires et un porche au-dessus duquel s'élève une grosse cloche de bronze. En sortant de ce carré et en tournant à gauche, nous suivons une autre grande route encaissée entre deux massives murailles. Le mur de gauche délimite le cimetière actuel. Une porte ouverte dans ce mur, très-richement décorée de plaques de bronze, de dorures très-délicatement travaillées et représentant des oiseaux et des fleurs, nous introduit dans une cour entourée de grandes lanternes en pierre. De cette cour, nous passons dans une seconde, qui nous offre un tableau semblable, et nous pénétrons ensuite dans l'enclos où sont les chapelles mortuaires. Elles sont en bois, mais très-richement laquées, dorées et décorées de panneaux à l'intérieur et à l'extérieur; les portes sont couvertes de paons sculptés, ainsi que d'oiseaux au plumage fastueux, et dont la couleur imite la nature.

Une partie de ces chapelles sont divisées par des paravents que nos guides refusent de plier, mais, tandis qu'ils nous conduisent le long d'une vérandah qui entoure le fond de cette partie de l'édifice, un d'entre nous est assez curieux pour replier de quelques pieds un paravent. Les guides, en découvrant cette tromperie, paraissent très-effrayés, et notre curieux n'est pas récompensé de sa témérité, car il n'aperçoit que la répétition des ornements sacrés des autres parties de la chapelle. Derrière, sont six tombes récentes. Cinq sont enfermées dans un petit enclos de pierre, et la sixième dans une barrière de bronze; toutes sont entourées de beaux arbres; l'ordre est si parfait et le calme si complet, que l'on se croirait à plusieurs milles d'une ville telle que Yedo, au lieu de se trouver, comme on est, dans les limites de l'un de ses quartiers les plus populeux.

Depuis la chute des Shoguns, on pourrait croire que leur cimetière vraiment royal est laissé à l'abandon. Comme on le pense, les sentiments du Mikado pour le dernier des Shoguns, qu'il a chassé de toutes ses possessions et forcé de vivre incognito dans une ville éloignée du Japon, ne sont pas des plus bienveillants, cependant il est permis d'espérer que cette maxime « *De mortuis nil nisi bonum* » trouvera ici son application, et que cette « abbaye de Wesminster » de Yedo, sera conservée dans tout son bel ordre et son intégrité.

A 1 mille au nord de Shiba, est la colline Atango-Yama, où nous montons par un escalier de quatre-vingts ou quatre-vingt-dix marches. Au sommet, nous nous trouvons sur un plateau meublé de baraques de thé et d'un petit temple. On découvre de là toute la cité et l'on peut apprécier son immense étendue. Au midi et au levant, à 2 milles environ, s'étend la baie de Yedo.

Entre nous et le bleu foncé des eaux, ainsi qu'au nord-est jusqu'à 6 ou 8 milles, s'étalent les quartiers les plus peuplés de la ville impériale; plus au nord sont les longues murailles et les larges carrés des Yashkis (résidences des daimios), dans le Soto-Shiro, quartier situé hors de l'enceinte du Palais. Au delà est l'O-Shiro, quartier entouré de fossés qui renferme le palais impérial et les Yash-Kis des vingt daimios les plus puissants.

La vue de Yedo égale en beauté celle de presque toutes les villes aussi grandes. Quoi qu'il en soit, le plus souvent se déroule sous un ciel clair et sans fumée, une grande surface de toits, dont l'uniformité est rompue de ci de là par le haut pignon d'un temple, par les blanches murailles des Yashkis, que séparent de larges routes unies, puis par des masses de beaux arbres, par le vert éclatant des jardins ou des champs de riz, qu'on aperçoit dans les quartiers les moins peuplés.

En descendant d'Atango-Yama, nous gagnons au nord les « Shiros » dont l'ensemble occupe le cinquième de l'area total de Yedo. Le Soto-Shiro est entouré d'un large fossé que traversent un grand nombre de ponts; il est de plus défendu par une puissante muraille et des portes à l'intérieur du fossé. Ce dernier a, dit-on, 10 milles de circonférence et ses douves revêtues d'une solide maçonnerie ont une largeur moyenne de 30 yards. Le Soto-Shiro ne renferme guère que des Yashkis, on y voit aussi quelques temples, et son extrémité nord-est forme le plus important quartier de commerce de la ville, il est traversé par le Tocaido, comme on l'appelle ici l'O-tori ou grande rue.

Nous pénétrons dans la partie occupée par les Yashkis, qui ne sont remarquables extérieurement que par leur étendue. Quand on passe dans les rues quelque-

fois larges de 100 pieds qui les séparent, on ne voit de chaque côté que de blanches murailles construites jusqu'à 5 ou 6 pieds du sol d'une pierre solide et au-dessus de bois et de plâtre. Tout le long, règnent deux rangées de fenêtres grillées éclairant les chambres des serviteurs qui occupent cette partie de la construction. Entre deux coins de rues, une massive porte d'entrée donne accès dans une cour carrée, sur laquelle ont vue les bâtiments habités par le daimio et sa famille. Les battants de la porte sont en bois solidement assemblé, ornés de plaques et de reliefs en métal et le tout est surmonté du blason du propriétaire. Quant aux rues qui séparent les Yashkis, elles sont calmes, désertes et l'on n'y aperçoit le plus souvent que le visage de quelques serviteurs qui regardent derrière leurs fenêtres grillées. Quelquefois cependant on rencontre un noble baron, monté sur un cheval noir comme du jais, habillé de soie vert-olive, avec une douzaine de serviteurs armés de sabres qui le suivent à pied; il est parfois accompagné de son fils, monté sur un jeune cheval plein de feu dont les harnais sont rouge et or. L'intérieur d'un Yashkis est décrit par les rares étrangers qui l'ont visité comme très-simple, sans ornements et diffèrant peu des maisons des marchands japonais.

L'O-Shiro est séparé du Soto-Shiro par un fossé intérieur qui a 3 ou 4 milles de circonférence et 30 ou 40 yards de large. En certains endroits, ce fossé est remarquablement pittoresque, alors surtout qu'une pelouse descend du pied du mur du palais impérial et du parc : sur cette pente poussent quelques beaux pins et des sapins, et sur le fossé, on aperçoit souvent des bandes d'oiseaux aquatiques.

Les étrangers non chargés de missions officielles, ne peuvent pénétrer dans cette seconde enceinte, et d'ail-

leurs on dit qu'il y a peu de chose dans le palais impérial qu'on n'ait déjà vu dans les Yashkis de Soto-Shiro (1). Une promenade à cheval autour du fossé nous dédommagera du temps passé et de notre fatigue, en nous procurant quelques belles vues de Yedo et du voisinage.

De l'O-Shiro nous allons au N.-E., traversons le quartier marchand de Soto-Shiro, passons le pont connu sous le nom de « Niphon Bass », à partir duquel sont comptées toutes les distances le long du Tocaido et de sa continuation septentrionale l'Oskio-caido, et nous gagnons le temple et le parc célèbres d'Asaksa (ou Asakusa, comme on dit quelquefois). C'est une promenade intéressante qui nous fait traverser les quartiers les plus affairés de la ville.

Pour voir la moitié seulement de ce que contiennent les boutiques des deux côtés de la rue, il faudrait aller à pied, lentement, et revenir plus d'une fois. Juste en quittant le quartier Yashki, nous arrivons sur le côté de la route à un petit espace découvert, occupé par deux ou trois petits hangars en bois, où nous pouvons observer quelques-uns des traits caractéristiques du pays. Dans le premier, un groupe de quatre musiciens essaye par un concert vocal et instrumental « d'amollir les cœurs farouches » de quarante ou cinquante auditeurs. Dans l'échoppe voisine, la foule s'est rassemblée autour d'un conférencier de profession, qui a évidemment de l'humour. car il fait naître constamment les rires de son auditoire, tandis que lui-même ne s'arrête

(1) En désignant le O-Shiro comme *château* impérial, nous devons bannir de notre esprit l'idée d'un bâtiment fortifié. Ces châteaux de Yedo sont peu élevés et n'ont généralement pas plus de deux étages. Les tours d'angles regardant sur les fossés ont l'air d'être de construction légère et seuls les soubassements et les douves des « Yashkis » sont solidement construits. (*Note de l'auteur.*)

que pour saluer d'un rire sardonique ses propres plaisanteries.

Nous traversons l'O-tori, le « Strand » affairé de Yedo, et il faut faire encore 3 milles avant d'atteindre Asaksa. L'attraction d'Asaska fut sans doute autrefois son temple sacré et fréquenté de Kwan-non. Pour arriver au temple, nous devons passer sous une de ces portes orthodoxes Sinto qui est peinte, cette fois, d'un brillant vermillon, et remonter une avenue de boutiques qui s'étend sur 150 yards environ. A l'extrémité de l'avenue est le temple élevé sur un soubassement que franchit un large escalier.

Le temple est en bois, évidemment antique et très-fréquenté; en entrant, nous nous trouvons au milieu d'une multitude d'indigènes qui paraissent venus plutôt pour voir et pour être vus que pour prier. Le temple est éclairé par d'immenses lanternes en papier de couleur et décoré de nombreuses peintures qui représentent, dit-on, des héros fameux et héroïnes déifiées, car elles sont si effacées par l'âge qu'il est difficile de distinguer quoi que ce soit. Une cause très-sensible d'altération est le nombre de boulettes de papier adhérentes et qui y ont été collées par les fidèles après y avoir inscrit des prières. Dans un coin est une vieille image de dieu, dont les traits ont presque disparu, à force d'être frottés par les mains et la bouche des fidèles, comme cela est arrivé pour l'orteil de la statue de saint Pierre à Rome.

Mais bien que le temple soit la principale attraction d'Asaka, dans le voisinage il n'en manque pas de profanes. La transition du grave au gai est rapide chez les indigènes de Yedo. Tout autour du temple de Kwannon est une version japonaise de la Foire aux Vanités de Bunyan : ici un théâtre, là un tir à l'arc, plus loin

une ménagerie, puis des figures en bois et des marionnettes adroitement travaillées, à côté des jongleurs et des acrobates, tout près le sanctuaire d'un diseur de bonne aventure. Presque toutes ces petites cabanes alternent avec des maisons de thé; dans chacune desquelles on voit des groupes de curieux et de flâneurs, sirottant des boissons rafraîchissantes ou prenant des repas plus solides, avant de passer d'une distraction à une autre. Tout se passe avec ordre, sans chicane, sans rixe ni dispute.

Une partie de ces terrains, entourée de grillages, est réservée au jeu national des Japonais. Des cavaliers armés d'une baguette de bambou, à l'extrémité de laquelle est fixée une coupe ou un filet, doivent ramasser par terre un certain nombre de balles et les faire passer malgré l'opposition des autres joueurs dans le trou d'une planche, fixée à l'extrémité de l'enclos. L'équitation n'est pas parfaite, car le Japonais paraît croire qu'un cheval doit être tenu aussi bien que guidé par la bride, aussi agit-il en conséquence.

A un mille au delà d'Asaksa est la Shibara ou rue des Théâtres, proche voisine de l'Yosiwara mal famé. A quelque heure du jour que vous y passiez, vous êtes sûr d'y trouver une pièce qui se joue. Les constructions ressemblent beaucoup aux édifices chinois du même genre; quant au jeu, il paraît bien supérieur et ne consiste pas seulement en costumes somptueux, en violentes gesticulations; la plupart des pièces sont historiques, et l'on peut y apprendre une partie de l'histoire du Japon en suivant ces pièces authentiques plutôt qu'avec un livre spécialement écrit pour cet objet (1).

(1) Vous trouverez une intéressante étude sur le drame japonais et sur Asaksa dans les « *Tales of old Japon* » de M. Milford, voyez surtout la note sur « A Story of the Otokodati. » (*Note de l'auteur.*)

Nous quittons la Shibara et regagnons notre hôtel. A un demi-mille au delà, au sud-est et près du rivage de la baie, sont les Hamatogen, ou jardins d'été de l'empereur. Le palais et le parc sont entourés d'un mur et d'un fossé qui sert aussi de canal. Le palais a été récemment construit à la mode européenne et garni de meubles européens. On y remarque, dans les deux principales pièces, une série de fresques qui représentent : l'une, des chasses au faucon ; l'autre, ce sport favori de la noblesse de Niphon, mais qui serait en Angleterre traité de barbarie puérile, qui consiste à tirer de l'arc sur des chiens qui passent. Les jardins sont très-joliment disposés, remplis de lacs en miniature, de ponts rustiques, d'ornements, de kiosques, de rochers, d'allées retirées et de beaux arbres.

CHAPITRE XVIII

L'INTÉRIEUR.

On croit généralement, en Angleterre, qu'il est aussi dangereux de voyager dans le Japon que dans l'Afrique centrale ou chez les Maoris indomptés de la Nouvelle-Zélande. Un coup de dague ou de ce sabre qui coupe comme un rasoir attend, croit-on, à chaque coin de route, l'étranger assez audacieux pour s'aventurer hors des limites des ports ouverts par traité. Notre voyage dans l'intérieur est, avec beaucoup d'autres, une preuve qu'on fait injure aux habitants de la Terre du Soleil levant.

Des cinq ou six tentatives d'assassinats sur des Européens qui ont eu lieu ces dernières années, suivant toute probabilité plus d'une était, de la part des meurtriers, un essai de vengeance contre des plaisanteries d'ivrognes que leur avaient faites des Européens de la basse classe, et les autres peuvent s'expliquer par l'hostilité invétérée de quelques daimios contre tous les étrangers en général. Ce dernier sentiment paraît s'être beaucoup affaibli ces années dernières, et si l'on réfléchit que des centaines de mille d'hommes armés et compa-

rativement paresseux sont au service des divers daimios, le nombre de querelles et d'assassinats qui ont lieu dans le pays doit être considéré comme remarquablement petit. A part cette classe de porte-épées, les Japonais sont très-paisibles et bienveillants, et le voyageur ne manquera jamais d'être accueilli avec la civilité et la grâce empressée qui l'attendent partout.

Le non-résident a cependant une ou deux petites difficultés à vaincre avant de faire un tour dans l'intérieur; la première, c'est de trouver un résident qui consente à lui servir de compagnon, de guide et d'interprète; la seconde, c'est de se procurer un permis qui l'autorise à dépasser les 35 milles fixés par les traités autour des ports ouverts aux étrangers. On surmonte ordinairement cet obstacle en se procurant un certificat de médecin constatant que l'on a besoin de visiter quelqu'une des sources sulfureuses de l'intérieur; ce certificat vous permet d'obtenir une passe du gouvernement. Viennent alors les difficultés accessoires pour se procurer un cheval de selle et des coolies pour porter les provisions. On peut se dispenser de ces dernières, si l'on consent à se soumettre au régime du riz, des œufs, du poisson, du thé, du saki, des légumes et d'autres friandises.

Grâce à l'assistance de résidents nos amis, nous achevons nos préparatifs le lendemain de notre retour de Yedo à Yokohama, et nous partons à quatre pour notre première couchée, Hara-Matchida. Il est décourageant, pour ne pas dire de mauvais augure pour nous, d'avoir fait à peine un quart de mille lorsqu'un de nos coursiers butte sur un caillou au milieu de Curio street et se jette lui et son cavalier dans la poussière. Mais c'est, paraît-il, une assez fréquente distraction que s'offrent les chevaux japonais et l'animal est bientôt remonté. Pendant les cinq jours qu'a duré notre excursion, il a dévoilé son

mauvais caractère en tombant deux fois, en donnant trois fois des coups de pied aux autres chevaux, en renversant deux hommes et en causant de l'émoi dans plusieurs villages paisibles. Mais nous anticipons.

Une course de trois heures nous fait traverser, en sortant de Yokohama, des vallées sinueuses, plantées de jeune riz et de blé mûr; puis, sur un plateau bien fumé, des moissons dorées et des rangées de mûriers nous conduisent à Hara-Matchida, juste comme la nuit tombe en même temps qu'une forte pluie. Hara-Matchida est un village peu considérable, composé de cottages en bois, semblables comme grandeur et comme construction aux bâtiments qui bordent la plupart des rues de Yedo. Comme dans la plupart des villages de cette province et des voisines au nord et à l'ouest, ces villageois pour le plus grand nombre font de l'élève des vers à soie et de la fabrication de la soie leur principale occupation. La pièce voisine de celle dans laquelle nous passons la nuit, est occupée par plusieurs milliers de ces utiles insectes, placés sur des plateaux élevés de quelques pieds au-dessus du sol. Quelques-uns mangent encore, mais la plupart ont déjà (10 juin) dépassé cette période et filent leurs cocons au milieu de touffes de paille et de petites branches appelées « mubashi » disposées en forme de tente sur leurs plateaux.

Pendant le jour, nous voyons des centaines de cocons exposés au soleil devant les cottages. Retirés des mubashi ils sont exposés au soleil afin de faire mourir les chrysalides à l'intérieur et conserver ainsi les cocons qui devront être dévidés. Juste à cette époque de l'année, ces opérations commencent et nous traversons souvent de petits villages où une demi-douzaine de femmes, assises devant leur maison, font marcher leur dévidoir primitif de la main droite et de la gauche tiennent

un petit bol d'eau chaude dans laquelle baigne le cocon.

Les modes d'éducation du ver et du dévidage de la soie au Japon sont primitifs, malgré l'extension de cette industrie ; les indigènes devront recourir aux machines aussi bien qu'à l'expérience des étrangers, s'ils veulent tenir la production à la hauteur des demandes toujours croissantes de l'étranger. On se fera une idée de l'importance de l'élève des vers à soie lorsqu'on saura qu'en 1865 il n'y eut pas moins de 3,000,000 de cartons, contenant chacun une moyenne de 3,000 œufs, exportés du Japon à destination de France et d'Italie (1).

Dix milles de cheval à partir de Hara-Matchida, par une température rendue plus fraiche par la pluie de la nuit, nous amènent, vers l'ouest, sur un riche plateau du village de Tan-na. Tan-na est près d'un clair et beau cours d'eau dont la largeur n'est maintenant que de 60 yards, mais, d'après le large lit de cailloux que nous apercevons de chaque côté, il doit être six fois plus large pendant les crues. Nous passons deux heures à Tan-na, nous traversons en bac la rivière et nous nous enfonçons au delà dans les hauteurs à l'ouest. Au bout de 9 milles, nous sommes à l'entrée d'une étroite et jolie vallée et presque au cœur des montagnes. Nous y laissons nos poneys et faisons 3 ou 4 milles sur une colline aux bois épais et descendons à Meyonachi (ou Mé-ung-assi, comme disent les natifs), petit village éparpillé, gentiment posé auprès d'un ruisseau babillard, dans le creux d'une profonde dépression encaissée entre les flancs boisés de la colline. Du sommet on a une vue magnifique des gorges étroites qui courent entre les

(1) On trouvera de très-intéressantes et très-exactes informations sur la production de la soie au Japon, dans les rapports de M. Adams, secrétaire de la légation britannique à Yedo et présentés au parlement en 1870 et 1871. (Japon, 1870, nos 1, 2, 5, et 1871, no 1.)

pentes de l'O-yama (la seconde en hauteur de ce groupe de montagnes, et dont l'élévation est estimée de 4,500 à 6,000 pieds), du littoral de la mer au sud, avec le cône volcanique d'O-o-sima dans le lointain. A Méyonachi nous trouvons un abri dans un temple à demi abandonné, où un vieux bonze fait de son mieux pour satisfaire nos besoins qui, fort heureusement, ne sont pas grands.

Le lendemain matin, après un bain froid dans le torrent et un déjeuner où les truites font le plat de résistance, nous revenons sur nos pas, remontons à cheval de l'autre côté de la chaîne, tournons les pentes de l'O-yama et gagnons le bourg de Koyias, situé au pied d'une des rampes orientales de la montagne. Koyias est un important village qui possède plusieurs temples et maisons de thé. A un mille au delà (la route suit en partie la crête d'un large ravin qui descend du pic central d'O-yama), est un autre village où l'on remarque plusieurs maisons de thé propres et de bonne apparence. La route traverse ce dernier village étagé en gradins, continue à escalader la montagne jusqu'à un temple qui est à mi-hauteur et de là par un sentier conduit au sommet.

Nous passons la nuit à Koyias dans l'intention d'escalader l'O-yama le lendemain matin. Mais, hélas, les uns ne peuvent dormir, les autres ont le sommeil interrompu par des exhalaisons qui prouvent éloquemment que jamais commission sanitaire n'a inspecté Koyias. Aussi, le matin, la proposition de faire l'ascension de l'O-yama est-elle repoussée, le temps étant douteux. Deux d'entre nous partent cependant à cinq heures et demie du matin et escaladent un promontoire qui leur promet une vue étendue. Malgré l'heure matinale, le village est réveillé et à l'ouvrage. Le bruit du fléau sou-

vent manié par des mains féminines, s'échappe des nombreux hangars où l'on bat le blé ou l'orge récolté il y a peu de jours, et, devant la porte, l'active maîtresse de maison dévide déjà ses cocons blancs et jaunes. Sur le promontoire nous ne sommes pas désappointés, car de là nous apercevons pour la première fois distinctement le Fusi-Yama, la montagne sans égale. En descendant par un autre sentier dans le ravin dont la chaîne forme le flanc méridional, nous trouvons de magnifiques bois de pins, d'ifs et de cryptomerias; un de ces derniers mesure 13 pieds de circonférence à 5 pieds au-dessus du sol, et nous estimons sa hauteur à 130 pieds.

Dans la matinée nous partons de Koyias au sud et joignons le Tocaido, qui court ici près de la côte, au village de Mithawa. Une forte pluie tombe tout le reste de la journée, et nous sommes trempés jusqu'aux os, quand, au coucher du soleil, nous atteignons Odawara.

Odawara est une cité de 10,000 à 10,200 âmes, qui s'étend, pendant deux milles, le long du Tocaido et de là jusqu'à la mer d'un côté, tandis qu'elle s'enfonce, de l'autre, d'un demi-mille au moins dans l'intérieur où le château d'un daimio la domine, car le daimio lève tribut sur toute l'étendue de son territoire, et plus proche est le château plus lourd est le tribut. Nous pouvons certifier cependant qu'il n'a pas enchéri tous les objets qui se vendent dans la ville, car en la quittant, comme la pluie tombe à verse, l'un de nous achète un waterproof pour la modeste somme de deux « boos » et demi, c'est-à-dire une demi-couronne, un capuchon waterproof vaut un « boos » et un parapluie deux. Vraiment MM. Moses et fils sont ici distancés sous plus d'un rapport. Nous pourrions ajouter que le vêtement et le parapluie sont faits d'un fort papier huilé et qu'ils sont remarquables.

En traversant la ville et en sortant par sa porte de l'est, nous sommes salués de cris divers que poussent des galopins d'une dizaine d'années partout aussi impudents, et qui n'ont évidemment pas encore vu d'étrangers. Tout d'abord c'est : To-jen! To-jen! des étrangers! des étrangers! puis nous entendons : Nankin To-jen! étrangers Chinois! idée bizarre qui a longtemps prévalu et qui est encore répandue chez les Japonais, que tous les étrangers viennent d'une partie ou de l'autre de la Chine. Ces cris cependant sont généralement plus rares dans les villages que nous traversons que ceux de : Anatta ohio! Anatta, tempo sinjo! Bonjour, monsieur, donnez-nous un sou, monsieur! La rapidité avec laquelle le second cri suit le premier est aussi remarquable à Meyonachi et à Koyias que dans les villes plus rapprochées.

En quittant Odawara nous continuons à suivre le Tocaido pendant 3 milles, et, au lieu de poursuivre notre chemin jusqu'à la Passe Hakoni, nous tournons à droite et prenons un sentier qui doit nous mener à Meon-ooshta. La pluie a tombé par torrents depuis le matin, et notre sentier, qu'il grimpe sur le penchant d'un coteau, qu'il suive une vallée ou qu'il sorte de ravins boisés, n'est le plus souvent qu'un torrent.

Nous envions le costume de nos coolies : leur simple cape, leurs jambes nues, leurs sandales de paille; car tout ce que font pour nous nos vêtements civilisés, c'est d'être rapidement mouillés et en se collant au corps de nous rappeler constamment que nous sommes transpercés. Après avoir fait 7 milles dans les montagnes, nous arrivons enfin au village désiré, aux maisons de thé si plaisantes et si propres. Juste sur la porte d'un de ces établissements se tiennent la « okomosan » (patronne) et ses « moosmés » prêtes à faire bon accueil

aux voyageurs inondés. C'est une volupté de se retirer dans l'une des chambres de bain, de faire tourner le robinet qui laisse couler l'eau chaude sulfureuse et nous reconnaissons avec le docteur de Yokohama qu'il est utile à notre santé de visiter quelques eaux minérales.

Nous passons l'après-midi à observer le temps qui s'éclaircit et la vue qui s'étend sur la vallée brumeuse, à admirer les splendides azalées dans le jardin de la maison de thé, à faire marché avec quelques femmes qui sont venues nous apporter de jolis et délicats objets en bois, cabinets, boîtes, plateaux, couteaux à papier et bibelots pour la fabrication desquels certains de ces villages sont renommés.

Le temps s'éclaircit pendant la nuit et, de bonne heure le lendemain nous partons à pied pour Ashinoyu, village élevé dans les montagnes et connu par ses sources sulfureuses. Une escalade de 3 milles dans les collines, pendant laquelle nous jouissons d'une belle vue, nous amène à ce petit Harrogate (1) du Japon; assurément si l'on était transporté ici les yeux bandés et assis dans le petit espace découvert qui entoure les bains couverts, on se refuserait de croire qu'on n'est pas dans l'établissement du Yorkshire, car l'odeur d'œufs pourris est la même et tout aussi violente. Les bains sont remplis directement par des sources naturelles et sont très-chauds, le thermomètre montant jusqu'à 109°. Pendant l'heure que nous passons à nous reposer sous la verandah de la maison de thé, plusieurs indigènes prennent leur bain; ils paraissent être venus aux eaux pour des rhumatismes et pour de l'anémie.

Immédiatement au-dessus du village s'élève une mon-

(1) Eaux sulfureuses dans le comté d'York en Angleterre.

tagne appelée par les indigènes Komang Atta Yama. Au bout d'une heure et demie d'une rude escalade nous arrivons au sommet, de 4,350 pieds au-dessus de la mer, d'après notre anéroïde, et de 1,500 pieds au-dessus d'Ashinoyu. Une vue splendide nous récompense de la fatigue de l'ascension. A 2,000 pieds au-dessous de nous, au sud et à l'ouest, s'étend le lac Hakoni, belle nappe d'eau de 6 milles de large, entourée de montagnes dont celle qui nous porte est la plus élevée, garnies de magnifiques bouquets de pins et de cryptomerias qui tapissent chaque côté du village auquel le lac donne son nom.

Au delà, vers le sud, une masse de hauteurs formant un promontoire, s'avance dans la mer; des deux côtés de ce cap s'étendent, à l'est et à l'ouest, deux baies dont on ne voit pas l'extrémité; à l'est, c'est la baie d'Odawara qui va jusqu'au cap Sagami, à l'entrée de la baie de Yedo; celle de l'ouest court jusqu'à des promontoires dont nous ignorons le nom. A l'intérieur, à partir de chacune de ces baies, les plaines succèdent aux collines.

Au nord est le plus beau côté du panorama; là, à 15 milles de distance, s'élève en une noble pente au-dessus de la plaine immense qui l'enserre de tous côtés le Fusi-Yama; au-dessous de sa tête coiffée de neige, s'étage un collier de nuages, tandis que les pentes inférieures sont revêtues de pâturages et de bois. Derrière sa croupe, à l'ouest, nous distinguons dans le lointain une rangée de montagnes couronnées de neige, à peu près aussi hautes que le roi des montagnes japonaises, mais aucune n'a ses gracieux contours et sa solitaire grandeur.

En redescendant à Ashinoyu, nous passons à côté d'un groupe de sources sulfureuses où, sur un espace de quel-

ques acres, des jets de vapeur et d'eau bouillante jaillissent des crevasses du sol; le flanc de la montagne est tout autour couvert de dépôts sulfureux que les natifs recueillent, sèchent, assortissent et envoient au marché. D'Ashinoyu nous descendons à Mé-on-ooshta, où nous passons une seconde nuit. De bonne heure, le lendemain, après quelques saionaras (adieux) de notre hôtesse et de ses servantes, accompagnés, comme souvenir de la part de la première, d'une demi-douzaine de petites tasses de porcelaine, nous partons et prenons le sentier qui doit nous conduire hors de la vallée. Les 6 milles suivants nous traversons des gorges boisées ou des montagnes tapissées de gazon et nous atteignons Shenoko, pauvre petit village, où le seul luxe consiste en truites du ruisseau voisin. A cet endroit, quelques-uns de nous suivent un sentier qui mène en haut du flanc de la vallée. Après l'avoir escaladé sous un soleil de feu, nous découvrons devant nous le Fusi-Yama, la montagne géante et toute la plaine qui l'entoure. Nous sommes à 3,200 pieds au-dessus de la mer; à nos pieds la colline se termine en un précipice de 1,500 pieds au-dessus de la plaine.

A droite et à gauche c'est l'immense étendue d'une plaine marécageuse, qui sert de pâturage ou qui est divisée en champs de riz ou de blé, avec des bois verts et des villages bruns. Au milieu, la montagne sans égale, dont le sommet, couvert de neiges éternelles, dépasse de 14,100 pieds le niveau de la mer. Il ne faut pas s'étonner que cette noble masse soit considérée dans le Japon entier comme le plus sacré des objets naturels. ni qu'elle soit reproduite sur presque tous les vases, dans tous les tableaux japonais; il n'est pas extraordinaire qu'elle passe pour la demeure de Sinto, le fondateur de la religion héroïque du Japon, et que des milliers de pèlerins se pressent chaque année en foule au

pied de ses pentes imposantes et s'épuisent à cette rude ascension. Car elle est loin des montagnes voisines ; elle élève au-dessus d'elles sa tête chenue,comme si elle prétendait au respect et à l'adoration de toute la nature qui l'entoure, enfin la symétrie de son profil se combine si bien avec sa taille gigantesque qu'elle peut être appelée la montagne sans rivale au monde. Les Grecs vantaient leur Olympe qui ne l'égalait pas; Ténériffe lui est inférieur en hauteur et en beauté; dans les Alpes suisses on ne peut trouver un seul profil qui s'élève, sans interruption, jusqu'à cette altitude; dans les Himalayas même ou dans les Andes nous doutons qu'on puisse rencontrer un cône à ce point gracieux, régulier et gigantesque.

Nous revenons sur nos pas à Shenoko, nous rejoignons nos camarades et remontons la vallée jusqu'au lac Hakoni. Le courant qui traverse Shenoko et passe à Meonooshta est le même qui sort du lac ; aussi, en suivant son cours à travers une grasse vallée, entre les flancs escarpés de la montagne, nous atteignons après un peu plus d'une heure de promenade le pied de ce Derwentwater du Japon.

Après avoir attendu trois heures l'arrivée d'un bateau que nous avons envoyé chercher au village d'Hakoni, nous nous embarquons sur ces eaux tranquilles; au bout d'une heure de navigation nous atteignons l'extrémité du lac et nous débarquons dans l'une des maisons de thé du village.

Le village d'Hakoni est un agréable petit endroit, série de boutiques et de maisons de thé construites des deux côtés du Tocaido. C'est la halte favorite des voyageurs, si bien que les propriétaires de maisons de thé semblent faire un commerce plus prospère qu'aucun de leurs voisins, quoique parmi ces derniers les marchands

de sandales grossières et de sabots de paille, qu'on adapte aux pieds des chevaux dans les descentes rapides, ne manquent pas d'ouvrage.

Un certain renom de sainteté est attaché au lac Hakoni, comme aux autres lacs de Niphon, par les Japonais qui, comme les anciens Grecs, peuplent les objets naturels remarquables d'êtres spirituels. Aussi dit-on que ce lac est habité par le plus grand dragon de l'empire, et y a-t-il une loi qui défend d'y pêcher. Comme nous ne la connaissions pas, nous passons une après-midi sur l'eau pêchant à la mouche, avec un scion de bambou à dix nœuds, que nous avons acheté à Yokohama, pour 18 pences. Si la ligne répond à notre attente, il n'en est pas de même du poisson, peut-être ont-ils secondé les officiers japonais et convenu entre eux qu'ils ne se feront pas prendre, le grand dragon les a peut-être tous mangés; — qui pourrait borner les excuses d'un pêcheur?

Il est étrange que la hauteur de ce lac ait été fixée par sir Rutherford Alcock dans sa « Capital of the Tycoon » à 6,000 pieds au-dessus de la mer. Quiconque y montera d'Odawarra comprendra que cette hauteur est de beaucoup exagérée; nos propres observations, avec un anéroïde, nous ont donné 2,300 pieds.

Le soir de notre arrivée à Hakoni, dans notre maison de thé, nous trouvons un â-ma ou masseur; quelques-uns de nous se font masser, ce qui en Chine et au Japon est la recette presque universelle contre la fatigue, aussi les indigènes la mettent-ils en pratique avant d'aller se reposer. Les masseurs au Japon sont presque tous aveugles, car un aveugle peut acquérir la science du massage tout aussi facilement qu'un homme qui possède la vue. D'après notre propre expérience, cette opération consiste à vous frictionner les épaules, à vous remuer les côtes, à vous serrer les bras, à vous battre une gen-

tille retraite sur les jambes, à vous détirer les doigts et les orteils et à vous administrer généralement un doux pétrissage. Le résultat nous a paru nul, mais certains Européens déclarent cette opération très-agréable et soporifique.

La seconde matinée de notre séjour à Hakoni se lève claire et brillante, aussi après un déjeuner matinal, escaladons-nous le sentier d'Atami, au sommet d'une colline de 900 pieds au-dessus du lac Hakoni. De ce point on découvre le lac avec son cirque de montagnes et les plaines fertiles qui s'étendent au pied de cette même chaîne, le Fusi-Yama aux flancs majestueux, le rivage qui se déroule de l'est à l'ouest et les îles au loin dans la mer.

Les ondulations du brouillard matinal dominent les plaines et s'attachent aux flancs des montagnes. Du plus clair au plus foncé, le vert des forêts vigoureuses se dégrade sur les collines, le bleu de la mer et du ciel égale celui de l'Italie, tout se combine en un mot pour rendre la forêt et la plaine plus belles que tout ce que nous avons vu jusqu'ici.

Mais descendons à Hakoni et revenons à Ashinoyu. Nous contournons les bords du lac pendant plus d'un mille à travers une avenue de cryptomerias, qui rendraient fameux en Angleterre le parc d'un noble lord. Tous ces arbres sont d'une belle venue et souvent très-élevés, leur hauteur moyenne paraît être de 100 pieds, et la circonférence de quelques-uns dépasse 12 et 14 pieds; les troncs sont droits comme les mâts d'un navire, et le vert soutenu de leur feuillage contraste agréablement avec le vert plus clair des mousses attachées à leur tronc, ou avec le rouge sombre de leur écorce.

Cette avenue conduit à un temple, élevé, dit-on, à la mémoire d'un Shogun qui vivait il y a deux cents ans,

et qui fut déifié après sa mort. Presque au bout de cette avenue se dresse la statue de bronze de Yeso-Sama, un des disciples de Bouddha, maintenant un dieu dont les attributs sont la compassion et la clémence. Elle est placée au bord même du lac, devant elle est un vase plein d'eau dans lequel les fidèles se lavent les mains avant d'adresser leurs prières à la divinité.

D'Hakoni à Ashinoyu il n'y a que 3 milles; de cet endroit nous descendons par une gorge étroite, magnifiquement boisée, garnie de fougères et de fleurs de toute espèce, à Hatta, à moitié route en descendant la passe d'Hakoni.

Avant d'entrer dans le village, nous passons devant des jardins modèles, le long desquels court une haie d'azalées, d'environ 20 yards de long et de 4 pieds de haut et de large. Jamais nous n'avions vu cette « gloire du Japon » dans un tel état de splendeur, car toute la haie n'est qu'une masse de rouge éclatant.

Hatta est pleine de boutiques garnies d'objets en bois de bon goût, et de maisons de thé modèles; l'une d'elles, après essai, nous paraît la meilleure que nous ayons rencontrée dans notre excursion. Les nattes sont propres et sans tache, comme si jamais pied ne les avait foulées, et derrière la maison, sur le penchant du coteau, s'étage un jardin de 20 yards carrés, un parfait bijou qui réunit des rochers, des arbres nains, des chutes d'eau en miniature et des étangs à poissons d'or.

Nous passons deux heures à essayer notre chance à la pêche, dans le courant rocheux qui traverse la passe, mais nous pensons qu'un Frank Buckland manque au Japon, car les cours d'eau sont si exploités par les pêcheurs qu'il y reste peu de poissons, encore ce qu'il y a est-il tout petit.

De bonne heure une course de 8 milles nous fait des-

cendre le reste de la passe d'Hakoni à Odawara. Cette passe est ourlée de hautes pentes richement boisées; le Tocaido, lorsqu'il la traverse, est pavé d'une série de fragments de rocs, sur lesquels les chevaux de louage, chargés de marchandises, peuvent difficilement tenir malgré leurs sabots de paille.

D'Odawara jusqu'à 2 milles de Yokohma, nous suivons encore une fois le Tocaido. Cette longueur de 35 milles de route est bordée, pendant plus de la moitié de son étendue, et de chaque côté, de maisons qui forment une ligne presque continue de villages. Au moment où nous les traversons, presque tous les habitants s'occupent de leur blé récemment récolté, et devant chaque porte sont étendues d'innombrables nattes sur lesquelles le grain sèche au soleil, pendant que de loin en loin une femme le vanne en le laissant simplement tomber au vent ou frappe d'un lourd fléau avec une énergie masculine les épis non encore battus. La partie du Tocaido, privée de cette suite de maisons, est bordée de beaux pins et sapins, quelques endroits sont très-pittoresques et l'on découvre de là une belle vue; nous traversons plusieurs rivières entre Odowara et Fuji-Sawa, soit à cheval, soit en nous confiant à l'habileté de bateliers qui nous passent sur de petits bacs.

Nous nous arrêtons une nuit à Fuji-Sawa, où notre expérience confirme cette opinion des indigènes, que plus les maisons de thé sont proches d'un établissement étranger, plus elles sont détestables. Une affluence de « Jacks (1) » avec des bouteilles de bière ou d'une liqueur encore pire, avec des bottes boueuses sans respect pour les nattes, doivent désespérer les maîtres d'hôtels japonais si amoureux de la propreté.

(1) Appellation familière des marins.

Certes, il est bien regrettable que les Européens, quand ils s'établissent dans ces contrées, loin du contrôle de l'opinion publique, non-seulement ne veulent pas respecter et copier ce qu'il y a de bon chez les natifs, mais tirent souvent avantage de leurs idées plus relâchées pour jeter par-dessus bord la moralité plus élevée qu'ils auraient dû importer avec eux de l'Occident. Notre commerce au Japon n'apportera probablement pas de bénéfices aux Japonais, non plus qu'à nous-mêmes, jusqu'à ce que cela soit changé.

De Fuji-Sawa, il n'y a que deux heures à cheval jusqu'à Yokohama. Là se termine notre exploration du pays et nous regrettons vivement que le départ prochain du steamer de la malle du Pacifique nous empêche de faire plus ample connaissance avec le Japon, son magnifique pays et son peuple intéressant.

CHAPITRE XIX

EN ROUTE POUR SAN-FRANCISCO.

Si le poëte romain traitait d'impies les bâtiments qui s'aventuraient alors de rivage en rivage dans la Méditerranée, quelle épithète devrait-il appliquer à ces grands steamers qui traversent régulièrement aujourd'hui l'océan Pacifique ? Il y a quatre ans le doux Pacifique était le seul océan dont l'insociabilité n'eût pas été domptée, il forme maintenant une des grandes routes du monde. Les puissants bateaux à aubes de la *Pacific Mail Steamship Company* le traversent chaque mois, dans chaque direction, et déjà la Compagnie a trouvé que le commerce s'était tellement accru qu'un service bi-mensuel est sur le point d'être établi.

Un récit dans tous ses détails du voyage de Yokohama à San-Francisco serait assurément « fastidieux, suranné, plat et sans profit ». Quel intérêt pourrait-il y avoir à narrer en détail les vingt-deux jours que nous sommes restés à bord d'un steamer ; un voyage de plus de 5,000 lieues en mer, pendant lequel pas une terre, pas un seul bâtiment à voiles, pas un steamer n'est signalé ; une traversée pendant laquelle le temps n'est ni assez

tempêtueux pour exciter l'intérêt, ni assez calme pour être remarquable, pendant laquelle chaque jour apporte sa vaste étendue d'eau sans traces et qui paraît la même que celle du jour précédent ? Quelques lignes suffisent pour noter les incidents de ces trois semaines pendant lesquelles nous passons de l'Orient à l'Occident, du vieux monde dans le nouveau, du Japon avec sa civilisation séculaire, à la Californie avec sa civilisation jeune de vingt-cinq ans.

Notre steamer est la « *China*, » l'un des plus grands de la flotte *P. M. S. Co's* : 400 pieds de long, presque 4,000 tonnaux de jauge, mesure américaine. Il est en bois et a coûté 20,000 dollars, ses machines sont de l'espèce simple, mais solide, dite « à balancier ». Il est chargé de 2,000 tonnes de thé du Japon de la dernière récolte et d'une provision de charbon de 1,300 tonnes. Sa vitesse n'est pas grande, ses mouvements sont faciles, ses salons sont les plus spacieux, ses cabines les plus aérées et les plus confortables qu'on puisse trouver sur un steamer; ses menus monotones indiquent une préférence marquée pour les plats nationaux, tels que porc et fèves, gaufres et courges.

Nos compagnons dans le salon sont au nombre de cinquante-cinq ou à peu près, différant de race et de couleur, car il n'y a pas moins de neuf nations représentées : Anglais, Américains, Français, Allemands, Hollandais, Belges, Italiens, Polonais et Péruviens, enfin nous sommes servis par des « boys » chinois, et par un barbier nègre.

A l'avant, il n'y a pas moins de 580 passagers chinois, décidés à faire fortune ou du moins à gagner de quoi vivre en Californie, en lavant de l'or, des vêtements, ou par quelque autre moyen. Ils passent tout leur temps couchés sur leurs bancs de bois, jouant aux dominos,

fumant de l'opium, mangeant, flânant ou causant. Mais ils ne paraissent jamais sur le pont du steamer pendant le voyage, excepté quand il s'arrête, pour parler à l'*America*, à 1,400 milles de San Francisco. Ils ont une demi-tonne de riz bouilli par jour, avec un peu de viande et de légumes, cela constitue une nourriture probablement meilleure que celle dont ils avaient l'habitude chez eux, et les tient en santé pendant tout le voyage. Cinq cent quatre-vingt coolies, c'est moins qu'il n'y en a d'ordinaire sur ces steamers, car celui du mois précédent en avait transporté douze cent cinquante.

Arrivés en Californie, ces émigrants de l'est trouvent de l'occupation comme domestiques, blanchisseurs, travailleurs à la journée et laveurs d'or. La plupart, après avoir ramassé quelques centaines de dollars dans le pays, retournent dans leur patrie où on dit qu'ils sont d'abord violemment pressurés par les officiers indigènes, un grand nombre s'établissent en Californie et beaucoup y meurent prématurément. Aussi chacun des steamers qui rentrent en Chine rapporte-t-il un important chargement de cercueils. Le pauvre Chinois a la crainte profondémeut enracinée d'être enterré en pays étranger; il ne se console pas comme on dit que le font les Juifs avec cette superstition que bien qu'enterré à l'étranger, leur corps doit graduellement graviter vers son pays natal ; aussi, soit avec leur propre argent, soit avec celui de leurs amis et de leurs compagnons d'exil, sont-ils généralement emportés morts par ces mêmes steamers qui les ont amenés vivants.

Pendant notre voyage, le temps est, comme nous l'avons donné à entendre, aussi pacifique que l'océan, et bien que nous soyons maintenant au cœur de l'été et sous la latitude de Gibraltar, la température est modérée.

Hors du vaisseau, peu de signes de vie. Parfois une baleine apparaît, mais les premiers jours, la plupart des passagers inclinent à penser que c'est seulement quelque chose qui lui ressemble; enfin, tous ont reconnu ces jets d'eau qui s'échappent tout à coup de la mer sans raison apparente, et cette ligne noire qui coupe pendant un moment la surface bleue des eaux, et qui disparaît ensuite dans ses profondeurs inconnues. Parfois aussi des oiseaux de mer suivent le sillage du bâtiment et volent gracieusement en croisant la blanche ligne d'écume; ils ont peine à réprimer leur vitesse naturelle pour ne pas dépasser celle du monstre à vapeur. Ces oiseaux ne sont que de deux espèces, les « Mother Careys Chickens (1), » et l'autre appelée par les marins « Cape Hen » oiseau de couleur sombre, plus grand et plus long comme envergure que le goëland. Ces deux oiseaux apparaissent alors que nous sommes en plein océan, à 1,000 milles au moins de la terre la plus rapprochée. A bord, c'est la vie ordinaire qu'on y mène, variée cependant le 4 juillet de réjouissances républicaines.

Les 5,000 milles de notre voyage maritime se terminent enfin, et le 13 juillet, nous passons à midi en vue de l'archipel des Farallones, groupe de petites îles rocheuses à 50 milles de la *Golden Gate*, l'entrée du port de San-Francisco. Ces îlots sont couverts d'oiseaux de mer et de phoques, et portent le meilleur phare des côtes du Pacifique. Elles sont louées par une compagnie qui y récolte chaque année un million d'œufs d'oiseaux pour San-Francisco, où une omelette d'œufs de guillemots est un plat recherché.

Nous traversons la Porte d'Or, (Golden Gate), détroit à peine large de 2 milles et long de 5, dominé de chaque

(1) Pétrel.

côté par de hautes colines, et nous entrons dans la baie de San-Francisco. Comme tout ce qu'on voit en Californie, cette baie est sur une grande échelle ; avec les baies de San-Pablo et Suisun, elle présente un déploiement de côtes de 250 milles comme étendue, comme sécurité elle est presque sans rivale au monde.

Après avoir débarqué sur le quai P. M. S., nous gagnons l'un des grands hôtels si nombreux à San-Francisco. Même pendant le court trajet du quai à « *l'Occidental*, » nous sommes frappé par l'un des traits caractéristiques de cette ville : sa croissance rapide. Eh bien, que dites-vous de notre petit village, n'a-t-il pas bien poussé pour être si jeune ? Telle est la question qui nous est adressée un ou deux jours après notre débarquement par le nègre devenu familier qui nous servait de barbier sur la « *China* ».

Il y a trente ans, l'emplacement de la ville n'était qu'une étendue de collines, de sables et d'eau salée, qui aurait pu être achetée pour 50 dollars; encore l'acquéreur eût-il été considéré comme un spéculateur téméraire. La ville renferme une population de 160,000 individus, près de la moitié de celle de Liverpool ou de Manchester. Elle a « poussé comme un champignon », bien qu'elle ne doive pas mourir aussi vite que lui.

Suivant l'exemple de la plupart des villes modernes, San-Francisco est coupée de larges rues droites qui se croisent à angles droits et sont bordées de constructions importantes et uniformes. Mais la pierre est rare et chère dans le voisinage, aussi la moitié des maisons dans les rues secondaires sont-elles construites en planches, et plus de la moitié de celles des rues principales sont-elles bâties avec des charpentes en fer revêtues de plâtre. Dans beaucoup de rues le pavé est en bois, ou c'est le sol nu, souvent aussi les routes sont pavées de bois ou

de galets ronds. De riches et importantes banques, des hôtels, des maisons de commerce, donnent bon air aux rues Montgomery et California, mais même dans ces rues les plus belles, les boutiques n'ont aucune apparence extérieure; en somme, la ville ne peut prétendre ni à la beauté ni à la solidité.

Dans la rue Moutgomery, une boutique sur quatre en moyenne, est occupée par un changeur, ou un essayeur; c'est là que le mineur peut vendre l'or qu'il a trouvé, ou évaluer ses pépites, et le voyageur changer ses billets, ses pièces contre la monnaie californienne, ou acheter quelques-uns des spécimens de quartz aurifère exposés à la devanture de la boutique. La ville est sillonnée de tramways qui montent et descendent les principales rues, mais on y voit aussi de très-vastes et confortables voitures de louage, prêtes à transporter quiconque est assez riche (ou assez fou) pour les payer au prix moyen réglementaire d'un dollar et quart (cinq shellings) par mille et par personne, et le double pour deux personnes. Malheureusement il n'y a pas que les voitures de place dont les prix soient aussi élevés à San-Francisco. Deux sovereigns une simple paire de bottines à boutons, et douze pour une « Tweed suit (1)», cela va droit au cœur d'un Anglais, et s'il est partisan du vieux proverbe : « Faites attention à un sou, » il sera complétement démonté de ne pas trouver à San-Francisco de monnaie de cuivre, et de découvrir que ce qui est le plus près d'un penny c'est un « bit » qui vaut cinq pences. Cette dernière somme lui servira à acheter un journal du matin ou à faire cirer ses bottes, à acheter un pouce de sparadrap ou une bobine de coton. Il fera aussi bien d'acheter des faux-cols que d'en envoyer au blanchissage, car une douzaine lui

(1) Étoffe écossaise fabriquée à Tweed.

coûtera deux dollars, c'est-à-dire le prix de leur blanchissage. Mais la note de l'hôtel le consolera de tout cela, car elle fera exception à la régle et sera modérée, sinon il pourra réfléchir qu'il y a vingt ans il aurait dû payer beaucoup plus cher. Peut-être rencontrera-t-il de vieux « diggers » qui lui parleront du temps où une poule se payait à San-Francisco six dollars, où le prix du blanchissage était d'un dollar par objet, où ceux qui en route vers les « diggings » remontaient par steamer à Sacramento, payaient 35 dollars pour un voyage de 90 milles; où le prix de deux « cock tails (1) » dans un « bar » était une pincée de poudre d'or, d'autant plus grosse qu'elle était prise par de plus gros doigts.

La rareté et la cherté de la main-d'œuvre, voilà l'origine de ces prix élevés et plus les Chinois et les Allemands affluent ici, plus les prix s'abaissent. Les Chinois qui vivent de très-peu de chose et travaillent très-bien, se sont déjà montrés de très-intelligents concurrents pour les émigrants des autres nations. En débarquant à San-Francisco nous croyions être entré dans la terre de la liberté; aussi nous paraît-il étrange de constater une agitation considérable contre les Chinois, ces intrus que les émigrants des autres pays et particulièrement de la Verte Erin voudraient expulser de l'État. Les intelligents et respectables Californiens, qui disent beaucoup de bien du Chinois et beaucoup de mal de l'Irlandais, n'adhérèrent pas à cette proposition.

Une des qualités de San-Francisco qui nous frappe particulièrement lors qu'on quitte le Japon qui est au bout du monde, c'est la proximité de l'Europe et la facilité d'avoir des nouvelles. Comme notre steamer

(1) Cock tails, boisson américaine.

range le quai, un homme crie à nos oreilles incrédules, qu'une guerre est imminente entre la France et la Prusse. Deux jours après, nous pouvons voir affiché sur un bureau télégraphique : « L'empereur Napoléon a déclaré la guerre aujourd'hui. » La ville de San-Francisco est à huit heures de Londres par le télégraphe et elle en profite. Quand ses marchands de céréales descendent dans leurs bureaux le matin, ils trouvent sur leur pupitre la mercuriale du marché de Liverpool du même jour; chaque journal du matin a deux ou trois colonnes pleines des télégrammes de la veille au soir provenant de tous les coins de l'Europe, et très-souvent on y aperçoit une notice ainsi conçue : « Le *Times* d'aujourd'hui renferme un article dans lequel on dit, etc, etc., » et donnant la substance du premier Londres du matin.

La population ds San-Francisco est évidemment très-mêlée. Les indigènes des États-Unis sont en plus grand nombre ; il est facile de les reconnaître à la quantité de vêtements noirs et de visages pâles qu'on rencontre dans chaque rue, aussi bien que par les accents qui vous arrivent constamment à l'oreille. Mais si vous entrez dans un lieu fréquenté tel qu'un des nombreux restaurants de la ville, vous pourrez voir à côté de l'Américain qui absorbe debout ses trois plats, soupe, poisson et viande en quelques minutes, d'autres individus moins expéditifs comme estomac ou comme esprit. qui sont venus des principaux pays commerciaux de l'Europe. Dans quelques boutiques de la ville, spécialement dans celles des barbiers et des débitants de tabac, nous trouvons le nègre intraitable devenu plus intraitable encore depuis son émancipation. Un autre quartier de la ville appelé la « petite Chine, » est presque entièrement occupé par des émigrants de la terre centrale des Fleurs.

Ce qui encourage l'immigration à San-Francisco, c'est

son climat égal et modéré. Bien que la température varie rapidement, elle n'atteint jamais l'extrême chaleur ni l'extrême froid; les résidents portent les mêmes vêtements été et hiver, et, pendant le mois de décembre, le thermomètre n'est, dit-on, que de 6 degrés plus bas qu'en juin. Les brouillards du Pacifique couvrent régulièrement la côte pendant les mois d'été et tempèrent la chaleur du soleil, mais ils ne pénètrent qu'à une petite distance dans l'intérieur, et des villes éloignées seulement de 20 milles de San-Francisco, jouissent d'un climat aussi différent qui si elles en étaient séparées par plusieurs degrés de latitude.

Oakland est devenu le faubourg favori de la cité d'Or, il possède un parc orné de beaux arbres et traversé par de larges routes et des avenues taillées comme toutes choses en Californie dans le grand. D'immenses steamers portent d'un côté à l'autre de la baie les passagers, ils sont même construits de manière à transporter des voitures qu'ils embarquent et débarquent sans difficulté ni retard.

CHAPITRE XX

LES ARBRES GÉANTS DE LA CALIFORNIE.

Un voyage de 90 milles en chemin de fer et de 130 milles à pied et à cheval, vous conduira de San-Francisco aux deux plus grandioses et presque uniques spectacles de la nature qu'il soit au monde : une forêt vierge de sequoias et une vallée fermée de précipices gigantesques.

Un habitant de Londres hésiterait avant d'entreprendre un voyage aussi long que de Londres à Strafford, ou à Bristol, même pour voir les scènes dont nous parlons, mais en Californie les distances aussi bien que les concombres, sont sur une grande échelle et le voyageur qui arrive à San-Francisco est capable, suppose-t-on, de pousser en manière d'excursion jusqu'à ces endroits fameux.

Nous quittons donc San-Francisco une après-midi, avec un ou deux de nos passagers de *la China*, et traversant la baie à Oakland, nous prenons le train pour Stockton. Nous y arrivons à la nuit, et nous attendons à peine le lever du jour afin de jouir de la fraîcheur matinale pendant notre promenade à la vallée de San-

Joaquin, vallée qui est plutôt une plaine traversée par une rivière, a environ 100 milles de long, et mesure ne quelques endroits de 30 à 50 milles de large.

Le sol, dans toute cette étendue, un épais dépôt alluvial, forme un des plus beaux, sinon le plus beau des champs à céréales du monde. Séparée de la côte du Pacifique par les collines de la côte, la vallée possède un climat très-différent de celui du littoral de la mer, car ses hivers sont froids et ses étés secs et chauds.

Il y pleut rarement ou même pas du tout entre les mois de mai et de novembre, aussi le blé, après s'être profondément enraciné dans ce sol plantureux, pousse-t-il si vigoureusement et devient-il si sec quand il est mûr, qu'on peut le couper, le battre et le mettre en sac le même jour; une fois emballé, on le fait descendre à San-Francisco et on l'embarque pour Liverpool; il passe ainsi deux fois les tropiques et ne risque point de se moisir pendant le voyage.

La production par acre, dans toutes les vallées de la Californie, est considérable. Le rendement du blé n'est pas inférieur à 25 bushels (1) l'acre, on cite même des exemples authentiques de récoltes de 80 bushels et même davantage.

Un de nos plus anciens amis de San-Francisco nous assure qu'il a vu, dans la vallée de Tulare (qui communique avec celle de San-Joaquin au sud), du maïs atteignant 15 pieds de haut; quelques-unes des tiges portaient jusqu'à huit épis, elles étaient si dures qu'il fallut se servir de la hachette pour les couper. Le sol alluvial de ces riches vallées n'a jamais encore été recouvert d'engrais, bien que dans certaines parties il ait été cultivé douze années de suite. Quelques-uns de ces champs

(1) Le bushel vaut en litres 36,347,664.

de blé sont d'une immense étendue ; 50 acres (1) pour un champ semblent une mesure ordinaire, et il y en a qui ont jusqu'à 300 et 500 acres. La plus grande partie des fermes ne dépassent pas 300 acres, car les fermiers ne possèdent presque tous que de petits capitaux et viennent des États à l'est des montagnes Rocheuses ; de loin en loin une ferme, dirigée par un cultivateur plus riche, renferme un area de 500 acres ; dans quelques autres parties de l'État, les fermes sont encore plus importantes et l'on en rencontre de 50,000 acres sur lesquelles les grains seuls sont cultivés.

Les chevaux sont ici nombreux et à bon marché ; aussi remplacent-ils la vapeur pour le labourage, la moisson et le battage ; la main-d'œuvre est naturellement chère, les gages pour la moisson s'élèvent dans quelques contrées à 3 dollars par jour, aussi est-ce la plus lourde dépense du fermier.

La saison est déjà trop avancée pour que nous voyions la moisson. La plupart des champs de blé ne sont qu'une étendue de terre sèche et nue, que ne varient ni les racines ni le trèfle. Tout est chaud, sec et nu. Le soleil frappe sur la plaine avec une violence qui rappelle celle de l'Inde ; l'air embrasé s'élève du sol et toutes ces causes produisent le décevant mirage de l'eau ; quelques arbres, quelques chênes rares et bas ornent le paysage, tandis qu'au-dessous s'étale une vaste surface de terre sèche, cuite, brune et durcie par le long été, où l'on distingue à peine un brin d'herbe.

Au milieu du jour la chaleur est la plus forte, le thermomètre monte entre 90 et 110° sous la banne de notre voiture, une légère brise s'élève derrière nous suivant le sens de la vallée et soulevant des nuages de poussière

(1) L'acre vaut ares : 40,4671.

étouffante souvent si épais qu'ils nous cachent les chevaux dans les brancards : des alouettes et d'autres petits oiseaux volent et gagnent le peu d'ombre qu'ils peuvent trouver, ils se tiennent en rangs, les ailes basses et le bec ouvert, dans les quelques pieds d'ombre d'un poteau de barrière ou d'une traverse; à peine un seul oiseau paraît-il chercher la lumière et la chaleur, c'est le hibou de terre clignotant au bord d'un trou de coyote où il a fait son nid, il ne ressemble nullement à l'oiseau de la sagesse, dont il est l'emblème traditionnel.

Cette chaleur de la Californie n'est cependant pas si fatigante, si débilitante qu'on pourrait le croire. Les Anglo-Saxons travaillent ici en plein air, vêtus d'habits fermés avec des chapeaux de feutre, sans souci des insolations. Nous nous sommes fait très remarquer en allant dans les rues de Sacramento à midi avec un « sola tope » sur la tête. Le thermomètre est à 101° à l'ombre, et cependant les rues sont assez animées et nous n'apercevons qu'un seul chapeau; encore est-il porté par un voyageur comme nous.

L'air est si sec que la transpiration est absorbée avant de se fixer sur la peau ; en Californie, vous pouvez faire galoper un cheval longtemps en plein soleil sans que son poil se mouille. Ces chevaux sont merveilleux comme force et infatigables. Un attelage de quatre chevaux tire le coche pesant qui renferme notre société de neuf personnes et nous fait faire le premier jour 55 milles, sans s'arrêter sur la route plus de 10 minutes pour boire; le jour suivant il fait 52 milles, et le troisième 32, dont la plus grande partie dans des montées escarpées. Le cocher avoue que ses chevaux sont « très-calmés » à la fin, mais ils ne paraissent pas beaucoup fatigués; ils se reposent un jour, et ils partent de nouveau pour

parcourir une distance presque aussi longue. Ce n'est pas l'habitude en Californie de donner à manger aux chevaux plus de deux fois par jour. Il y a quelque chose dans l'air qui les soutient, disent les propriétaires de chevaux, et l'on serait tenté de le croire.

Comme dans cette vallée nous traversons des milles et des milles de terre nue et brûlée, il est difficile de croire que, pendant les mois d'hiver et de printemps, elle soit abondamment tapissée de fleurs aux couleurs variées et éclatantes. Il en est ainsi cependant, si nous en croyons les habitants et un Écossais-Américain, qui a visité d'autres contrées privilégiées et qui nous dit que pour lui c'est la terre la plus fleurie du monde.

Le lendemain du jour où nous avons quitté Stockton, nous nous arrêtons une heure ou deux à Hornitos, village sur un embranchement de la vallée de San-Joaquin et centre minier d'une importance considérable. Le lavage de l'or est maintenant une chose du passé et le quartz aurifère, est aujourd'hui exploité par des compagnies anonymes. Aussi beaucoup de villes minières, où les pépites étaient aussi fréquentes que les bowie-knifes (1), ont beaucoup perdu d'importance, et les « lavoirs » exploités ne sont plus fréquentés que par les Chinois qui, comme les plus rapaces Anglo-Saxons, se contentent de trouver chaque jour la valeur d'un dollar du précieux métal. A Hornitos, il y a une petite mine de quartz, où nous rencontrons deux hommes qui travaillent avec le pic et la pelle ; ils ont trouvé, nous disent-ils, un jour de la semaine passée, un morceau contenant 120 onces d'or, mais c'est un hasard tout à fait extraordinaire. L'un d'eux nous raconte qu'il est mineur en Californie depuis que la fièvre de l'or s'est déclarée,

(1) Long couteau d'origine indienne.

et quand nous lui demandons s'il n'a pas encore réussi à faire fortune, il nous répond : J'en ai fait et perdu plusieurs! Tel semble être le sort d'un grand nombre de diggers; de ceux qui firent si rapidement leur pelote les premières années, à peine en est-il un sur dix qui ait gardé sa fortune. « Venu facilement, parti de même, » est un dicton souvent vérifié, quand la spéculation, l'extravagance et le jeu marchent sur les talons de l'inventeur de pépites.

En quittant Hornitos, nous sommes au pied des collines de la Sierra-Nevada, et nous passons la nuit à Mariposa, autre ville minière déchue. Le lendemain matin, nous nous élevons encore au-dessus des plaines à travers des escarpements couronnés de bois épais jusqu'à « White and Hacht's », un rancho ou ferme entourée de pentes boisées. Nous n'avons pas encore atteint les forêts de pins; aussi les arbres qui couvrent les déclivités sont-ils d'espèces plus petites, quoique plus variées que celles que nous devons rencontrer plus haut. Des chênes de plusieurs variétés, le blanc, le noir, le vert, sont abondants, les ifs, les lauriers sont fréquents, mais les plus remarquables sont les beaux madroñas aux feuilles lustrées, aux assises vert-pâle, à l'écorce d'un rouge éclatant et les manzañitas, arbustes bas, épais, aux feuilles vertes comme des pois, aux baies rouge vif. A 8 milles au delà de « Whites », à 3,000 pieds au-dessus de la mer, nous atteignons la lisière des magnifiques forêts de pins de la Sierra-Nevada. Encore 8 milles et nous sommes sur une haute suite de collines qui descend du massif central de la Sierra; les pins de Norvége, les sapins d'Argyle ne sont à côté des arbres que nous y rencontrons, que de simples bâtons.

Tout en grimpant le long de cet étroit sentier escarpé,

tout en admirant les nobles files de ces troncs puissants et sourcilleux et plus haut le dôme sublime du feuillage, nous comprîmes que jusqu'ici nous n'avions pas vu d'arbres. A chaque coup d'œil il nous semble voir un tronc plus fort, plus haut, plus gros que les autres, mais à côté il en est un autre qui nous paraît encore plus gigantesque. A certaines places nous nous arrêtons et nous comptons autour de nous une douzaine d'arbres dont pas un ne mesure moins de 180 pieds de haut et pour entourer ces troncs, au sortir de terre, il faudrait quatre hommes les bras étendus. Les plus nombreux et les plus remarquables entre ces nobles arbres sont les « sugar-pine », les « yellow-pine » et les sapins rouges ou de Douglas. Le premier, avec son écorce foncée et rugueuse, sa couronne de feuillage et son immense cône, forme un magnifique contraste avec le second, son frère jumeau en grandeur, dont l'écorce est d'un rouge jaune qui se détache par grandes plaques et dont le feuillage est tout pareil à celui de notre pin écossais. Si les pins l'emportent comme grosseur et comme masse, les sapins ont une grâce imposante que rien ne dépasse. Certains atteignent une hauteur de plus de 200 pieds ; avec leurs tiges en forme de flèche et leur pyramide de feuillage qui se termine très-symétriquement par de petites branches élancées, on dirait qu'ils ont fait naître l'idée des flèches de cathédrale et l'on pourrait croire que l'architecte du Dôme de Milan en a pris un groupe pour modèle. Chacun de ces pins, de ces sapins pleins de vie, est l'image parfaite de la force et de la beauté ; chaque tronc est droit et rond, chaque couronne de feuillage est fraîche et vigoureuse, et pas un ne s'appuie contre son voisin et ne le presse. De chaque côté c'est une suite serrée de tiges imposantes comme si la nature s'était élevé à elle-même un temple orné d'une myriade de colonnes entre les-

quelles existe un large entre-colonnement. Ces rois des arbres ne souffrent à leurs pieds aucun parasite qui vienne cacher leur beauté et diminuer leur force. Pas une plante grimpante ne s'enroule autour de leurs formes hardies et ne pend de leurs branches élevées; ces dernières ne commencent qu'à 60, 70 et même 100 pieds de haut; le sol au-dessous est en grande partie aride et brun, troué çà et là de racines tordues et noueuses ou rarement couvert de plantes basses semblables au mûrier sauvage ou à l'épine-vinette.

Mais à une moins grande altitude, là où ces forêts commencent à se montrer dans leur pleine vigueur, et dans les ravins abrités, au milieu d'eux poussent avec exubérance d'autres arbres, de la même famille que les pins et les sapins. Ceux qui s'en rapprochent le plus comme taille, ce sont le sugar-pine (*Pinus Lambetiana*), le pin jaune (*Pinus Ponderosa*) et le sapin rouge (*Abies Douglasii*), l'arbor vitæ (*Thuya gigantea*), connu aussi en Californie sous le nom de cèdre rouge, arbre magnifique au feuillage gracieusement languissant, à l'écorce rouge profondément couturée, dont la hauteur atteint quelquefois jusqu'à 200 pieds. On remarque aussi les jeunes pins à baume (*Picea grandis*) avec leurs branches horizontales, leurs troncs parsemés de gouttes transparentes de résine odorante.

Les pins jaunes et les cèdres blancs rencontrent également ici le sol qui leur convient, mais à mesure que nous dépassons la lisière inférieure des forêts de pins, les espèces différentes deviennent plus rares et les arbres gigantesques sont plus espacés.

Nous voici sur le sommet des collines, et pendant que les derniers rayons du soleil couchant rougissent encore les troncs rouges qui nous entourent, nous descendons rapidement à « Clark's Ranch », où nous devons passer

la nuit. L'air du soir se rafraîchit rapidement et la différence de température à midi et à minuit dans ces hautes vallées est très-sensible. A 5,000 pieds au-dessus de la mer il gèle toute l'année, et en juillet, une gelée nocturne succède quelquefois à une chaleur diurne de 90° à l'ombre.

« Clark's Ranch » n'est qu'à 6 milles de « Mariposa Grove », l'une des plus belles forêts d'arbres géants de la Californie. Une promenade matinale à travers les collines nous conduit à l'habitat écarté de ces merveilles du règne végétal. Pendant toute notre promenade à cheval nous passons au milieu d'arbres semblables à ceux que nous avons vus hier, et nous admirons de nouveau leur vigueur, leur taille et leur grâce. Un « sugar-pine » nous est désigné comme ayant 255 pieds de haut et 9 pieds de diamètre au sortir de terre. Après avoir pris soigneusement des mesures, il nous paraît dépasser très-peu en grosseur une douzaine d'autres qui l'environnent à un demi-mille. Mais nous devons taire notre admiration jusqu'à ce que nous ayons atteint les arbres géants.

Dans une clairière paisible, à 6,000 pieds sur les rampes de la Sierra poussent ces monarques des forêts du monde. A demi-cachés par les pins énormes et les sapins autour d'eux et entre eux, leurs cimes s'élèvent au-dessus de leurs grands voisins, et on ne peut guère les voir qu'en étant tout près. A côté des troncs plus foncés des pins et des sapins paraissent de magnifiques tiges couleur cannelle, et le voyageur qui s'avance à travers les broussailles et les fougères les découvre complétement. Au premier coup-d'œil on est désappointé quand on a lu ce qu'on dit de la mesure de ces troncs extraordinaires, car il en est d'eux comme de ces grands bâtiments dont l'énorme étendue ne dépare pas la symétrie. C'est seulement quand on les regarde quel-

que temps et quand on les compare avec les objets environnants qu'on peut apprécier leurs superbes dimensions.

Avec ces sequoias poussent des pins à sucre et des sapins Douglas qui seraient eux-mêmes des géants dans les forêts européennes, mais qui ne paraissent ici que des nains au moins comme grosseur, comparés à leurs énormes voisins. Un grand arbre mort de vieillesse est couché sur le sol, c'est le « Monarque tombé » comme il est appelé à juste titre, vous pourrez avec peine grimper sur le tronc, d'où vous verrez la terre à 20 pieds au-dessous. Il en est un autre, en pleine vigueur, bien qu'à ses branches noueuses et en lambeaux, on voie que des siècles ont passé sur sa tête; mesurez sa circonférence, à une hauteur de 10 pieds au-dessus du sol, vous trouverez 66 pieds. A 90 pieds au-dessus de terre d'où partent les branches les plus basses, il a encore 6 pieds de diamètre. On l'appelle le « Géant Gris ». Non loin de là s'élève peut-être le plus bel arbre de tous, c'est « la Mère de la forêt. » Il n'est pas tout à fait aussi gros que le géant, mais sa tige n'a pas été attaquée par ces feux de forêts qui ont laissé des traces noires sur la plupart des autres vétérans ; et son écorce couleur cannelle claire se découpe en fentes verticales qu'on peut suivre distinctement jusqu'à 70 pieds au-dessus du sol. Il y en a des douzaines d'autres splendides de grandeur et de beauté, bien qu'ils n'atteignent pas la taille des trois premiers. Nous campons pour déjeuner sous un groupe des plus gros que nous appelons les « Hommes forts de David », et si l'on regarde autour de soi, on en voit plus d'une vingtaine dont pas un n'a moins de 40 pieds à la base. Trois arbres magnifiques évidemment en pleine force se dressent à côté les uns des autres, on les appelle les « Trois Grâces ». Deux autres, frères jumeaux, vieux,

la tête effeuillée, se soutenant l'un l'autre, portent le nom des « deux frères Cheeryble ». Un autre a été brûlé par le feu mal éteint d'Indiens qui campaient ici, il est étendu à terre comme un grand cylindre noir, le cœur est tout creusé par le feu; il a été si large que la tête légèrement inclinée nous parcourons à cheval comme dans un tunnel la partie de son tronc qui, lorsqu'il était debout, devait être à plus de 90 pieds du sol.

Cette forêt se compose de trois ou quatre cents arbres de tailles diverses, les jeunes cependant sont très-rares en proportion de leurs frères plus âgés, comme si la race des géants appartenait plutôt aux siècles passés.

Dans les autres parties des rampes occidentales de la Sierra-Navada, on rencontre encore des forêts de sequoias, toutes à peu près à la même hauteur, 5,000 ou 6,000 pieds au-dessus de la mer, et celle-ci n'est nullement la plus considérable. On signale aussi de plus gros arbres dans les autres forêts ; à la vallée de Tulare, un arbre aurait même atteint 40 pieds de diamètre, mais cette mesure parait être prise au niveau du sol où, par le renflement des racines, le diamètre est plus grand.

Si l'on compare les sequoias avec les pins et les sapins, la hauteur des premiers est moins extraordinaire que leur diamètre. La raison en paraît être que leur bois est d'une nature un peu molle et cassante, si bien que quand leurs cimes dépassent les arbres voisins, ils sont constamment brisés par le souffle glacé des vents et la masse des neiges. Dans la Sierra-Nevada, un pin de 18 pieds de tour atteint souvent 220 pieds de haut, tandis qu'un sequoia trois fois plus gros ne dépasse guère 250 pieds. Les arbres les plus élevés à Mariposa Grove, mesurent 275 pieds, ils ont donc seulement 20 pieds de plus que les sugar-pine voisins, et les plus élevés qu'on

ait mesurés dans quelques-uns des autres bois, avaient 330 pieds. Mais si l'on sait que cette hauteur de 275 pieds, est deux fois la colonne du duc d'York, et qu'elle dépasse de 50 pieds celle des tours ouest de l'abbaye de Westminster, et que celle de 330 pieds, est l'élévation à 10 pieds près, de la tour Victoria dans le nouveau palais du Parlement, on ne sera pas surpris que ces géants ne soient pas plus grands.

Le voyageur, que les dimensions de ces géants désapointent tout d'abord, trouvera peut-être bien vite une compensation en admirant leur beauté, qui dans les descriptions faites de ces arbres, paraît avoir été négligée au profit de leur grandeur. Le gracieux contour de ces troncs énormes, la douceur veloutée et la riche couleur de leur écorce, leurs branches noueuses qui s'étalent comme les bras musculeux de quelque grand Briarée, le vert éclatant de leur feuillage élégant et mince, tout se combine pour en faire des arbres aussi beaux que grands, aussi majestueux que vigoureux. Dans le temps, quand les grands bois étaient regardés comme des temples naturels parmi les nations qui considéraient les vieux arbres comme la retraite favorite des divinités, quels sanctuaires ce devait être! Si un druide, à la place de son descendant du XIXe siècle les avait découverts, avec quelle terreur il les aurait adorés, et que son chêne favori aurait été éclipsé et supplanté. Dans ces grandes forêts primitives, il est un trait qui nous frappe lorsque nous nous séparons de nos compagnons de route et que nous sommes isolé. C'est ce silence complet qui fait une si vive impression; il est complet, car souvent pas une feuille ne remue dans ce dôme vert qui nous domine, pas un insecte ne bourdonne dans l'air vide, rien pas même le bruit d'une eau murmurante, ne frappe l'oreille; il fait impression, car tout autour de nous on aperçoit les formes

colossales de ces arbres majestueux, presque terribles dans leur immobilité silencieuse.

C'est à bon droit qu'on nomme sequoias ces arbres géants, car ils sont de l'espèce de ces bois rouges, ou « sequoia sempervirens ». En Angleterre, l'arbre porte le nom de Wellingtonia gigantea, qui lui a été donné par Lindley, mais aujourd'hui il est généralement considéré comme de la même espèce que le bois rouge, et dans toute l'Amérique, on le connaît sous le nom de sequoia gigantea. Un intérêt particulier s'attache à cette dénomination, car elle dérive du nom d'un chef d'une des tribus occidentales des Peaux-Rouges, qui se distingua entre tous ses compatriotes, en appréciant la civilisation et en essayant d'introduire dans sa tribu quelques-uns de ses plus réels avantages, tels que l'instruction et l'agriculture. Un autre fait est également à noter à propos de ces arbres : bien qu'ils soient les plus grands des arbres, leurs cônes sont à peine plus gros que des noix, et leurs graines longues d'un quart de pouce et larges d'un sixième, ont l'épaisseur d'une feuille de papier.

CHAPITRE XXI

LA VALLÉE YO-SEMITÉ.

Il y a vingt-trois ans, la vallée Yo-Semité, ou la vallée du Grand ours gris, n'était connue que des Indiens qui y trouvaient un refuge assuré. Chassés peu à peu des plaines par les Visages-Pâles, qui changèrent leurs territoires de chasse en champs de blé, et de leurs arbres firent des huttes, ces indomptables Peaux-Rouges se flattaient que leurs montagnes presque impénétrables leur resteraient toujours. Jamais le pied d'un blanc n'avait foulé ces retraites éloignées, jamais l'œil d'un blanc n'avait sondé leurs étonnantes profondeurs.

Mais l'inévitable, l'invariable histoire du progrès et de la retraite des deux races s'est renouvelée ici ; l'Anglo-Saxon a tracé ses sillons dans la vallée et installé ses sucreries mécaniques ; l'Indien a fui dans des retraites plus éloignées et le petit nombre de ceux qui sont restés, ont été employés comme abatteurs de bois et puiseurs d'eau, par les blancs. La calme retraite de ces vallées et leur cirque de précipices, en ont longtemps écarté les intrus, mais il ne se passa pas longtemps après leur découverte,

avant que les visiteurs des quatre coins du globe, vinssent admirer ces merveilles.

De « Clark's Ranch » une chevauchée de 12 milles sur les rampes escarpées, autour des cañons profonds et des gorges, le long de hautes crêtes toutes couvertes de magnifiques forêts de pins, de sapins et de cèdres, nous conduit à la Half-Way-House, dernière étape avant d'entrer dans la vallée. Cette Half-Way-House n'est qu'une loge à 7,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, qui sert approximativement d'auberge pendant les quelques mois d'été, époque à laquelle la neige ne recouvre pas le sol à cette altitude. Elle est bâtie au bord d'une de ces clairières découvertes, qu'on rencontre constamment dans ces forêts, et qui ont reçu le nom de «flats». Arriver tout à coup dans l'un de ces flats après une course de plusieurs milles à travers la forêt, c'est pour l'œil un agréable changement, car un vert gazon est semé d'une profusion de bouquets de fleurs éclatants, et tout autour c'est une série de gracieux petits balsamiers ou de pins « tamarack », avec des buissons de *chapparal* au-dessous d'eux.

De cette Half-Way-Flat, pour la première fois nous découvrons une vue étendue des pics centraux de la Sierra-Nevada. Ils ferment en partie l'horizon à l'est et sont éloignés de 15 à 30 milles, une ligne de granit pelé avec quelques pics effilés et dentelés, dont les versants dans l'ombre et les creux abrités sont couverts de neige. On ne voit pas de glaciers, et bien que les pics soient de 10 à 12,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, de la hauteur où nous sommes. ils paraissent peu imposants.

De Half-Way-house, une promenade de 5 milles à travers les flats gazonnés et sur les pentes boisées, nous amène au pied d'une grande rampe de granit que nous

escaladons à pied et nous atteignons ainsi le sommet dénudé du « Sentinel Dome. » Ce dôme est de 8,500 pieds au-dessus de la mer, et nous nous en sommes approchés du sud par une montée graduelle de 4,000 pieds à partir de Clark's Ranch. Mais du côté nord, cette montée graduelle se change en une descente rapide de 1,500 pieds jusqu'au « Sentinel Rock » et se termine par un précipice de 3,000 pieds dans la vallée Yo-Semité. Aussi, lorsque nous sommes sur le dôme, le gouffre qui forme la vallée s'étale dans toute sa profondeur abrupte, presque à nos pieds.

La vallée court presque droit à l'est et à l'ouest, elle a 8 à 9 milles de long sur 1 ou 2 de large. Ses flancs de granit, au nord, se montrent devant nous dans toute leur rudesse abrupte, depuis El Capitan, magnifique masse de granit blanc et nu, qui se dresse de 3,300 pieds à l'entrée ouest, jusqu'au North, Dome de 200 pieds plus haut, mais moins escarpé à son extrémité orientale. Juste en face de nous, franchissant le rempart septentrional de la vallée, tombe la chute de Yo-Semité, qui, à la fonte des neiges, se précipite en une masse blanche d'écume de 1,600 pieds de haut, et c'est à ce moment la plus belle chute du monde. Au mois de juillet, son volume a beaucoup diminué, ce n'est plus qu'un long et étroit voile de batiste qui flotte de ci de là dans le précipice au gré du vent, et qui s'étale par moments sur des pointes de roc saillantes. A l'extrémité méridionale de la vallée et sur le côté où nous nous trouvons se découpe le géant Tis-sa-ack, dont le nom s'est civilisé en dôme du Sud, masse grise de granit coupée à pic sur sa face nord, et de l'autre côté, étagé en une rampe rapide, toute dénudée. Il s'élève de 4,700 pieds au-dessus de la vallée, et maintenant que la Matterhorn a été escaladée, nous la recommandons à l'attention du Club

Alpin, car jamais pied humain n'a encore escaladé ses flancs escarpés. Du Sentinel Dome, un sentier court à l'est pendant un mille ou plus, à travers la forêt jusqu'au « Glacier Rock », à 1,200 pieds au-dessous. Faisons attention et marchons avec prudence en nous approchant sur l'extrémité du flanc de la vallée au sud : car, arrivés tout au bord et nous retenant à un rocher, si nous nous penchons par-dessus, un abîme à pic de 3,200 pieds nous sépare seul du fond verdoyant de la vallée. Si vous avez la tête faible, vous ne pourrez pas regarder du tout, et quand même vous ne seriez pas sujet au vertige, vous ne pourrez probablement contempler plus de quelques minutes cet épouvantable précipice, sans être obligé de reculer. En bas, roule au milieu de la vallée le torrent de la Merced; il semble gros comme un fil d'araignée, et de chaque côté sont des pins et des sapins énormes qui paraissent des arbustes nains; au centre de l'espace découvert, croisé et recroisé par des rangées de groseillers est un square qui a l'air d'un petit échiquier.

Reculez-vous et jetez une pierre dans le précipice, il vous faudra attendre plusieurs secondes avant de l'entendre frapper faiblement le roc, et encore ne sera-t-elle pas tombée au fond de la vallée, car bien que le précipice paraisse vertical, il ne l'est véritablement que pendant 2,000 pieds à peu près; à partir de cette distance, une très-faible pente en amène la base a environ 100 yards plus loin. Suspendu sur l'extrême bord de ce grand précipice du Glacier Rock (qui, par parenthèse, est ainsi nommé à cause des traces évidentes de la période glaciaire qu'il porte), on découvre les deux tiers de la vallée, et comme il fait le coin d'une vallée qui vient s'embrancher sur la principale, on aperçoit toute la longueur de ce « South Cañon ». Les flancs du South

Cañon ne sont pas aussi à pic que ceux de la Yo-Semité, mais à son extrémité supérieure, d'où nous sommes, nous pouvons découvrir la cascade Nevada, belle courbe d'écume tombant de 700 pieds de haut, et la Pÿ-wy-ack, ou eau cristalline, large chute toute droite, moitié aussi haute. De l'autre côté du South Cañon, se déroulent par derrière et au-dessus les pentes rocheuses de la Sierra-Nevada, plantées de pins plus chétifs à mesure que les pentes s'élèvent, et qui s'arrêtent aux pics dénudés, aux formes déchiquetées, aux masses de neige étincelante. Mais le regard s'abaisse bientôt des roches blanches dans la vaste Yo-Semité; ses précipices au nord sont le trait le plus caractéristique du paysage, et si on les contemple le soir, lorsque le soleil couchant projette de longues ombres dans la vallée et sur les grandes faces blanches du rocher, tempérant leur éclat de midi, c'est un spectacle unique et merveilleux.

Comme on ne peut pénétrer dans la vallée ni par le sud ni par le nord, nous devons revenir sur nos pas jusqu'à Half-Way-House, et prendre un sentier plus au nord pour accéder dans la vallée par son extrémité occidentale. Une heure et demie de cheval à travers d'imposantes forêts et de riantes clairières, nous amène soudain à une pointe presque immédiatement au pied de la vallée, d'où nous découvrons un si magnifique panorama, depuis l'entrée jusqu'au bout de la vallée, qu'on a jugé nécessaire de lui donner le nom « Inspiration Point. »

Debout sur le roc, à l'extrémité de cette pointe, nous apercevons le flanc énorme de El Capitan, magnifique contre-fort de granit pelé de 3,000 pieds de haut sur autant de large, et qui se dresse au travers de l'entrée de la vallée.

Presque au pied de sa face escarpée roule la rivière, à

2,000 pieds au-dessous de nous ; elle sort des champs verts et des bois plus sombres, qui se partagent le fond de la vallée et se précipite à travers une gorge rocheuse dans les plaines inférieures plus chaudes. Du regard remontons la vallée, c'est une succession d'énormes précipices des deux côtés, et dans le fond, au delà du point où la vallée supérieure se perd derrière un bastion rocheux, la chaîne centrale de la Sierra coupe du nord au sud le paysage.

Nous avons maintenant la lumière adoucie que nous demandions au Glacier Rock, car le soleil descend rapidement à l'occident. La face extérieure de El Capitan est blanche et presque éclatante, mais une large bande d'ombre noire en descend sur la vallée à l'est ; les flancs, élevés de chaque côté, sont sculptés par des alternatives de soleil et d'ombre ; à leurs pieds, dans le silence de la nuit, gît la vallée elle-même avec ses carrés de verts pâturages et ses groupes de haut sapins noirs, traversée par la rivière sinueuse ; vous pouvez croire que vous apercevez une véritable Vallée Heureuse, créée par quelques êtres supérieurs, et séparée du reste du monde par des murs inaccessibles.

Un sentier rapide et raboteux nous fait descendre d'Inspiration Point dans le fond de la vallée ; au bout de cinq milles, nous passons devant la haute tour de El Capitan, nous longeons la vallée à travers l'avenue de précipices et de cimes de granit, qui nous paraissent tour à tour plus grandes que les autres, et nous arrivons à la nuit à l'un des trois hôtels qui ont déjà été installés dans cet endroit éloigné. La saison ici est courte, car la vallée est à une altitude de 4,000 pieds au-dessus de la mer, et, bien qu'abritée par ses murailles géantes, elle échappe à certains des orages qui se déchaînent au-dessus d'elle, et qu'elle jouisse d'un

été chaud et tranquille, les sentiers qui y pénètrent, passant sur des hauteurs de 6,000 à 7,000 pieds, sont rarement libres de neige pendant plus de quatre mois de l'année.

Mais pour suppléer à la brièveté de la saison, les cartes à payer sont d'une belle longueur et le voyageur regrettera qu'une des impressions produites sur lui dans cette vallée soit que la bière lui coûte 3 schellings la bouteille, et le blanchissage d'une chemise 2 schellings. Le premier prix n'est pas trop déraisonnable quand on songe à la distance que le précieux liquide a dû franchir pour arriver ici, mais pour le second, d'après l'intérieur des habitants que nous avons vus dans cette partie de la Californie et dans quelques autres, on pourrait être tenté de croire que le blanchissage n'est si cher qu'en raison de sa rareté.

Mais qui pourrait faire beaucoup attention aux notes d'hôtel dans cette vallée sans égale? Nous passons une semaine explorant sans les épuiser ces diverses retraites profondes, et ces paysages grandioses. Ces différents points de vue sont peu éloignés l'un de l'autre; mais pour grimper à pied à l'une de ces grandes cascades, pour pénétrer au sommet des cañons tributaires, il faut souvent faire de fatigantes courses à cheval et des marches rudes et difficiles.

Après l'avoir explorée plus ou moins complétement, notre impression est que pour la grandeur de ses précipices, pour le nombre, la hauteur et la beauté de ses chutes d'eau, la Yo-Semité est sans rivale dans le monde. Des précipices hauts de 2,000 à 4,500 pieds, l'enserrent presque complétement et dans un rayon de 5 milles, il y a six cascades, dont la hauteur moyenne est de 756 pieds. Mettons de côté la hauteur immense de ses rochers et de ses cascades, la grande beauté de la *scé-*

nerie est indéniable. Que nous allions au fond de la vallée, entre ces grands et gracieux pins et ces sapins, au milieu des taillis de chênes et de noisetiers, et des masses de ronceraies et de chapparal qui bordent souvent ses sinueux torrents à truites, nous avons de chaque côté des scènes toujours grandes et toujours variées.

Les hauts escarpements blancs du quartz sont teints de diverses couleurs, l'eau et le temps les ont percés de grottes étroites et profondes, et parsemés de saillies ; tantôt ils tombent tout droit et sans accidents dans la vallée, tantôt leurs faces verticales se transforment à moitié chemin en étages escarpés produits par l'éboulement de quelques-unes de leurs pointes les plus élevées ; puis un grand rocher se dresse en face, sentinelle géante placée au-dessus de la vallée ; enfin leurs cimes se découpent en croupes qui s'élèvent les unes au-dessus des autres, ou sont ébréchées et irrégulières de forme, comme les murs de quelque castel en ruines. En quelques endroits, leurs contre-forts hérissés s'avancent jusqu'au milieu de la vallée ; ailleurs, ce sont de vastes amphithéâtres de rochers, sur lesquels se jette une puissante cataracte; au milieu de leurs saillies des arbres ont trouvé assez de terre pour pousser : « ombre sur ombre, amphithéâtre imposant de forêts. »

Tout en admirant quelques-unes des cimes les plus remarquables qui dominent la vallée, et les chutes qui se précipitent des rochers, on ne peut que s'empêcher de regretter qu'elles n'aient pas gardé leurs noms indiens, dont les uns rappelaient des légendes indiennes de la vallée et dont les autres avaient été suggérés aux indigènes par la ressemblance des rochers et des cascades, avec certains objets. Ainsi le grand rocher « sur lequel s'amoncellent les nuages, » à l'entrée de la vallée, porte

maintenant le nom de « El Capitan, » il était autrefois connu des indiens sous le nom de « Tutockanula, » un chef légendaire et déifié de la vallée; le South Dome portait le nom de Tis-sa-ack, l'amante de Tutockanula; la « Bridal Veil Fall », la Staubach de la Californie, car elle a la hauteur et la forme de cette chute européenne, était le Po-ho-no ou Esprit du vent de la nuit. La Pywy-ack, ou Eau de cristal, a pris le nom insignifiant de Chute printannière; les arcades de rochers qui rappelaient aux Indiens la forme du couvercle du berceau de leurs enfants, étaient nommés par eux To-coy-æ, sont aujourd'hui appelées Arches royales; les grandes pyramides de rochers qui leur rappelaient les représentations géantes de ces piles de glands ramassés pour l'hiver, et qu'ils appelaient Pooseenah Chuckka (grande provision de glands), sont aujourd'hui les « Cathedral Rocks, » et les trois sommets arrondis l'un au-dessus de l'autre, qui leur semblaient sauter l'un par-dessus l'autre, et auxquels ils avaient donné le nom expressif de : « Montagnes du Saut de Mouton, » sont prosaïquement devenus les « Trois Frères ». Mais les pauvres Indiens ont, depuis longtemps cessé de leur donner ces noms, à peine en subsiste-t-il une demi-douzaine dans la vallée; ils rassemblent encore leurs provisions de glands, mais accoutrés à moitié à l'européenne, ils semblent tout à fait abrutis et, comme les noms de leurs montagnes, ils ont été domestiqués par la civilisation, et privés de leur signification et de leur intérêt.

Nous sortons de la vallée par son extrémité occidentale, mais au lieu de suivre les collines au sud et de regagner Mariposa, nous traversons la vallée et prenons les hauteurs également bien boisées du côté septentrional. Une chevauchée d'un jour nous amène à « Crane Flat, » où avant de passer la nuit dans une hutte gros-

sière, nous pouvons visiter un autre bois d'arbres géants, moins nombreux que ceux de Mariposa. Le lendemain nous descendons à Coulterville sur la lisière de la plaine de San-Joaquin, autrefois ville minière de quelque importance, mais dernièrement tombée à plat, comme on dit, et bien déchue par conséquent.

De Coulterville à Stockton il y a 75 milles de plaines chaudes, sèches et poussiéreuses que nous traversons pour gagner Mariposa. Les maisons, dans cette vallée de San-Joaquin, sont rares et espacées. Elles sont en bois, grossières et malpropres, excepté dans les petits centres, comme à Knight's Ferry où nombre de plantations de pêchers réjouissent nos yeux remplis de poussière; aucun jardin potager n'entoure les ranchos ordinaires, les routes sont mauvaises en été et impraticables l'hiver; les auberges sont poudreuses, peu confortables et souvent pleines de mineurs aux blouses sales ou de charretiers aux grandes bottes de postillon. Le voyageur peut ici s'attendre à ne pas rencontrer de propriétaires fonciers, et surtout oublier les auberges de sa patrie; s'il se contente de peu, il trouvera bon accueil, intérêt et amusement, sinon il évitera la vallée de San-Joaquin et renoncera à celle de Yo-Semité.

CHAPITRE XXII

TAHOE, LA VALLÉE DE NAPA ET SAN-JOSÉ.

De tous ceux qui de la Californie dirigent leurs pas vers l'Angleterre, neuf sur dix suivent la ligne droite et courte du chemin de fer du Pacifique. Mais notre retour se fera par Panama et Valparaiso, aussi nous éviterons ce voyage de six jours de San-Francisco à New-York, que des personnes différentes représentent sous des couleurs diverses, tantôt comme un continuel pique-nique; tantôt, pour ceux dont le tempérament est plus triste, comme un continuel purgatoire. Nous trouvons cependant qu'il est bon de faire une courte excursion sur cette ligne, car, à 200 milles de San-Francisco, nous devons tenter l'ascension et le passage de la Sierra-Nevada.

Nous prenons les cars à Stockton et, jusqu'à Sacramento, nous traversons des plaines opulentes, aujourd'hui nues, sèches et poudreuses, mais couvertes, il y a un mois, de moissons dorées. Peu après avoir quitté San-Francisco, la ligne commence à monter et à 105 milles de là elle traverse la chaîne centrale de la Sierra-Nevada, à une hauteur de 7,040 pieds au-desssus du

niveau de la mer. Tandis que le train franchit les pentes de la Sierra, tantôt contournant le contre-fort d'un ravin profond, tantôt traversant sur un haut pont de bois un torrent de montagne, la vue plonge sur de profondes gorges boisées, ou s'élève jusqu'aux crêtes élevées de la Sierra.

La vitesse moyenne, 12 milles à l'heure, nous permet de contempler tout ce qu'il y a à voir et pour que l'on puisse jouir plus complétement du panorama, à la queue du train est attaché un long truck non-fermé sous le nom de « tall observation car », il n'a ni cloisons ni cadres de fenêtres.

A mi-chemin, la ligne passe tout près d'un endroit où se pratiquent d'importants lavages d'or, on y voit fonctionner de puissants jets d'eau chassés dans de forts tuyaux qui lavent tonne par tonne les flancs d'une colline. Le terrain aurifère une fois délité et délayé par ces pompes hydrauliques est conduit dans des vannes; pendant qu'il y passe, les parcelles d'or se précipitent au fond par la pesanteur, ou forment un almalgame avec des couches de mercure qui sont placées dans les différentes parties des vannes.

La ligne du chemin de fer sur la Sierra paraît avoir été bien tracée, car sur tout son parcours on n'y rencontre pas de rampes qui aient plus $\frac{1}{43}$ d'inclinaison et c'est une pente plus douce que celle des chemins de fer alpins en Europe, ou de la ligne indienne de Bombay à Calcutta. La voie semble suffisamment solide en considération du peu de vitesse des trains qui la parcourent, mais les rails sont simplement maintenus à leur place sur les traverses par de grands clous à tête plate, et les ponts de bois à entrelacs qui surplombent les ravins semblent décidément fragiles et craquent outrageusement lorsqu'un train les traverse. Les « cars » sont bien

installés, ils n'ont pas de compartiments et sont traversés dans leur longueur par un passage. Mais leur va-et-vient est trop grand quand le train est en marche pour qu'on puisse beaucoup se servir de ce passage comme promenoir.

Les buffets aux diverses stations le long de la ligne, s'élèvent à peine même au type de celui de la Mugby Jonction (1). Au bout de quelques heures le train s'arrête vingt minutes pour un repas, un flot se précipite dans une salle de café, sur le sol de terre sont rangées de longues tables, portant une quantité de grossiers plats en terre; chaque service, depuis le poisson, s'il y en a, jusqu'au dessert, est fait rapidement; des mineurs, des émigrants, des fermiers, des employés de chemin de fer et vous-même, vous placez simultanément. On vous donne un couteau et une fourchette dont vous devez vous servir tout le repas, et vous ne serez pas choqué de voir votre voisin porter des pois verts à sa bouche, et se couper des tranches du beurre commun avec le même instrument. « Les hotel-cars » qui ont été si vantés, ne circulent pas sur la partie californienne de la ligne, et il faut aller à Omaha, si vous voulez voyager somptueusement dans ces wagons.

Ce chemin de fer du Pacifique n'a pas fait la prospérité de toutes les villes qui espéraient en tirer avantage. San-Francisco passe pour n'en avoir pas entièrement profité, car il a mis les villes des États plus à l'est en rivalité plus directe avec la *ville Dorée*, et ceux qui trouvaient ici un marché rémunérateur pour leur travail, doivent se contenter maintenant de salaires plus faibles, et de gains moins forts. Quant aux directeurs de la compagnie originaire, la ligne a été aussi profitable pour

(1) Station imaginaire. Citation de Dickens.

eux que les meilleures mines d'or, car, avec la grande garantie par mille que leur fit le gouvernement, et la valeur des terrains en bordure qui leur furent donnés, la construction de la ligne n'a pas tiré un sou de leur poche, et, une fois terminée, elle est devenue pour eux une source assurée de revenu qui ne leur a rien coûté.

Passé la chaîne centrale de la Sierra Nevada, la ligne commence à descendre; alors commence une série de paraneiges en bois qui s'étendent presque sans interruption pendant 50 milles. Ils n'ont été bâtis que depuis l'expérience du premier hiver. Dans un des intervalles entre ces paraneiges, à 15 milles au delà de la crête est la station de Truckee, tout près d'un groupe de maisons en bois, qui constituent le village de Truckee. A 2 milles de celui-ci est le lac Donner, jolie nappe d'eau de 3 milles de long, sur trois quarts de mille de large, entourée de collines couvertes de pins; sur les flancs de l'une d'elles court la ligne des paraneiges qui marque le passage du Pacific Railroad.

Ce lac a pris le nom d'un chef d'émigrants, qui eurent une triste fin sur ses bords, il y a vingt-quatre ans. Partis de l'est pour gagner les « diggings » à la fin de 1846, ils furent surpris ici par les orages de l'hiver et ensevelis sous la neige. Tous moururent de froid et de faim, sauf un ou deux qui poussèrent en avant et atteignirent les rampes occidentales de la Sierra, ainsi qu'un vieillard qui survécut après avoir passé l'hiver et s'être nourri, dit-on, des cadavres de ses camarades.

Sur le côté sud de Truckee, un semblant de route de 12 milles, suit le cours d'un large torrent rocheux au-dessus d'un défilé bien boisé et mène à Tahoe, village au bord du lac du même nom. Nous changeons d'attelage à une hutte; à côté est un établissement pour l'élevage des truites, où l'on voit une immense quantité de

ces poissons de tout âge et de toute taille, depuis l'alevin à peine sorti de l'œuf, jusqu'à la truite d'une livre, qui se développe bien dans les courants de cette eau fraîche.

Le lac Tahoe entouré des pics boisés et rocheux de la Sierra, qui s'élèvent graduellement depuis le bord jusqu'à la ligne des neiges, est une noble étendue d'eau bleue de 35 milles de long sur 10 de large. L'eau du lac est célèbre par sa pureté et sa clarté. Nous montons à bord d'une chaloupe à vapeur qui fait tous les jours de petites excursions et nous pouvons découvrir les calmes profondeurs ; à une distance de 3 milles du rivage, nous pouvons voir distinctement chaque pierre au fond de l'eau à une profondeur de 150 pieds, puis le fond s'abaisse soudain jusqu'à 1700 pieds et, à cette profondeur, la vue ne peut plus pénétrer. Nous nous baignons dans cette eau que nous trouvons moins légère que l'eau froide ordinaire. Sa transparence et sa pureté sont dues en partie à l'absence complète de toute matière végétale, le fond du lac étant entièrement dépourvu de végétation.

La *scénerie* autour du lac n'a pas un caractère très-frappant. A l'ouest c'est une petite baie enfermée entre deux pointes saillantes, et entourée du côté de la terre par un bel amphithéâtre de collines escarpées couvertes de bois, elle a été nommée la baie Émeraude, et c'est certainement la perle du lac.

A l'est, c'est une autre petite baie, de laquelle une route conduit à Virginia city, grande ville qui s'est élevée avec une rapidité étonnante, grâce aux mines d'argent qui sont au-dessous. Sur un fragment de roc qui surplombe le lac, se détache un remarquable portrait naturel de Shakspeare; vu de face il est fait des taches et des bosses du rocher, et la figure du grand poëte, ses

yeux profonds, et sa barbe taillée reposant sur la fraise qu'on portait sous Élisabeth, tout est clairement représenté.

De Tahoe, nous revenons sur nos pas par le chemin de fer à Sacramento, où nous passons deux ou trois des plus chaudes heures que nous ayions jamais eues à supporter. C'est une large ville avec des rues pavées en bois, bordées de grandes boutiques un peu grossières. Capitale de l'État de Californie, elle possède un énorme bâtiment appelé le Capitole, dont les habitants sont fiers non sans raison. Comme leurs rues et leurs boutiques, ces habitants ont un air de prospérité grossière aussi ; il faut ajouter, il est vrai, qu'on en peut dire autant des habitants de toutes les villes de la Californie, excepté de San-Francisco, vous y rencontrez rarement un homme qu'à première vue vous puissiez prendre pour un gentleman. Grossiers et vifs, rusés, taciturnes et entiers, voilà les traits caractéristiques empreints sur leurs figures.

Nous prenons le train pour Vallejo de bonne heure le matin, et nous traversons les 50 milles de plaines brûlantes qui séparent ces deux villes. Le thermomètre dans le « car » marque 105° et l'air qui pénètre par les fenêtres ouvertes semble sortir d'une fournaise. Les passagers remarquent que cette chaleur est exceptionnelle, même dans la vallée de Sacramento, et cependant quelques-uns, vêtus de la redingote noire traditionnelle, se promènent au soleil sur la plate-forme de la station aussi impunément que des lézards. A mesure qu'on approche de Vallejo, l'influence rafraîchissante de la brise maritime se fait sentir, et la température dans la baie où l'air frais pénètre par la Porte dorée, n'est que de 65° ; c'est une différence de 40 degrés en trois heures de voyage.

Vallejo est une ville prospère d'origine récente, fondée il y a vingt ans. Par sa position et son excellent port,

elle s'est aussi rapidement accrue que San-Francisco et promet d'être une des plus importantes villes de l'État. Elle s'étend au pied de la vallée de Napa, l'une des plus riches et des mieux cultivées de la Californie.

Nous remontons cette vallée en chemin de fer et nous constatons que, par la variété de ses récoltes et l'excellence de son exploitation, la vallée de Napa peut être très-favorablement comparée à celle de San-Joaquin. Les champs de blé et de maïs alternent avec les vignobles et les vergers, les fermes ont un air trés-propre, très-confortable, et la terre non défrichée est si bien garnie de chênes qu'elle nous rappelle un parc anglais. A la moitié de la vallée, à l'ouest, dans une gorge étroite entre les montagnes, il y a un hôtel et des bains appelés les « White sulphur Spings »; c'est le rendez-vous favori des flâneurs de San-Francisco. Des deux côtés du vallon s'étagent des bois épais au milieu desquels, au-dessus des chênes, des madroñas et des figuiers sauvages, des bois rouges, frères géants des arbres géants de la Sierra-Nevada, dressent leurs énormes cônes de feuillage. Ce sont cependant de jeunes arbres, car le bois du sequoia sempervirens a trop de valeur pour qu'on le laisse longtemps sur pied, et il y a maintenant très-peu de vieux arbres de cette espèce, dans un rayon de 100 milles autour de San-Francisco. Quelques troncs témoignent encore de leur grosseur ; un, entre autres, que nous avons mesuré avait 10 pieds de diamètre au point où il avait été coupé : 3 ou 4 pieds au-dessus de sol.

A 10 milles plus loin dans la vallée de Napa, se trouve Calistoga, dernière station du chemin de fer ; c'est un village de peu d'étendue et sans importance, on n'y remarque qu'un hôtel bâti et un parc tracé par un San-Franciscain énergique, mais un peu excentrique, dans un endroit où dix ans auparavant il n'y avait qu'un ma-

rais infect. Le propriétaire doit avoir été passionné pour les difficultés, car il a attaqué ici la nature avec un énorme désavantage ; il a dû charrier des milliers de tonnes de terre pour combler ces marais pestilentiels, et créer un sol propre à la végétation.

A 6 milles de Calistoga, dans les collines sur le côté ouest de la vallée, on remarque des arbres pétrifiés, plus grands et mieux conservés que tous ceux connus. Ils ont été récemment découverts, quelques petits morceaux de bois pétrifié qui étaient à l'hôtel de Calistoga ayant attiré sur eux l'attention.

En partant de Calistoga sur les pentes inférieures de collines boisées, 4 milles de cheval nous conduisent à un rancho solitaire qui s'élève dans une excavation retirée. Nous traversons un petit bois qui suit un torrent presque à sec et à 2 milles du rancho, nous passons sous une haute falaise de tuf, dont la partie inférieure porte des traces bien apparentes de l'eau et renferme plusieurs cavernes creusées par elle. A quelques centaines de yards au delà, s'élève un tertre moins haut que la colline dont la falaise fait partie et séparé par un petit ravin. Ce tertre est couvert de buissons de manzanitas (1) et de madroñas (2), au milieu desquels surgissent des troncs pétrifiés. Il y en a au moins une douzaine et l'on en trouverait probablement davantage si le tertre était débarrassé de ses broussailles et le sol remué à une profondeur de quelques pieds ; des morceaux de bois pétrifié se rencontrent dans toutes les directions, seuls les troncs des arbres sont visibles, car les branches sont ou

(1) Manzanitas, azeroliers, petits arbres épineux de la famille des rosacées dont le fruit aigrelet, l'azerole, a la couleur et la grosseur de la cerise et contient plusieurs petits noyaux.

(2) Madroña, arbousier, arbrisseau qui produit des fruits presque semblables aux fraises par la forme et la couleur.

trop enterrées dans le sol ou trop cassées pour être distinguées.

Un de ces arbres paraît avoir été un sapin d'une forte taille, car il à 6 pieds de diamètre à son extrémité inférieure, le tronc se dresse au-dessus du sol à une hauteur d'environ 50 pieds et le reste est enterré. D'après les fractures nettes et tranchantes de ce tronc et de quelques autres on pourrait croire que les arbres ont été pétrifiés debout et cassés en tombant. La pétrification est parfaite car les cercles du tronc sont clairement visibles et les gouttes de résine dans les fentes de l'écorce ont été transformées en morceaux distincts de cristal terne. Comment ces pétrifications se sont produites, seul un savant pourrait l'expliquer ou le supposer. Des morceaux de bois se trouvent partout sur un rayon de pays d'un mille de large sur 6 à 8 de long, dans lequel ce tertre est enfermé; on rencontre également des coquilles marines sur les collines voisines et des traces volcaniques abondent dans ce district et sur le mont Sainte-Hélène, sur la pente orientale de la vallée de Napa.

Nous traversons l'extrémité de la vallée de Napa, sur le contre-fort occidental de ce mont Sainte-Hélène, à une altitude de 2,700 pieds, et nous descendons rapidement de 1,400 pieds par une route escarpée et étroite qui longe la lisière de ces fentes à pic. Nous contournons des encoignures si aiguës que le célèbre cocher de la voiture à quatre chevaux de la Calistoga perd de vue ses chevaux de flèche en les contournant au galop ; et nous gagnons une autre curiosité naturelle du voisinage, les Geysers.

L'hôtel Geyser, où nous nous arrêtons, est bâti sur le flanc méridional d'un étroit canon couvert de bois ; au lever du soleil, il est rempli d'une vapeur qui roule en sifflant. Pour le traverser, il faut se frayer un chemin au milieu des morceaux de soufre, de soude, d'alun et

d'autres substances chimiques, de jets de vapeur sulfureuse et de fumée ; de chaque côté sourdent du sol des sources de liquide bouillant, de couleurs, d'odeurs, et de températures différentes. Quelques-uns des dépôts autour de ces sources sont très-beaux, entre autres, les cristaux de soufre. Çà et là sont des sources froides, dont les eaux sont ferrugineuses, albumineuses ou sulfureuses.

On peut juger de la variété des sources, toutes dans un area de quelques acres, d'après ce fait que l'alun, la magnésie, le tartre, le sel d'Epsom, l'ammoniaque, le nitre, le fer et le soufre sont tous déposés par elles et que leur température varie de 56° au point de l'ébullition. L'une rejette un liquide qu'on dit être identique comme composition au sel d'Epsom; le produit d'une autre source passe pour posséder de grandes propriétés curatives des maladies des yeux; une troisième émet un liquide qui pourrait servir d'encre; une quatrième, qui bouillonne furieusement dans une cavité du rocher de 8 à 10 pieds de diamètre sur 5 pieds de profondeur, est pleine d'un liquide noir et fortement odorant et appelée non sans à propos « la Chaudière de la Sorcière ».

Il y a des endroits agréables dans toutes les directions qu'on peut atteindre facilement de San-Francisco par le chemin de fer ou le steamer, et les banquiers, les marchands, les avocats et les autres agioteurs de cette ville d'agiotage, montrent chaque année leur préférence croissante pour ces demeures. Des villas confortables, entourées de jardins qui, avec ce climat et ce sol magique, font de plus grands progrès en une année que les jardins anglais en trois ans, s'élèvent dans toutes les directions. Le voyageur ne sera pas longtemps à San-Francisco, avant de recevoir un amical accueil dans la société agréable et peu guindée. S'il est encore imbu des

manières insulaires et des mœurs de la Grande-Bretagne, il sera un peu surpris de la familiarité générale, surtout si quelque enchanteresse San-Franciscaine, avant que la soirée soit terminée lui demande de la reconduire chez son père, dans la ville, ou à la pension dont elle n'est pas encore sortie. Et si les habitudes de la famille le surprennent, il en sera de même pour celles de la domesticité. Quand il quittera la maison de son ami, il lui faudra porter lui-même son bagage au chemin de fer, et partir avec des bottes non cirées. Chacun fait ses affaires lui-même en Californie, et quant à ce qui est de cirer les bottes, cela est laissé au cireur dont on rencontre la boutique dans toutes les rues de San-Francisco. Dans toutes les maisons californiennes, il n'y a pas de domestique; « l'aide » est ce qui approche le plus de ce débris du système féodal.

Nous partons en chemin de fer pour le sud au delà des villas suburbaines de San-Francisco, et au bout de 50 milles, nous arrivons à San-Jose, ville plus âgée de cinquante ans que San-Francisco et peuplée de 20,000 habitants. En y entrant nous pouvons juger de l'économie avec laquelle sont construits les chemins de fer en Amérique. Le train roule lentement à travers la ville au niveau des rues qu'il croise à angle droit sans barrière et sans levée. Un fort coup de sifflet annonce seul son approche et engage les voitures à laisser la voie libre.

Près de San-Jose, il y a quelques grands vignobles bien entretenus, où l'on peut voir certaines de ces vignes qui sont devenues d'un si grand intérêt pour l'État. Nous entrons dans un vignoble qui appartient à un ex-général de l'armée des États-Unis, venu en Californie avec l'armée qui en fit la conquête il y a vingt ans. Il n'y a que six ou huit ans qu'il cultive la vigne; il lui a fallu, il y a deux ans, tout recom-

mencer parce que son approvisionnement de vins et d'eau-de-vie, prêt pour le marché, avait été complétement brûlé par un attroupement d'Irlandais dont le seul grief contre lui était qu'il faisait travailler des Chinois à ses vignes. Il garda cependant ses Chinois, et n'a pas été troublé depuis cette époque; enfin il est sûr de produire de bons vins rouges et de l'eau-de-vie en très-peu de temps. Certes, les échantillons qu'il a déjà en magasin sont faits pour lui donner cette espérance. Il pense, et nous sommes d'accord avec lui, que les vins rouges de la Californie sont meilleurs que les autres; les champagnes et les vins blancs sont médiocres et n'ont probablement de valeur que grâce aux énormes droits prohibitifs sur les vins étrangers. Enfin peut-être la fabrication est-elle encore trop récente pour qu'on en connaisse tous les secrets.

A 15 milles au delà de San-Jose, à quelque hauteur dans les collines au sud, se trouvent les mines de mercure d'Almaden, fameuses pour avoir été jusqu'à ces derniers temps les plus riches du monde après celles du vieil Almaden en Espagne. Maintenant, d'après ce que nous a dit un des directeurs, la production du minerai est à peine suffisante pour couvrir les frais de l'extraction. Le minerai se présente sous forme de pierres d'un rouge foncé appelé cinabre; on en extrait le mercure par la chaleur. Ce cinabre est placé sur des fourneaux et, par la chaleur, le métal se dégage du minerai sous forme de vapeur, qui traverse plusieurs récipients où elle se refroidit, se condense, et à la fin de l'opération est devenue un mercure d'une pureté parfaite. Les mineurs sont presque tous originaires de la Cornouailles ou du Mexique. Près des mines sort de terre une source légèrement ferrugineuse, dont la composition est la même que celle de l'eau de Vichy française. Elle est mise en

bouteilles et se vend à San-Francisco sous le nom d'eau de Vichy californienne, à raison de 3 dollars et demi la douzaine.

Nous revenons à Francisco, et nous allons reprendre la mer pour gagner le Sud. Si nous avons quitté le Japon avec cette perspective que vingt années apporteront des changements merveilleux dans ce pays, nous laissons la Californie avec l'admiration rétrospective de ce qu'ont produit ici les vingt dernières années. L'impression que nous avons reçue en débarquant à San-Francisco est aussi plus durable et plus souvent répétée quand nous voyageons dans le pays. Rapide développement d'immenses ressources, telle est, en peu de mots, l'histoire de la Californie, depuis que la fièvre de l'or a commencé et telle se continuera son histoire dans les années à venir. Les mines d'or ont atteint et dépassé leur plus haut développement, nous en convenons, mais les autres industries de la Californie sont comparativement encore dans l'enfance. La culture du blé lui méritera mieux le titre de l'État doré que ne l'ont fait autrefois les pépites, car l'exportation de cette céréale dépasse déjà celle du précieux métal. Comme il y a en Californie des millions d'acres de terre inculte, et que la production de la laine, du vin et de la soie commence à peine, il y a lieu de penser que, dans vingt ans, ce pays, grâce à ces richesses, se développera plus sûrement, sinon moins rapidement, qu'il ne l'a fait dans les vingt années qui viennent de s'écouler.

CHAPITRE XXIII

DE SAN-FRANCISCO A PANAMA.

Un matin, au milieu d'août, nous nous rendons sur le quai de la compagnie P. M. S. à San-Francisco; au milieu d'un encombrement de wagons, de balles de marchandises, de bagages, de porteurs, de douaniers, d'employés de douanes, de passagers qui partent, d'amis qui les accompagnent, nous embarquons sur un des grands steamers qui vont régulièrement à Panama et en reviennent. Les amarres sont lovées, dix minutes se passent à se saluer, à agiter les mouchoirs, à se crier au revoir, à soupirer et à pleurer; nous passons la *Porte d'or* et nous faisons lentement route vers le Sud.

Avant que le chemin de fer du Pacifique fût terminé, il n'y avait pour ainsi dire pas de route de steamer plus fréquentée et plus intéressante que celle de San-Francisco à Panama, si ce n'est, toutefois, celle de Panama à San-Francisco. Sur cette dernière s'embarquaient, en effet, presque tous les esprits aventureux de l'Europe et de l'Amérique orientale pour tenter la fortune dans l'*Etat de l'or*, et sur la première voyageaient presque tous ceux qui avaient déjà mis la fortune à l'épreuve et qui revenaient soit avec des « doubles aigles », soit avec de

lourdes pépites, ou complétement désappointés et avec l'espoir de faire fortune ailleurs. Mais le chemin de fer a changé tout cela. Au lieu de déposer mille à douze cents voyageurs sur la côte, les steamers n'en transportent plus que cent à cent vingt et nous n'avons cette fois que soixante-dix cabines d'occupées et cent cinquante passagers d'entre-pont.

On va de San-Francisco à New-York, par terre, en six jours, et le prix du chemin de fer est de 130 dollars. Par mer, il faut vingt-six jours en bateau à vapeur et le prix est de 100 dollars. Il n'y a donc plus pour préférer le dernier mode de transport que ceux qui ne peuvent supporter les fatigues du chemin de fer, ceux pour lesquels le temps est sans valeur, ceux enfin qui n'ont pas beaucoup d'argent. Aussi les passagers sont-ils un peu ce qu'un fashionable appellerait : « Canaille, gueux et polissons. » Qu'il y ait des exceptions à cette règle parmi nos passagers, nous pouvons le certifier..... Notre steamer est si pesamment chargé de thé japonais de la dernière récolte et d'autres marchandises que, malgré un temps favorable, nous mettons seize jours à faire 3,200 milles. Pendant le premier millier, nous avons longé d'assez près le rivage pour ne pas perdre de vue les collines sombres et dénudées de la basse Californie. Le climat est, dit-on, sur cette côte, un des plus beaux du monde, comme le prouve le grand âge qu'atteignent en général les habitants, mais ce district manque presque complétement de pluie, la végétation a peine à y subsister, les mines d'or ne peuvent être exploitées faute d'eau, et même la perspective d'une longue vie n'a engagé que bien peu d'émigrants à s'y établir.

Après avoir doublé le cap Saint-Lucas, nous perdons la terre de vue pour quelques jours, et lorsque nous l'apercevons de nouveau, un seul coup d'œil suffit pour

nous prouver que nous sommes encore sous les tropiques. La côte mexicaine n'est presque tout le temps qu'une suite d'escarpements. Ce ne sont plus des collines dénudées, mais des hauteurs couvertes de bois épais, d'arbres et d'un fouillis de broussailles, dont le vert éclatant annonce l'humidité. Sur le bord de la mer, ce sont des lignes de marécages ou des lagunes séparées de la mer par une étroite bande de terre couverte de palmiers. L'air qui s'en dégage est chaud, humide et chargé des germes du choléra et de la fièvre, mais une journée de voyage suffit pour vous permettre de gagner les montagnes, très-saines, qui s'élèvent de 4,000 à 8,000 pieds au-dessus de la mer. Là, l'air est clair et vif, les rayons du soleil sont tempérés par une brise rafraîchissante. Lorsqu'on aperçoit ces montagnes et que le thermomètre, dans le vaste salon du steamer, marque 90°, on regrette de ne pouvoir être transporté à travers les airs, dans ces régions plus fraîches.

A peine peut-on voir quelques habitations le long de cette côte, sauf dans les deux ports où nous touchons, Manzanilla et Acapulco. Le premier est le port de Colima, ville de l'intérieur, nous y entrons à la nuit et nous n'en voyons qu'un groupe de lumières.

Nous entrons à Acapulco avant le coucher du soleil, assez à temps pour admirer la beauté de ce havre, enclos de collines littéralement couvertes de verts taillis d'où émergent quelques palmiers. La ville, avec ses toits rouges et ses anciennes constructions espagnoles en ruines, paraît pittoresque vue de la mer, mais lorsqu'on débarque, ce n'est plus qu'une succession de petites maisons et de ruelles étroites, avec une population de 5,000 individus de couleur. C'est de ce port que faisait voile tous les ans, pour Manille, un grand galion espagnol, qui allait échanger l'or et l'argent du Mexique

contre les produits de la Chine et des Philippines. Le chargement de ces galions était estimé à un demi-million de livres sterling, mais ces exportations ont considérablement diminué, et bien qu'Acapulco soit sur le Pacifique le port le plus voisin de Mexico, un peu de cochenille et d'indigo, avec quelques lingots, c'est là tout ce qu'on y charge aujourd'hui.

A 600 milles plus bas en descendant la côte, nous voyons le littoral du Guatemala et nous pouvons apercevoir les volcans qui dominent la ville, plus d'une fois détruite. Les trois jours suivants ne sont marqués par aucun incident, si ce n'est qu'un matin, une troupe de baleines apparaît à 100 yards du bâtiment, ce qui nous permet de suivre leurs rapides et gracieux mouvements, les jets d'air et d'eau qu'elles lancent, à une vingtaine de pieds, chaque fois qu'elles apparaissent à la surface, ou qu'elles soulèvent d'un coup de leur queue puissante, lorsqu'elles s'enfoncent de nouveau sous les vagues.

De bonne heure, le 3 septembre, nous passons en vue de Puerto-Point et, le même soir, peu de temps après que les feux d'un brillant coucher du soleil viennent de s'éteindre au delà du rivage, nous jetons l'ancre à côté d'un groupe de jolies îles, à 3 milles de Panama.

Si le voyageur n'a pas entendu dire beaucoup de mal de Panama avant de la visiter, et s'il peut l'apercevoir pour la première fois de la mer, au milieu de ses collines pittoresques et de ses îles boisées, il recevra probablement une bonne impression de l'aspect de la ville. Qu'il regarde par-dessus les 3 milles d'eau peu profonde qui séparent les îles du continent, il apercevra une ligne irrégulière de collines boisées, dont le pied s'approche plus ou moins des eaux ridées de la baie. Entre la base de ces hautes collines et la plage, on peut voir un groupe

de murailles blanches et de toits rouges, et de loin e loin les tours d'une vieille église ou les pieds droits d'un fort à demi ruiné, qui forment la ville de Panama. Au delà de la cité, ce sont des masses exubérantes de feuillage, et à l'intérieur par-ci par-là des bouquets de palmiers et d'arbres tropicaux. De loin tout réjouit l'œil, mais quand le visiteur se jette dans un petit bateau, manié par un individu dans les veines duquel court du sang d'Espagnol, de nègre et d'Indien, s'il débarque sur un escalier dont les degrés sont en ruines, s'il est entouré de cet indescriptible fouillis de bouts de corde, de bouteilles cassées, d'algues, de pierres, de têtes et de queues de poisson qu'on trouve dans un village de pêcheurs anglais de troisième ordre; s'il a le temps de se promener dans les rues et de visiter la ville, il arrivera à cette conclusion qu'ici, comme en bien d'autres cas, la distance prête de l'enchantement à la vue.

Car Panama, vue de l'intérieur, a une désagréable apparence d'humidité et de moisissure. Les vieilles églises, dont une ou deux se glorifient de leurs façades de pierre, autrefois magnifiques, sont aujourd'hui dans un triste état d'abandon et de dégradation.

L'herbe pousse dans les rues, s'attache aux murailles et s'insinue dans les crevasses des tours. De vieilles maisons, qu'on dirait bâties pour les hidalgos espagnols qui marchèrent avec Pizarre sur Cuzco, ou avec Cortès sur la capitale des Aztecs, sont vides et tristes, n'ont plus ni toit ni plancher. Le bâtiment qui paraît peut-être le plus animé qu'aucun autre dans la ville, c'est la prison, construction basse avec deux larges fenêtres grillées, donnant sur une prairie; de ces fenêtres une foule de malheureux déguenillés regardent les rares passants, tandis que, le toit plat de leur prison, au-dessus de leur tête, fait partie de la promenade de la ville.

Sur cette promenade, juste quand le soleil s'enfonce dans l'Océan et que les fraîches vingt minutes de crépuscule succèdent aux heures brûlantes du jour, on peut voir les élégants et les beautés de Panama chercher les souffles trop courts d'un air frais et agréable.

Pendant les vingt-trois ou vingt-quatre heures de jour, la ville, pour un visiteur qui ne fait que passer, paraît être profondément endormie ; à ce moment délicieux du crépuscule, elle semble se remuer et se lever pour passer une heure de demi-sommeil, puis elle retombe dans sa somnolence. Il y a, il est vrai, une partie de la ville (sans savoir quelle vie on mène derrière les fenêtres grillées et les portes fermées) où le dieu du sommeil paraît avoir perdu sa puissance, c'est la partie occupée par le Grand-Hôtel, où se trouve un bar fameux par ses préparations séduisantes et par une verandah aérée, qui sert à la fois de bourse, et de boîte à cancans à toute la ville.

Pour le reste, on rencontre dans toute la ville les traces d'un passé plus prospère et plus énergique, en même temps que les signes d'un avenir plus sombre encore que le présent, n'est-ce pas là l'emblème des conquêtes et des possessions espagnoles en Amérique? Tout d'abord audacieuses et heureuses, elles dégénèrent bientôt, pour succomber sous une nonchalance et une apathie incurables.

Certes, il faudrait un tempérament plus opiniâtre, plus infatigable que celui de l'Espagnol, pour conserver son énergie et sa puissance de travail dans un climat tel que celui de Parama, où l'air n'est jamais clair, où le thermomètre descend rarement au-dessous des chaleurs de l'été, où les seuls adoucissements à l'écrasante chaleur du soleil, sont les brumes et les pluies qui sont à leur tour presque toujours mortelles.

De plus, les événements de ces dernières années ont

beaucoup contribué à diminuer le peu d'activité commerciale et de prospérité qui existait auparavant dans ce port de transit. Le chemin de fer du Pacifique au Nord a attiré à lui une grande partie du transit entre les États de l'est et la Californie, qui passait autrefois par Panama. La nouvelle ligne des steamers anglais au sud , qui va de Callao et de Valparaiso par le détroit de Magellan, au Rio de la Plata au Brésil et en Europe, lui a aussi enlevé une grande partie du commerce entre les côtes occidentales de l'Amérique du Sud et l'Europe. Si bien que si le marchand de Panama trouve à la fois ses mains inoccupées et ses poches vidées ; il ne faut pas s'étonner qu'il enfonce les unes dans les autres, qu'il siffle « Auld Lang Syne (1) », ou quelque autre air de circonstance, qu'il boive volontiers son coup, sous forme de plusieurs « cock-tails » au comptoir du Grand-Hôtel.

Quelques mois avant notre visite à Panama, un incendie s'était déclaré dans la partie commerçante de la ville et avait brûlé plus de vingt maisons d'affaires. Au lieu de les rebâtir, la plupart des propriétaires acceptèrent, dit-on, leur malheur comme une invitation à partir et s'en allèrent sous des latitudes plus prospères. L'histoire de cet incendie fait naître aussi l'idée que le désespoir des habitants de cette ville antique les a poussés à ne plus tenter de s'enrichir par des moyens légaux, car le propriétaire d'un hôtel qui fut brûlé, fut arrêté immédiatement après comme incendiaire ; il avait assuré quelques jours avant sa propriété pour une forte somme.

Si les habitants de Panama ne trouvent pas grand chose à faire dans leur propre ville, on n'aura pas de peine à croire qu'une semaine passée ici par un voyageur

(1) Vieil air écossais.

qui a manqué le steamer de Callao et qui doit attendre le suivant, est dépourvue d'incidents intéressants. Cette semaine, nous la passons presque toute entière à bord du steamer qui nous a amené de San-Francisco ; son capitaine hospitalier nous offre de prendre nos quartiers à bord, pour alterner avec ceux que nous prenons à terre.

A la fin de la semaine, nous nous transbordons, nous et nos bagages, sur un joli petit steamer tout neuf, de la Pacific Steam Navigation's Company, l'*Arequipa*, chargé pour Callao.

A peine avons-nous mis le pied à bord, qu'un ouragan des tropiques fond sur la baie et dure plus d'une heure. La pluie tombe avec une telle force, une telle abondance, et le vent souffle avec tant de violence, que la surface de la mer se change en une nappe d'embruns et de brume, les éclairs sont fréquents, brillants et suivis instantanément, car l'orage passe juste au-dessus de nous, de coups de tonnerre qui commencent chacun par une violente et soudaine détonation, pour se terminer par une série de roulements sourds et éloignés.

Une belle soirée succède à cet orage et notre bâtiment gagne l'île de Taboga, où il va faire provision d'eau fraîche et chercher les passagers de la malle française arrivée à Aspinwall.

Taboga est une île montagneuse de quelques milles de circonférence, connue par son abondance d'eau fraîche et le nombre de requins qui rôdent près de ses rivages.

Un de ces monstres marins est fameux par ses visites répétées, sa grande taille, sa couleur particulière, et les fréquentes mais impuissantes tentatives qu'on a faites pour le capturer. Il est connu des équipages des bâtiments qui fréquentent la place, sous le nom de « Taboga Bill ».

Nous passons une couple d'heures sur l'île, traversons un petit et sale village et remontons un profond ravin couvert de grands arbres et d'épais buissons, et qui ressemble à une serre chaude. Quelques belles fougères poussent dans les parties les plus découvertes, et à son extrémité supérieure, s'étagent des plantations d'ananas et de bananes.

Nous regagnons le steamer, les passagers de France embarqués nous apportent les étonnantes nouvelles des événements de Sedan, et nous faisons route vers le sud à raison de 11 nœuds à l'heure.

CHAPITRE XXIV

EN DESCENDANT LA CÔTE OCCIDENTALE.

Par une mer calme et une atmosphère embrasée, nous approchons rapidement de l'équateur. Le second soir, après avoir quitté Taboga, nous franchissons la ligne. Nous sommes heureux que le progrès de la civilisation se soit étendu jusqu'aux marins, et que le traditionnel baptême et les autres réjouissances trop pratiques pour être agréables aient été abolies, du moins pour les passagers du steamer. Chose étrange, en entrant dans l'hémisphère austral, le changement de température est tel qu'il nous donnerait à croire que nous avons complétement dépassé les tropiques, au lieu de n'avoir fait que passer de l'un à l'autre. Tandis qu'à Panama et à 100 milles au sud, le thermomètre marquait à midi de 80° à 85°, à mesure que nous nous rapprochons d'un ou deux degrés de la ligne il tombe rapidement, et la première matinée après que nous l'avons franchie par 2° sud de latitude, il est à 65°. Le froid relatif continue plus ou moins pendant tout notre voyage, et doit être ici la règle pendant la plus grande partie de l'année; le vent, presque constant du sud ou du sud-est, qui souffle

des Andes, et le courant marin venant des latitudes inférieures, telles en sont les causes.

Après n'avoir aperçu de l'Équateur que la pointe Sainte-Hélène, le premier port où nous arrêtons est Payta; la prochaine terre suivante fait partie de la côte du Pérou. Le quatrième jour après notre départ de Callao, nous jetons l'ancre au lever du soleil dans la rade ouverte de la plus importante partie du Pérou, au nord de Callao.

Non que l'apparence de Payta puisse faire soupçonner son importance à l'étranger. Si du bâtiment nous regardons la terre, nous n'apercevons qu'une longue ligne de rocs dénudés et jaunes, de grès et de schiste, de 100 à 200 pieds de haut, qui se déploient en un demi-cercle jusqu'aux deux pointes nord-ouest et sud-ouest, qui forment les extrémités de la baie. Entre les rochers et le bord de la mer, s'allonge une bande de terre sablonneuse, sur une partie de laquelle gît la ville de Payta, réunion de six cents à huit cents maisons construites de brique, de plâtre et de bambou, avec une église, un hôtel de ville et une douane bâtis de même. Pas un arbre n'est visible, et si l'on grimpe au sommet de la ligne des rochers et qu'on regarde à l'intérieur, il est difficile de voir quelque chose de plus stérile. Une vaste plaine de sable et de cailloux, un lugubre désert gris, avec une seule tache de verdure, court à l'est jusqu'à plus de 20 milles, se terminant à l'horizon brumeux, par une chaîne de montagnes rocheuses qui paraissent aussi désolées, aussi brûlées que les hauteurs d'Aden. Les vieux résidents de Payta nous ont raconté qu'ils se rappelaient que cette plaine s'était autrefois transformée tout à coup en une nappe de verdure, après une pluie courte et violente, mais son état normal est une stérilité absolue, car la pluie est un bienfait qui visite à de très-

rares intervalles, cette terre sèche et altérée (1). La végétation la plus voisine de Payta se trouve sur le bord d'une rivière à 20 milles au nord, d'où toute l'eau consommée à Payta, excepté celle provenant de l'eau de mer distillée, est convoyée à dos de mulets.

A 30 milles au sud-est coule une autre rivière dont les flots baignent Puira, capitale de la province du même nom. Par le port de Payta passe tout le commerce de la province et c'est là aussi que notre bâtiment décharge plusieurs ballots de gravures et d'autres marchandises européennes qu'il échange contre un nombre considérable de balles de produits du pays et qu'il reçoit une vingtaine de barils d'huile de baleine d'un bâtiment qui vient d'arriver sur rade après une heureuse pêche.

Avant de quitter le port, nous y visitons une chose qui ne manque pas d'un certain intérêt historique. C'est une image de la Vierge Marie renfermée dans un des sanctuaires de la seule église de la ville avec deux blessures à la gorge et au menton peintes en vermillon. Ces blessures ont été faites, raconte-t-on, par plaisanterie par quelque marin de lord Cochrane; les prêtres cependant se sont fait un bon capital avec cette prétendue insulte, car, à chaque anniversaire de l'outrage, ils exposent la figure avec ces blessures saignantes.

De Payta à Callao il y a juste 50 milles ; notre steamer les franchit en cinquante-cinq heures, malgré un vent violent, un courant contraire et une pesante cargaison.

(1) Une remarquable exception à cette règle s'est récemment produite. Au mois de mars 1871 une forte pluie a tombé pendant plusieurs jours à Payta, sur la côte et le pays voisin. Il en est résulté une inondation générale du district, plusieurs villages furent détruits ; à Payta même, nombre de maisons furent emportées par les torrents qui se précipitaient des montagnes dans la mer et pendant ou un deux jours on ne put passer dans les rues qu'en bateau. (Voyez le *Times* du 13 avril 1871.)
(*Note de l'auteur.*)

Callao est presque le seul port bien abrité de la côte occidentale de l'Amérique du Sud ; l'île de San-Lorenzo, par son travers, lui sert de rempart contre les houles de l'Océan. Nous doublons la pointe septentrionale de l'île et nous jetons l'ancre au milieu d'une quantité de bâtiments qui font la plupart le commerce du guano.

Devant nous s'étale Callao, port de mer fort de 20,000 habitants, composé de magasins, de dépôts, de bureaux et de boutiques, n'ayant qu'un petit nombre de rues larges et de belles maisons. Bien que son nom soit ancien, l'histoire de la ville actuelle ne remonte pas à beaucoup plus d'un siècle, car en 1746, la ville primitive fut renversée par un tremblement de terre et engloutie où elle est encore, au fond du port. Derrière Callao, à une douzaine de milles, s'élèvent les Andes, chaîne altière de rochers dénudés sur lesquels on aperçoit de loin en loin quelque panache de neige argentée. Au pied de l'un de ses contre-forts et à l'entrée de la large plaine qui s'élève graduellement depuis Callao, on peut distinguer les blanches murailles et les tours des églises de Lima. Des deux côtés de la ville, mais surtout au nord, des arbres et des bouquets de verdure sont disséminées à travers la plaine en pente ; ils n'ont pu vivre que grâce à un système complet d'irrigations, car jamais à Lima ou dans ses environs ne tombe, en fait de pluie, qu'une sorte de brouillard écossais, aussi rien ne peut-il pousser sans le secours d'une eau d'emprunt.

Nous débarquons près des bâtiments de la Douane et après avoir passé quelque temps, à nous promener dans les rues tortueuses du principal port du Pérou, nous prenons le train pour la capitale. Lorsqu'on court de place en place, on est heureux de recevoir en débarquant une bonne impression des villes pour lesquelles on avait réservé son admiration. Il ne peut toujours en

être ainsi et cette fois nos idées préconçues sur Lima sont cruellement déçues, lorsqu'en arrivant le soir il nous faut passer plus d'une heure à la chasse d'une chambre et arriver à cette conclusion que tous les hôtels de Lima sont sales et non confortables. Nous doutons même que l'absence de tapis dans la pièce que nous finissons par découvrir ne soit pas un avantage, car c'est un abri de moins pour ces kanguroos domestiques qui paraissent acclimatés dans tous les pays du monde, mais surtout au Pérou.

Peut-être ce qu'on pourrait dire de mieux sur Lima, c'est qu'elle est la capitale d'une très-grande et riche contrée, qu'elle nourrit 120,000 habitants, qu'elle possède des rues droites et de belles boutiques, enfin qu'elle peut se vanter de la beauté de ses femmes. Peu d'autres qualités peuvent lui être accordées. Bien qu'elle soit le siége d'un gouvernement prodigue de son argent et le séjour de riches banquiers, de marchands, de propriétaires fonciers et le centre de la civilisation sociale du Pérou, elle ne peut montrer aucun monument magnifique, aucune rue bien pavée. Depuis sa cathédrale jusqu'aux chaumières, tout est brique et plâtre, il y a cependant un certain pittoresque dans ces balcons espagnols qui décorent les plus vieilles maisons, et dans ces fenêtres plein ceintre dont les grilles et les barreaux nous rappellent le temps où le Pérou était beaucoup plus troublé qu'à présent, malgré cela on trouve à peine une maison qu'un visiteur puisse croire, d'après son apparence extérieure, la résidence d'un riche financier ou d'une de ces anciennes et illustres familles mi-espagnoles, mi-péruviennes.

Les hôtels comme nous l'avons déjà dit, sentent le moisi, la poussière et le renfermé (1), les cafés et les res-

(1) Assonances impossibles à reproduire en français ; « Musty, dusty and fusty. »

taurants sont à peine meilleurs que ceux de seconde classe en Italie, les théâtres mêmes, chez une nation douée d'une puissante tendance dramatique, qu'on pourrait croire bien bâtis et décorés avec goût, sont sombres et petits ; la cathédrale et les églises, bien qu'en un ou deux cas d'un dessin remarquable, présentent des façades extérieures où le plâtre et la peinture sont sales et dégoûtants, et sauf quelques bonnes sculptures sur bois, on ne voit à l'intérieur qu'une masse d'ornements de clinquant.

Il est vrai que la crainte des tremblements de terre détourne les Liménéens des hautes constructions et les pousse à éviter d'aussi lourds, d'aussi durs matériaux que la pierre, mais leur goût ou plutôt leur manque de goût peut être pour beaucoup dans la misérable apparence de la ville. Certaines maisons sont avec prodigalité meublées à la mode de Paris, leurs propriétaires ne pourraient-ils pas faire nettoyer les façades? Au moins, Lima pourrait avoir des rues bien pavées à l'intérieur et quelques routes dehors, mais aujourd'hui la plupart des rues offrent l'aspect de bancs de galets séparés par des allées de poussière et des mares d'eau croupie et la seule bonne route extérieure est celle qui met en communication la capitale avec son port.

Il y a, cependant une alameda ou promenade dans le faubourg du Nord, belle avenue de 200 yards de long, bordée de quelques bonnes statues, mais séparée de la ville par une rue si misérable qu'il y a peu de promeneurs. On y remarque aussi deux belles statues dans des parties isolées de la ville : l'une de Bolivar, l'autre de Colomb; puis un jardin botanique en cours d'organisation dans un des faubourgs de la ville, mais aussi inaccessible que l'alameda. Un ministre des travaux public trouverait à employer son temps, son goût, et quelques millions de

dollars, pendant plusieurs années, avant de faire de Lima une capitale digne d'un pays aussi riche, aussi prospère que le Pérou. Une grande œuvre a été commencée; elle prouve le désir du gouvernement actuel de développer les immenses ressources du pays et de le doter de ces moyens de communications rapides sans lesquels aucune contrée ne peut progresser dans ce siècle de la vapeur et de la vitesse.

C'est un chemin de fer qui va de Lima au Nord-Est, franchit la chaîne centrale des Andes à Oroya, et gagne leur pente orientale à une distance de 120 milles.

Les travaux de ce chemin de fer et d'un autre qui part de Mollendo (près Iquique), gagne Arequipa et franchit les Andes pour arriver à Puno sur le lac Titicaca, ont été entrepris par M. Meiggs, un Américain déjà connu sur la côte occidentale par diverses autres entreprises.

Le prix de revient des deux lignes doit être de 12 millions sterlings, cette grosse somme sera probablement fournie par les dépôts de guano des îles Chinchas que le gouvernement possède encore. Quand elles seront terminées, les deux lignes de chemin de fer passeront à des altitudes supérieures à celles d'aucune ligne aujourd'hui construite, et montreront quelques-unes des plus extraordinaires difficultés qu'ait vaincues l'art de l'ingénieur. La ligne de Mollendo à Puno traverse les Andes à 14,000 pieds de haut, et renferme des pentes de $\frac{1}{25}$ (1). Celle de Lima à Oroya s'élèvera à une hauteur de 12,000 pieds dans un parcours de 100 milles. Elles permettront d'exploiter les ressources minérales des Andes qu'on dit sans limites, mais qui jusqu'à ce jour n'ont pu être mises à profit, à cause de la difficulté et de la cherté

(1) Cette ligne a été ouverte en janvier 1871, de Mollendo à Arequipa, sur une distance de 90 milles, la moitié de son entière longueur. Dans ce parcours, elle s'élève à une hauteur de près de 9,000 pieds.

du transport des machines et du minerai qui doivent escalader et descendre les passes et les sentiers des Cordillères. S'il réussit dans cette entreprise, le Pérou pourra tirer de ses mines, pendant de longues années, autant de richesses que ses dépôts de guano lui en ont jusqu'ici rapporté.

D'après l'apparence peu engageante de Lima, on pourrait être tenté de plaindre nos compatriotes forcés d'y vivre plus ou moins longtemps. Nous leur avons entendu dire, qu'ils se moquaient d'une telle commisération. Ils conviennent que la ville et son voisinage n'offrent que peu de distractions, ils maintiennent cependant que nulle part dans l'Amérique du Sud on ne peut trouver une société plus agréable ou entretenir de si faciles relations avec les meilleures familles indigènes. Un échange constant de libre et franche hospitalité est de règle chez les Liménéens entre eux et avec les étrangers. Si bien qu'avec les occupations des affaires pendant le jour et les *tertulias* ou soirées, où l'on peut regarder avec plaisir les sourires de quelque belle Liménéenne, les Anglais et les autres exilés à Lima déclarent que le temps passe vite et agréablement.

Quant à la beauté sans égale des Liménéennes, il faudrait rester plus longtemps dans la ville qu'un voyageur ne peut le faire pour être capable de se former une opinion à ce sujet; assurément beaucoup de jolis visages coiffés de la gracieuse « manta » vous croisent dans les rues de Lima, mais leurs propriétaires appartiennent surtout à des classes comparativement peu fortunées, et soit apathie de tempérament, soit à cause de l'état peu engageant des établissements publics et des routes de Lima ou des environs, les classes riches et surtout les dames sortent rarement. Une beauté de Londres peut envier les traits et les yeux d'une Liménéenne, mais

elle la plaindra de ne pas avoir un Hyde Park, une Rotten Row, une Albert Hall ou un Saint-James pour exposer sa beauté; elle s'étonnera que cette beauté survive à tout, lorsque les seuls lieux où la Liménéenne puisse étaler ses charmes, sont les salons de ses amis, et les petites eaux de Chorillas qui cherchent à imiter Scarborough et Biarritz.

Un court séjour à Lima est suffisant pour épuiser l'intérêt de la ville elle-même. Il faudrait plus de temps que nous n'en avons pour arranger une de ces excursions dans les hautes Andes ; aux plateaux de Paseo ou de Cuzco, qu'on peut faire en partant de la capitale bien mieux que de tout autre point.

Nous quittons Lima par une après-midi assez froide et triste pour nous convaincre que, bien que cette place ne soit qu'à douze degrés de la ligne, il est difficile de dire qu'elle jouit d'un climat tropical. Le même soir, nous partons de Callao pour une excursion sur la côte au sud, et le lendemain matin nous atteignons Tambo de Moro, le premier de cette vingtaine de ports situés entre Callao et Valparaiso, qui servent tous de débouchés à ces fertiles provinces qui s'enfoncent de 3 à 20 lieues dans l'intérieur; presque tous ils paraissent à l'intérieur les lieux les plus désolés et les plus abandonnés du monde.

Toute la côte du Pérou, sur une étendue de 1,500 milles, de 3° à 23° de latitude sud, n'est qu'une bande de terre sans pluie, sans arbres, sans herbe. Çà et là cependant, une rivière, grosse de la fonte des neiges et des pluies des Andes centrales, déborde dans sa course vers l'océan dans ce désert altéré, et alors un ruban de verdure se déploie jusqu'à la limite des plus hautes eaux, mais la côte n'offre que l'aspect des rochers et du sable, de la sécheresse et de la désolation. De loin en loin, lorsqu'une rangée de montagnes descend jusqu'à

la mer, les nuages s'arrêtent sur les sommets et flottent jusqu'à mi-hauteur; partout où se fait sentir l'influence de cette humidité, de maigres taillis et même des plantations d'oliviers protestent contre l'aridité des environs, protestation qui semble méconnue et qui n'a pour résultat que de faire paraître le sable plus jaune à côté de cette verdure exceptionnelle. Les petits ports, qui ne comprennent le plus souvent qu'une vingtaine de maisons, qui ont osé s'établir sur cette côte rebutante, dépendent des districts de l'intérieur les moins misérables pour toute espèce de provisions; viande, légumes, farines et eau fraîche. Et chose étrange à dire, les habitants de ces endroits désolés et les Européens qui y résident aiment, dit-on, à la folie ces plaines brûlées et ces rampes déchirées. Puissance de l'habitude, à peine moins étonnante que ce qu'on raconte du bon missionnaire Judson, qui, après n'avoir longtemps mangé dans les prisons du Burmah que du poisson pourri, garda toujours une vive affection pour cette sorte de nourriture.

Bien que cette côte du Pérou soit aujourd'hui presque entièrement privée de pluies, il existe des preuves évidentes qu'il n'en était pas de même autrefois. Les personnes qui en ont visité diverses parties nous assurent que l'on rencontre souvent des lits de rivière qui traversaient cette côte aride, et que dans ces mêmes lits on a trouvé des détritus organiques, tels que des plumes d'oiseaux, admirablement conservés grâce à l'extraordinaire sécheresse de l'atmosphère, et qui témoignent de l'existence d'animaux à une période peu éloignée.

On dit aussi que si une averse vient arroser quelque partie de ce district, bien que le sol fût auparavant aussi sec, aussi dur, aussi pierreux qu'une route macadamisée, le gazon et l'herbe poussent comme par magie, grâce aux graines demeurées sèches et ratatinées, et qui ce-

pendant ont conservé leur puissance de germination quelquefois pendant une cinquantaine d'années.

Cette absence de pluie n'est pas complétement inutile. Cette côte stérile est bordée d'îles riches en guano, produit précieux qui n'a pu s'accumuler en telle quantité que là où la pluie ne pouvait l'entraîner. De ce précieux engrais il s'exporte près d'un demi-million de tonnes par an pour les cultures intensives de l'Europe et de l'Amérique; la stérilité d'une partie du monde vient augmenter ainsi la fertilité de l'autre. Sur cette même côte on a également trouvé des dépôts considérables d'un autre puissant engrais, le nitrate de soude. Dans certains districts, il couvre le sol en telle quantité que le port d'Iquique seul en a exporté 60,000 tonnes en une seule année. Il est curieux qu'on ait trouvé dans le district le plus stérile du monde deux des plus puissants agents de fécondation connus. Dans quelques-uns des ports du Pérou les plus septentrionaux où nous touchons, le bâtiment charge les produits des sucreries de l'intérieur. Les principaux sont le rhum et une sorte de sucre candi brut appelé « Chancaca ». Ces plantations péruviennes appartiennent presque toutes à des propriétaires indigènes bien qu'elles soient souvent régies par des Européens. Les laboureurs sont presque tous des coolies chinois venus de Macao sur des bâtiments péruviens, portugais ou du Centre Amérique.

Ces coolies rassemblés en Chine, à Canton et dans les environs, par des agents spéciaux sont engagés par des contrats écrits, généralement pour une période de huit ans, et sont traités pendant la traversée d'une manière qui, d'après des sources différentes, rappelle comme cruauté la traite africaine. Le gouvernement anglais a empêché, il y a quelques années, leur embarquement à Hong-Kong, et le gouvernement chilien

s'est refusé à leur importation dans les ports du pays.

Un témoin oculaire nous raconte qu'un bâtiment arrivé à Payta il y a de cela quelques mois n'avait plus à bord que six cent vingt coolies des sept cents embarqués à Macao; quatre-vingts étaient morts pendant le voyage. Une fois sur les plantations de cannes, il y en a sans doute qui sont traités avec douceur et soignés assez bien, mais le plus souvent ils endurent de grandes privations et sont menés avec beaucoup de cruauté, comme le prouvent les révoltes fréquentes contre leurs maîtres. Dernièrement, sur des propriétés près de Huanachuco, à 250 milles au nord de Lima, un grand nombre se soulevèrent en masse, massacrèrent plusieurs de leurs maîtres, et ne rentrèrent dans l'ordre que grâce à un corps de troupe qui les attaqua et en tua vingt ou trente. Cette tragédie, qui résumait toutes celles qui l'avaient précédée, a forcément appelé l'attention du gouvernement péruvien sur le caractère abominable de ce commerce, et il y a lieu d'espérer qu'avant peu, bien que la bureaucratie soit encore plus puissante au Pérou qu'en Angleterre, ce commerce des coolies, véritables esclaves, sera aboli ou tout au moins amélioré (1).

De la dizaine de ports auxquels touche notre bâtiment, il en est un qui, il y a trois ans, n'aurait pas offert plus d'intérêt que tous les autres, mais qui, dans le terrible tremblement de terre qui visita la côte en 1868, a acquis la triste renommée qui le distingue aujourd'hui de ses voisins.

Nous jetons l'ancre à Arica un matin de bonne heure;

(1) Récemment on a formé le projet d'établir une ligne de steamers de la Chine au Pérou en passant par les îles Sandwich. Si ce projet réussit, il aura pour résultat de changer ce caractère du commerce des coolies qui deviendra semblable à l'excellent système d'émigration qui se fait régulièrement entre la Chine et la Californie par les steamers de la igne P. M. S. (*Note de l'auteur.*)

de la rade on jouit mieux de la vue des Cordillères avec leurs pics neigeux, que de tout autre endroit où nous ayons touché pendant le voyage. Nous gagnons le rivage, et à peine débarqué nous nous heurtons contre les lamentables ruines de la ville renversée il y a deux ans.

Avant ce temps, Arica était un petit port florissant de 5,000 habitants, regardé comme le plus joli de la côte du Pérou. Le matin de l'événement, il était beau et prospère, le soir ce n'était plus qu'un amas de ruines informes. Des 5,000 habitants, tous étaient sans abri, presque tous sans argent. A peine leur restait-il de quoi manger et pas une goutte d'eau à boire ; des jardins qui avaient fait de la ville un des endroits les plus riants de cette longue ligne de côtes, pas une trace, sauf un seul palmier, qui vit encore comme pour rappeler qu'il y en avait autrefois beaucoup d'autres. Le choc terrible qui forma le premier acte de cette tragédie, renversa presque toutes les maisons, et les épouvantables ondulations secouèrent la place pendant plusieurs minutes ; la mer lancée hors de son lit se répandit dans la ville et ruina même les ruines, à ce point que des propriétaires furent incapables de reconnaître l'emplacement de leurs maisons.

Avec la mer, trois bâtiments furent lancés à terre et roulés comme le sont des coquillages par des vagues ordinaires et laissés à sec. Ils y sont encore à 600 yards au-dessus des hautes eaux, c'est un petit brick, un sloop américain à aubes et une corvette péruvienne de 1,200 tonneaux qui a été projetée à plus de 200 yards de son élément naturel. Un bâtiment de construction anglaise eut un sort encore plus lamentable ; enroulé dans sa chaîne d'ancre, il chavira, fut roulé dans tous les sens et quand les eaux se retirèrent, il fut laissé, masse pres-

que informe, son câble était cinq fois enroulé par le travers et l'équipage tout entier était mort.

Non loin du port, sur le rivage au sud, il y avait un ancien cimetière indien; la mer ne respecta même pas les morts, plusieurs cadavres furent mis à découvert par les vagues, et les corps momifiés furent lancés côte à côte avec ceux que la vie venait d'abandonner.

Heureusement, ceux qui vivaient dans la ville furent avertis par un roulement éloigné du désastre qui se préparait; ils se précipitèrent aussitôt hors des maisons, si bien que le nombre des gens tués par les murs et les poutres qui s'écroulaient, fut moins considérable que celui des hommes noyés et écrasés sur les vaisseaux. Mais les malheurs des habitants ne finirent ni avec le tremblement de terre ni avec la retraite de la mer. Empilés comme ils furent les semaines suivantes dans des huttes temporaires, avec une nourriture précaire et insuffisante, ayant à boire plus de vin et de liqueurs que d'eau, la fièvre jaune fondit sur eux; bien plus furent tués par cette implacable maladie que par les deux fléaux soudains qui l'avaient précédée.

Deux ans sont passés depuis que ces calamités fondirent sur la ville et, bien que les signes d'une lente renaissance apparaissent dans les quelques maisons et les boutiques qui ont éte rebâties à neuf, les cinq sixièmes de la ville sont encore un amas de décombres et de ruines; il se passera longtemps avant qu'Arica redevienne ce qu'elle était autrefois. Les tremblements de terre la visitent assez encore souvent, comme ils faisaient avant l'événement. Mais ceux qui ont rebâti semblent en tenir peu de compte; de légères ondulations ne les effrayent pas, et ils semblent avoir cette idée naturelle bien qu'irrationnelle, que des tremblements de terre

comme celui de 1868 n'arrivent pas deux fois pendant une génération.

Cinq jours après avoir quitté Arica, nous arrivons à Valparaiso, notre destination. Pendant ce temps nous n'avons stoppé qu'une heure ou deux devant une succession de petits ports tous plus petits les uns que les autres : Pisagua, Mejillones, Iquique, Cobija, Mejillones de Bolivia, Chañaral, Caldera, Carrisal, Huasco et Coquimbo. Tout en laissant derrière nous la côte péruvienne, et en longeant celle du Chili, nous constatons que nous sommes sorti de la région privée de pluies. A Carrisal et à Huasco, un vert pâle s'étale sur les pentes qui tombent dans la mer, et bien qu'il nous faille descendre jusqu'au Chili méridional pour retrouver une ligne de côtes véritablement verdoyantes, ce que nous voyons des deux côtés de Coquimbo est à nos yeux presque un paradis, comparé au souvenir de Payta et d'Iquique.

Bien que ce voyage de cabotage commence à devenir monotone, il nous fournit une source d'amusement et d'intérêt par la foule des passagers toujours renouvelés. Il y a quelques années tout le commerce de la côte et le transport des indigènes d'un port à l'autre, se faisaient par de petits bâtiments à voiles appartenant à des propriétaires de l'endroit. Mais la compagnie P.S. N. a fait disparaître ces restes d'un autre âge et assuré à ses vaisseaux tout le trafic de la côte.

Aussi voit-on à bord de notre steamer, une multitude bigarrée, telle qu'il serait difficile d'en rencontrer sur aucun autre bâtiment, si ce n'est cependant sur ceux qui transportent les pèlerins de la Mecque.

Les hommes portent des panamas, des ponchos aux vives couleurs, des grandes bottes de cuir ; ils ont le teint foncé, les yeux plus foncés encore, les cheveux et

la barbe hérissés. Puis des femmes, aux costumes variés, de tout âge, de toute taille et de toute sorte de beauté ou de hideur, depuis la brunette de Payta ou de Caldera qui va peut-être rejoindre son amant dans le port voisin, jusqu'à la vieille et grosse matrone qui vend des oranges et des « chirimoyas », dont la figure ne sert guère d'enseigne à sa marchandise; des coolies chinois en route pour quelque plantation de canne à sucre ou quelques travaux de chemin de fer, passant la journée à jouer aux dominos et à fumer l'opium, tout cela au milieu d'un fouillis de paquets, de balles, de boîtes, de paniers d'oranges et de jarres d'œufs, de matelas et de couvre-pieds, de pots à eau et de plats, de citrouilles et d'ananas, de canards et d'oies, de dindons et de coqs, de chèvres et de petits chiens, de perroquets et de singes. Tel est le spectacle étonnant et confus qu'offre le steamer en descendant la côte, tableau vivant, dans lequel il est difficile de dire s'il y a une plus grande variété de couleurs, de sons ou d'odeurs, scène qu'un peintre serait embarrassé de peindre, qu'une demi-douzaine de constables aurait peine à arranger, et presque tout le monde renoncerait à décrire.

CHAPITRE XXV

LE CHILI CENTRAL.

Après avoir touché à uue suite de petits ports presque tous entourés de montagnes pelées, ou étalés dans une plaine déserte, c'est un repos de débarquer dans un endroit qui, enclos de collines verdoyantes, présente l'apparence de la prospérité et de l'activité et rappelle le style européen.

La ville de Valparaiso est bâtie sur une étroite bande de terre qui s'allonge entre le havre et les hauteurs, sur une longueur de 22 milles, à partir de la pointe ouest sur laquelle se dresse un phare, jusqu'à l'endroit où la bande de terre s'élargit et s'enfonce entre les collines, formant ainsi l'emplacement où pourra s'établir sa population devenue plus nombreuse.

Une longue rue irrégulière, suit toute la longueur de cette bande; elle est bordée à son extrémité occidentale par de riches boutiques et traversée de bout en bout par un double tramway, appelé ici « Ferro-Carril-Urbano », chemin de fer urbain. Valparaiso possède une population d'environ 110,000 habitants, il n'y en avait que 10 milles, il y a quarante-cinq ans. De ces 110,000 individus, un trentième se compose d'Européens, prin-

cipalement d'Anglais et d'Allemands. Il y a peu de constructions en pierre et presque toutes les maisons sont soit en briques et en mortier, soit en bois et en « adobé » (terre cuite), et bien qu'elles soient propres, aucune ne mérite l'épithète de belle. Le plus magnifique bâtiment de la ville est le club étranger récemment construit, il est parfait à l'intérieur et à l'extérieur; c'est, à notre avis, le plus beau club de l'Amérique du Sud.

Bien que Valparaiso ait été autrefois détruite par un tremblement de terre et qu'elle éprouve de fréquentes secousses, les habitants ne semblent pas y avoir fait attention dans les bâtiments qu'ils ont élevés ces vingt dernières années. Les anciennes constructions n'étaient presque toutes qu'à un étage, les plus modernes en ont trois et même quatre.

Tous les habitants, sur cette côte occidentale, paraissent avoir une crainte très-salutaire des tremblements de terre. Ainsi l'année dernière, Valparaiso et plusieurs autres ports du Chili et du Pérou furent grandement alarmés par cette prophétie d'un Allemand que toute la côte occidentale de l'Amérique du Sud serait détruite un certain jour par un tremblement de terre. Au jour dit, beaucoup d'individus qui vivaient sur le bord de la mer se réfugièrent sur les hauteurs; les marchandises furent retirées des magasins situés près de l'eau, et pendant vingt-quatre heures, les habitants furent dans l'expectative des premiers symptômes du désastre. Mais aucune secousse ne se produisit, aucun flot extraordinaire ne s'éleva de la mer ; la période fatale s'écoula, la population respira plus librement et s'aperçut qu'elle avait été honteusement bafouée et bénit le faux prophète dans son cœur.

Pendant notre court séjour à Valparaiso, nous ressentîmes deux secousses, faibles à la vérité, mais la der-

nière assez forte pour que nous ayons pu percevoir un mouvement d'inclinaison de tout l'hôtel où nous résidions. Lorsqu'eut lieu la première secousse, nous étions chez un résident anglais et dans la chambre avec nous se trouvaient différentes personnes, habitant à Valparaiso depuis plusieurs années. Pour nous, il n'y eut de perceptible qu'une faible vibration des vitres telle que la causerait une voiture qui passe, mais cela fit tressaillir les nerfs plus expérimentés et plus sensibles des dames de la maison et fit partir cette exclamation à demi involontaire : « Le voilà! » comme si c'était un visiteur trop connu et trop redouté pour qu'on l'appelât de son nom.

On dit que les nouveaux venus sur cette côte habituée aux tremblements de terre se soucient peu des premiers chocs qu'ils ressentent et sourient de la crainte évidente du mystérieux agent que montrent les résidents ; mais quelques-uns vivent longtemps dans cette région sans garder la même insouciance, exception à cette règle souvent citée que la familiarité du danger en engendre le mépris. Malgré tout, la partie neuve de Valparaiso se compose de *blocs* de hautes maisons séparés par des rues étroites; le peu de largeur de la bande de terre sur laquelle la ville est bâtie pousse les habitants à économiser l'espace le plus possible. Mais si un tremblement de terre, comme celui qui a nivelé Arica il y a deux ans, visitait jamais Valparaiso, le port du Chili serait le théâtre d'une tragédie encore plus épouvantable que celui du Pérou (1).

(1) Tout dernièrement Valparaiso a échappé de bien près à la destruction. Le 25 mars 1871, une secousse se fit sentir si soudaine et si forte que les rues furent aussitôt remplies d'individus qui se précipitaient terrifiés hors des maisons; le mur intérieur de l'église de la Merci se fendit, la tour de Saint-Augustin fut jetée hors de la perpendiculaire et de grands dégâts furent faits aux vitres et aux meubles dans les maisons, et dans le port l'eau fut agitée pendant quelque temps comme par un soudain orage. (*Note de l'auteur*).

Des résidents européens à Valparaiso, quelques-uns ont leurs maisons d'habitation sur les hauteurs qui dominent la ville, ou même dans les « quebradas » (petits vallons), au milieu de collines broussailleuses à quelques milles à l'est. Ces maisons de campagne sont entourées de grands jardins bien entretenus et garnis d'une grande variété de plantes et de fleurs. La fertilité du climat et du sol est attestée par les géraniums et les roses qui fleurissent côte à côte; les camélias et les fuchsias poussent en plein air, les vignes et les aloès nous rappellent le climat de Gênes ou de Nice, et l'un des arbres à feuilles persistantes les plus communs et les plus vigoureux, est le pin de l'île Norfolk.

Nous sommes arrivé à Valparaiso, juste dans la saison la plus agréable de l'année. Dans les mois d'hiver (juin, juillet et août), il y a de fréquentes et fortes pluies, des jours sombres et parfois des gelées nocturnes; dans les mois d'été une grande sécheresse (car la moyenne de la pluie pour l'année ne dépasse pas 17 pouces) et de violents vents du sud couvrent constamment la ville et ses environs d'épais nuages de poussière. Mais maintenant (septembre-octobre), la température est modérée, la terre est encore verte à la suite des pluies hivernales, le ciel est une voûte sans nuage d'un bleu éclatant, et l'air est remarquablement clair.

Tous les jours nous apercevons sans peine la Cordillère des Andes et souvent l'énorme tête blanche de l'Aconcagua, le géant de cette chaîne immense et la plus haute montagne du Nouveau Monde. Cet énorme dôme neigeux est à 95 milles de Valparaiso en ligne droite, son profil se détache si net qu'il nous est difficile de croire qu'il soit à plus de la moitié de cette distance. On pourrait certainement le voir de la mer, à l'ouest, d'une distance de 50 milles de plus, et l'on a constaté qu'il est

souvent visible, au lever du soleil, de San-Luis, petite ville au milieu des Pampas à 200 milles à l'est (1); de sorte que lorsque nous admirons les rayons enflammés du soleil qui se jouent sur sa cime neigeuse, il est très-possible que d'autres personnes en fassent autant d'endroits aussi éloigné que Londres l'est d'Édimbourg.

Pour les marchands européens qui résident à Valparaiso, la ville paraît complètement dépourvue de moyens de récréation. Elle ne possède ni jeu de paume, ni « fives court » (2), institutions qui suivent généralement les Anglais dans les villes étrangères. Les plaines sont rares dans le voisinage ; aussi l'on n'a pu installer ni jeu de cricket, ni champ de course à des distances accessibles; et le gibier est si peu abondant dans le pays, qu'il faut rayer la chasse du nombre des amusements. Une meute de fox-hounds a bien été amenée par les résidents étrangers, mais les renards sont rares et les chiens galeux.

Dans ces circonstances le cheval est presque le seul exercice qu'on puisse prendre et l'on en est même souvent dégoûté, parce qu'il faut franchir au moins 1 mille d'escarpements avant de trouver un lieu de promenade. Une fois qu'on a escaladé ces hauteurs, on peut tourner le dos à la vue à vol d'oiseau de la ville et du port avec ses centaines de navires et aller à l'allure qu'on veut sur un plateau ondulé, où le sol est mou et les haies rares. Les chevaux du Chili sont petits et assez mal bâtis, mais très-vigoureux ; ils ont généralement le caractère bien fait et le pied très-sûr ; trop pesants et trop gros pour figurer dans un hippodrome ou une

(1) Voyez : Sir W. Parish, *Buenos Ayres from the conquest*, 2e édition. p. 322. (*Note de l'auteur*).

(2) Sorte de jeu de balles, où l'on envoie la balle avec les *cinq doigts*, tandis que dans le racket-court on emploie le battoir.

Rotten Row (1), ils sont bien constitués pour des voyages longs et difficiles ; enfin ils n'ont pas besoin des soins constants nécessaires à nos pur sang. On raconte des choses incroyables, authentiques cependant, de leur résistance à la fatigue et des distances qu'ils peuvent parcourir sans se reposer. Un Anglais, depuis longtemps à Valparaiso, nous a assuré qu'il avait récemment franchi la distance de 430 milles, entre Copiapo et Valparaiso, en cinquante-huit heures, conduisant avec lui pendant tout le voyage une *tropilla* ou petite troupe de chevaux qu'il montait tour à tour; il parcourut cependant plus de la moitié de la distance sur le même cheval.

Il est curieux de voir un cavalier chilien faire descendre à son cheval une colline abrupte. Au lieu de conduire l'animal au pas et de lui relever la tête en retenant les rênes, presque toujours il descend au galop, et lui lâche la bride. Même les Anglais, qui ont longtemps vécu dans le pays, adoptent cette méthode, et prétendent que le cheval sera plus sûr, les muscles du cou et de la poitrine étant libres, et la tête baissée pour voir le terrain, qu'avec les rênes serrées, la tête et le cou dans une position gênante. L'habitude du cheval est plus naturelle aux Chiliens que celle de la marche, et la preuve en est qu'ils chevauchent souvent plus qu'à moitié ivres. Placer un Anglais ivre sur le dos d'un cheval, ce serait sans doute le plus sûr moyen de lui casser les reins ; le Chilien aviné conserve la faculté de se tenir à cheval, et bien qu'on puisse le voir rouler sur sa monture, il est rare qu'il tombe tout à fait.

On voit aussi des Chiliens dormir à cheval, ils paraissent faire leur somme comme sur une bergère. Il faut dire aussi que la forme de leur selle les aide beaucoup à

(1) Allée de Hyde-Park.

garder l'équilibre ; elle est formée d'une demi-douzaine de peaux de mouton, empilées les unes sur les autres, et liées solidement par le milieu, si bien qu'on enfonce de dans comme dans un lit de plumes. Les étriers ont aussi une forme particulière ; couverts par devant de métal ou d'un cuir épais, ils ressemblent à ces brodequins de fer, au pied large, des anciennes armures ; les éperons sont grossiers et la molette a au moins la largeur d'une demi-couronne ; le mors est très-lourd et puissant, il permet d'arrêter court le cheval, aussi la bouche de l'animal en est-elle souvent blessée.

Bien que Valparaiso puisse être considérée comme la capitale commerciale du Chili, la capitale sociale et politique est Santiago, située à 90 milles de Valparaiso dans l'intérieur et mise en communication avec ce port par un chemin de fer de 115 milles de long. Cette ligne fut ouverte en 1863, à cette époque elle s'élevait, à 2,600 pieds, plus haut qu'aucun autre chèmin de fer de l'Amérique du Nord ou du Sud, à la seule exception de la ligne de Copiapo, autre entreprise chilienne.

A mi-chemin, entre Valparaiso et Santiago, cette voie ferrée traverse la Cuesta Tabon, chaînon isolé de collines qui court parallèle à la chaîne des Andes ; pour en franchir les gorges, les ingénieurs ont eu à surmonter des difficultés sérieuses. S'élever de 1,500 pieds en 12 milles, c'est atteindre une pente plus rapide qu'aucune de celles du Great Pacific Railway de l'Amérique du Nord, et il a fallu jeter sur un ravin difficile, un viaduc de 600 pieds de long ; contruit d'après le sytème tubulaire, il possède cette rare combinaison d'une courbe de 600 pieds de rayon sur une pente de $\frac{1}{45}$.

A l'aide de deux locomotives, notre train long et pesant escalade lentement, mais sans hésitation, les pentes de la Cuesta, et après en avoir franchi les sommets, il

redescend plus rapidement sur le plateau de Santiago à l'est duquel se dressent devant nous les pics neigeux des Andes.

Cette plaine de Santiago est élevée de 1,500 à 1,800 pieds au-dessus de la mer, et possède un sol, un climat et une abondance d'eau, qui égalent ceux des plus grandes plaines du monde. La vigne et le mûrier y poussent et y prospèrent, ainsi que le tabac, le blé et l'orge. En la traversant, nous voyons dans les champs, du blé qui est déjà (12 octobre) de quelques pouces au-dessus du sol, puis c'est une plante à petites fleurs jaunes qui ressemble à de la moutarde sauvage et dont la culture semble être aussi dense que celle du blé.

L'agriculture au Chili, tout au moins dans ce district, nous paraît dans l'apathie; une charrue de bois, semblable à celle dont on se sert en Égypte et dans l'Inde, retourne peu profondément le sol qu'on ne se donne pas grand'peine pour débarrasser des mauvaises herbes, et lorsque la moisson est coupée, elle est étendue sur le sol nu où elle est battue d'une façon toute primitive, par des chevaux qu'on fait courir dessus. Même avec ce système imparfait, la terre produit d'immenses récoltes de blé excellent, dont elle exporte depuis quelques années la plus grande partie dans la Californie, pays qui consomme aujourd'hui le plus de céréales.

Outre les récoltes qui nuancent sa surface, la plaine de Santiago plaît à l'œil par le nombre d'acacias dont elle est parsemée; bien qu'ils n'aient pas encore de feuilles, ils sont couverts d'innombrables fleurs dorées, on dirait une masse de joyaux de Delhi.

Nous roulons rapidement à travers cette plaine opulente et féconde, et quand nous atteignons la station dont elle a pris le nom, nous entrons dans la plus belle des villes de la côte ouest, sinon de l'est de l'Amérique du

Sud. Santiago du Chili est, en effet, une belle ville sous beaucoup de rapports, et lorsque nous quittons les bâtiments du chemin de fer, c'est pour nous trouver aussitôt en face d'une de ses beautés les plus célèbres, la longue et large Alameda.

Cette noble avenue est assez vaste pour contenir une large promenade ornée de belles statues, au milieu une double ligne de tramways, deux rangées de peupliers et de marronniers qui courent de chaque côté des tramways, et deux contre-allées macadamisées de chaque côté des avenues plantées. Cette ligne droite, de plus d'un mille et demi, est bordée de belles maisons, et dans toute sa longueur on jouit de la vue magnifique des pics neigeux de la Cordillère.

Pour bien voir la ville et la Cordillère, il faut suivre d'abord l'Alameda vers l'est jusqu'à son extrémité, puis tourner au nord à une centaine de yards, grimper en haut de Santa-Lucia, petite colline de basalte dans l'enceinte de la ville. Celle-ci et la plaine qu'elle domine se déploient au-dessous et autour de nous ; à l'ouest, la vue est bornée par la Cuesta Tabon et d'autres collines dont les contre-forts s'étendent pittoresquement au premier plan ; à l'est, nous sommes presque immédiatement dominé par les étincelants champs de neige et les pics dentelés des géants des Andes.

Le panorama étincelant de la ville seule est remarquablement beau, car, au lieu d'être une étendue de toits gris et de cheminées, comme celui de toutes les villes de 100,000 habitants, les murs blancs et jaunes, les toits rouges se mêlent agréablement au brillant feuillage des dattiers, des orangers, des araucarias et des vignes plantés à profusion dans les « patios » ou cours de toutes les plus belles maisons de la ville.

En descendant de Santa-Lucia, nous remarquons

qu'une promenade à pied ou en voiture ne gâte aucunement la bonne impression que nous a causée la ville, vue à vol d'oiseau. Les rues de Santiago sont droites, larges et propres, les boutiques sont presque parisiennes par le style de leurs expositions, les maisons d'habitation sont grandes et belles, et les monuments publics ne dépareraient pas une capitale européenne. Tous ces bâtiments, excepté la cathédrale en pierre, sont de brique, il est vrai, mais ils sont recouverts d'une couche de plâtre propre et frais à l'œil, beaucoup sont d'une excellente architecture, et ornés de frises et de corniches en plâtre bien exécutées.

La Plaza, au centre de laquelle s'élève une belle fontaine de bronze, est entourée sur trois faces de monuments publics : la cathédrale, l'hôtel de ville, etc., et quand la série des bâtiments sur la face sud, maintenant en construction, sera terminée, ce square ne sera plus comparable aux Plazas de Lima ou de Valparaiso.

Le Muséum, l'Université et la Monnaie, sont peut-être les plus spacieux et les plus beaux monuments publics hors de la Plaza, il y a aussi deux grands théâtres, et une ou deux églises importantes. L'une de ces dernières, pas encore terminée, promet de dépasser toutes celles qui existent. Certaines maisons particulières sont bâties avec autant de goût que de luxe, et ce qui est spécialement digne de remarque, elles imitent soigneusement le style de l'Alhambra.

Au nord de la ville est le Panthéon, cimetière de bon goût, orné de beaux cyprès et de monuments bien sculptés. Au nombre des plus simples, il en est un d'un triste intérêt, son inscription raconte qu'il couvre les restes d'environ 2,000 individus qui furent brûlés dans l'église de la Compania, le 8 décembre 1863. De ces 2,000 personnes, la plupart étaient des femmes et celles-ci appar-

tenaient pour le plus grand nombre aux meilleures familles de Santiago. Depuis le jour où chaque famille dans la capitale du Pharaon eut à pleurer la mort de son premier-né, catastrophe aussi soudaine, aussi générale, n'a frappé cité au monde (1).

Le peuple de Santiago possède plus de sang européen que les habitants de la plupart des villes de la côte occidentale, et en général, les Chiliens ont moins de sang indien dans les veines que les Péruviens, les Boliviens et ceux du Centre Amérique. Cela se voit non-seulement aux traits, mais aussi aux habitudes plus actives, plus viriles, comme aussi plus propres que celles de leurs voisins. C'est à cela probablement aussi qu'il faut attribuer la stabilité comparative de leur gouvernement, et qu'ils ont eu moins de révolutions que les autres républiques de l'Amérique du Sud.

A Santiago, les costumes et les manières européennes semblent plus en honneur qu'à Lima; la seule dont nous ferons mention et que nous ne pensons exister dans aucune autre ville de l'Amérique du Sud, c'est l'hatitude qu'ont les plus riches familles de se promener en landau ou en barouche, tous les jours, le long de la spacieuse Alameda ou sur quelques-unes de ces routes bien entretenues qui partent de la ville dans toutes les directions.

Une de ces excellentes routes conduit droit à l'est aux bains d'Apoquindo, petit établissement au fond du ravin qui descend de la Cordillère et dont les eaux chaudes sont ferro-sulfureuses. Les bains avec l'hôtel n'ont pas été établis depuis longtemps, mais déjà ils sont, dit-on, le rendez-vous favori des habitants de Santiago.

(1) Tout dernièrement, en décembre 1870, Santiago faillit devenir le théâtre d'une semblable catastrophe. Le plus grand théâtre de la ville prit feu dans une uuit, à peine un quart d'heure après avoir été évacué par une nombreuse assemblée réunie pour entendre mademoiselle Carlotta Patti et fut brûlé jusqu'au sol. (*Note de l'auteur*).

Mais il est un établissement de bains plus important, que le propriétaire a été assez audacieux pour appeler le Baden-Baden du Chili, à 70 milles au sud de Santiago, au milieu des Andes.

Nous prenons le chemin de fer du Sud qui ne va maintenant que jusqu'à Curico ; mais il sera probablement continué jusqu'à Conception, et pendant trois heures d'une vitesse raisonnable, nous traversons la plaine de Santiago, et une petite rangée de collines dans la plaine attenante de Rancagua. Tout le long de la route nous ne pouvons nous empêcher de remarquer la fertilité des plaines et l'opulence des moissons de blé et d'orge, des plantations de mûriers et de vignes. Nous ne pouvons non plus nous lasser d'admirer à l'est les vues changeantes et constamment splendides de la Cordillère neigeuse.

Arrivé à une station située à 60 milles au sud de Santiago, nous quittons le train et gagnons en diligence les bains de Cauquenez. Quatre chevaux attelés de front nous font monter et descendre les collines, traverser les rivières et les plaines, à une allure très-variable, mais sans souci des obstacles.

Le cocher leur laisse descendre une pente et en escalader une autre au galop, puis leur permet de prendre un trot lourd ou de s'arrêter entièrement pour reprendre haleine. Pendant les premiers milles, nous jouissons d'une vue magnifique sur les riches plaines que nous avons laissées derrière et au-dessous des montagnes déchiquetées à l'ouest, des pics et des passes de la grande chaîne au cœur de laquelle nous nous avançons. A mesure que nous nous enfonçons dans les montagnes, l'horizon se rétrécit et nous ne voyons bientôt plus que les rampes abruptes entre lesquelles nous courons, les vallées profondes qui viennent s'embrancher sur

celle que nous suivons ou parfois une pointe neigeuse visible au-dessus d'une brèche entre les montagnes les plus voisines. Il nous faut 20 milles de voiture pour gagner les bains de Cauquenez, qui sont tous renfermés dans un grand hôtel bâti sur l'escarpement de la gorge d'un torrent de glacier, le Cachapoal.

Cet hôtel doit son origine à l'énergie d'un Allemand qui chercha, non sans succès, à attirer le bon peuple de Valparaiso et de Santiago à Cauquenez, en fondant un établissement à la mode européenne. L'hôtel contient cent chambres sans compter la plus grande salle de Spa. Elles sont entourées d'une suite de chambres de bains dans lesquelles les eaux sulfureuses et ferrugineuses des sources naturelles sont amenées à des températures qui varient entre 50 et 95 degrés.

Le temps dans les montagnes est proverbialement incertain et dans les Andes, il ne fait pas exception à cette règle. Nous passons un jour entier à Cauquenez, comme on dit, cloués au logis par le temps. Depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, une pluie violente ne cesse de tomber, accompagnée de nuées épaisses qui enveloppent les montagnes autour de nous et d'un froid qui nous annonce que la neige n'est pas tombée bien loin. La seule variation dans ce lugubre spectacle, c'est que la pluie tombe plus fort à certains moments qu'à d'autres et que le Cachapoal semble toutes les heures croître de volume et de rapidité et rebondit sur les rochers et les cailloux comme s'il était joyeux de cette augmentation de force et de grosseur.

Mais la nuit est plus calme, et le lendemain matin les cimes des montagnes sont dégagées de nuages et brillent de la neige fraîchement tombée. Nous partons pour quelques fonderies qui sont plus haut dans la vallée et, pour y arriver, nous suivons un sentier conduisant sur une

hauteur qui sépare les deux parois ou versants de la vallée. Une heure à cheval sur la colline, à travers des taillis épars et une ou deux clairières de terrain cultivé ou de pâture, nous mène au sommet de la hauteur à un endroit d'où l'on jouit d'une belle vue sur la vallée et où l'on embrasse la chaîne principale des Andes. La vallée court à 1,000 pieds au-dessous de nous et, en suivant son parcours de l'œil, nous la voyons se diviser en deux gorges plus étroites qui se frayent un chemin à travers de grands précipices et des rampes dénudées jusqu'au cœur de la Cordillère.

Une descente d'une demi-heure, nous conduit aux fonderies. Elles sont peu considérables, mais en état cependant de nous faire suivre la marche de la fusion du cuivre dans ses diverses combinaisons avec le soufre, l'argent et le plomb, pour former cet article d'exportation nommé « régule ». Les mines qui alimentent les fonderies sont à 8 lieues de la gorge du Cachapoal et la neige en défend en ce moment l'approche.

Avant le commencement de l'hiver, les mineurs emportent avec eux dans les mines des provisions pour quatre mois et y sont quelquefois emprisonnés pendant tout ce temps. Situées à une hauteur de 9,000 pieds, elles ne sont pas encore les plus élevées du Chili; un de nos amis nous a dit avoir visité une mine de soufre à l'est de Copiapo, haute de 15,000 pieds, et à laquelle on ne pouvait travailler que trois mois de l'année.

Juste au-dessus des bains de Cauquenez, surgit une montagne abrupte à 3,600 pieds au-dessus de la mer, (1,300 pieds au-dessus des bains), d'où l'on embrasse une portion étendue de la Cordillère. Encouragé par une belle nuit qui précède notre départ pour Valparaiso, nous partons avant le lever du soleil, et après une escalade de rochers, nous atteignons la crête de la colline

d'où se déroule un aussi beau panorama de montagnes que nous puissions le désirer.

Au-dessous de nous et de tous côtés ce sont de profondes vallées sillonnées de ruisseaux presque silencieux ou de torrents grondeurs, parsemées de broussailles ou tachées de champs de blé vert ou de prairies. Autour de nous, des montagnes qui séparent ces vallées ou leurs branches l'une de l'autre, atteignent une hauteur égale à celle où nous sommes, leurs escarpements sont revêtus de cactus épars, de « quillai », de mimosas nains et d'un ou de deux autres arbres nains qui ressemblent à l'aune et à l'aubépine. A l'ouest nous apercevons les montagnes au delà de la plaine de Santiago. A l'est, du nord au sud, la vue est bornée par la magnifique chaîne des Cordillères, dont les glaciers étincellent des feux du soleil matinal, dont les noirs précipices se détachent sur la masse blanche, dont les pics ébréchés se profilent nets et clairs sur le bleu foncé du ciel.

Les géants de l'Oberland, vus de Berne, ne sont pas si près du spectateur, ni si imposants que les Andes splendides. Si nous avions quelques forêts de pins ou de deodoras éparses sur les pentes inférieures des montagnes, si nous voyions quelques lacs bleus ou quelques larges rivières dans les vallées qui gisent à nos pieds, nous aurions devant nous un paysage qui dépasserait tous ceux des Alpes ou de l'Himalaya.

CHAPITRE XXVI

LE DÉTROIT DE MAGELLAN.

Nous avions l'intention de traverser les « Andes Terribles » par la « Cumbre » bien connue ou passe d'Uspallata qui mène de Santiago à Mendoza, puis de cette ville de traverser les Pampas jusqu'à Rosario ou Buenos-Ayres. Mais la Cumbre a 13,000 pieds de haut, est rarement libre de neiges ou franchissable par les mulets avant le mois de novembre et, d'après les renseignements pris à Santiago, nous apprenons que la saison est extraordinairement en retard et qu'il ne faut pas compter pouvoir passer avant le milieu de novembre au plus tôt.

Il nous est impossible d'attendre encore un mois, aussi nous déterminons-nous à contre-cœur à prendre la voie de mer de Valparaiso à la Plata, par le détroit de Magellan. D'après ce que nous ont dit les personnes qui ont effectué le passage de la Cumbre, nos regrets sont moins vifs, d'autant plus que le voyage à travers les Andes amène de nombreuses déceptions au sujet de la variété des paysages et que le voyage à cheval ou en voiture à travers les Pampas est extrêmement monotone.

Il y a deux ans un passager qui aurait quitté Valparaiso avec l'intention de passer par le détroit de Magellan aurait été considéré comme une rareté, mais aujourd'hui les beaux steamers de la compagnie P. S. N. traversent le détroit, aller et retour, deux fois par mois, et nous n'éprouvons pas de difficulté à nous assurer un un passage sur le « *Magellan* ».

Nous quittons la baie de Valparaiso un beau matin, nous doublons la pointe occidentale et nous apprenons bientôt par les embardées et le roulis de notre bâtiment que nous sommes encore une fois soumis à Neptune et que l'empire de ce monarque est aussi troublé que d'habitude. Pendant trois jours, le *Magellan* lutte avec courage contre un vent violent qui réduit considérablement sa vitesse et envoie parfois une pluie d'écume sur l'avant. Mais le quatrième jour au matin, le vent tourne au N.-O. et pendant trente heures au moins, nous filons avec une rapidité de 12 ou 13 nœuds à l'heure. Parfois nous apercevons les promontoires des côtes du Chili et de la Patagonie, mais pendant la plus grande partie de ces quatre jours, nous ne voyons autour de nous que des vagues ondulantes, dansantes, sur lesquelles glissent en volant des pigeons et des poules du Cap, ou un albatros des longues ailes.

Le cinquième jour dans la soirée, la brise du nord-est tourne à la rafale, le bon bâtiment roule comme un tonneau, le dîner s'achève avec peine et non sans de nombreux verres et assiettes brisés ; tout ce qui n'est pas attaché, chevillé ou autrement assujetti est lancé sur le plancher. Jugez quelle nuit de fatigue pour les officiers et l'équipage ! Au matin, nous sommes à quelques milles de l'entrée du détroit, dit-on, l'avant du vaisseau est opposé au vent, nous mettons en panne et attendons le jour. Il arrive, mais avec bien peu de lumière et nous

restons dans la même position, montant et descendant les vagues, recevant un vent violent, pendant plus de sept heures.

Pendant la matinée, nous pouvons admirer du pont la grandeur d'une mer en furie. L'horizon, quand il ne nous est pas caché par la crête d'une grande vague, est sombre et noir, au-dessus de nous le ciel n'est qu'une masse de nuages rapides, à travers leurs déchirures le soleil darde quelquefois sur nous un pâle rayon, tout autour c'est une immensité de vagues agitées et rugissantes d'une triste couleur grise, sauf quand par hasard un rayon de soleil flotte soudain sur les eaux en furie ou quand la crête des grandes vagues se replie écumante ou qu'elle est balayée par le vent en flocons éclatants de blancheur.

Dans ce tableau de la nature déchaînée, l'homme joue un rôle mesquin. Qu'elle est puissante cette mer qui secoue notre navire qui n'a pas son pareil comme force et comme puissance ! Tantôt montant aux cieux, tantôt plongeant dans l'abîme, il semble être le jouet des eaux. Nous sommes à l'arrière près de la cage de la roue et nous nous tenons au garde-corps, nous pouvons donc voir comme il se comporte quand une vague plus haute que les autres arrive. Au moment où la masse d'eau dont la crête semble de niveau avec son avant paraît sur le point de rouler sur lui, il relève la tête comme s'il était fier d'avoir été construit dans la Clyde ; orgueilleux de ses formes hardies, il remonte lentement sans arrêt la pente grise et flotte sur la crête avec toute la légèreté de la vie.

En attendant l'occasion de voir la terre et d'observer le soleil, nous constatons que nous ne devons pas être très au large, car une vingtaine de pigeons du Cap, qui semblent être chez eux dans l'orage, voltigent autour de

l'arrière du bâtiment à la recherche de leurs mets favoris et luttent vigoureusement contre le vent, tantôt repoussés, tantôt jetés à l'eau par une vague plus furieuse que d'ordinaire. Juste à midi, on peut faire une observation solaire pendant un intervalle de clarté, nous tournons l'avant au N.-E. et nous nous dirigeons vers le cap Pillar.

Un quart d'heure après la terre paraît droit devant nous, mais un quart d'heure plus tard on découvre que le vrai cap gît plus au nord et que nous faisons route vers une partie plus méridionale de la terre de la Désolation où ces noms déplaisants de Pointe Dislocation et de Baie de la Chancellerie sont marqués sur la carte. Nous devons donc faire route au nord et, après avoir lutté contre une mer lourde et un courant violent qui descend le long de la côte, nous doublons le promontoire sauvage et sombre, nous passons à une couple de milles de ses rocs schisteux éboulés et nous pénétrons dans les eaux comparativement tranquilles du détroit. Juste comme nous y entrons, nous sommes salués par un banc de quelques centaines de phoques qui se jouent à l'avant ou dans le sillage du bâtiment, comme s'ils voulaient reconnaître le monstre.

Une fois dans le détroit, nous descendons rapidement sa première partie; le vent souffle avec colère derrière nous. A gauche près de l'entrée est l'île curieusement découpée en pics et en pointes appelée Westminster Hall et derrière laquelle, à 6 ou 8 milles de distance, se dressent les montagnes du continent sur la rive patagonienne du détroit; à gauche, le cap Pillar, promontoire de 2,000 pieds de haut, extrémité la plus septentrionale du désert montagneux qui forme l'île de la Désolation.

En nous enfonçant dans le détroit, ces montagnes se découvrent l'une après l'autre, toutes nues, froides et hérissées, aux cimes cachées par des nuages sombres, aux

flancs couverts de neige jusqu'à 500 pieds au-dessus de la mer. Bien qu'elles ne soient que de quelques degrés au sud de la ligne, comme les monts de Galles en sont au nord, ces montagnes ne sont jamais libres de neige à 3,000 pieds au-dessus de la mer. A 20 milles de l'entrée du détroit, un vallon descend vers la mer d'un de ces pics de la Désolation. Des glaciers dont l'existence n'est plus aujourd'hui prouvée dans nos latitudes que par les érosions à demi effacées sur les rochers Snowdoniens (1) ou par des rainures sur les falaises à pic de Glenroy (2), existent encore ici. Nous voyons deux places d'une couleur bleue qui émergent de la neige à moins de 1,000 pieds au-dessus de la mer, et prouvent l'existence d'un Rosenlaui innommé hors de la portée des touristes alpins ; à quelque 60 milles un peu à l'est, est un glacier bien connu et plus important en vue duquel nous passons pendant la nuit.

Nous sommes au 18 octobre, époque correspondant à la dernière moitié d'avril sous la latitude de l'Angleterre, mais nous ressentons désagréablement la différence de climat par les rafales de grésil et de neige qui balayent constamment le pont. Magalhaens dut sûrement éprouver un autre temps quand il y a trois cent cinquante ans il sortit du détroit par son extrémité occidentale, et se trouvant dans une calme étendue d'eau, il la baptisa Océan Pacifique !

Combien est différent ce détroit de Magellan, de cet autre semblable comme étendue et comme tortuosité, où nous naviguions il y a cinq mois, — la mer Intérieure du Japon! Là tout avait brillante couleur et beaux profils; des teintes chaudes et des ombres variées : ici tout est sombre comme couleur et auda-

(1) Montagne du Pays de Galles la plus élevée de l'Angleterre.
(2) En Écosse.

cieux comme forme; une série de montagnes sauvages se dressent comme des tours au-dessus des noirs récifs et des eaux glacées du détroit; leurs cimes enveloppées de nuages [de plomb, leurs escarpements et leurs schistes coupés à pic sont tantôt visibles dans toute leur sauvagerie, tantôt cachés par le voile épais des rafales grises. Cette scène, il faudrait un Claude pour la peindre et un paysage italien pour la dépasser en beauté. On dirait un Turner de la dernière manière, on dirait un fiord norwégien ou un détroit des Hébrides en hiver.

A 30 milles de l'entrée du détroit, nous passons devant la baie de la Merci, nom qui lui a été donné il y a deux ans lorsque le *Santiago*, premier steamer de cette ligne, toucha sur un rocher inconnu et coula en quelques minutes laissant son équipage passer huit jours et huit nuits lugubres sur cette île de la Désolation, jusqu'à ce qu'il fût retrouvé par un bâtiment américain, qui se trouva providentiellement passer à ce moment. Par une coïncidence au moins étrange, les roches sur lesquelles il donna, avaient été découvertes très-peu auparavant par « le *Nassau* », qui faisait alors l'hydrographie du détroit, et le *Santiago* devait prendre à bord, à Punta-Arenas, établissement chilien plus à l'est dans le détroit, des exemplaires de la nouvelle carte sur laquelle le rocher était marqué. Nous espérons que ce sera le dernier et le premier de la ligne qui fera naufrage dans le détroit, mais la navigation est assez difficile pour rendre ce passage très-dangereux.

La distance de Cape-Pillar à Punta-Arenas, 180 milles, est trop grande pour être franchie entre le lever et le coucher du soleil; jeter l'ancre entre ces deux points est presque impossible à cause de la profondeur de l'eau dans cette partie du détroit (souvent 100 brasses à un demi-mille du rivage), il n'y a ni phares, ni balises,

pour indiquer aux bâtiments les endroits dangereux ; de violents courants vont et viennent suivant le vent et les marées, le détroit est si resserrré, sur une longueur de 60 milles au moins, qu'un long steamer ne peut virer si l'occasion s'en présente, et le ciel est toujours sombre et brumeux.

Nous traversons le Long-Reach et le Crooked-Reach, parties les plus resserrées du détroit (dont la largeur varie entre 3/4 de mille et 2 milles), pendant la nuit ; le compas et la vue indistincte de la terre, sur les deux bords, sont nos seuls guides. L'obscurité nous empêche de voir ce qui est, comme paysage, la plus belle partie du détroit. Le lendemain matin, au lever du jour, nous sortons de la partie la plus étroite et faisons route vers Punta-Arenas ; nous laissons derrière nous les montagnes couvertes de neige qui bordent les deux rives de cette mer intérieure de la Patagonie, qui se termine dans l'Océan par des pics acérés et lointains, probablement quelques volcans éteints de la Terre-de-Feu. Devant nous, la côte du continent, au lieu de roches abruptes, est formée de plaines sablonneuses et de basses collines ondulées. Nous avons doublé l'extrémité méridionale des Andes et nous sommes sur la lisière la plus méridionale des Pampas.

Nous jetons l'ancre à Punta-Arenas ou Sandy-Point, comme on dit souvent, et après le déjeuner nous débarquons pour visiter l'établissement civilisé le plus au sud du monde. Non cependant que sa civilisation soit d'un ordre très-élevé. L'établissement se compose d'environ soixante-dix maisons ou cottages, toutes, depuis la maison du gouverneur jusqu'à la plus pauvre cabane, bâties en bois. Il doit son existence au désir qu'avait le gouvernement chilien de posséder un endroit où il pût reléguer ses convicts de la classe la plus dangereuse.

Dans l'établissement la terre paraît assez bonne, elle est en partie cultivée. Cependant la plupart des provisions sont apportées du Chili ou de la Plata. A 5 milles dans l'intérieur, il y a des mines de lignite qui sont exploitées sur une faible étendue, et, tout récemment, on a découvert de l'or dans un torrent qui se jette dans la mer, juste hors de l'établissement. Quelques grosses pépites ont été ramassées, dit-on, dans ce Pactole lointain; si la découverte en vaut la peine, il est possible que les Argentins prétendent que les Chiliens n'avaient pas le droit de créer un établissement sur la pente orientale des Andes.

Aujourd'hui, la principale exportation de Punta-Arenas, consiste en peaux. Chaque été des partis d'Indiens Patagons arrivent à l'établissement où ils apportent des peaux de guanaco, de renard et de puma. Ils les échangent avec les colons contre des chemises, des bas, des couvertures, des fusils, de l'eau-de-vie, etc. Mais l'été est à peine commencé, si bien que nous ne pouvons voir des specimens de ces prétendus géants. Nous ne sommes pas plus heureux avec les Fuégiens (1); les seules traces que nous puissions distinguer, ce sont une ou deux colonnes de fumée qui s'élèvent sur la côte méridionale du détroit, et qui marquent l'endroit où ces

(1) On a souvent dit que cette race perfide et déprimée ne se contentait pas toujours de nourriture animale, cette prétention paraît confirmée par un événement tragique arrivé à 100 milles de Punta-Arenas au mois de mars 1871. Le brigantin *Propontis*, parti de Brême pour Valparaiso en traversant le détroit, jeta l'ancre près de la côte Fuégienne à 90 milles au sud de Punta-Arenas. Le capitaine débarqua avec trois matelots, sur l'assurance de naturels venus en canots, qu'il pourrait trouver de l'eau à terre ; aucun des quatre ne revint et deux jours après, le corps du capitaine fut retrouvé, moins les jambes, à une couple de milles de l'endroit où il avait pris terre. (Voyez The Valparaiso west coast mail of avril 3, ou le *Times* of may 17, 1871.

(*Note de l'auteur.*)

sauvages, à moitié nus, se chauffent par cette froide matinée, ou font cuire leur maigre repas de poisson et de lépas(1). A propos de ces Fuégiens icthyophages, nous avons, à bord du steamer, un chien fuégien, pêcheur de poisson, auquel se rapporte une petite histoire. C'est le dernier d'une portée de cette espèce de chiens, trouvée par une expédition envoyée de Punta-Arenas, pour explorer la côte fuégienne. Les provisions étaient épuisées, quand cette heureuse trouvaille fut faite et notre chien est le seul qui, de toute la portée, échappa à la marmite, ses frères ayant suffi à nourrir les explorateurs pendant le reste de leur voyage de retour, à Punta Arenas. On dirait un chien de berger, tout ébouriffé, efflanqué, avec de longues oreilles ; que les Fuégiens s'en servent pour pêcher le poisson, cela ne semble pas étonnant, car il a les pieds très-palmés.

Nous quittons Punto-Arenas après un séjour de vingt heures et nous passons encore trois heures dans les seconds Narrows, où le détroit n'a plus que 3 milles de large, et huit heures après, nous donnons dans les « First-Narrows », où à peine 2 milles d'eau séparent la Patagonie de la Terre-de-Feu. De chaque côté le sol est bas et sablonneux, on ne voit pas d'arbres, mais à quelque distance du rivage, il semble qu'il y ait abondance de gazon et de petits arbrisseaux. Ces plaines légèrement ondulées sont, en réalité, l'extrémité méridionale de ces vastes Pampas, qui s'étendent sur un parcours de 1,800 milles, et sur cette immense étendue, leur aspect ne doit pas beaucoup varier de ce qu'il est ici.

Encore trois heures et nous doublons le cap Virgins, extrémité orientale du détroit, à 150 milles, en ligne droite, du cap Pillar, mais bien à 350, si l'on mesure le cours tortueux du détroit. Nous débouchons dans

(1) Coquillage univalve.

l'océan Atlantique qui se montre ici bien plus pacifique que son frère occidental. Un vent du sud nous accompagne pendant trois jours entiers. Après avoir laissé derrière nous le cap Virgins, nous filons à la moyenne de 13 nœuds à l'heure et nous n'apercevons plus la terre qu'au moment où, dans le lointain, nous découvrons le cap Corrientes.

Douze heures après avoir doublé cette pointe, le Cerro de Montevideo est signalé droit devant nous. Nous entrons dans la Plata et, quatre heures plus tard, nous jetons l'ancre devant le port de la capitale de l'Uruguay.

CHAPITRE XXVII

LA « BANDA ORIENTAL ».

D'aucun endroit on n'a une aussi belle vue de Montevideo que de la rade, au sud. Notre steamer jette l'ancre au milieu de beaucoup d'autres bâtiments d'un fort tonnage, à 2 milles environ du rivage, hors du port abrité, mais peu profond, qui s'enfonce dans l'intérieur, au nord-ouest de la ville.

En attendant la venue à bord de l'officier de la Santé, nous jetons un coup d'œil sur la place avant d'y entrer.

La ville est bâtie sur un haut promontoire, les rues et les maisons s'élèvent, à partir de la rivière d'un côté, et du havre de l'autre, et la crête est formée par les tours de la cathédrale. Cette disposition nous rappelle Valette, dont les deux pentes donnent sur le Grand-Port et la Quarantaine, et qui a l'église de Saint-Jean au sommet.

Comme Valette aussi, les maisons de Montevideo sont d'un jaune clair ou blanchies et bâties de briques et de plâtre.

Au sud-est de la ville, les maisons finissent avec le

dôme blanc de la chapelle du cimetière, qui s'élève au milieu d'un bouquet de cyprès et d'arbres verts ; au delà s'étend une campagne assez verdoyante et bien boisée. Au nord-est de la ville, comme nous l'avons dit, se déploie la rade, baie demi-circulaire s'enfonçant derrière le promontoire sur lequel s'étage la ville, assez large, mais pas assez profonde pour recevoir tous les bâtiments qui pourraient visiter le port. En face de la ville se dresse le Cerro, colline de 500 pieds de haut, surmontée d'un petit fort et d'un phare. Ce Cerro avec le promontoire sur lequel est bâtie Montevideo, ce sont là les seules hauteurs visibles, toute la côte en amont ou en aval étant plate et basse.

Nous gagnons le rivage dans l'une de ces larges embarcations dont les qualités à la mer sont souvent mises à l'épreuve quand un « Pampero » de l'ouest ou du sud-ouest vient balayer la rivière de ses terribles coups de vent, et nous débarquons dans le port au quai de la douane. Nous passons une semaine dans la ville, bien que nous ayons simplement souhaité la voir dans le sens ordinaire du mot ; un séjour beaucoup moins prolongé nous aurait suffi. Une promenade d'une heure dans les principales rues, une vue à vol d'oiseau des tours de la cathédrale ou de l'un des « miradores » (belvéders) qui s'élèvent sur quelques-unes des « azoteas » (toits plats) des maisons les plus importantes, nous auraient suffi pour connaître à fond toutes les vues extérieures de Montevideo.

La place a un air de fraîcheur et de propreté, les rues sont larges, droites, coupées à angle droit ; de quelques-unes de ces rues de traverse qui descendent des parties les plus hautes de la ville vers le port ou la rivière, on découvre la mer, le Cerro et la campagne au nord, panorama qui vous délivre de cette sensation d'étouffe-

ment et d'emprisonnement qu'on éprouve dans presque toutes les villes.

Les rues principales sont bordées de belles boutiques occupées surtout par des Français et des Allemands, et la ville peut s'enorgueillir de plus d'une spacieuse plaza. Quant à de beaux monuments publics, la capitale de la Banda Oriental n'en possède pas. La matriz ou cathédrale est une église comme on en pourrait voir dans une ville italienne de second ordre, sauf qu'elle est propre à l'intérieur et à l'extérieur. Elle est construite en briques et en plâtre, et ne renferme pas d'ornements dignes d'être notés. Des autres églises, aucune n'est belle ni intéressante ; il faut cependant en excepter une, qui possède deux curieux fonts baptismaux, formés chacun d'une paire de coquillages dentelés de proportions gigantesques (3 pieds dans leur plus grand diamètre et une épaisseur de coquille d'au moins 3 pouces). Le palais du président est peut-être le plus sale bâtiment de la ville quoique très-solidement construit et le Cabildo ou hôtel de ville est un monument très-ordinaire. Il y a une grande quantité de belles maisons particulières, d'hôtels et de banques. La population s'élève à 60,000 individus, pour la plupart étrangers; les domestiques, bateliers, porteurs, laitiers, etc., sont presque tous des Basques, ou, comme on les appelle ici, des Galliegos, et les soldats sont presque tous nègres ou italiens.

Nous sommes forcé de restreindre nos promenades à la ville de Montevideo, parce qu'elle est assiégée. Paris n'est donc pas la seule capitale civilisée qui souffre en ce moment des horreurs de la guerre! Puisse la belle métropole de la France ne pas voir de plus cruelles horreurs que n'en supportent les villes de l'Amérique du Sud! Qu'a donc à redouter une ville de 60,000 habitants

et de 3 à 4,000 hommes de garnison, assiégée par un nombre égal de soldats mal montés et plus mal exercés, qui, il y a un an à peine, surveillaient à cheval les troupeaux de bœufs et de moutons. A l'intérieur, c'est un gouvernement misérable et corrompu (du parti appelé Colorados ou Rouges), dont les membres ne paraissent servir le pays que pour remplir leurs poches. A la solde du gouvernement, ou du moins employés par lui, car la solde est douteuse, il y a 3,000 ou 4,000 hommes. Ces troupes, composées principalement d'Italiens et de noirs, sont décrites par un journal de la ville comme une magnifique infanterie qui, même à l'œil d'un ignorant ne paraît formée que de misérables conscrits, pauvrement vêtus, mal exercés, et déplorablement armés. Ces vaillants défenseurs sont de service sur la Plaza, ou derrière les barricades dans les rues qui mènent à la campagne, car la ville n'a pas de forticati ons régulières. L'artillerie se compose d'une demi-douzaine de vieux canons de fer (de douze ou de seize), et d'un nombre égal de pièces de campagne à bras, grosses comme des espingoles. Au delà des barricades, il y a des gardes avancées, c'est une poignée de canailles de la ville, montés sur de maigres coursiers, réquisitionnés de force dans quelque « estancia » du voisinage, ou dans les manéges de la ville, armés d'engins divers, depuis l'espingole et la carabine jusqu'aux lances rouillées et aux anciennes hastes qui paraissent avoir été volées dans quelque musée d'armes et d'armures.

Tous ces guerriers douteux sont supposés empêcher l'entrée dans la ville au parti opposé, les Blancs, campés sur le Cerrito, ou petite colline au dehors. Ces blancs s'appellent eux-mêmes Restauradores de las leyes, et leur but est de renverser le gouvernement existant par la force ou par la ruse, et d'installer le leur à la place.

Leurs troupes se composent presque entièrement de ces rudes « gauchos » rassemblés de toutes les parties de la Banda Oriental. Après avoir vagué de long en large dans le pays, soutenant une ou deux batailles contre les Colorados envoyés pour les arrêter, réquisitionnant les bœufs et les moutons, les chevaux et les hommes dans chaque estancia de la république (mais se conduisant, dit-on, avec un peu moins de licence que les troupes du gouvernement), ils ont à cette heure assis leur camp devant la métropole. Il y a déjà deux mois qu'ils sont campés devant la ville, et pendant notre station ici on disait tous les jours d'après d'excellentes autorités « qu'une grande attaque était imminente » ou que « les Blancs allaient infailliblement entrer le lendemain » et ainsi de suite; mais ces messieurs ne sont évidemment pas pressés de terminer ce siége, pendant toute la durée duquel ils sont nourris, payés, et n'ont rien ou presque rien à faire. Aussi les opérations militaires dont nous avons été témoins ou à peu près se sont-elles bornées à des escarmouches où il y eut un homme tué et un autre blessé, à la prise du fort sur le Cerro par un détachement de quatre hommes pendant le sommeil de la garnison.

Mais les assiégeants causent aux assiégés beaucoup d'ennui en s'emparant d'une grande partie des bœufs et des autres provisions qui, de la campagne, entraient ordinairement dans la ville; aussi cette viande est-elle montée de 2 deniers à un prix de famine, 1 schilling la livre! Les citoyens paisibles ne peuvent plus visiter leurs « quintas » (maisons de campagne) et l'approvisionnement matinal du lait fait défaut! Combien de temps ce siége dérisoire durera-t-il encore, on ne peut le dire, car les habitants ont peu de sympathie politique pour les deux partis, inclinant un peu plus vers les Blancs, quoi-

que ce soit probablement plutôt par ennui des Colorados que par principe. Il n'y a pas bien longtemps que la ville eut à supporter une espèce de siége analogue qui dura neuf ans, 1842-1851, et il n'y a pas de raison pour qu'il n'en soit pas de même cette fois-ci. Nouvelle guerre de Troie, mais sans ses héros (1)!

Mais bien que les incidents de ce siége soient presque risibles, il n'en est pas moins vrai que ces guerres causent un tort désastreux aux progrès et à la prospérité de la contrée. La culture des terres est suspendue, partiellement au moins, les cultivateurs ayant été « pressés » pour l'armée, ou hésitant à semer ce qui pourrait être réquisitionné par les troupes de l'un ou l'autre parti. Tous les meilleurs chevaux ont été levés dans les fermes et les établissements, aussi la race dans tout le pays sera-t-elle, par cela même, inférieure pendant plusieurs années.

La vente au détail entre la ville et la campagne est presque entièrement suspendue, et le placement de toute espèce de marchandise devient sans sécurité. La vie elle-même est regardée comme de moins de valeur. Elle est certainement moins en sûreté avec cet état de guerre et d'anarchie générale. Rudes, indolentes et sauvages sont les troupes des deux partis, elles errent par tout le pays, adroites à se servir du couteau, accoutumées aux scènes de sang et de carnage dans les « saladeros » (abattoirs) où beaucoup de soldats ont été em-

(1) Ces prédictions un peu mélancoliques ont été heureusement trompées au milieu du mois de décembre 1870, quand, à la surprise agréable des résidents montevidéens, les Colorados firent une vigoureuse sortie contre les Blancs et à l'aide des troupes débarquées sur les derrières de l'ennemi les mirent définitivement en déroute. Le siége fut alors levé, bien que le parti Blanc résistât obstinément dans quelques parties du pays et qu'il ne soit pas maintenant encore complétement écrasé. (Mai 1871.) (*Note de l'auteur.*)

ployés et prêtes à commettre toutes les violences. Vols, attaques et meurtres sont en conséquence très-fréquents dans les campagnes, et l'autorité locale n'a pas assez d'énergie ou de pouvoir pour empêcher ces crimes, poursuivre et punir les criminels.

Dans un récent rapport sur le commerce de Montevideo par le major Munro, le consul anglais résidant à Montevideo a peint très-vigoureusement ce lamentable état des affaires. Le consul établit que tandis qu'il y avait une immigration annuelle à Montevideo de 20,000 à 30,000 personnes, Italiens, Basques surtout, beaucoup ont été détournées de s'établir dans la république à cause de la licence des districts ruraux, du manque de sécurité pour la propriété de toute espèce, et de la fréquence des assassinats d'Européens aussi bien que d'indigènes. Aussi la grande puissance de production du blé est-elle en souffrance; les essais de culture et d'aménagement du sol, l'élève des bestiaux et l'établissement de ces industrieux étrangers dans la république, tout cela est, pour un temps du moins, radicalement arrêté.

Bien que nous ne puissions sortir de Montevideo par terre, rien n'empêche notre sortie par eau, les Blancos n'ont encore fait de manœuvres que sur la terre ferme, et les steamers qui vont et viennent sur la rivière Uruguay continuent leurs voyages ordinaires, si bien que nous remontons la rivière et que nous pouvons visiter l'intérieur de la Banda Oriental sans être inquiété (1).

(1) Cette immunité comparative n'est pas restée longtemps sans être violée. Trois semaines après notre promenade sur l'Uruguay, un des steamers qui voyagent sur la rivière fut pris par les Blancos ; le capitaine suspecté de tendances Colorados fut fait prisonnier et l'équipage fut pressé pour manœuvrer le bâtiment sous les ordres d'officiers blancos ; les passagers furent débarqués dans une partie de la rivière non fréquentée, où ils durent attendre un autre steamer qui put les prendre sains et saufs. (*Note de l'auteur.*)

Nous quittons en steamer la rade de Montevideo le soir et nous passons la nuit sur les eaux larges de la Plata avec un ciel clair; la brillante lumière de la lune éclaire l'horizon, mais laisse dans l'ombre les rives plates et lointaines. Au lever du soleil, nous sommes dans la rade de Buenos-Ayres, mais nous la quittons de nouveau dans la matinée sur un steamer et nous croisons l'embouchure de l'Uruguay. Trois heures après, nous atteignons l'île de Martin Garcia, presque au milieu de l'Uruguay, juste à l'endroit où il se jette dans la Plata ; cette île est formée d'une belle espèce de granit qu'elle envoie à Buenos-Ayres.

Entrant dans l'Uruguay, nous remontons rapidement sa large surface, des deux côtés, ce ne sont que rives basses et bien boisées, variées parfois par un promontoire escarpé de roc rouge haut de 100 pieds, extrémité de quelque chaîne de petites collines qui de l'intérieur vient mourir dans le fleuve. Au déclin du jour, la largeur de la rivière qui était de 20 milles au-dessus de son embouchure, décroît graduellement jusqu'à 10, puis jusqu'à 6 milles, et au coucher du soleil, alors que nous sommes éloignés de 60 à 70 milles de Martin Garcia, elle n'est plus que de 2 milles; çà et là de basses îles couvertes de roseaux réduisent la rivière en un grand nombre de canaux dont quelques-uns n'ont guère plus de 100 yards de large. Le courant est très-faible, le fleuve n'est pas dans son plein et l'eau est loin d'être claire, semblable en cela au Yang-tse-Kiang, au Nil et à tous les autres grands fleuves qui coulent entre des terres d'alluvion.

Pendant la soirée, nous touchons à différents petits ports, dont le plus important est Fray Bentos, où il y a une grande manufacture d'extrait de viande de Liebig, qui, par l'odeur qu'elle répand, nous donne une puissante idée de sa production.

Nous continuons à remonter toute la nuit; une heure avant le lever du soleil, nous jetons l'ancre devant Paysandu, le principal port de la rivière et ville florissante de 7,000 habitants. Trois heures plus tard nous sommes par le travers d'une pointe juste au-dessous d'un petit tributaire, l'Arroyo Malo. Ici nous débarquons à 180 milles de l'embouchure de l'Uruguay que le steamer continue à remonter jusqu'à Salto, à 40 ou 50 milles plus haut, où une petite cataracte met obstacle à la navigation.

Nous débarquons sur le rivage dans une pièce de terre débarrassée des bois épais qui encombrent le bord de la rivière, il nous faut faire à pied quelque 100 yards avant d'atteindre une « pulperia » tenue par un de nos compatriotes. Ces « pulperias » sont aux Gauchos et aux fermiers de la « Banda oriental » et des États de la Plata, ce qu'un magasin général, dans un village californien, est pour les mineurs et les cultivateurs du voisinage. C'est ici qu'ils peuvent acheter le peu d'épicerie dont ils ont besoin (limitée presque entièrement au sucre et à la « yerba », le thé paraguyain); c'est ici qu'ils peuvent aussi acheter leurs grossiers chapeaux, les bottes et les ponchos; c'est ici qu'ils peuvent boire la « caña » de feu (espèce de rhum fait au Brésil) ou le vin rouge de Carlone d'Espagne; c'est ici qu'ils peuvent se reposer au milieu d'une chevauchée d'un jour, passer une heure charmante à pincer de la guitare ou à fumer un « cigarro », à échanger les petits commérages du voisinage ou à converser à peine plus sérieusement sur les événements de la révolution actuelle et les dernières visites des maraudeurs.

De la pulperia nous nous avançons d'une lieue dans l'intérieur sur des pentes d'un vert foncé qui montent et descendent en agréables ondulations jusqu'à une « es-

tancia », maison de campagne ou ferme occupée par un ami d'Angleterre.

Nous y passons agréablement quelques jours, à la fin desquels nous arrivons à cette conclusion que l'élève des bœufs et des moutons dans la « Banda Oriental », s'il était assez rémunératif, serait très-agréable. Le pays est décidément agréable en quelques endroits et très-plaisant, quand on le compare avec les éternelles plaines plates où vivent les fermiers buenos-ayriens. Ce n'est qu'une succession de jolies ondulations couvertes, sauf lors d'une longue « seca » ou sécheresse, d'une herbe épaisse, et ornées d'arbres bas, mais élégants, tels que « cina-cina, espinilla » et d'une variété d'acacias. Dans quelques directions, cette contrée est coupée de petits cours d'eau qui se réunissent en courants plus larges ou arroyos qui se déversent tous dans l'Uruguay.

Sur les bords de ces arroyos il y a toujours abondance de bois et de loin en loin on rencontre une grande et dure espèce de roseau qui fait un chaume excellent ; nombreuses et variées sont les espèces d'arbres qui poussent sur les basses bandes de terre longeant les deux rives de l'Uruguay ; entre tous, on remarque le « saibo », arbre à grandes branches, poussant jusqu'à 40 pieds et couvert en cette saison (novembre) de grappes de fleurs cramoisies ; le « nandubuy », dont le bois a presque la dureté du fer, et peut à peine être détruit par le temps et les insectes. Les fleurs de la passion et d'autres plantes grimpantes s'enroulent souvent autour des troncs des arbres, et se suspendent à leurs longues branches ; les orchidées sont communes, bien qu'elles ne paraissent remarquables ni comme éclat ni comme variété, seules les fougères sont absentes même des vallées ombreuses et humides. Le poirier épineux aux fleurs brillantes s'élève solitaire sur une colline, et à quelques lieues seulement

de l'endroit où nous avons débarqué, s'étendent de grandes plantations de palmiers.

Çà et là des étendues de bois et d'eau forment en se combinant un tableau agréable à l'œil; pendant une de nos excursions à l'Arroyo Malo, nous grimpons sur une petite colline située à environ un demi-mille de l'Uruguay; là on découvre un panorama exquis sur 20 milles du cours de cette large rivière, bordée sur chaque rive d'opulentes forêts du milieu desquelles s'élèvent les collines des hautes terres, les unes nues et brunes, les autres ornées d'arbres ou portant à la cime une aigrette de palmiers.

Il ne manque pas d'animaux dans ce district, sans compter les troupeaux qui y paissent. On trouve des daims sur les bords plantés de roseaux des rivières, et dans les « montes » ou plantations qui couvrent quelques-unes des berges boisées de l'Uruguay ou de ses tributaires; le capybara ou le carpincho, tel qu'on le nomme ici, n'est pas rare non plus et l'on peut quelquefois chasser un troupeau de pécaris ou même un tigre.

Les oiseaux surtout sont nombreux. Ce sont des autruches de l'Amérique du Sud (le nandou), moins grande et moins belle que sa congénère africaine, elle n'a pas d'aussi belles plumes et cependant c'est encore un noble oiseau. Il est rare que nous fassions 3 lieues sans apercevoir une troupe d'une douzaine au moins de ces oiseaux cherchant tranquillement leur nourriture dans les herbes ou courant avec facilité et rapidité sur les pentes des collines. Comme elles sont rarement chassées par les pasteurs à cause du désordre que cela mettrait nécessairement dans les troupeaux de moutons, elles sont presque toute l'année assez apprivoisées et se laissent souvent approcher par des cavaliers à une distance de 100 yards; mais c'est le moment où elles couvent et nous

avons de la peine à nous en approcher même à trois fois cette distance. Leurs nids sont souvent découverts par les gauchos et les bergers lorsqu'ils errent dans le pays ; ce sont de simples trous dans le sol où sont déposés trente, quarante et jusqu'à soixante œufs pondus par cette *espèce mormone* d'oiseaux ; nous trouvons plus d'un « huacho » ou œuf épave, laissé sur le sol et qui paraît abandonné ; nous en rapportons un à la maison et nous le faisons cuire ; mais, malgré toute l'huile, le vinaigre et le poivre jugés indispensables pour le manger, nous devons avouer que son goût a besoin d'un correctif.

Si l'autruche peut être considérée comme gibier, elle a plus d'un rival dans cette partie de la Banda Oriental. Dans les fourrés inextricables près des rivières habite une espèce de dindon sauvage ; des perdrix de deux espèces se rencontrent de même dans les hautes terres herbeuses, canards, bécasses et pigeons se voient aussi en nombre considérable; d'autres oiseaux plus petits, il y a une variété infinie, mais deux surtout doivent être mentionnés : « l'oiseau-four », ainsi nommé parce qu'il donne à son nid d'argile la forme d'un four avec un passage tortueux livrant accès dans l'endroit où les œufs sont déposés. L'autre est l'oiseau-ciseaux : à ses ailes sont deux longues plumes qui dans le vol se rejoignent et se séparent comme les deux branches d'une paire de ciseaux, d'où lui vient son nom.

Outre la beauté du pays et son attraction, il existe pour le fermier un autre avantage, c'est son excellent climat. Toujours sec, ne souffrant jamais de gelée, d'humidité, ni d'un froid excessif, il n'est pas non plus trop chaud. On y peut vivre en plein air presque toute l'année et il n'a d'égal que le climat de la Californie pour entretenir la santé des hommes et des animaux.

Malgré tous ces avantages, il y a cependant quelques

inconvénients dont doit tenir compte celui qui s'y établit. C'est une idée généralement reçue qu'un émigrant, qui quitte l'Angleterre, laisse derrière lui toutes les incertitudes de saison et de climat qui rendent l'agriculture presque proverbialement chanceuse. Mais celui qui s'établit dans la Banda Oriental, trouvera que si ses bêtes à cornes échappent à peu près aux fluxions de poitrine et ses moutons au fourchet, ceux-ci peuvent être décimés par le manque de fourrage causé par la sécheresse et celles-là tuées ou perdues dans un orage. Bien que ses blés n'aient guère à craindre de pluies violentes au moment de la moisson et ses plantes potagères l'humidité, encore les premiers peuvent-ils être à demi-ruinés par une gelée nocturne imprévue, et les dernières peuvent-elles périr de sécheresse ou être mangées par les insectes.

Durant notre séjour sur l'Arroyo-Malo, l'effet de la sécheresse des cinq derniers mois s'est fait si cruellement sentir que nous pouvons à peine chevaucher une heure dans une direction quelconque sans apercevoir un bœuf mort de faim. Notre hôte reconnaît, au désespoir qui règne dans son jardin, le résultat toujours malheureux de ses tentatives pour faire pousser des légumes pour d'autres bouches que celles des fourmis et des chenilles.

Encore ces mécomptes dus à la nature sont si contrebalancés par les avantages naturels du sol et du climat, que ce pays serait très-favorable à l'émigrant s'il n'avait à souffrir des révolutions et des guerres civiles qui semblent être la condition normale du pays. En effet, le fermier peut être visité un matin par une petite troupe de gauchos à cheval dont le commandant lui demande une douzaine de ses meilleurs chevaux, cinquante des bœufs les plus gras et cent de ses plus beaux moutons, ne lui laissant en retour qu'un reçu ayant autant de valeur que

le papier sur lequel il est écrit. Par contre il faut qu'il y ait de très-grands avantages pour l'engager à chercher profit ou plaisir dans la terre d'exil qu'il a choisie lui-même.

CHAPITRE XXVIII

BUENOS-AYRES.

Un voyageur, qui s'approche par mer de Buenos-Ayres, peut le faire par degrés. A moins qu'il ne débarque à Montevideo et qu'il prenne passage sur un de ces stamers de rivière à petit tirant d'eau, son vaisseau de haut bord lui fera remonter la Plata à une distance de 150 milles et jettera l'ancre à un endroit d'où l'on ne peut voir que de grands bâtiments et une immense étendue d'eau sablonneuse.

Il devra monter sur les vergues, s'il veut apercevoir son port de destination, dont il est éloigné de 10 à 13 milles, car son navire ne peut s'approcher davantage faute d'eau. Descendant avec son bagage dans une chaloupe à vapeur, il devra pénétrer dans la rade intérieure hors de laquelle il lui faudra faire encore un mille avant d'atteindre l'extrémité du long quai de bois sur lequel il doit débarquer; puis il lui faudra marcher encore près d'un demi-mille le long de ce quai avant d'être réellement sur la terre ferme.

Ces hauts fonds devant Buenos-Ayres augmentent le prix des marchandises importées d'Europe, car pour

transporter des ballots d'un bâtiment à l'ancre dans la rade extérieure au rivage, à une distance de 12 milles, cela coûte presque aussi cher que de Liverpool ou de Londres, c'est-à-dire de 6,000 milles. Même les alléges ne peuvent approcher du rivage à une distance de quelques centaines de yards, si bien que les marchandises sont débarquées dans de hauts camions qui entrent dans l'eau et viennent se ranger contre les alléges ; ici le fond de sable du fleuve est si dur que les camions même chargés ne peuvent y enfoncer (1).

Il n'y a pas de marée régulière ni de courant dont on puisse profiter pour échouer les alléges. Le flux et le reflux de l'eau qui, à cette distance de la mer, est douce, ne sont soumis qu'à l'influence du vent. Parfois, elle est aussi forte que celle de la marée dans aucune partie du monde. Il y a peu d'années, après un long pampero, le rivage fut découvert à une distance de plus de 6 milles de sa laisse ordinaire; les bâtiments restèrent à sec et les marins se promenèrent sur le sable, ramassant les objets qui pendant plusieurs années avaient été emportés par-dessus le bord de différents navires.

En cette occasion on fit l'essai dans une bataille, de *chevaux marins*, car le gouvernement dépêcha un escadron de cavalerie pour s'emparer d'une canonnière, appartenant au général révolutionnaire Urquiza, et qui avait été pendant plusieurs heures laissée à sec. Les matelots, avertis à temps, braquèrent leurs canons contre la cavalerie qui s'approchait et qui, considérant cette

(1) Des levés hydrographiques du port ont été faits récemment dans l'intention de former un port profond plus près de terre que les rades actuelles, la dernière reconnaissance a été faite par M. Bateman C. E. qui a présenté au gouvernement un rapport et un plan du port qu'il se propose de créer; l'estimation des dépenses monte à 2,500,000 liv. et on en attend une économie pour le commerce de la place de 1,000,000 liv. par an.

bataille semi-navale comme hors de sa spécialité, se retira prudemment et laissa les loups de mer maîtres du champ de bataille (1).

Comme Montevideo, Buenos-Ayres a meilleure apparence regardée de la mer. Même vue d'un point avantageux, elle n'a rien qui frappe. On n'aperçoit qu'une masse de maisons blanches et jaunes qui se pressent près du rivage sur une longueur de 2 ou 3 milles, dominée par les dômes des églises et les toits des bâtiments les plus élevés dans l'intérieur. La ville a une forme presque carrée, car elle fait face à la rivière pendant 2 ou 3 milles et s'enfonce dans l'intérieur à 2 milles au moins du rivage. Tout le terrain sur lequel elle est bâtie est aussi plat que possible, les parties les plus hautes ne dépassent pas de 30 pieds le niveau de la rivière et les plus basses sont à peine de quelques pieds au-dessous.

La population de la ville est estimée à 200,000 individus, car elle s'est doublée dans les trente dernières années. Ce n'est pas là une population considérable relativement surtout au grand area de la ville (près de 6 milles carrés), mais on doit se rappeler que de la partie des maisons de la place occupée par les boutiques, les maisons de commerce et les résidences privées, il y a bien peu qui aient plus de deux étages et presque toutes n'en ont qu'un. Dans les quartiers les plus pauvres, au sud, la population est très-agglomérée, et la plupart des habitants logent dans des constructions sales et misérables ; là l'état des « conventillos », (habitations mal famées)

(1) Au mois de mars 1871, une répétition de ce retrait des eaux avant un pampero est arrivée à Buenos-Ayres. Le *Standard* de la place décrit ainsi le phénomène : « Le pampero ramena la rivière sur une telle étendue que le rivage fut laissé à sec l'espace de plusieurs milles. Dans les endroits où ils devaient être ordinairement à l'ancre bien des lougres et des semaques furent laissés à sec. Tous les anciens navires naufragés dans la rade intérieure devinrent visibles.

dans lesquelles les réfractaires de la ville trouvent un logement d'une nuit, égale comme fétidité et accumulation d'ordures celui des mauvais lieux d'une grande ville en Angleterre. Buenos-Ayres a cependant en général l'air propre et soigné.

Peu de villes ressemblent plus à un échiquier que celle-ci. Chaque rue se dirige du nord au sud ou de l'est à l'ouest, et les rues en long coupent les rues en travers à des intervalles réguliers de 140 yards, formant ainsi des « cuadras » (carrés ou blocs de constructions), dont les quatre côtés sont égaux. Les monuments publics de la ville sont pour la plupart médiocres ; la cathédrale au nord et le théâtre Colon au nord-est de la grande plaza, font peut-être exception à cette règle. Certaines maisons de particuliers, avec leurs pièces bien meublées et leurs « patios » plantés de quantité d'arbustes, sont des résidences dignes d'une grande et puissante cité.

Presque toutes les rues sont pavées de galets grossiers, mais dans les plus importantes, la rapidité des communications est assurée par des tramways. Les routes conduisant hors la ville sont de simples et larges voies, foulées par des chevaux qui tirent des wagons sur le sol naturel, et séparées des champs par des haies d'aloès et de cactus; il y a cependant une excellente route macadamisée qui mène au faubourg fréquenté de Flores, à 5 milles de la cité; il est douteux que cette route doive servir de modèle pour quelques autres de la même espèce, car on dit qu'elle n'a pas coûté moins de 8,000 livres par mille.

Des 200,000 habitants de Buenos-Ayres, le tiers environ est Européen. Un grand nombre de porteurs, de marins, de charretiers et d'ouvriers de « saladeros », sont Basques ou Italiens; parmi les boutiquiers, il y a beaucoup de Français, et des marchands un grand

nombre sont Anglais ou Allemands. De ces derniers, quelques-uns ont récemment adopté l'habitude de vivre dans les faubourgs de la ville ; aussi à Flores et à Belgrano y a-t-il quelques boutiques avec d'agréables jardins et d'hospitaliers propriétaires, auprès desquels le visiteur européen trouvera un bienveillant accueil.

Il y a aujourd'hui tant d'Européens établis à Buenos-Ayres qu'ils ont pu former entre eux des réunions et que les relations sociales qui existaient entre les Européens (les Anglais principalement) et les indigènes ont grandement diminué. Peut-être n'y a-t-il pas de ville, sauf dans les colonies anglaises, où autant de Bretons se soient établis comme émigrants ou comme résidents temporaires qu'à Buenos-Ayres. Nous avons une bonne occasion de juger de leur nombre le premier jour de notre arrivée, car il se trouve qu'il doit y avoir des jeux d'adresse sur le terrain de cricket de Belgrano. Quelques bonnes courses se courent entre les différentes nations ; la grande tribune est remplie jusqu'à en craquer, principalement de dames dont la plus grande partie paraissent anglaises.

Un des traits les plus frappants de Buenos-Ayres, que le voyageur ne doit pas négliger, même s'il doit en sortir plus dégoûté qu'édifié, c'est la vue d'un saladero. Le saladero est l'endroit où les bœufs sont abattus et salés. Un matin nous sortons par le sud de la ville où presque tous les saladeros sont réunis et nous suivons l'opération dans toutes ses phases. La première consiste à faire sortir les bœufs du vaste enclos ou corral, où ils ont été rassemblés, pour les faire entrer dans un plus petit enclos. Ce petit corral, qui peut contenir cinquante animaux, est circulaire et renforcé de troncs et de branches d'arbres profondément enfoncés dans le sol. A un endroit la clôture cesse, mais de chaque côté de l'ouver-

ture ainsi formée est dressé un fort poteau, tous deux sont réunis par une puissante barre horizontale, fixée à 5 pieds du sol. A la partie supérieure de la barre sont frappées deux poulies horizontales, entre lesquelles passe un lasso dont le nœud coulant est tenu par le *preneur* du troupeau, tandis que l'autre extrémité est attachée aux « cinchos » ou sangles de selles de deux chevaux, montés par des gauchos. A travers l'ouverture passe un tramway sur lequel roule un truck qui est de niveau avec le sol du corral, qui peut y entrer et s'arrêter à l'intérieur de la barrière et au besoin dessous.

Un employé debout à son poteau, de niveau avec le sommet de la clôture du corral, jette son lasso de manière à ce qu'il tombe sur les cornes d'un ou de plusieurs animaux. Aussitôt qu'il l'a lancé, les deux gauchos montés lancent leurs chevaux de manière à entraîner les bœufs lassés jusqu'à ce que leurs têtes viennent se choquer contre la barrière, sur laquelle sont frappées les poulies, et leurs pieds restent sur le truck au-dessous. Le lanceur de lasso saute alors sur la barrière, enfonce un couteau à courte lame dans le cou de chaque animal, juste derrière les cornes, de façon à atteindre chaque fois la moelle épinière. Les animaux tombent et meurent sans lutte, le lasso est lové, et le truck roule jusqu'à un grand hangar où on procède à l'écorchement et au découpage. Les diverses opérations : dépouiller, couper, désosser la viande, diviser les articulations, emporter les cornes, les sabots, la queue et les autres parties aux hangars spéciaux, tout cela se fait avec une grande rapidité, beaucoup d'individus y sont employés et chacun a sa besogne spéciale, parfaitement déterminée. La viande une fois désossée, est emportée dans un atelier où elle est coupée en minces tranches et passée dans la saumure, puis elle est empilée par couches entre lesquelles on met

du sel, et après être restée en cet état quelques jours, elle est emportée dans un enclos à découvert, où on la fait sécher au soleil, sa dernière destination étant généralement d'être exportée au Brésil. Les peaux sont aussi salées et empilées, les os sont passés à la vapeur dans d'énormes cuves, puis pressés pour produire de la graisse, et enfin brûlés pour être réduits en cendres. Chaque partie de l'animal est utilisée, les oreilles même et le bout du nez sont rassemblés et bouillis pour former de la glu.

Toute cette opération est assurément désagréable, la vue des bœufs qui tombent, des cadavres démembrés, de ces hommes qui brandissent leurs couteaux fumants, les jambes nues, les bras couverts de sang, cela peut donner un « tour » à un estomac délicat, mais la rapidité, l'ordre et l'économie du travail, voilà qui est intéressant à noter, et nous ne pouvons nous empêcher de penser que nos bouchers européens pourraient prendre une leçon, pour tuer sans douleur comme on le fait ici.

Le nombre d'animaux tués dans ces saladeros de Buenos-Ayres pendant une journée entière, doit être énorme; dans un saladero de moyenne grandeur, tel que celui que nous avons visité, le nombre d'animaux tués pendant les heures de travail est en moyenne de deux par minute, et il y a plus de cent établissements de ce genre.

L'abattage des animaux est une des choses les plus intéressantes pour Buenos-Ayres, car le commerce d'exportation de la place se compose presque entièrement des produits qu'on en tire. Les moutons et les bœufs sont des sources de richesses pour le pays, équivalentes au coton et au blé pour les États-Unis. Non que ce soient, à présent du moins, des sources de richesses pour leurs

propriétaires immédiats, car les fermiers de la Plata n'en ont pas tiré bon parti, mais la cause en est sans doute due surtout à l'énorme accroissement du stock dans le pays.

Il y a dix ans, le produit de la laine, des peaux de mouton et du suif, dans la province de Buenos-Ayres, montait à 1,156,000 livres; en 1871, il fut évalué au bas mot à plus de 5,000,000 livres (1).

Depuis dix ans, tout a pris de l'intérêt à Buenos-Ayres et dans les environs. La population, comme nous l'avons déjà dit, a doublé depuis 1840, et la moyenne de son accroissement a été la plus considérable pendant la dernière décade. Ainsi, en 1860, l'immigration annuelle est montée à 6,000, elle s'est élevée en 1870, à 40,000. De ces émigrants, la plupart ne font que traverser la ville et se rendent aux divers établissements, aux récentes colonies de l'intérieur, un nombre assez important reste cependant dans la ville et se livre à l'élève des moutons et à l'abattage des bœufs. En 1860, les droits de douane, dans le port, se chiffraient par 600,000 livres; en 1870, ils ont été estimés à quatre fois cette somme.

Cette accroissement de richesse n'a pas profité à la ville seulement. Un avantage indéniable pour le pays a été l'exécution de lignes de chemin de fer, dans toutes les directions. Il y a six ans, il n'y avait que 15 milles de chemin de fer dans la Confédération Argentine

(1) Si nous remontions un peu plus haut dans ces statistiques nous trouverions des chiffres encore plus remarquables pour l'accroissement des moutons et leur rendement. Avant 1830, l'élève des moutons était inconnu dans la Confédération Argentine. Le peu de moutons qui y existaient descendaient des troupeaux introduits par les Espagnols, il y avait plus de trois cents ans; c'étaient des animaux si misérables, si décharnés, à si rude toison, qu'on les considérait presque absolument comme sans valeur, le mouton n'avait jamais paru sur les marchés buenos-ayriens et on s'en servait fréquemment comme combustible dans des fours en brique. (*Note de l'auteur.*)

tout entière, maintenant quatre lignes distinctes partent de Buenos-Ayres ; seulement la longueur moyenne de chacune est de 60 milles, et avec la ligne de Rosario à Cordova, il y a en ce moment 472 milles de chemins de fer ouverts, et près du double en construction.

Le secret de ce rapide accroissement de prospérité du pays doit être attribué aussi bien à ses ressources naturelles qu'à la tranquillité comparative dont il a joui ces dernières années. L'existence d'un gouvernement assez stable, appliqué avec plus ou moins d'ardeur à développer les ressources et à accroître la prospérité de la contrée, a été un puissant encouragement à l'immigration, en même temps que cela engageait les capitalistes européens à placer leurs fonds, comme les émigrants européens à employer leur esprit et leurs bras, dans les diverses entreprises.

Notes sur les récents événements de Buenos-Ayres (1).

Les derniers mois ont douloureusement changé la condition et l'aspect de la capitale des États de la Plata. Six semaines après notre départ, à la fin de janvier 1871, une fièvre d'une espèce alarmante s'est développée dans les districts bas et peuplés. La sphère d'action et le nombre des victimes de cette fièvre se sont rapidement accrus, en même temps se répandait l'alarme qu'elle avait causée et des milliers d'habitants ne tardèrent pas à fuir la ville pour échapper à ce terrible fléau. Pendant les mois chauds de février et de mars la liste des morts s'allongea chaque jour, jusqu'à atteindre son apogée au commencement d'avril à sept cents morts par jour sur une population réduite par la fuite et la fièvre de deux cent mille

(1) Ce qui suit a été écrit en 1871, par conséquent, avant la tentative du général Mitre et les événements qui l'ont suivie.

à soixante-dix mille individus (1). Cette proportion d'un mort sur cent par jour est plus considérable que celle qu'on a relevée à Londres lors du choléra, fort heureusement elle ne resta pas longtemps à cette hauteur maximum. Plusieurs millions d'habitants s'enfuirent dans l'intérieur, chassés par leur propre crainte ou pressés par le gouvernement de quitter la cité décimée.

Le 12 avril, on estima qu'il ne restait plus que trente mille habitants dans la ville; de ce nombre on calcula que sept mille étaient malades de la fièvre et qu'il y avait encore trois cents morts par jour. Une quinzaine plus tard, le chiffre de la mortalité quotidienne était tombé à cent, et enfin, à partir du milieu d'avril, la décroissance s'accentua. Mais dans ce court espace de moins de trois mois quel changement dans l'aspect de la ville! les boutiques étaient fermées, les affaires suspendues ; sur le marché, à la bourse, autrefois si bruyants et si affairés, on n'entendait plus que le silence de la désolation. Les rues si animées, si pleines de vie, étaient calmes et désertes, traversées seulement par de lugubres cortéges, par quelque pauvre famille fuyant à la hâte au dernier moment l'influence mystérieuse du mortel fléau, par quelques individus pâles et hagards sur lesquels la fièvre avait épuisé ses forces sans pouvoir achever son œuvre de mort, par un ou deux hommes courageux, encore sains et saufs, qui couraient de côté et d'autre porter des secours aux malades et aux mourants.

Hors de la ville la scène était moins lugubre, mais

(1) La proportion des morts fut plus élevée dans les quartiers peuplés. De l'un des conventillos mentionnés plus haut comme situés au sud de la ville, soixante-treize individus furent portés au cimetière, tous victimes de la fièvre. Et l'on assure que le nombre de ceux qui furent attaqués et qui guérirent fut bien plus considérable dans les quartiers les moins peuplés et les plus propres, 75 0[0 des personnes atteintes furent guéries et s'il y eut en tout vingt-six mille morts dans la ville, le nombre des personnes atteintes doit avoir été considérable. (*Note de l'auteur.*)

encore lamentable. Près de cent cinquante mille individus s'étaient entassés dans de petits villages éloignés de 5 à 20 milles de la ville ou campés en pleine campagne; privés de leurs moyens ordinaires d'existence la plupart ne vivaient que de ce qu'ils mendiaient ou volaient. Heureusement, dans le voisinage de Buenos-Ayres, la vie sous la tente et en plein air n'est pas aussi dangereuse que dans les climats incertains, et dans un endroit où les moutons et les bœufs sont si nombreux on meurt rarement de faim.

On ressentira longtemps dans les différentes branches des affaires les effets désastreux de cette terrible visite. Même une fois que la fièvre aura complétement cessé, il se passera du temps avant que le travail interrompu puisse être repris et que le commerce reconquière son ancienne prospérité; la maladie pourrait reparaître l'été suivant: nouvelle alarme, nouvelle fuite des habitants; le caractère sain de la ville a disparu et l'émigration le suivra; le transférement de la capitale à Rosario, question autrefois débattue, pourra être remise sur le tapis malgré l'énorme dépense et le dérangement temporaire des affaires.

Quant à la nature de la fièvre pendant le temps qui a suivi sa première apparition, on a été d'accord pour supposer que c'était la fièvre jaune; mais deux simples faits ont suffi pour contredire cette assertion; d'un côté, aucun cas de fièvre ne se produisit sur les vaisseaux en rade, et il est bien connu que, dans les ports où la fièvre jaune fait rage, les bâtiments sont plus éprouvés qu'aucun quartier de la ville; d'un autre côté, la maladie ne fut pas communiquée par les fuyards aux habitants de l'intérieur. Il devint évident que c'était une fièvre typhoïde ou putride d'une espèce strictement locale et n'existant pas dans l'air, car autrement comment les navires et les environs auraient-ils pu y échapper?

L'air et l'eau n'étant pas infectés, il fallait chercher dans le sol la cause de la maladie. Il n'y eut pas besoin de longues recherches pour la trouver. Les règlements sanitaires de la ville ont été longtemps l'objet de remontrances de la part des habitants, et de réponses dilatoires de la part du gouvernement. Ceux qui savent que les eaux ménagères et les ordures de la ville n'étaient pas enlevées, comprendront non-seulement que l'épidémie ait sévi dans la ville, mais ils s'étonneront même qu'elle ne l'ait pas fait il y a longtemps déjà. Buenos-Ayres est probablement la seule ville au monde de 200,000 habitants qui manque totalement d'égouts. Toutes les matières qui sont ordinairement emportées loin de la ville, sont ici déposées dans des puisards creusés dans les cours, derrière chaque maison. Certains de ces puisards ont une grande profondeur et sont généralement creusés sous le sol jusqu'à la nappe d'eau; il en est qui ont jusqu'à 27 yards de profondeur. Quand ils sont pleins, on en creuse d'autres à quelques pieds, si bien que la ville, grâce à ces excavations répétées, est aujourd'hui sur une ruche de puisards.

La nature sèche de l'air et du sol l'ont longtemps protégée contre la pestilence qui s'accumulait. Après une visite de la maladie, telle que celle qui vient de se produire, les autorités seront obligées d'adopter un plan de drainage; ce sera une difficile entreprise, à cause du manque de pente dans la ville; mais les droits de douane de deux années entières, telles que 1870, ne seront pas employés à regret, si cette dépense peut garantir la place de la perte de son revenu, de son commerce et de sa population.

CHAPITRE XXIX

DANS LE « CAMP ».

Il semble qu'on ait une tendance naturelle et générale à désigner du nom le plus court possible les choses et les personnes qui sont familières; c'est du moins ce que font les Européens, et surtout les Anglais, à Buenos-Ayres et à Montevideo, en appelant tout ce qui est hors des villes, non pas campagne, mais par une abréviation du mot espagnol « campo », camp.

Ce « camp » était il y a quinze ans l'Eldorado de la plupart des émigrants à la Plata, car c'est là que se faisaient les grandes et rapides fortunes dans l'élève de moutons qui entraînèrent tant de monde dans la même entreprise, ce qui par réaction produisit une dépréciation qui dure encore. Avec l'extension de l'élève des moutons et des gages bientôt plus forts que demandèrent les peons et les gauchos pour garder les moutons, le prix de la terre et de la main-d'œuvre s'éleva rapidement, et bien que la valeur des moutons ait diminué dans les douze dernières années, presque autant qu'elle s'était augmentée auparavant, les dépenses n'ont pas diminué en proportion; cependant l'élève des moutons

continue encore, il s'accroît même, bien qu'il ne soit plus aujourd'hui rémunératif. Une visite au « camp » doit se faire avec plaisir, soit à cause de l'intérêt particulier du pays, soit parce qu'il y a un certain nombre d'Anglais qui élèvent des moutons.

Comme d'habitude les meilleures fermes, dans la province de Buenos-Ayres, sont celles qui ne sont pas très-éloignées de la ville. Nous choisissons la mieux tenue, dont on nous a souvent parlé, comme d'une « estancia » modèle, à 35 milles, sur le chemin de fer du Midi. Elle appartient à un Allemand, qui la fait valoir. C'est une étendue de terre de deux lieues carrées, enclose de fils métalliques, et comprenant une bonne ferme et son jardin, de vastes étables, des tonderies, des granges et autres bâtiments de ferme.

De cette étendue, 2,000 acres sont cette année ensemencées de blé et de maïs, quinze troupeaux de moutons, chacun de douze à quinze cents têtes, errent sur le reste de la pampa, ainsi qu'un beau lot de chevaux qui renferme quelques pur sang de la race Trachenienne, appartenant au roi de Prusse.

Parmi les troupeaux de moutons, il en est un de pur sang Negrettis ; les jeunes béliers de cette race, âgés de six ans, valent en moyenne 30 livres chacun ; ils ne se vendent dans ce moment que 5 livres, tant est grande la dépréciation sur les moutons. Une batteuse à vapeur, nombre de moissonneuses et de charrues perfectionnées sont employées dans les travaux agricoles. Cependant, malgré ou peut-être à cause de l'argent dépensé pour amener cette ferme à cet état de perfection, le possesseur nous avoue franchement qu'elle ne le paye pas, et nous déclare même que, s'il en trouvait la moitié du capital dépensé, il quitterait aussitôt et retournerait dans sa patrie.

Au moment de notre visite, la terre est très-sèche et brûlée, à cause de la « seca » qui a duré plusieurs mois; en quelques parties de l'estancia, des bandes de jeunes sauterelles sont répandues par milliers dans l'herbe et les orties sur lesquelles nous marchons. Notre hôte espère que dans deux ou trois semaines que la pluie les dispersera ou les détruira avant qu'elles aient commencé de nuire au blé, près de sa maturité.

Un ou deux jours plus tard, nous le félicitions mentalement en observant à Buenos-Ayres, à l'ouest, l'arrivée d'un grand mur noir de poussière qui fond sur la ville et l'obscurcit pendant quelques instants comme d'un manteau : c'est un brouillard, bientôt suivi d'une épouvantable averse. Cette pluie continue une demi-heure, et à la fin les toits, et les pavés sont clairs et brillants ; l'air est rafraîchi, les ruisseaux sont pleins jusqu'au bord, et une ou deux rues dans les parties basses de la ville sont inondées de trois pieds d'eau bourbeuse.

Mais, hélas! elles sont bien souvent déçues, les espérances d'un fermier! L'orage évite en partie l'estancia hantée par les sauterelles ; la « seca » continue, et il faut lire la description suivante des ravages qu'elles ont commis trois semaines plus tard, description fournie au *Buenos Ayrean Standard* par un témoin oculaire : « Le blé, sur une étendue de 1,500 acres, était magnifique au lever du soleil, le dimanche 10 décembre 1870, mais à six heures du matin, les sauterelles commencèrent à se réunir; elles étaient si nombreuses à huit heures, qu'il était impossible de marcher ; à deux heures de l'après-midi, un champ de 160 acres, sur lequel le blé avait jusqu'à quatre pieds de haut, fut rasé à six pouces, et pas un épi de blé ne fut laissé. Deux heures après, toute la récolte des 1,500 acres de blé était faite, excepté

quelques touffes de loin en loin, c'est-à-dire 300 ou 400 « fanegas », estimées à 5,000 livres. Et d'un champ de maïs de près de 1,000 acres, qui s'élevait, fort et magnifique, à trois pieds de haut, le lundi matin, vous n'auriez pu reconnaître l'emplacement. Les sauterelles étaient si nombreuses qu'elles envahissaient les maisons, mangeant jusqu'aux rideaux et aux habits..... Le 12, leur nombre était sensiblement diminué, mais elles revinrent plus nombreuses le 14 et consommèrent le peu qu'elles avaient laissé. » Tel est ce fléau désastreux auquel sont parfois exposés les fermiers sud-américains. Un fermier qui émigre d'Angleterre à Buenos-Ayres, peut avoir dix ans de suite ses moissons bien arrosées, mais un seul jour de visite de ces myriades d'insectes dévorants peut lui causer une perte aussi grande que cent jours de pluie dans des climats plus humides (1).

Les estancias modèles sont rares dans l'Amérique du Sud, et pour voir l'élève des moutons et l'agriculture aussi soignée que dans la province de Buenos-Ayres, il faut aller à 35 milles de la ville là où s'arrête aujourd'hui le chemin de fer et pénétrer dans les étendues sauvages des Pampas. Partant par le chemin de fer du Midi, nous nous arrêtons la nuit à 8 lieues de la ville, dans une estancia bien connue, qui correspond peut-être plus qu'aucune autre dans le voisinage à une laiterie anglaise. Il règne un air de la patrie dans ce plai-

(1) Nous avons appris avec peine que tel avait été le résultat dans ce cas. La perte causée au propriétaire allemand par cette plaie des sauterelles fut si grande que la propriété fut vendue peu après. Quant à la sécheresse elle continua si longtemps que le prix des fourrages doubla, quelques bœufs et des chevaux dans le voisinage de Buenos-Ayres moururent de faim ou devinrent à l'état de squelette, et quand enfin la pluie arriva, l'herbe la pompa si fortement et si rapidement que beaucoup moururent pour s'être nourris de cette herbe dont ils avaient été si longtemps privés.

sant cottage, avec ses jardins bien entretenus par devant, et ses plantations de grands peupliers. Derrière le cottage, il y a plusieurs arbres « ombu » plus âgés que l'estancia, qui rappellent, avec leurs troncs hardis et leur tête feuillue, les chênes de quelque vert village du Kent et du Surrey. Ces « ombus » sont presque les seuls arbres originaires des Pampas, bien que quelques arbres étrangers, et notamment des saules, des peupliers, des gommiers, y prospèrent quand ils sont plantés dans un sol d'alluvion.

A quelques centaines de yards de ces ombus s'élève la laiterie, qui envoie environ 70 livres de beurre par semaine à Buenos-Ayres ; car dans ce pays, avec ses millions de vaches, le bon lait est une rareté et le beurre y vaut deux schellings la livre. Un beau troupeau de ces *courtes-cornes* anglaises qu'on reconnaît facilement à leur forme et à leur marque, paît non loin des étables de la laiterie. Une troupe de moutons métis, moitié Lincoln, moitié indigènes, est en plein « *camp* », une « caballada » ou troupeau de chevaux enfermés dans un corral près des bâtiments de la ferme complète cette scène pastorale.

Nous ne nous arrêtons qu'une nuit à Merlo et, le lendemain matin, nous montons dans le train qui court à l'ouest. En quatre heures de chemin de fer nous arrivons à Chivilcoy, à 100 milles de Buenos-Ayres : là se termine maintenant la ligne de l'Ouest, village qui sera bientôt ville. Le pays de chaque côté de la ligne est plat et assez monotone ; mais les récoltes et les herbages qui couvrent le sol, enlèvent, par leur variété, un peu d'uniformité au tableau. Dans les terrains ensemencés, du blé, du maïs, et de l'alfalfa (luzerne) alternent avec de vastes champs d'orties, nées de graines apportées d'Europe ; puis ce sont des tapis de « paja » ou herbe des pampas, de trèfle à

la fleur d'un beau rouge éclatant, appelé ici à cause de sa couleur « flor morada ». Çà et là une haie d'aloès ou de grands cactus entoure un champ cultivé ; une ligne de peupliers, de saules, indique la présence d'une estancia, mais il y a peu de choses à voir à la hauteur de six pieds au-dessus du sol, car le maïs n'est pas encore poussé complétement, et les chardons n'ont pas encore la taille qui, l'été, leur permet de cacher un homme à cheval.

Arrivé à Chivilcoy, nous nous contentons du meilleur déjeuner qu'on puisse obtenir dans un café primitif, et l'après-midi nous montons en diligence pour gagner le Bragado, à 11 lieues d'ici. Chivilcoy est le centre d'un des plus grands districts producteurs de blé, de la province ; aussi notre route, pendant plusieurs milles, longe-t-elle de beaux champs de blé à la veille de fleurir, et de maïs de 3 ou 4 pieds au-dessus du sol. Il en est un que nous remarquons spécialement pour son opulente et nombreuse apparence et pour son énorme étendue de près d'un mille carré. Notre ami de Merlo nous dit qu'il n'a jamais vu dans le pays blé qui eût meilleur air. Hélas ! aussi, pour l'espoir du fermier, une quinzaine de jours plus tard (à la fin de novembre, époque qui correspond à la fin de mai en Europe), deux ou trois gelées nocturnes se sont abattues sur tout le district, le blé a été frappé juste comme il fleurissait, la récolte de ce beau champ a été ruinée, il a fallu la couper et la vendre comme fourrage!

En laissant derrière nous les champs de blé, nous émergeons dans une pampa découverte, où les seuls signes d'une exploitation sont des troupeaux de moutons, de bœufs et de chevaux. Au milieu de notre excursion, nous sommes surpris par un « tormento » ou orage de vent et de pluie, qui fond du N.-O. sur les plaines avec une violence considérable ; il est assez froid

pour changer la pluie, au bout de quelques minutes, en gros grêlons. Une heure avant le lever du soleil, nous nous trouvons dans le Bragado, gros village aux rues droites et larges; on y voit une belle plaza verdoyante, une église et nombre de magasins, où un fermier venu de son estancia peut acheter tout ce dont il a besoin, depuis une charrue jusqu'à une chemise de flanelle. Comme le temps menace, nous nous résignons à passer la nuit dans le village et nous entrons dans une auberge où nous trouvons une collection de commerçants en voyage, de laboureurs basques et italiens, de marchands du village et de gauchos aux traits rudes, au costume pittoresque.

Le lendemain, de bonne heure, nous partons à cheval pour l'estancia d'Espartillarès, à sept lieues au sud-ouest. En une heure de cheval nous atteignons une maison à mi-chemin, belle estancia, possédée par un vieil éleveur de moutons, propriétaire des meilleures terres et des plus beaux troupeaux de la contrée. Si toutes les bergeries étaient aussi propres, aussi en ordre que celle-ci, cette occupation ne serait pas aussi grossière qu'on le dit généralement. Mais il y a comparativement peu d'estancieros qui aient une femme et une fille pour adoucir leurs manières, tenir leur maison propre, et peut-être nulle part l'influence du « sexe » ne brille-t-elle autant par son absence que dans les ranchos situés sur les frontières de la province de Buenos-Ayres. Dans l'après-midi nous nous mettons en marche pour Espartillarès, mais nous nous arrêtons en route pour regarder quelques courses que font plusieurs gauchos sur une pièce de terre plus unie que d'habitude, près d'une pulperia solitaire. Ces courses ne sont pas longues, le champ n'a que de trois à six « cuadras », c'est-à-dire d'un quart à un demi-mille ; les chevaux ne courent

que deux à deux, et il y a généralement six à huit faux départs par course. Ce départ assez curieux se fait sous le contrôle des cavaliers qui, commençant ensemble par un petit trot, augmentent graduellement leur vitesse jusqu'au galop, et finalement laissent aller leurs chevaux, en criant ensemble : Vamos ! vamos ! (allons! allons!) et, frappant leurs chevaux, ils les encouragent à fournir une bonne course. Il arrive que les cavaliers galopent le tiers de la course une demi-douzaine de fois sans aller au delà, soit que l'un refuse de répondre au « vamos ! » de l'autre, soit qu'il veuille fatiguer son adversaire, ou qu'il juge son cheval inférieur en vitesse à celui de son concurrent.

Pour un étranger, ce qu'il y a de plus intéressant dans ces courses, c'est le concours de gauchos rassemblés pour y assister. Ils sont peut-être trois cents, venus des diverses estancias ou des « chacras » (petites fermes) dans un rayon de plusieurs lieues. Tous sont montés, car un cheval est un accessoire aussi essentiel à un gaucho que son poncho ou son cigare. Imaginez un petit cheval, un peu ébourriffé, dont les harnais se composent d'une selle nue formée de plusieurs lits de peaux de cheval et de mouton, d'une paire de petits étriers triangulaires en bois, les rênes et les têtières de cuir double avec un lourd morceau de fer ou un large bouton de métal de chaque côté. Sur le dos du cheval un homme basané, moitié espagnol, moitié indien, aux membres souples, aux yeux noirs comme du charbon, aux sourcils hérissés, à la barbe inculte et aux cheveux en désordre. Coiffé d'un vieux chapeau de feutre, vêtu d'une chemise de flanelle sur laquelle flotte un gilet de soie fanée et un poncho (1) de fête jeté gracieusement sur les épaules ou

(1) Le poncho est un morceau d'étoffe à peu près carré avec un trou au milieu pour y passer la tête.

rejeté autour du cou, ajoutez-y une paire de « chiripas » (culotte de couleur, aussi lâche et aussi large que celle d'un Turc, et formée d'un poncho dont les coins sont rassemblés à la ceinture), une paire de bottes à la Wellington, non noircies, ou bien, si c'est un gaucho du vieux style, des peaux des jambes de derrière d'un poulain, apprêtées et façonnées en une paire de grandes guêtres, tombant jusqu'aux pieds. Voilà le type ordinaire des gauchos sud-américains, les Arabes à demi soumis des Pampas.

Comme le Bédouin du désert, le seul travail auquel ce personnage se soumette, c'est l'élève des chevaux et du bétail, comme lui encore il est mobile et facilement excitable, tantôt taciturne et abruti, tantôt gai et passionné avec une répugnance naturelle pour aucun travail régulier ou fixe, et un penchant pour le vol, les actes de violence et les meurtres. Donnez-lui une blague pleine de tabac et une bourse remplie de dollars, il se contentera de courir à la plus proche « pulperia », il fumera son tabac et dépensera son argent à boire la « caña » ou à jouer, et quand il aura perdu jusqu'à son dernier centime et peut-être par-dessus le marché, le poncho qu'il a sur le dos il ira un mois de suite garder, tondre ou abattre les moutons ou les bœufs, se nourrissant de viande à moitié cuite, dormant sur le sol jusqu'à ce qu'il ait payé ses dettes et qu'il ait mis de côté quelques dollars pour recommencer. Il est plus à son aise sur son cheval qu'à pied, il lancera le lasso ou les boules et manquera rarement le but; mais il ne lira ou n'écrira que rarement et son seul amusement est de pincer de la guitare sur un mode lent qu'il accompagne d'une ballade plaintive et lugubre.

Trois cents hommes de cette sorte et de ce caractère avec quelques indigènes des classes plus élevées « cha-

creros » ou « estancieros » composent une assemblée plus tranquille qu'on ne pourrait le croire. Si les courses une fois finies il y a quelques scènes, si une partie des spectateurs se rend à la « pulperia » voici ce que nous ne tarderons pas à voir : ces hommes grossiers portent tous à la ceinture un long couteau affilé et avec l'habileté et la pratique qu'ils en ont, il ne faut pas s'étonner que les couteaux soient souvent tirés et que le sang coule quand ils parient, jouent à quitte ou double et boivent le « carlone » ou la « caña ». Une heure après avoir quitté le champ de course, nous arrivons à Espartillares peu après le coucher du soleil; composé de mouton et de biscuit le repas de l'éleveur est bientôt prêt et l'on s'en régale, puis tous se couchent dans ces « catris » ou lits de camp dont l'usage est universel dans les « estancias » de la Plata.

Avec novembre, commence généralement la saison de la tonte dans ce pays, et le lendemain de notre arrivée à Espartillares, nous pouvons voir les premières toisons provenant des troupeaux de l' « estancia ». La tonte dans la province de Buenos-Ayres ressemble tout à fait à ce qu'elle est dans un comté anglais. Pourtant dans la Plata elle est précédée du lavage, les tondeurs sont des « gauchos », des « peons » (serviteurs) de nationalités diverses et des femmes indigènes; toute la laine provenant d'une même toison ne dépasse pas souvent cinq livres et les ouvriers sont régalés trois ou quatre fois pendant leur journée de travail, de mouton rôti au lieu de pain, de fromage et de bière. A ces exceptions près, la façon de procéder dans les deux pays peut être considérée comme identique. Ce mouton rôti qui porte le nom de « asado » (rôti) est la nourriture principale des éleveurs et des gauchos. La préparation on est extrêmement primitive; on égorge, on

écorche et on coupe l'animal par la moitié, puis on perce chaque moitié d'une longue broche en fer, l' « asador », qu'on fixe au-dessus d'un feu de fiente de mouton. Une demi-heure suffit pour cuire la viande, car le mouton de la Plata est d'une petite espèce; et alors la broche avec la viande est retirée du feu et fichée en terre au milieu des convives. Les assiettes et les fourchettes n'existant pas, chacun tire son couteau de sa ceinture ou de sa botte, coupe le morceau qui lui convient, le tient de sa main gauche et le déguste. La viande est ainsi plus chaude et plus juteuse, et nous pouvons assurer qu'elle a meilleur goût que quand elle est servie sur des assiettes froides. Un « gaucho » vit de cette nourriture pendant des semaines, ou même des mois, ne l'accompagnant que rarement d'un morceau de pain ou de biscuit et faisant couler le tout à grands coups d'eau et quelquefois de « caña ». Même l'éleveur anglais, à moins qu'il possède un jardin et des poules, ce qui arrive rarement, ou qu'il vive dans le voisinage de quelque village, ne peut varier qu'en mangeant du mouton bouilli, le bouillon dans lequel on a fait crever le riz est alors servi comme potage.

Un voyageur dans les « camps » de Buenos-Ayres peut souvent éprouver une sensation un peu singulière en rencontrant sous la figure d'un éleveur un ami d'Angleterre. Cet homme qui, il y a huit ou neuf ans, était alors un type d'élégance, recherché dans ses manières, soigné dans ses vêtements, au nœud correct, aux gants sans tache, a maintenant une barbe inculte, et les joues tannées, un mouchoir rouge flotte autour de son cou et une paire de culottes en velours à côtes disparaît dans ses bottes à la Wellington. Le cigare a cédé la place à une courte pipe en terre et la canne élégante au fouet de queue de vache. La main blanche recouverte d'un gant

de chevreau est devenue brune et calleuse, et le « bel air » a disparu dans la fréquentation habituelle des gauchos et des troupeaux. Mais bien que l'enveloppe extérieure soit devenue rude et grossière, le cœur est resté le même et souvent la politesse et la douceur ont été remplacées par une cordialité et une indépendance plus grande. A première vue, vous pourrez croire être tombé sur un conductenr de machine ou sur un voiturier, mais bientôt vous reconnaissez que vous avez affaire à un gentleman déguisé.

Il y a de ces hommes devenus éleveurs dont les amis pourraient à peine reconnaître le visage transformé, les uns ont cédé sans doute à la tentation de devenir rustres et malpropres, mais les autres ont gardé leurs excellentes traditions, et vous trouverez un rancho propre et bien rangé quand vous irez les voir chez eux, et un gentleman quand vous les rencontrez.

C'est là ce qui nous est arrivé lorsque à trois lieues dans le « camp », accompagné d'anciens amis d'Angleterre établis ici, nous allions visiter le rancho de quelque autre. La promenade est agréable par cet air comparativement frais du matin, et nous avons le loisir de noter les traits particuliers des vastes savanes qui s'étendent autour de nous, et qui forment les prairies interminables des Pampas. Nous sommes sur une partie de cet océan de verdure, qui rivalise presque en étendue avec les espaces liquides auxquels il a été comparé, car les Pampas embrassent un espace de 1,500,000 milles carrés, depuis les tropiques jusqu'à l'extrémité méridionale du continent, depuis le pays du palmier jusqu'au pays de la glace éternelle, c'est-à-dire le double de la Méditerranée. Sur toute cette vaste étendue, la surface est presque toujours la même, si bien que la petite partie à travers laquelle nous

voyageons, peut être prise comme le type du reste.

On ne se fait pas une idée exacte des Pampas, lorsqu'on les considère comme d'immenses plaines herbeuses, et certains de leurs traits distinctifs ne peuvent être imaginés, il faut les voir. D'abord elles ne sont pas aussi plates qu'on se l'imagine; c'est une série de faibles ondulations, trop basses pour mériter le nom de collines, mais suffisantes cependant parfois pour empêcher de voir un troupeau de bœufs, une petite lagune, un lac étroit ou un rancho peu élevé. Quelquefois l'œil n'aperçoit qu'une plaine unie qui s'enfonçe sous l'horizon souvent caché par de légères pentes, et si vous grimpez sur le sommet aplati de l'ondulation, vous verrez parfois encore que vous êtes au pied d'une petite montée. Les dépressions entre ces pentes sont connues sous le nom de « cañadas » et servent de gîte ordinaire aux daims, ce sont les pacages favoris des moutons et des bêtes à cornes.

Il n'est pas rare que la vue sur les Pampas soit entièrement interrompue par quelque objet qui s'élève audessus de l'herbe ou des orties. Un arbre « ombu », avec sa forme puissante et son feuillage sombre vient souvent reposer la vue et semble inviter le cavalier à s'y reposer; dans les districts d'élevage, on aperçoit presque toujours dans une direction quelconque, un « monte » où quelque estanciero a fixé sa demeure, rancho de terre où un péon indigène, ou un Anglais qui fait son apprentissage d'éleveur garde son troupeau dans la solitude.

La végétation des Pampas n'est nullement une étendue monotone d'herbe. Les parties tapissées d'un court gazon sont à peine aussi nombreuses et aussi étendues que celles qui sont ornées de masses de « paja », grosse herbe touffue, ou de sa sœur plus haute la « cortadera », l'herbe

des Pampas des jardins européens. De loin en loin c'est une touffe d'artichauds sauvages, ou d'une petite plante de la famille des yucca ou des aloès, et l'on peut parcourir d'immenses étendues de gazon, brillants tapis pourpres ou cramoisis suivant la couleur des verveines.

Une variété considérable d'oiseaux attire l'attention du voyageur. Les plus nombreux sont les « tiri-terus », pluviers aux ailes en forme d'éperon, un peu plus grands que ceux d'Angleterre, mais absolument semblables au nôtre par leur vol incertain et leur cri plaintif. Presque aussi fréquents sont les hiboux de terre (peu différents de ceux de Californie), qui se tiennent constamment au bord de quelque terrier de « biscacho » ou volent au-dessus avec des cris perçants.

Des perdrix de deux espèces, l'une de la même taille que la nôtre, l'autre aussi grosse qu'un coq de bruyère; puis ce sont par-ci par-là des faisans qui se lèvent sous les pieds de notre cheval, et parfois une paire de turkey-buzzards (1), qui s'envolent lourdement à quelque 100 yards de nous. Il y a aussi quelques oiseaux remarquables par la beauté de leur plumage. Un d'entre eux assez commun a la taille de la grive, sa poitrine est d'un rouge éclatant ainsi que l'extrémité des ailes. Un autre, plus rare celui-là, de la même forme et la même grosseur, a des taches bleues. On remarque aussi un tout petit oiseau, aux plumes d'un rouge brillant, appelé par les Gauchos « la cispa de fuego » ou l'étincelle de feu, et un autre moins brillant, au corps noir, mais à la poitrine et aux ailes d'un blanc de neige.

On rencontre encore parfois des grues et des flamants, des mouettes et des hirondelles de mer, des autruches

(1) Espèce de vautour qui a une ressemblance éloignée avec le dindon et qui est remarquable par son vol gracieux dans les hautes régions de l'air. C'est le *cathartes aura* d'Hilliger et le *vultur aura* de Linné.

dans les parties les plus reculées des Pampas, et en hiver une grande variété de canards et d'oies sur les lagunes et les petites rivières. Des quadrupèdes il y en a fort peu, une petite espèce de daim, le « biscacho » ou lapin des Pampas, le « pole cat » (1), la martre et quelques vermines plus petites.

Sur le sol élastique de ces pampas uniformes, notre cheval galope facilement et presque sans fatigue. Tous ceux qui sont accoutumés au soin avec lequel on monte et on soigne les chevaux en Angleterre, seront un peu étonnés de ne les voir jamais aller au pas dans les Pampas. Un galop continuel est l'habitude pendant 3, 4 et jusqu'à 6 lieues d'une seule traite, et cela avec un cheval nourri seulement d'herbe ou « d'alfala ». De même qu'en Californie, faire manger un cheval au milieu du jour est considéré comme inutile et les couvertures, les étables et la friction sont considérées comme tout à fait de luxe.

Un cheval de puissance moyenne peut faire sept lieues le matin, et si on l'attache à un poteau pendant les heures chaudes de la journée, il parcourt la même distance dans la soirée; on l'envoie alors chercher sa nourriture dans le « camp », sans s'inquiéter des risques que peuvent lui faire courir et le vent et les branches. Aussi le bon marché des chevaux, dans le pays, rend-il les propriétaires un peu moins soigneux. Un bon cheval se paye, dans le « camp », de 5 livres à 10 livres et à la ville de 10 livres à 20 livres; nous avons peine à croire qu'il soit aussi bien traité que son congénère relativement plus cher en Angleterre. Certains de ces chevaux des Pampas sont réellement très-beaux; petits de structure, ils manquent généralement de symétrie; ils sont

(1) Sorte de putois.

vigoureux et sans doute le climat du pays est tel qu'un bon troupeau anglais, introduit ici, produirait des animaux égaux aux « walers » de l'Australie et aux meilleurs « mustangs » de la Californie. Un fait curieux que nous avons remarqué pour tous les chevaux des Pampas, c'est que leurs propriétaires ne pensent jamais à leur donner un nom spécial; ils les connaissent et les désignent par leur couleur et leurs marques; les expressions « gauchos », pour désigner les variétés de ces qualités sont innombrables et un homme peut décrire en deux mots chacun des cinquante chevaux qu'il garde, tant il est habile à définir les diverses teintes de couleur différente.

Mais nous voici arrivé à destination, au « puesto » ou rancho d'avant-poste de notre ami, et nous le trouvons qui finit sa tonte. Il est enfoncé jusqu'aux coudes dans une laine grasse, qu'il essaye d'attacher en paquets aussi vite qu'elle lui est passée par les tondeurs. Il n'a qu'un troupeau de moutons, aussi sa tonte ne dure que quelques jours et sa laine sera en si petite quantité qu'il devra l'envoyer à une « estancia » voisine, où elle sera emballée avec d'autre laine dans les énormes wagons à deux roues, du pays, à toit circulaire, tirés par un attelage de ces bœufs paresseux qu'un charretier indolent conduit à Buenos-Ayres, à 150 milles du « camp. » A Buenos-Ayres elle restera dans le wagon, à l'extrémité occidentale de la ville, sur une large « plaza », qui sert de marché à la laine; cette place sera pleine dans deux mois de wagons venus de tous les coins de la province; la laine qu'ils contiennent sera graduellement vendue à des prix variant de 40 à 60 dollars papier l' « arroba, » c'est-à-dire de 3 deniers à 4 1/2 la livre.

Le « puesto » de notre ami, comme tous les autres dans la province, n'est qu'une simple hutte de terre

couverte de roseaux. Suivant cette théorie que « chaque homme est son propre architecte », il l'a construite lui-même avec son péon, d'après un plan supérieur à celui de tous les autres puestos, en ce sens qu'il possède deux chambres au lieu d'une. Dans ces modestes maisons qui, par la saleté et la poussière de leur extérieur, offrent une ressemblance frappante avec un « shanty » des Highlands, vivent des hommes qui n'ont pas encore récolté assez de dollars pour acheter ou pour louer une estancia régulière, avec une maison de brique et une douzaine de troupeaux de moutons. Ils vivent ici, d'un bout à l'autre de l'année, ayant à profusion de l'air frais à respirer, des lieues de terrain à parcourir et une abondance, sinon une variété de viande à se mettre sous la dent; bien portants et indépendants, espérant toujours une augmentation dans le prix de la laine, ils se communiquent l'un l'autre leurs espérances et leurs sentiments dans des réunions telles que peuvent les organiser des hommes séparés les uns des autres par des lieues. Tantôt accablés d'un rude et grossier labeur, tantôt ayant plusieurs semaines d'oisiveté comparative, ils remarquent l'absence du confort et la regrettent; ils perdent le souvenir de la patrie, mais ce qui leur manque le plus, c'est de voir « des figures humaines. »

Nous quittons les éleveurs de moutons avec ce sentiment que pour un homme qui ne peut ou ne veut supporter une vie sédentaire dans une chaire et à qui plaît une existence libre et en plein air, cette vie des Pampas dans ses meilleures phases a son charme et ses avantages. C'est une existence forte, saine et indépendante, mais souvent aussi solitaire et rude et maintenant peu rémunératrice.

CHAPITRE XXX

DANS L'INTÉRIEUR.

Par l'achèvement du chemin de fer central qui vient d'être terminé en 1870, les difficultés et les lenteurs pour gagner l'intérieur de la Confédération Argentine ont bien diminué. L'intervalle entre Rosario et Cordova, autrefois voyage de quatre jours, peut être aujourd'hui traversé en une seule journée, et aux rudes secousses de la diligence ont succédé les mouvements comparativement faciles des wagons de chemins de fer.

Profitant donc de ces avantages de l'âge de fer, nous quittons un matin Buenos-Ayres par la ligne du nord et parcourons les 20 milles qui séparent cette ville des bords de la rivière Tigre. Ils sont pour la plupart bien cultivés; dans certains champs les récoltes ont été déjà coupées (fin de novembre) et le blé est empilé en meules cylindriques, dans des enclos, avant d'être étendu et battu sous les pieds de deux ou trois cents juments.

Du Tigre partent tous les steamers qui remontent le Parana; les eaux profondes de la rivière leur permettant de jeter l'ancre près du bord au lieu de s'échouer à un mille du rivage, comme à Buenos-Ayres.

A midi, le « *Capitan* » quitte le quai, et pendant deux heures nous enfilons le millier de canaux qui composent ici le Parana. Certaines des îles ainsi formées ont été converties en jardins de pêchers qui, au printemps, sont chargés de fleurs brillantes. Ici le pêcher pousse si rapidement et si bien, que son bois sert de combustible, et ses fruits sont si abondants qu'on les donne souvent aux cochons. Quand elles sont mûres, on peut entrer dans les jardins et manger autant de pêches qu'on veut pour cinq dollars-papier (dix pences), et en emporter autant pour le même prix.

Quelques-uns de ces canaux, par lesquels nous passons, sont si étroits, que parfois les branches des saules qui pleurent sur les bords de la rivière, sont de chaque côté à un yard des tambours du steamer, et que, pour doubler une pointe, il nous faut recourir au grappin.

Certains de ces canaux ont l'air d'avenues de beaux saules pleureurs, les rives de certains autres sont bordées d'épaisses masses de roseaux ou de buissons enchevêtrés comme les marais de mangliers des Tropiques.

Nous sortons de ces canaux étroits pour entrer dans un canal plus large appelé le Parana de las Palmas, encore cette branche de la grande rivière n'a-t-elle en quelques endroits qu'un demi-mille et même qu'un quart de mille de large. Elle n'est pas beaucoup moins tortueuse que les *creeks* les plus étroits. De loin en loin, nous découvrons par-dessus la terre, qui s'étend des deux côtés, les mâts d'un navire, à un demi-mille au delà; dix minutes après, nous avons fait un demi-cercle autour d'une courbe et nous apercevons ou nous atteignons le bâtiment, qui se meut réellement dans le même canal que nous.

De chaque côté les rives sont couvertes d'arbres, qui paraissent de la même espèce que ceux que nous avons

vus dans l'Uruguay, « le saibo » aussi remarquable ici que sur cette rivière. Après avoir fait 8 milles sur le Parana de las Palmas, nous tombons dans le courant principal qui, à ce confluent, paraît avoir 3 milles de large. Nous naviguons toute la nuit, et au lever du jour, nous atteignons San-Nicolas, sur la rive droite de la rivière, et quatre heures après nous mouillons devant le quai de Rosario. La rive droite, ici et à quelque distance en amont et en aval, est plus ou moins bordée par une ligne de « barrancas » (1) ou falaises d'argile durcie; la rive gauche (ou plutôt le bord délité en face, car la véritable rive gauche n'est pas visible), est basse, boisée et éloignée de 2 milles. Ces barrancas d'environ 70 pieds de haut surplombent la rivière, ou laissent en d'autres endroits entre elles et l'eau un espace plat.

A Rosario, cependant, elles sont assez démolies pour présenter plutôt l'apparence d'une pente irrégulière au pied de laquelle le bord de la rivière s'abaisse si brusquement que des bâtiments de 600 à 800 tonnes peuvent accoster au rivage sans s'échouer (2); sur la pente unie s'enfonce au loin dans l'intérieur, la ville de Rosario.

Une fois débarqué nous gagnons l'hôtel de Paris, qui passe pour le meilleur de la place; s'il en est ainsi, que sont donc les autres? Après déjeuner, nous partons pour réunir quelques observations sur la ville. Il est presque midi et le thermomètre à l'ombre marque 85°; on

(1) Barranca veut dire réellement ravine creusée par les eaux.

(2) Le Parana ici et à quelques centaines de milles plus haut est sujet à des changements soudains de niveau suivant l'influence du vent d'un endroit à un autre. Après de fortes pluies dans le haut pays et avec un vent violent gonflant le courant, il s'élève rapidement à 20 pieds de haut au-dessus du niveau habituel, reste à cette hauteur quelques jours, puis avec le changement de vent, il descend aussi rapidement. (*Note de l'auteur.*)

étouffe dans les rues, au milieu d'un blanc brouillard de chaleur, les fenêtres et les verandahs sont sévèrement fermées de vertes « vénitiennes (1), » à peine voit-on quelqu'un circuler. L'aspect de la ville est décidément monotone, et il nous faut attendre jusqu'au soir pour découvrir quelque signe de vie ou de mouvement de ses 20,000 habitants. A ce moment, pendant plus d'une heure, la place est assez remplie d'individus venus pour voir et pour être vus; les rues sont un peu plus fréquentées, et quelques belles boutiques ouvrent leur devanture et font leur plus bel étalage. La ville est bâtie en échiquier, ses monuments publics n'ont pas grande prétention, ni comme étendue, ni comme apparence ; les maisons n'ont presque toutes qu'un étage couvert de toits plats, et sont bâties de briques et de plâtre. Quelques maisons de commerce européennes se sont établies ici pour répondre aux demandes des acheteurs de l'intérieur, mais le résultat n'a pas été encourageant, et le chemin de fer de Cordova ne paraît pas avoir beaucoup développé le commerce et l'activité de la place.

Après avoir couché à Rosario, nous prenons le train à six heures du matin pour Cordova. Les bâtiments du chemin de fer, à Rosario, sont très-importants et renferment, outre la station, des ateliers pour réparer les machines, des magasins, etc. La Compagnie, il est vrai, n'a pas eu de motif pour ménager l'espace, car une des conditions d'établissement du chemin de fer a été la concession qui lui a été faite par le gouvernement d'un espace d'une lieue de large de chaque côté de la ligne, depuis Rosario jusqu'à Cordova. La distance entre ces deux places étant d'environ 247 milles, c'est un don d'environ 1,500 milles carrés de terrain ! Sur une partie de cette

(1) Jalousies à lames très-serrées.

concession, près de l'extrémité de Rosario, la compagnie a essayé d'établir des colonies. Cette entreprise a médiocrement réussi. Cette année la « seca » a continué si longtemps — huit mois de suite dans quelques districts — que les récoltes et les troupeaux des colons ont grandement souffert.

Pour franchir ces 247 milles de Rosario à Cordova, il ne faut pas moins de quinze heures, bien long voyage, si l'on juge d'après les idées anglaises sur la vitesse des chemins de fer, mais assez court, comparativement à la lenteur des « diligencias » et aux idées des Argentins sur la valeur du temps. Pendant les premiers cinquante milles, des deux côtés de la ligne, on aperçoit sans interruption la preuve du travail de l'homme.

Des champs d'orge, de blé et de maïs, parfois un rancho, rompent la monotonie de la plaine; un troupeau de bœufs traverse la voie à 100 yards de la machine, une troupe de juments, un lot de moutons paissent l'herbe courte, une caravane de mules chargées des produits des provinces éloignées ou des marchandises étrangères de Rosario, s'étale en longue file, preuve que cet ancien système de transport n'a pas encore été complétement détrôné par la vapeur. Plus loin, toute trace de culture disparaît, et la ligne traverse des lieues et des lieues de « pampas » unies. C'est bien vraiment ici une prairie sans bornes ; aussi loin que l'œil peut atteindre de chaque côté, c'est une étendue de plaine plate, couverte d'une courte herbe sèche aussi unie qu'un champ de cricket. Droit à travers la vaste savane, court la voie avec son avenue de poteaux télégraphiques, elle suit une ligne géométriquement droite, d'un horizon à un autre. On ne découvre pas une trace humaine, pas un cottage, pas une haie, pas une acre défrichée, pas un animal domestique. Aucun arbre ne rompt la monotonie

de cette scène, aucune lagune ne scintille aux rayons du soleil au milieu de ce désert d'un vert brun; aucun cours d'eau bouillonnant n'anime le calme universel. Excepté lorsqu'un daim bondit des herbes où il était blotti, lorsqu'une autruche se lève de son nid et se sauve dans l'espace qui paraît infini, sauf quand une colonne de poussière, soulevée par quelque tourbillon, valse avec une vitesse surnaturelle à travers cette scène silencieuse, sauf quand un incendie de pampas roule sa masse ondoyante de fumée, on n'aperçoit ni vie ni mouvement. Si on pouvait quitter le chemin de fer et se trouver seul au milieu de cette immense plaine, on pourrait presque croire que toute la nature est morte.

La Compagnie du chemin de fer n'a eu de grandes dif ficultés à vaincre que dans les trois premiers milles hors de Cordova. Sur ces 247 milles il n'y a pas une tranchée, pas une levée sur 54 milles, entre les stations de Villa Maria et de Tortugas, la ligne est parfaitement droite et de niveau; sauf la construction de deux ou trois ponts sur les rios peu profonds, Tercero et Segundo, et quelques tranchées dont nous avons parlé plus haut, en fait de travail, il n'a fallu qu'arracher l'herbe sur la surface de la route, rejeter la terre des tranchées au centre, poser les tasseaux de fer qui servent d'arrêts et placer dessus les rails.

Déjà un embranchement a été commencé à Villa Maria, station presque à moitié chemin entre Rosario et Cordova; il doit se diriger droit à l'ouest vers une station sur le Rio Quarto. Cette ligne est entreprise par une compagnie indépendante, et l'on parle déjà de la continuer jusqu'à Mendoza; elle doit être aussi suivie d'un télégraphe transandin jusqu'à Valparaiso, qui, on en a l'espoir, sera fini avant l'année 1872.

A mi-chemin de Cordova, la prairie infinie a elle-même

une fin, la scène change graduellement par l'apparition d'un nombre considérable d'arbres peu élevés. Parfois ils ne sont visibles qu'à peu de milles de distance, parfois la ligne traverse ce qu'on pourrait prendre pour un parc anglais un peu négligé. Mais il y a encore à peine quelques habitations, et aux stations où le train s'arrête, généralement tous les 20 milles, on ne voit près de la ligne qu'un seul rancho et un autre à peine visible près de l'horizon. La colonisation du pays voisin de la ligne a évidemment commencé à partir de son extrémité à Rosario, mais elle ne paraît pas s'avancer rapidement. A neuf heures du soir, nous arrivons à Cordova, et la foule d'individus rassemblés sur la plateforme de la station, nous donne à penser que Cordova est si triste, que l'arrivée du train quotidien est considérée comme une distraction, ou que la nouveauté d'un chemin de fer pénétrant si loin dans l'intérieur est si grande, qu'elle n'a pas encore entièrement épuisé la curiosité.

Des rues blanches, des murs blancs, des maisons blanches, de la chaleur, de la poussière, l'éblouissement, tels sont les traits les plus frappants qu'un séjour d'une semaine nous a laissés. C'est au commencement de décembre et par conséquent presque au moment le plus chaud de l'année, une longue sécheresse s'est fait sentir, aussi tout est-il poudreux. Heureusement le temps est calme, nous échappons donc à ces orages de poussière qui, par un temps sec et par le vent, sont ici particulièrement violents et accablants; confortablement logé dans un bon hôtel, nous ne sommes pas chassé, comme à Rosario par la saleté et par une atmosphère de four.

Cordova cependant soutient la comparaison sous beaucoup de rapports avec Rosario et sous quelques-uns avec Buenos-Ayres. La situation est supérieure à celle

de toutes les villes des Pampas, car elle est à 3 lieues d'une haute chaîne de montagnes ; elle est même en partie environnée par deux contre-forts de ces montagnes qui se détachent à l'est de la chaîne principale et descendent dans la plaine. De belles rangées de peupliers, et des taillis d'arbres plus bas qui en forment les avenues extérieures, et les tours blanches de l'église qui se détachent sur la verdure du feuillage, composent un très-joli tableau. Cordova ne manque pas non plus de beaux monuments publics, bien que presque tous soient en briques et en plâtre. Peut-être les plus beaux et en tout cas les plus utiles de la ville, sont-ils l'Université et le Collége national.

Ces deux institutions sont aujourd'hui dans une bonne voie, grâce à l'influence de Sarmiento, président de la République, le premier qui, pourvu de cette charge, ait témoigné le désir de répandre l'instruction dans le pays.

L'Université est fréquentée aujourd'hui par cent cinquante étudiants et contient une bibliothèque suffisante, quelques bons salons de lecture ; on y a ajouté dernièrement une école de chimie.

Le Collége national est en réalité plus petit qu'une école, il est suivi par quatre-vingts ou quatre-vingt-dix enfants de toutes les provinces de la République ; quelques-uns ont des bourses tandis que les autres payent la faible pension de 12 dollars ou 2 livres par mois. Le dessin paraît être professé dans cette école presque à l'exclusion de plus importantes études. Dans le bâtiment il y a deux salles qui renferment, l'une, un grand choix de modèles et de copies, l'autre, de très-remarquables dessins exécutés par les élèves.

Les plus nombreux monuments publics de Cordova sont les églises, dont une ou deux sont plus belles que toutes celles que nous ayions vues à Montevideo, à

Buenos-Ayres et à Rosario, sans que ce soit beaucoup les louer.

La cathédrale est une construction massive avec un dôme d'un bon galbe et contient quelques peintures intéressantes. L'église des Jésuites se fait remarquer par son beau toit peint.

Cordova est la forterresse des prêtres dans la Confédération Argentine, aussi renferme-t-elle, outre des églises, un grand nombre de couvents et de monastères. Ces derniers sont riches, dit-on; les prêtres sont presque tous Argentins et bien qu'extrêmement fanatiques, ils forment une classe supérieure intellectuellement et moralement, aux « padres » italiens de Buenos-Ayres, qui sont d'ordinaire des personnages si vils qu'on les reçoit difficilement dans la bonne société.

On constate chaque dimanche la puissance du parti clérical existant encore à Cordova, lorsqu'on voit la foule d'hommes et surtout de femmes qui fréquentent les diverses églises. Il n'y a pas plus de trois ans que cette influence s'est manifestée d'une façon fort pénible; l'indignation populaire fut soulevée contre les protestants, le consul américain fut hué et criblé de pierres sur la grande place, des Anglais et des Allemands furent salués de noms injurieux et un protestant français fut gravement outragé et attaqué. Pendant notre séjour à Cordova un protestant « écossais » mourut, ses amis ne consentirent à ne pas envoyer le corps à Rosario pour y être enterré que sur les représentations qui leur furent faites que cet acte serait considéré comme un manque de confiance envers les autorités municipales; il fut donc enterré dans un petit cimetière hors de la ville, et c'est le premier depuis trois ans.

Des opinions plus bienveillantes et moins fanatiques se rencontrent cependant encore à Cordova, et le vérita-

ble indice des progrès modernes, c'est l'ouverture d'une exposition internationale qui aura lieu à Cordova dans quelques mois. Le bâtiment est déjà presque terminé et les terrains de dépendance sont décorés avec autant de goût que de faste. Le bâtiment ne se compose que d'une grande salle, entièrement en bois, de 100 yards de long sur 25 de large. On espère qu'elle sera entièrement garnie d'objets exposés. L'Europe envoie un nombre considérable de marchandises, mais surtout des instruments agricoles; l'Amérique également, mais la majorité des objets sont d'origine argentine, et il n'y a guère parmi les États de l'Amérique méridionale que la Bolivie qui ait envoyé. Il est probable que les visiteurs seront moins nombreux que l'exposition ne le mérite. Buenos-Ayres et Montevideo en fourniront bien quelques-uns, mais quel sera le nombre des visiteurs des autres pays, c'est ce qu'il est difficile de dire.

Au nombre des dépendances de l'Exposition, est une volière qui renferme une intéressante collection d'oiseaux indigènes et une magnanerie où s'est faite avec succès l'élève d'une grande quantité de vers à soie. Un autre hangar renferme une collection d'animaux à toison particuliers à l'Amérique du Sud, des alpacas, des lamas, des vicuñas et des guanacos. Ces animaux parviennent rarement en Europe, bien que le jardin zoologique ait reçu tout dernièrement des spécimens de toutes ces espèces. Les alpacas sont originaires de la Bolivie, et le gouvernement bolivien n'en permet l'exportation qu'à de rares occasions. Ceux exposés à Cordova font partie d'un troupeau qu'un gentleman bolivien qui a vécu près de la frontière et qui a été au service du gouvernement bolivien, a eu la permission spéciale d'exporter. La plus grande partie de ces animaux a été envoyée à Montevideo, et d'après notre interlocuteur,

vendue 400 dollars (85 livres) chacun, la laine seule fut considérée comme valant un dollar la livre. On en élève maintenant dans la Banda Oriental, mais avec quel succès, nous n'avons pu l'apprendre. Les lamas sont originaires du Pérou, on s'en sert comme de bêtes de somme; on en peut voir souvent des convois entrer à Lima, portant sur le dos des charges de six arrobas ou 150 livres, moitié de la charge d'une forte mule.

Tandis que les alpacas et les lamas ressemblent à de gros moutons, avec leurs jambes et leur cou démesurés, les vicuñas, avec leurs jambes délicates, leur cou, leur tête et leur corps élégants, ressemblent de prime abord à des daims. Leur laine est très-belle, douce, de la couleur du faon, et très-appréciée dans toute la république Argentine comme matière première des « ponchos ». Le poncho fait avec cette laine vaut ordinairement 3 onces d'or ou près de 12 livres sterling.

Le guanaco, entre tous les animaux de l'Amérique du Sud, est celui qui se rapproche le plus du chameau. Il est cependant plus petit que ce grand « vaisseau du désert », car il ne mesure que 6 pieds de haut jusqu'au sommet de la tête, mais ses pieds particuliers, qui sont fendus et pourvus de bourrelets mous et spongieux, et les creux profonds qui paraissent presque séparer ses cuisses du corps, le font ressembler considérablement au chameau.

Comme dans toutes les villes à climat tropical, et qui ne font pas beaucoup d'affaires, les habitants de Cordova, au moins ceux de la classe la plus riche, sont rarement visibles hors de chez eux pendant la journée. Cordova possède cependant un « paseo » ou promenade ombragée de grands peupliers, et qui se déroule le long d'un frais cours d'eau; là, au coucher du soleil, quand les chauves-souris sortent des crevasses et les

« biscachos » des terriers, le bon peuple de Cordova se montre aussi pour prendre un peu d'air et d'exercice. Le dimanche matin, on voit passer par les rues bon nombre de dames et de demoiselles qui vont aux messes matinales ou en reviennent. Mais c'est le dimanche soir que la ville se précipite hors des maisons fermées sur la grande plaza; tous sont en habits de fête, c'est alors que la place qui, toute la journée, a été laissée à la chaleur, à l'éblouissement, et comme dit le proverbe « aux chiens et aux Anglais », prend tout à coup un air de vie, de couleur et de gaieté, c'est alors que les belles Cordobesas commencent leur promenade et leurs causeries, qu'elles continuent longtemps après que le crépuscule a cédé la place à la nuit.

On peut faire quelques jolies promenades dans les environs de Cordova, à l'ouest dans les vallons de la Sierra, et vers les pampas à l'est sur les contre-forts en saillie de cette même Sierra. Nous partons dans cette dernière direction et nous croisons bientôt un de ces immenses wagons de pays, traînés à raison de 2 milles à l'heure par trois ou quatre paires de bœufs et formant décidément un des objets les plus caractéristiques de cette province. Leurs grandes roues de bois de 9 pieds de diamètre, leurs toits élevés, arrondis, et leur long et lourd timon les distinguent entre toutes les différentes espèces connues de wagons. Ces bœufs, ici comme dans les autres parties de l'Amérique, sont attelés au joug par les cornes, un creux dans le joug s'adapte au cou de l'animal immédiatement derrière les cornes, qui sont attachées au joug avec des cordes de cuir. Dans quelques-uns de ces wagons, la manière de piquer les bœufs est ingénieuse, curieuse, pour ne pas dire plaisante. Une longue perche sort horizontalement du toit du wagon. A l'extrémité pend une corde de cuir, et à une bride de cette corde

est suspendue une perche encore plus longue, dont le gros bout est à la portée du conducteur, tandis que l'autre extrémité armée d'une courte pointe de métal, peut être dirigée à la façon d'un bélier sur les flancs de la paire de bœufs en tête.

Lorsqu'on n'a qu'un seul joug de bœufs, pas n'est besoin de ce grand appareil, et le bouvier marche ordinairement de front avec ses animaux, les piquant parfois d'un bâton qu'il porte avec lui. Voir un wagon avec trois ou quatre paires de bœufs, tirant paresseusement le long des routes poudreuses, suivant le cours tortueux de leurs ornières profondes comme des vallées, tandis que le conducteur siége muet à l'extrémité du brancard, clignotant à cause du soleil éblouissant ou de la poussière aveuglante, lançant de temps en temps un mot d'encouragement ou de malédiction à ses bœufs, l'accompagnant du balancement léthargique du bélier, mener ainsi quelques mois la vie de conducteur de bœufs à la mode de Cordova, cela ne rendrait-il pas idiots neuf hommes sur dix, et le dixième ne deviendrait-il pas philosophe ?

Pour pénétrer dans la Sierra à l'ouest de Cordova, il faut un voyage de plus d'une journée; aussi partons-nous à cheval un matin avec un « vaqueano » indigène pour guide, tout prêt à passer deux jours dans les montagnes. Après avoir couru deux heures sur une route poudreuse au nord, nous atteignons le pied de ces montagnes qui, vues à distance, sont brunes et stériles, mais qui, lorsqu'on en approche, vous paraissent couvertes d'arbres épars, au feuillage peu abondant. Avant de commencer l'ascension, nous faisons une halte d'une heure dans un cottage connu de notre « vaqueano » où nous nous régalons de « maté » et où nous sommes très-poliment traité par les propriétaires. Un

des hommes décroche une guitare et nous joue quelques airs mélodieux du pays ; « le vaqueano » propose un tour de valse, une polka, enfin une danse indigène sur le plancher de terre battue. Puis le maté revient, il fait venir des cloches sur les lèvres de ceux qui ne sont pas accoutumés au contact du chaud métal, « bombilla » ou tuyau au moyen duquel on l'aspire, puis une multitude d'« adios » et de compliments d'adieu, et nous voilà grimpant dans les montagnes. Une heure et demie plus tard nous pénétrons à l'intérieur des chaînons les plus bas et nous bivouaquons pour goûter sur le bord ombragé d'un torrent qui descend de la montagne. Au milieu de l'après-midi nous reprenons notre route et nous remontons un étroit vallon boisé qui se termine en une vallée plus large courant droit à partir de la plaine à la cime principale de la Sierra.

Il ne faut pas moins d'une heure pour escalader cette colline rocheuse et précipiteuse; en haut nous sommes à 2,300 pieds au-dessus de Cordova et près de 3,500 pieds au-dessus du niveau de la mer. Derrière nous, à l'est, l'œil découvre le vallon par lequel nous sommes venu avec les divers épaulements des montagnes sur ses deux flancs et dans le lointain les pampas brûlantes et brumeuses. A l'ouest nous plongeons sur une belle plaine boisée à 1,500 pieds au-dessous de nous, sur une autre sierra plus élevée. A travers la plaine roule une petite rivière argentée, c'est la seule trace d'eau dans le paysage. Une sécheresse de cinq mois a pompé toutes les eaux stagnantes et nous en voyons les résultats sur les arbres tristes et fanés autour de nous.

La plupart de ces arbres appartiennent à trois ou quatre espèces seulement : l' « algaroba » ou robinier, le « tala » et le « quebracho », espèce de mimosa, sont les plus communs. Il y a aussi un arbre plus petit qui pa-

raît être de la famille de l'acacia ou du mimosa, avec de magnifiques grappes coniques de fleurs blanches à la longue étamine rouge; cet arbre, notre vaqueano l'appelle « lagaña de perro » ou « chassie de chien », nous n'avons pu savoir pour quelle raison. Çà et là, par-dessus ces arbres bas, une fleur de la passion projette sa délicate chaîne de feuilles et de fleurs, et sur de nombreux buissons s'épanouissent les fleurs blanches d'un jasmin semblable à celui qu'on appelle le jasmin du Cap. Une variété de fougères pousse dans les crevasses des rochers et le long des rives des anciens torrents, une capillaire côte à côte avec des polypodiacées; il y en a deux petites espèces, une pellœa et une myrioptéris qui sont presque identiques aux spécimens que nous avons observés dans la vallée de Yo-Semité en Californie.

Nous remarquons pendant notre ascension plusieurs beaux oiseaux; un pic à la crête d'un rouge brillant, et un colibri avec un corps d'émeraude magnifique et la queue noire. Peu avant le lever du soleil, nous descendons de la cime dans la plaine à l'ouest; après une promenade un peu fatigante, quelques-uns de nos chevaux n'étant évidemment pas accoutumés aux montagnes et montrant des signes de lassitude, nous gagnons un petit rancho appartenant à un ami de notre guide, où nous passons la nuit.

C'est un pavillon de terre sur le plancher duquel, au milieu de bottes de maïs, d'étriers, de brides et d'articles divers, est étendue une peau de vache qui sert de lit pour deux, tandis que dans un coin un matelas de dures tiges de maïs étendu sur un « catri » sert de lit de repos pour deux autres personnes. Malgré les qualités antisoporifiques de nos couches, nous dormons le sommeil de la fatigue, et le lendemain, de bonne heure,

nous nous levons frais, dispos et prêt à explorer le voisinage. Un « maté » et un peu de pain, cela suffit pour nous lester et notre matinée se passe à parcourir un joli vallon qui se déroule au nord; il est traversé par un beau torrent froid qui nous offre un délicieux bain naturel.

Ces petits torrents sont utilisés par la population dans la vallée pour les irrigations, et notre hôte du rancho, malgré la sécheresse, possède dans son jardin un magnifique champ d'alfala et quelques superbes jeunes plants de tabac. Ces gens sont évidemment très-pauvres et primitifs; notre hôte, avec un petit moulin à eau qui lui produit un maigre supplément de revenu, est probablement plus à son aise que la plupart de ses voisins. Sa famille se compose de sa femme, de sa mère et de trois enfants, qui tous dorment dans la même chambre, aux murs de terre, au toit de chaume. L'ameublement est des plus simples ; du maté, un pain grossier, des œufs et parfois du mouton, voilà pour leur nourriture. Ils ont les manières de gens bien élevés, et leurs discours polis, leur maintien modeste sans être plat, annoncent une « nature d'honnêtes gens ».

Le chef de la famille, dans son désir d'être parfaitement agréable, se fait un point d'honneur de donner son assentiment à presque chaque remarque, bonne ou mauvaise, pertinente ou non, faite par ses visiteurs, et la fréquence avec laquelle les mots habituels d'assentiment « como no » reviennent dans la conversation, finit par devenir amusante.

Dans l'après-midi, un fort orage de grêle, de pluie et de tonnerre, fond sur la vallée, remplit les torrents, mais régale un peu rudement les récoltes sur pied. Nous renonçons à partir le soir, surtout parce qu'une plus forte pluie se prépare et nous passons une seconde nuit

dans le pavillon de terre, dont le chaume défectueux laisse pleuvoir sur nous le froid et l'orage.

Le lever du soleil nous apporte un prétexte pour partir et nous revenons à Cordova par une route différente de celle que nous avons suivie en venant. En une heure et demie nous sommes au sommet de la chaîne, au nord de l'endroit où nous avons passé auparavant, et nous mettons trois heures à descendre au fond d'un vallon escarpé, notre guide n'étant évidemment pas familiarisé avec cette route et perdant son chemin plus d'une fois.

Après un arrêt d'une heure, pour faire cuire et manger une épaule de mouton que nous avons apportée, nous repartons, marchons plus d'une heure dans un vallon sinueux, côtoyons des versants aux arbres épars et sortons de la Sierra; après trois heures d'une température qui contraste étrangement avec le froid de la nuit précédente, nous rentrons à Cordova.

CHAPITRE XXXI

RIO DE JANEIRO.

De Cordova nous regagnons rapidement Rosario, Buenos-Ayres et Montevideo. De ce port, un voyage de quatre jours, sans événements, par un temps calme, sans apercevoir ni la terre ni un bâtiment quelconque, le soleil étant même caché, nous amène pendant la nuit du 14 décembre dans la baie de Rio. De bonne heure, le matin, nous nous levons pour admirer les beautés de la nature qui ont rangé cette baie au nombre des plus magnifiques ports du monde ; mais elles sont voilées un moment par de lourds nuages suspendus sur les montagnes derrière la ville et par d'épaisses ondées qui tombent par instant sur la ville et les montagnes.

Mais à mesure que la matinée s'avance, le temps s'éclaircit, et avant midi les eaux de la baie brillent d'un bleu éclatant sous les chauds rayons du soleil. Les magnifiques pics de Corcovado et de Tijuca avec leurs formes superbes et leur sombre manteau d'opulente et luxuriante végétation, dominent dans leur splendeur la ville qui se déploie à leur pied et se déroule suivant le contour de la baie ; le Paô d'assucar, — le Pain de sucre —

dresse ses flancs dénudés de roc au-dessus de l'entrée au sud, on dirait une sentinelle à la porte qui sépare l'Océan de la mer intérieure. L'œil, au nord, embrasse la chaîne superbe des monts *Orgaôs*, baignés dans un faible brouillard, dont les pics fantastiques se détachent en clair sur un troisième plan de bleu sans nuage. Certes, d'après ce que nous en pouvons juger, la réputation de la baie comme beauté et comme sécurité n'est pas exagérée.

Il n'y a qu'une rade parmi celles que nous avons vues qui puisse lui disputer la palme, c'est celle de Nangasaki. Si la ceinture de montagnes est aussi belle, si elle est recouverte d'une végétation plus variée, si elle forme un cercle plus complet autour des eaux qu'elle enserre, il n'en est pas moins vrai que la perle du Brésil est quatre fois aussi longue et aussi large que celle du Japon et que ses profils sont plus beaux et plus pittoresques que ceux de l'île de Kiu-Siu.

Nous gagnons le rivage au milieu d'une masse de bâtiments à voiles et à vapeur de toute sorte et de toute tailles, et débarquons, comme c'est l'habitude, à la douane. La différence entre Rio et toute autre cité que nous ayons vue dans l'Amérique du Sud frappe dès qu'on y entre. A part les masses altières de pics rocheux et de versants boisés qui barrent la vue à l'extrémité de presque chaque rue, c'est, quant aux rues, aux maisons et aux habitants, un changement radical avec ce que nous sommes habitué de voir dans les cités de l'Ouest ou celles des États de la Plata.

Les rues ne sont ni larges, ni aussi mathématiquement droites et monotones que celles de Santiago ou de Lima, les maisons ne sont pas revêtues de ce plâtre blanc presque universel qui aveugle à Rosario ou à Cordova et la population n'est pas un composé de Basques, d'Ita-

liens, d'Allemands, de Français, d'Anglais, d'indigènes, comme à Buenos-Ayres ou à Montevideo.

De bons pavés de granit, bien équarris et soigneusement rangés, remplaçant les galets bruts, des maisons aux façades en pierre de taille, aux balcons en saillie, au lieu de ces façades nues de brique revêtue de plâtre; chez les habitants, la prédominance des peaux noires, voilà ce qui partout frappe la vue du voyageur.

Sur le rivage de la baie ce sont d'innombrables docks, des débarcadères, des quais solides en pierre, des chantiers de construction, des fonderies et tous ces établissements consacrés à l'équipement ou à la construction des navires. Sur les places ce sont de beaux et vastes monuments publics et l'on paraît avoir dépensé et dépenser encore beaucoup d'argent pour faire de cette ville une capitale digne de l'empire du Brésil. La plupart des rues sont décorées de belles boutiques remplies d'acheteurs depuis le lever jusqu'au coucher du soleil; car on ne paraît pas faire de sieste ici, les rues ne sont pas désertes et les devantures de boutiques ne sont pas fermées pendant les heures chaudes du jour.

Des tramways suivent dans toute leur longueur les principales rues et les faubourgs de la ville, ils sont tirés par des mules qu'on préfère ici aux chevaux même pour les voitures particulières. On voit souvent, et cela ne manque pas de pittoresque, dans les rues de Rio, une vieille voiture démodée, richement peinte avec des ornements d'argent ou de vermeil, traînée par une paire de grandes et belles mules avec un gros cocher nègre; et la vitesse, l'allure de ces animaux justifie pleinement les prix exorbitants qu'ils atteignent quelquefois (jusqu'à 60 livres sterling chacun). La plus grande partie des transports ne se fait pas cependant dans la ville par des mules, mais bien par des nègres.

Pour la plupart ils sont encore esclaves, car bien que l'importation dans le pays de nouveaux esclaves ait été prohibée il y a quelques années, il n'y en a encore qu'un petit nombre d'émancipés (1). Dans la ville il en est certains à qui leurs maîtres permettent de se louer comme porteurs ou comme laboureurs à la journée, à la condition de prélever une certaine partie de leurs gages; aussi y en a-t-il qui, gagnant plus de 3 milreis (plus de 6 schellings) par jour, économisent après un travail de plusieurs années une somme assez importante pour se racheter. Ce sont pour la plupart des hommes bien faits et vigoureux. Quant aux négresses qui occupent des stalles sur le marché ou qui vendent dans les rues des fruits et des légumes, pittoresquement vêtues de cotonnades imprimées, coiffées de marmottes de couleurs voyantes, elles constituent décidément la partie la plus agréable de la population comme ajustement et comme figure. Les nègres ne sont pas beaucoup moins nombreux que les indigènes à Rio, car on en compte 90,000 contre 100,000 Brésiliens ; le reste de la population, 120,000 individus, se compose d'Européens dont la plupart sont Portugais.

Bien que nous soyons maintenant au milieu de décembre, mois qui correspond à juin dans l'hémisphère septentrional, bien que Rio soit sous le tropique, à la même distance de l'équateur que Calcutta, la chaleur n'est pas excessive. Au milieu du jour le thermomètre atteint à l'ombre 87 degrés, température de Cordova et de Rosario, il y a quinze jours. Les casques en feutre sont inconnus ici et un Européen peut sortir sous un ciel vertical avec une ombrelle sans crainte ni danger. Ici en-

(1) L'acte d'émancipation date du mois de septembre 1871.
(*Note de l'auteur*.)

core, l'air est lourd. La température dans la ville n'est pas beaucoup plus fraîche la nuit que le jour, ce qui a déterminé tous les Européens qui peuvent le faire à vivre dans les faubourgs plus frais et à ne passer que la journée à la ville.

Un des faubourgs les plus populeux et les plus riches, c'est Botafogo, à 3 milles au sud de la ville, sur la rive nord d'une petite baie qui dépend de la rade, tandis qu'au sud s'élève la masse imposante du *Pain-de-Sucre*. Un tramway met en communication Botafogo avec la ville et longe les jardins de la promenade plantés de magnifiques arbres et arbustes tropicaux et de jardins particuliers bien entretenus, où les bourganvillas, les jasmins, les magnolias rivalisent de beauté avec une foule d'arbustes dont les noms nous sont inconnus.

Les habitations, dont ces jardins dépendent, sont en général riches et spacieuses; il en est une qui est bâtie sur une échelle tout particulièrement grande et soignée; elle porte sur une tablette au-dessus d'une balustrade qui règne autour du toit à l'italienne, les trois lettres : B. N. F. Ce sont les initiales du Baron de Nova-Friburgo, qu'on dit avoir dépensé un quart de million sterling dans cette construction. Depuis sa mort, arrivée il y a un an ou deux, elle n'a encore pu être vendue à cause de sa valeur excessive. Ce baron, d'abord batelier, a gagné cette fortune, soit dans le commerce des esclaves, soit dans des opérations financières douteuses, aussi les initiales, que nous avons reproduites plus haut, ont elle été interprétées par ses détracteurs de la manière suivante : *Baron de Notas Falsas* «baron des faux billets de banque», ou *Buon nunca foy*, « il n'a jamais été bon. »

Il nous faut parcourrir 5 milles à travers les faubourgs, à l'ouest de la ville, entre des maisons bien bâties et des jardins luxuriants, pour gagner le pied de la *Passe de*

Tijuca; en une heure nous la franchissons dans une voiture découverte traînée par cinq mules vigoureuses sur une belle route macadamisée. Nous nous arrêtons à l'un des deux hôtels simples mais confortables qui sont les rendez-vous ordinaires des Européens contre les chaleurs et les fièvres de la ville. D'un côté de la gorge de Tijuca s'étagent des hauteurs littéralement couvertes de la végétation la plus riche et la plus dense; mais si l'on veut gagner des endroits plus élevés d'où l'on puisse embrasser une plus belle vue, il faut faire encore quelques milles sur de larges routes caillouteuses, à travers des sentiers étroits, au milieu des forêts toujours vertes qui, de Tijuca, conduisent sur les contre-forts et dominent les profonds défilés des montagnes prochaines.

Peut-être la plus belle de ces vues est-elle celle qu'on appelle la *Vue des Chinois*, parce que des coolies chinois furent employés il y a quelques années à la construction de la route pierreuse qui conduit ici. Pendant une heure, le long de cette route, au milieu de bois épais, à travers un lacis de vallées, se succèdent des vues constamment variées au sud et au sud-ouest, sur la montagne et sur la mer. Une des montagnes qui reviennent le plus dans ces tableaux se fait remarquer par son large plateau de sol dénudé qui lui a valu le nom de « la Gavia » « la Hune, » et comme contraste, un cône parfait de roc surgit au-dessous d'une base de forêts d'un vert sombre. Mais la vue qui se révèle soudain à nous lorsque nous tournons à gauche le dernier épaulement de la montagne, et que nous découvrons à travers une passe, entre celui-ci et la montagne de droite, est une telle réunion de presque toutes les beautés possibles dans un paysage qu'elle nous fait oublier toutes les autres.

D'une hauteur de 1,300 pieds la vue s'abaisse par une brèche sur la sombre végétation en face et au-

dessous, nous embrassons un des plus beaux coups d'œil qu'on puisse imaginer. Immédiatement au-dessous de nous les versants boisés descendent à pic jusqu'à une plaine unie, verdoyante, d'un demi-mille dans sa plus grande largeur et de deux ou trois de long. A droite elle se termine par une ligne sinueuse de rivage qui se déroule autour d'une étroite lagune, et qui la coupe presque en deux. A gauche, surgit une pente raide et boisée jusqu'au pied du pic Corcovado dont les tours se dressent à 1,000 pieds au-dessus de nous. Au delà de la plaine, à droite, ce sont des montagnes pittoresques sur le flanc occidental de l'entrée de la baie de Rio; remarquable entre toutes est le *Pain de Sucre* dont le sommet égale en hauteur celui où nous sommes, et dont la masse de roc dénudé, vue d'ici, a l'air d'un pouce gigantesque qui sort brusquement de dessous terre.

A gauche de ce groupe la plaine s'élargit, se peuple de maisons et se déploie jusqu'aux eaux brillantes de la baie, puis au delà de ces mêmes eaux, c'est un autre groupe de montagnes de formes variées et hardies qui montent les unes sur les autres et dont les gorges sont noyées dans un brouillard gris que le soleil du matin n'a pas encore dissipé. Tout ce tableau est si harmonieusement combiné de rochers et de verdure, de montagnes et de mer, qu'on croirait que la nature a consulté l'art avant de le former; reproduit sur la toile, il passerait assurément pour avoir été imaginé par le peintre qui aurait accumulé dans un même cadre tous les morceaux de choix qu'il a rencontrés dans ses excursions.

A une heure de Tijuca, au nord-ouest, il est un autre endroit devenu fameux par la vue qu'on y embrasse, panorama peut-être inférieur en beauté, mais supérieur en étendue à celui qui se déroule au-dessous de la Vue

des Chinois. Partant vers midi de Tijuca, nous tournons le long d'un étroit sentier au milieu d'épaisses forêts, à travers des clairières et des vallons, montons presque continuellement et atteignons enfin une pointe qui fait saillie sur la face orientale du pic de Tijuca à 1,300 pieds au-dessous du sommet du pic et à 2,000 pieds au-dessus des eaux de la baie. Bien que le soleil soit vertical, l'air à cette hauteur est léger et frais, et pendant notre promenade les arbres et les plantes grimpantes qui se penchent sur le sentier suffisent, avec un parasol, à nous protéger des rayons les plus brûlants du dieu du jour.

La montagne descend à pic à nos pieds dans une plaine large et sinueuse qui, plantée d'arbres, de maisons et de tertres rocheux, isolés et couverts de verdure, court presque tout autour de la baie de Rio dont elle sépare les groupes des montagnes de Tijuca à l'ouest, et des montagnes des Orgues au nord. La baie sans pareille se déroule au-dessous de nous comme sur une carte, sa surface bleue est parsemée d'îlots couverts de plantations de palmiers à la riche verdure et limitée par les gracieux circuits de rivage sablonneux ou de promontoires dentelés en saillie.

La ville de Rio, avec ses innombrables toits rouges et les hautes tours de ses églises, se chauffe au soleil sur la rive méridionale, et devant la ville, à l'ancre sur les eaux profondes, on aperçoit des centaines de voiliers et de steamers. Les hauts pics de Corcovado et du Pain-de-Sucre dominent Rio ; au delà de la mer, sur le littoral opposé de la baie, s'étale la ville blanche de Nictheroy, appuyée à cette chaîne de montagnes qui fait si bien lorsqu'on la découvre de la Vue-des-Chinois ; au loin, vers le nord, se déroule la haute rangée des montagnes des Orgues. Ce qui étonne ici c'est l'éclat des couleurs ; ceux qui sont habitués à voir les scènes plus froides et

plus tristes des latitudes plus tempérées, ressentent surtout cette impression de vie et de force que donnent à toute chose l'éclat du ciel, la transparence et la limpidité de l'atmosphère.

Le manque de temps nous force à quitter Tijuca avant d'avoir visité la moitié de ses beautés; après y avoir passé deux nuits, nous redescendons la colline le matin suivant et rentrons à Rio, juste au moment où ses rues sont le plus chaudes, où toutes les plazas sont inondées de soleil. Dans la soirée nous montons à bord d'un steamer et gagnons l'extrémité septentrionale de la baie. Après une heure d'une route, pendant laquelle nous embrassons tour à tour les groupes de montagnes qui enferment la baie, nous débarquons près de la gare d'une courte ligne ferrée.

En une demi-heure, le train nous fait traverser une plaine unie, marécageuse et couverte de grands roseaux serrés, de lianes vigoureuses et de taillis épais, et nous descendons au pied de la première chaîne des montagnes des Orgues, à la station de Raz de Sierra. Ici nous quittons le chemin de fer pour la voiture et traîné par un attelage de mules vigoureuses, sur le dos desquelles les coups de fouets pleuvent drus et furieux, nous parcourons rapidement une route macadamisée et en zig-zag.

Tout en montant nous pouvons jouir de la vue splendide de la baie et des hardis éperons qui se dressent de chaque côté de notre route. Ces parois verticales sont en peu d'endroits complétement dénudées, car dans ce climat humide et chaud les falaises les plus précipiteuses sont rayées de bandes de mousse verdoyante et chaque crevasse est garnie de touffes de fougères et de corbeilles de gazon. Tandis que les précipices eux-mêmes sont en partie couverts de verdure, dans la plaine et sur les flancs

étagés des montagnes poussent des forêts si denses que là où le sentier n'est pas tracé, nous devons nous frayer un chemin à l'aide de la hache ou de la torche.

Un fouillis de fougères et d'herbes sans nombre cache complétement la surface du sol ; sur cet épais tapis le feuillage des arbres étend une ombre si profonde que le soleil, même lorsqu'il est vertical, peut à peine la pénétrer; sous ce dôme de verdure, tout ce qui pousse est étroitement enlacé par des lianes, dont les festons courent en longues guirlandes d'un arbre à un autre et redescendent jusqu'à la mère commune, la terre. Cette opulence de végétation, les uns peuvent la voir avec une admiration sans mélange, pour les autres, et c'est notre sentiment, malgré la magnificence de couleur qu'offrent ces arbres et ces lianes en fleur, c'est une monotonie de verdure qui va jusqu'au dégoût et une absence de beaux arbres qui nuit à l'aspect de ces forêts tropicales. On ne voit ici ni les nuances de brun, de jaune et de rouge qui donnent une si brillante variété aux feuillages du Japon, ni ces troncs massifs et ces branches puissantes qui rendent si grandioses les forêts de la Californie.

Juste au coucher du soleil nous atteignons la cime d'une passe qui s'enfonce à travers les premières montagnes de la Sierra et, un quart d'heure après, nous entrons à Petropolis, village enfermé dans un cirque à 2,500 pieds au-dessus de la mer, dominé de tous côtés par les pics élevés des montagnes prochaines.

Grâce à la salubrité de son climat, grâce à sa facilité d'accès, Petropolis est devenue, depuis quelques années, le rendez-vous, pendant les chaleurs de l'été et de l'automne, et des Européens et des indigènes de Rio. A son extrémité ouest s'élève un grand bâtiment, assez beau, entouré d'un parc bien planté, mais peu étendu. C'est le palais d'été de l'empereur, c'est là que chaque année,

avant et depuis la guerre avec le Paraguay (car pendant cette guerre le trésor impérial s'est vu si obéré que l'empereur lui-même a dû donner l'exemple de l'économie pour ses dépenses privées), Dom Pedro II passe deux ou trois mois d'été ou d'automne, et a fait ainsi de Petropolis le Balmoral du Brésil. Le style du village convient assez à une résidence impériale de campagne. Dans la rue principale court un torrent, artificiellement encaissé et bordé d'une double rangée d'arbres; de chaque côté de la rue s'alignent de belles boutiques, des maisons et plusieurs petits hôtels; de bonnes routes partent du village dans toutes les directions.

De ces routes, la principale mérite à juste titre l'épithète de bonne. Les Brésiliens sont plus fiers de la route de Juiz da Fora que de tous les autres travaux publics du pays, et il ne faut pas s'en étonner, car les Anglais l'ont déclarée la plus belle route du monde. Sa longueur de Petropolis à Juiz da Fora est de 85 milles; très-large, elle est macadamisée d'un bout à l'autre, protégée par des murs dans les endroits difficiles, elle fait le dos d'âne afin que les pluies puissent facilement s'écouler dans les fossés latéraux. Construite, il y a quatorze ans, pour faciliter surtout le transport du café des plantations à Rio, elle a coûté la somme énorme de 10,000 livres par mille. Elle est régulièrement parcourue dans toute sa longueur par des voitures traînées par des mules, à la vitesse moyenne de 9 milles à l'heure.

Nous faisons quelques milles sur cette route et nous constatons *de visu* qu'elle égale les meilleures routes à barrière de péage de l'Angleterre; notez qu'elle traverse une contrée plus difficile qu'on n'en peut trouver chez nous, le Cumberland excepté. Cependant la seconde moitié, de Paranahiba à Juiz da Fora, passe pour être encore plus belle que la première; elle est si unie, si

dure, qu'un chariot pesamment chargé n'y peut laisser de traces. Cette partie est sillonnée par des mules et des camions porteurs de café ; de Paranahiba un chemin de fer conduit maintenant à Rio, aussi le trafic a-t-il abandonné la première partie de la route dont les frais d'entretien sont en conséquence devenus beaucoup moins lourds.

Le paysage sur la route passe pour être très-beau d'un bout à l'autre et si les premiers 5 milles en partant de Petropolis ressemblent au reste, sous ce rapport aussi elle peut être rangée au nombre des plus belles routes du monde. De spacieuses vallées taillées dans des montagnes massives s'ouvrent des deux côtés, un large torrent suit la route et court sur les rochers à quelques yards au-dessous de nous ; partout une riche et luxuriante végétation réjouit l'œil. Cinq milles plus loin ce torrent franchit tout à coup un mur de rochers perpendiculaires ; mais cette chute est bien moins belle depuis qu'on a coupé et converti en charbon de bois les arbres qui garnissaient la rive droite. Le caractère le plus frappant de cet endroit, c'est l'abondance de fougères qui poussent de tous côtés, depuis les grandes et majestueuses fougères arborescentes jusqu'à celle qui porte chez nous le nom de « Capillus Veneris ».

Des plus belles promenades à cheval qu'on puisse faire dans presque toutes les directions en partant de Petropolis, celle qu'on doit surtout recommander au visiteur de passage est celle du « Alto Imperador », endroit élevé dans la chaîne la plus méridionale des monts des Orgues, d'où l'on embrasse une vue magnifique de la baie et des montagnes voisines. Nous partons de bonne heure, le lendemain de notre arrivée, pour y aller. On nous assure qu'un guide ne prend pas moins pour y conduire de 12 milreis (25 schellings), et qu'il n'est pas

indispensable, aussi nous fions-nous à notre propre sagacité. Pendant les 4 premiers milles la route suit le cours d'une étroite vallée traversée par un torrent rapide sur les bords duquel poussent de belles plantes, des lis-trompette, des deutschias et des bégonias. En quittant la vallée, la route s'enfonce sous des arbres épais, devient étroite, raboteuse et fangeuse, et croise bientôt de nombreux sentiers de traverse aussi larges qu'elle-même. Nous suivons la sente à droite et à gauche qui nous paraît être la plus importante pendant 2 milles et nous émergeons enfin des bois sur la cîme d'une pente dégarnie d'arbres. Nous n'embrassons de là qu'une partie de la baie, nous nous sommes donc évidemment trompé.

Revenant sur nos pas, nous rencontrons deux charbonniers et d'après leurs indications ou du moins d'après ce que nous croyons comprendre, nous prenons un autre sentier. Celui-ci se divise à son tour en embranchements qui mènent à des charbonnages et à des fours à charbon, nous atteignons enfin la crête d'une pente dégarnie. De là, nous embrassons une vue plus vaste que du premier point que nous avions atteint, nous découvrons la baie à 3,000 pieds au-dessous de nous dans presque toute son étendue, tandis que derrière nous, les cimes boisées et les flancs rocheux de la Sierra dominent fièrement les vallons garnis de bois qui s'enfoncent dans l'intérieur. Mais la vue y est bornée par des cimes plus élevées que celle où nous nous trouvons, et comme les rayons du soleil deviennent plus ardents, comme nous sentons que la tasse de café prise avant le départ est depuis longtemps digérée, nous revenons sur nos pas et redescendons à Petropolis, pleinement satisfait de notre promenade bien que nous n'ayons pas atteint le but que nous nous étions proposé. Tout en chevauchant à travers ces bois épais, qui nous semblent devoir être

le rendez-vous de nombreux oiseaux, nous sommes frappé d'en voir aussi peu. Le seul nom du Brésil nous rappelle ces oiseaux mouches empaillés ou ces gros bouquets de fleurs semblables à des plumes. En nous promenant à Rio, nous admirions à l'étalage de certaines boutiques des éventails en plumes, des fleurs, des oiseaux empaillés au plus riche plumage, des coléoptères aux plus brillantes couleurs et nous trouvions que ces boutiques l'emportaient sur les plus beaux magasins de joaillerie européens. Aussi nous attendions-nous tout naturellement à voir dans ces forêts vierges quelques-uns de ces splendides oiseaux. Mais nous fûmes désappointé, car dans les forêts voisines de Petropolis ou de Tijuca, les oiseaux et les quadrupèdes sont rares.

Ces brillants oiseaux du Brésil vivent, dit-on, dans dans les provinces septentrionales, et les marchands de plumes de Rio assurent que leur approvisionnement vient en grande partie des districts voisins de l'Amazone. Quant aux oiseaux-mouches, ils ne sont pas rares dans les jardins des faubourgs de la ville, ils y paraissent beaucoup plus nombreux que dans leurs forêts natales.

Nous quittons Petropolis après une aussi courte station qu'à Tijuca, et le lendemain nous laissons Rio avec la conscience d'avoir vu quelques-unes des merveilles voisines, et avec l'impression qu'on pourrait consacrer un mois entier à l'examen des beautés du pays, à moins de 50 milles autour de la ville. Nous ne pouvons nous empêcher de penser que si Rio et ses environs étaient mieux connus en Europe qu'ils ne paraissent l'être, ils seraient plus souvent visités par une grande partie de ce public voyageur, toujours à la recherche dans tous les coins de l'Europe de champs inconnus et de pâtures nouvelles. Il saurait, ce public, que pendant les mois de juin à octobre inclusivement, après une traversée de trois

semaines sur les plus beaux steamers, il pourrait visiter un pays où il rencontrerait en tout : peuple, mœurs, et paysages, un changement plus complet avec l'Angleterre, qu'il ne le trouverait avec aucun pays de l'Europe, une contrée où le climat est sain et le paysage magnifique, où il pourrait passer six semaines à voyager dans l'intérieur, sans éprouver de fatigue excessive ni de dangers. Si le public savait tout cela, il y aurait bien plus de voyageurs pour Rio de Janeiro et Bahia, que pour Genève et Berlin.

CHAPITRE XXXII

RETOUR EN ANGLETERRE.

Nous prenons passage sur un des beaux bâtiments de la Compagnie P. S. N., sortons de la baie de Rio et perdons bientôt de vue les hautes montagnes qui en gardent l'entrée ; en débouchant dans l'océan, nous ne tardons pas à essuyer les premiers de ces vents contraires, que nous sommes destiné à rencontrer pendant presque tout notre voyage de retour. Noël se passe à 10 degrés de la ligne, et les souhaits de bonne année nous paraissent plus froids sous l'influence de ce soleil vertical, qu'ils ne l'ont été sous la neige et la glace.

Deux jours plus tard, nous croisons la ligne, et passons à un mille de la première terre que nous ayons vue depuis Rio. Figurez-vous une terre désolée, un récif rocheux de 3 ou 400 yards de long sur la moitié de largeur, qui surgit du milieu de l'océan sans limites. Quand un coup de vent souffle sur ces rochers il doit y avoir à peine un endroit à l'abri du ressac et des embruns. Ces rocs de Saint-Paul sont à 500 milles de la terre la plus proche ; à 2 milles de là, l'eau est profonde de 1,200 pieds, et à quelques milles plus loin, elle l'est

dix fois plus; ils forment le sommet d'une autre Ténériffe qui, dans son soulèvement des profondeurs inconnues, a atteint, mais tout juste, la surface de la mer. Pas une tache de verdure; seules, des algues marines vivent sur ces rocs solitaires, qui ne sont pas tout à fait sans utilité, car nombre d'oiseaux marins et de pingouins se tiennent rangés comme des bouteilles sur ces pointes dentelées et les écueils de rochers, et tourbillent au-dessus des hauts fonds où ils espèrent rencontrer leur proie. Il est possible que l'homme se serve quelque jour de cet îlot solitaire, pour soulager quelque câble sous-marin entre l'Afrique et l'Amérique; aujourd'hui, le navigateur a soin de passer au large et de se garder du courant qui, descendant du nord, le drosserait dessus; le seul usage qu'on en puisse faire, c'est de le reconnaître et de corriger ainsi son estime, ou, si l'on est retenu par le calme dans son voisinage, d'aller chasser avec une embarcation quelques boubies ou pêcher du poisson, afin d'apporter à la carte un peu de variété.

Le dernier jour de l'année, au matin, au travers d'un épais brouillard, nous distinguons le profil de Saint-Vincent, une des îles du cap Vert. Peu de temps après nous passons entre ses hautes falaises, aussi pelées, aussi dentelées, aussi pittoresques que les rocs d'Aden, et nous entrons dans le port, dépôt de charbon qui alimente plus d'une ligne des steamers transocéaniens. Tandis que le bâtiment fait son plein de charbon, nous gagnons le rivage sans avoir besoin d'aucune séduction; et certes, il n'y en a pas à Saint-Vincent, au moins pour le voyageur ordinaire; un géologue trouverait peut-être intérêt et instruction à examiner les roches volcaniques dont l'île est formée, un ethnologue imaginerait peut-être différentes théories et tirerait certaines déductions de la variété de complexion et de configuration qu'il note-

rait chez les insulaires. Un petit village dont les habitants sont de toute couleur, depuis le noir d'ébène jusqu'au blanc du Saxon, s'étale à l'entrée de la baie qui forme le port. Une chapelle solitaire, deux ou trois tavernes et quelques boutiques où se débite le peu de provisions nécessaires, composent une partie du village, le reste n'est que petites maisons, et des huttes misérables, où vit la partie laborieuse de la population.

On ne fait guère autre chose ici qu'alimenter de charbon les nombreux steamers qui se dirigent vers l'Europe, l'Amérique du Sud, l'Afrique australe, ou qui en reviennent; une partie considérable de la population, spécialement les enfants, a l'air de ne faire que mendier auprès des passagers qui passent à terre une heure ou deux. On dirait que ce sol stérile ne produit rien qui soit digne d'être vendu aux voyageurs; mais de l'île voisine de San-Antonio, plus favorisée par les pluies et la rosée, viennent à Saint-Vincent une grande quantité d'oranges et de bananes.

Des bâtiments de la côte occidentale d'Afrique apportent ici nombre de perroquets gris, ainsi qu'une variété d'oiseaux plus petits, au gai plumage, et les commerçants de Madère transportent de la dentelle et des ouvrages en bois découpé, pour lesquels cette île a une certaine réputation. Ces articles, ainsi que des coquillages et d'autres curiosités marines, sont employés à arracher quelques dollars aux steamers qui passent.

Nous quittons Saint-Vincent après quelques heures de station. Cinquante milles plus loin, l'année se termine, et nous entrons dans la nouvelle au bruit discordant de toutes les cloches de la « *Patagonie* », des fusées et du chorus des voix humaines. Le jour de l'an 1871 se lève, nous luttons contre un fort alizé du nord-est, et jusqu'à Lisbonne les éléments nous sont contraires.

Quatre jours après avoir quitté Saint-Vincent nous voyons, à six heures du matin, le pic de Ténériffe, à 60 milles devant, et au milieu de la journée nous passons entre l'île de Ténériffe et sa voisine Gomera. Dans ce détroit nous trouvons une eau comparativement calme et nous passons une heure agréable à regarder les belles falaises qui forment le littoral de Ténériffe ; le grand pic apparaît parfois dans une percée entre les nuages, et nous domine de sa prodigieuse hauteur, dépassant 12,000 pieds. Le détroit est presque franchi ; nous doublons le cap Teno, promontoire N.-E., sur lequel se brisent les vagues de la haute mer, qui jaillissent à plus de 100 pieds en nuages de blanche écume et d'embruns ; nous devons lutter contre un vent violent et notre bon bâtiment s'enfonce et se relève à chaque vague. Tout le reste du jour le pic est de temps en temps visible à travers les nuages, et au coucher du soleil, alors que nous sommes éloigné de 60 milles, nous l'apercevons encore avec son collier de nuages et son mince panache de neige à la cime. Sur un tel pic, les Grecs auraient placé le trône de Poseidôn, le dieu de la mer aurait pu embrasser d'ici l'étendue sans bornes de son domaine aquatique.

On sait de bonne source, qu'avec des conditions favorables, ce pic sourcilleux s'aperçoit de 150 milles, et il n'y a pas de doute qu'il soit constamment visible de plus de 100 milles.

Trois jours se passent avec un vent et une mer contraires, aussi l'espoir d'atteindre notre port au jour fixé diminue-t-il. Le 8 janvier au matin, nous franchissons la barre à l'entrée du Tage, et, une heure plus tard, nous jetons l'ancre devant Lisbonne. Quelques heures s'écoulent avant que nous épuisions les retards fastidieux pour obtenir la libre pratique ; enfin il nous

voilà libre de débarquer, et, sans perdre une minute, nous posons le pied sur le sol européen.

Venu en droite ligne de son pays natal, un Argentin qui débarque à Rio de Janeiro, est frappé de l'air de grande solidité et de puissance des monuments de Rio, qualité qui manque à Buenos-Ayres et à Montevideo. Un Brésilien débarquant à Lisbonne, doit avoir des préventions, s'il n'éprouve pas cette impression. Ce sont ici des rues spacieuses, bien pavées, bordées de lignes symétriques de hautes maisons en pierre; de belles places entourées de monuments publics, bien construits et d'une belle architecture; des promenades et des « alamedas » bien tenues, plantées d'un choix varié d'arbustes d'ornement, des marchés propres, nets et bien fournis de marchandises, qui auraient fait honneur à Paris avant le siége; des églises chargées d'ornements à l'intérieur et à l'extérieur; des vues sur certaines parties de la ville aussi pittoresques que dans aucune capitale européenne.

Trois ou quatre heures à terre nous permettent de juger l'effet général et d'examiner plus minutieusement une ou deux maisons particulières. L'église d'Estrella (de l'Étoile), avec sa ligne complète de marbres variés de couleur, avec son dôme si gracieux, prend une partie de notre temps. Nous passons quelques minutes dans le cimetière anglais où, à l'ombre d'une belle avenue de cyprès, s'élève la tombe de Richard Fielding, avec une inscription rendant hommage à son désintéressement : « *Aliis, non sibi, vixit;* » et à sa connaissance intime de la nature humaine « *qui intima cordis reserare potuit* ». Le grand réservoir, bâti il y a trois cents ans, qui de Centra, à 14 milles d'ici, amène l'eau fraîche dans la ville, est un autre objet digne d'intérêt.

Mais la perle des bâtiments de Lisbonne, c'est le cloî-

tre exquis du couvent de Saint-Jérôme, dans le faubourg de la ville, près de la tour de Belem. La richesse prodigieuse et la beauté de l'architecture, en même temps que sa conservation, en font une des constructions de cette espèce les plus parfaites; son intérêt s'accroît de ce qu'il fait partie d'un monument qui sert à une œuvre de bienfaisance : plus de neuf cents orphelins, garçons et filles, y sont élevés, habillés, nourris et logés, avec tout le soin et le confort désirables.

La nuit se fait et nous reprenons notre route. A peine sommes-nous sorti du Tage qu'il nous faut lutter contre le vent du nord sans beaucoup d'espoir de rattraper le temps perdu. Après avoir doublé le cap Finistère, nous pénétrons dans le golfe de Gascogne, qui ne fait pas mentir sa réputation d'inhospitalité. Enfin, un soir, le phare de Cordouan sur le côté sud de l'entrée de la Gironde est signalé, sa brillante lueur rouge est visible à 25 milles et avant minuit la « *Patagonie* » jette l'ancre sur la rade de Verdun, à 20 milles dans la rivière. Le lendemain au moment du déjeuner, nous jetons l'ancre devant Pauillac, point le plus éloigné dans la rivière où les grands steamers puissent pénétrer. Le thermomètre marque 22°, la rivière charrie de la glace, il n'y a pas à s'y tromper, c'est bien l'hiver, et cependant là, il y a trois semaines, le froid était plus intense. A un mille de nous, apparaissent au-dessus de l'eau les mâts d'un brick qui, à l'ancre, a été dernièrement défoncé par un glaçon en dérive.

Pauillac est un petit village avec deux ou trois hôtels et une vieille église; il doit tout son intérêt à la proximité des vignobles qui produisent les plus célèbres des vins de Bordeaux. Les châteaux Latour, Laffite, Saint-Julien, Saint-Estèphe et plusieurs autres, dont les noms sont bien connus, ne sont éloignés que de quelques

milles de ce petit port et lorsqu'on sort du village et qu'on suit le bord de la rivière, on se trouve bientôt au milieu des vignes soigneusement cultivées et bien façonnées qui s'étendent jusqu'à l'horizon ; leur uniformité est rompue de loin en loin par la tache blanche d'un château entouré de dépendances au milieu d'un bouquet de grands arbres.

Nous avons été retenu deux jours à Pauillac faute de charbon et quand nous levons l'ancre de nouveau, et que nous sortons de la Gironde, nous trouvons un vent favorable. Mais nous ne tardons pas à comprendre une fois de plus, avant de l'avoir définitivement quittée, que la réputation de mauvais temps dont jouit la baie de Biscaye est loin d'être usurpée. Un vent violent du S.-O. s'élève, la mer s'enfle et de violentes rafales fondent sur nous, déchirant plusieurs voiles et brisant en deux le grand hunier comme si c'était une allumette. Les machines sont arrêtées pendant quelques heures, nous avançons un peu dans la direction de l'Angleterre et le bâtiment roule comme une bille faisant parfois avec l'horizon un angle de 45 degrés. Enfin le vent s'apaise un peu, nous découvrons Ushant et traversons plus facilement le canal pour gagner le cap Land's end.

Douze heures suffisent pour remonter le canal et au milieu de la nuit, nous découvrons à l'horizon un feu qui brille et s'évanouit toutes les minutes, tantôt rouge, tantôt blanc. C'est celui du phare récemment placé sur le Wolf Rock à une douzaine de milles du Land's end.

Vingt-quatre heures plus tard, nous remontons la mer d'Irlande, doublons Holyhead et jetons l'ancre sur la barre de la Mersey où nous attendons le flot.

Le brouillard qui enveloppe tout lorsque nous débarquons à Liverpool, doit nous convaincre, si nous avions besoin de ce témoignage, que nous avons regagné le

« vieux pays ». Mais qui donc murmurerait contre cette froide et humide matinée si elle nous apporte le bon accueil des amis qui nous attendent ? Qui pourrait penser au temps triste quand il se trouve au milieu des plaisirs de la gaie Angleterre ?

FIN

TABLE

FIN DE LA TABLE



F. Aureau. — Imprimerie de Lagny.

